http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Ames juives

Auteur :Coubé, Stéphen, 1857-1938

Date :s. d. (1909)

Cote : SJ B 752/219

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104866616

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

B60

STÉPHEN COUBÉ

Ames Juives

TROISIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

P. Lethielleux, Éditeur

B 752/
1/214

L'IDÉAL

Revue mensuelle d'Études apologétiques, religieuses et sociales, dirigée par

M. l'Abbé S. COUBÉ

FRANCE : 4 fr. par an. — ETRANGER : 5 fr.

PARIS, Bureau Libertas, 29, rue Chevert, PARIS

Un numéro gratuit est envoyé sur demande

Cette Revue répond à toutes les difficultés soulevées contre la religion :

Intolérance de l'Eglise, Inquisition, Saint-Barthélemy, Galilée, Edit de Nantes, Dragonnades, Etienne Dolet, Chevalier de la Barre, Michel Servet, Histoire des Religions, Mahométisme, Bouddhisme, Mauvais papes, Mauvais prêtres, Transformisme, Origine simiesque de l'homme, Miracles de la Bible et de Lourdes, etc.

Chaque numéro contient une conférence de M. l'abbé Coubé.

Librairie P. LETHIELLEUX

L'AME DE JEANNE D'ARC

Par M. l'Abbé S. COUBÉ

In-12..... **3 fr. 50**

BIBLIOTHÈQUE S.J. 2
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Ames Juives

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

L'Auteur et l'Éditeur retiennent tous droits de reproduction et de traduction.

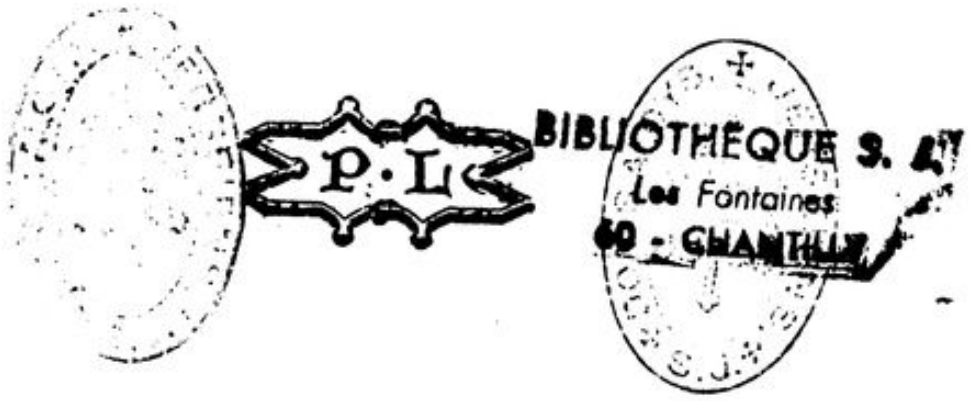
Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en avril 1909.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

STÉPHEN COUBÉ

Ames Juives



PARIS (VI°)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... XV

CHAPITRE PREMIER

La fiancée de l'Apôtre..... 1

CHAPITRE II

Le roi du blé..... 6

CHAPITRE III

La Villa des Orangers..... 9

CHAPITRE IV

Messianisme et commerce..... 13

CHAPITRE V

Judas l'Iscariote..... 16

CHAPITRE VI

Déception..... 21

CHAPITRE VII

Le repas sur la terrasse..... 25

CHAPITRE VIII

Malheur aux pauvres !..... 29

CHAPITRE IX

Le talisman de Jésus..... 32

CHAPITRE X

Le Messie vient..... 37

CHAPITRE XI

Nocturne sur le lac..... 41

CHAPITRE XII

Le pacte..... 45

CHAPITRE XIII

Le fond de l'âme de Jésus..... 50

CHAPITRE XIV

Sous le sycomore..... 53

CHAPITRE XV

Le blond prophète de Nazareth..... 58

CHAPITRE XVI

Place aux malades!..... 63

CHAPITRE XVII

Malheur aux riches!..... 69

CHAPITRE XVIII

Le maître d'amour..... 74

CHAPITRE XIX

Le prix du pain..... 79

CHAPITRE XX

Le dernier baiser de l'apôtre..... 85

CHAPITRE XXI

La fleur de lis..... 88

CHAPITRE XXII

Le petit roi de Capharnaüm..... 91

CHAPITRE XXIII

Au désert de Bethsaïda..... 96

CHAPITRE XXIV

Le nouveau maître du pain..... 101

CHAPITRE XXV

La tempête..... 106

CHAPITRE XXVI

La manne de Moïse..... 110

CHAPITRE XXVII

La manne de Jésus..... 115

CHAPITRE XXVIII

La détresse de Jésus..... 118

CHAPITRE XXIX

La pythonisse d'Endor..... 123

CHAPITRE XXX

Les filles de Satan..... 128

CHAPITRE XXXI

La réponse du serpent..... 133

CHAPITRE XXXII

La coupe de sang..... 137

CHAPITRE XXXIII

Le complot..... 141

CHAPITRE XXXIV

Le sommeil de Judas..... 144

CHAPITRE XXXV

Le pain empoisonné..... 149

CHAPITRE XXXVI

La race de vipères..... 153

CHAPITRE XXXVII

Judas à Caïphe..... 157

CHAPITRE XXXVIII

Une nuit à Béthléem..... 162

CHAPITRE XXXIX

Une nuit au Calvaire..... 169

CHAPITRE XL

La panthère de Galilée..... 176

CHAPITRE XLI

Printemps d'âmes..... 183

CHAPITRE XLII

A la synagogue..... 187

CHAPITRE XLIII

Sous la tonnelle des myrtes..... 193

CHAPITRE XLIV

Le muet qui parle..... 197

CHAPITRE XLV

Le cachot..... 202

CHAPITRE XLVI

La résurrection de Lazare..... 207

CHAPITRE XLVII

Le psaume triomphal..... 213

CHAPITRE XLVIII

Les pierres qui parlent..... 219

CHAPITRE XLIX

La Cène..... 223

CHAPITRE L

Le baiser de Judas..... 226

CHAPITRE LI

Le monument d'Absalon..... 229

CHAPITRE LII

Les doutes de Gamaliel..... 233

CHAPITRE LIII

Les idées de Saul..... 236

CHAPITRE LIV

Au chemin du Calvaire..... 239

CHAPITRE LV

Les blasphémateurs..... 244

CHAPITRE LVI

Les sept paroles..... 249

CHAPITRE LVII

Les grandes ténèbres..... 253

CHAPITRE LVIII

La corde de pendu..... 256

CHAPITRE LIX

Le voile du temple..... 260

CHAPITRE LX

Alleluia !..... 263

CHAPITRE LXI

A Emmaüs..... 270

CHAPITRE LXII

Le Sanhédrin..... 276

CHAPITRE LXIII

Le nouveau messie de Nathan..... 280

CHAPITRE LXIV

La moisson qui lève..... 285

CHAPITRE LXV

Le coup de théâtre..... 290

CHAPITRE LXVI

Le pêcheur de Galilée..... 296

CHAPITRE LXVII

La désobéissance de Pierre..... 303

CHAPITRE LXVIII

Ce que disent les parchemins..... 307

CHAPITRE LXIX

La conversion de Gamaliel..... 310

CHAPITRE LXX

Le premier martyr..... 317

CHAPITRE LXXI

La Synagogue ne désarme pas..... 320

CHAPITRE LXXII

L'extase de la Vierge..... 324

CHAPITRE LXXIII

La première martyre..... 329

CHAPITRE LXXIV

Les pélicans..... 334

CHAPITRE LXXV

Supplices de Silas et de Joseph..... 340

CHAPITRE LXXVI

La conversion de Saul..... 345

CHAPITRE LXXVII

La profanation de l'hostie..... 349

CHAPITRE LXXVIII

Le Bouc d'or..... 356

CHAPITRE LXXIX

Le meurtre rituel..... 361

CHAPITRE LXXX

En plein désert..... 364

CHAPITRE LXXXI

Le second pendu..... 372

CHAPITRE LXXXII

Manna in deserto..... 376

CHAPITRE LXXXIII

Une messe dans le désert..... 379

CHAPITRE LXXXIV

Au sommet du Sinaï..... 386

PRÉFACE

GRANDEURS ET BASSESSES DE L'AME JUIVE

Aucun peuple, semble-t-il, n'a réuni autant de grandeur et autant de bassesse que le peuple d'Israël. Aucune âme n'est montée aussi haut et n'est descendue aussi bas que l'âme juive. Une scène entre autres synthétise ce mélange de bien et de mal, c'est celle de Judas embrassant Jésus. Elle associe dans un baiser les deux hommes qui figurent les pôles opposés de l'ordre moral, l'homme le plus noble et l'homme le plus infâme de la terre. Toute l'humanité tient sur l'axe qui les sépare, avec son aile droite tout près du Christ et son aile gauche tout près du traître. Et ces deux hommes, ces deux surhommes, sont des Juifs.

Aucune race n'a joué un rôle aussi considérable dans l'élaboration et la diffusion des idées morales et religieuses. Aucune n'a décalqué aussi vivement sa pensée sur le cerveau des autres peuples. Et

cependant, humainement, elle ne semblait pas taillée pour cette tâche.

Ce n'est pas par son génie qu'elle a enfanté ses idées. Elle ne paraît pas mieux douée que les autres races ; elle leur est même inférieure sur plus d'un point. Ses penseurs n'ont pas l'envergure de ceux d'Athènes. Elle n'a ni un Platon, ni un Aristote. Et toutefois elle a eu sur l'orientation intellectuelle du monde plus d'influence que ces grands philosophes. Nous vivons encore de ses méditations obscures et de ses ardentes visions.

Ce n'est pas non plus par ses armes que cette race étrange a répandu ses idées. Son histoire politique est loin d'être brillante. Elle est éclipsée par celle des grands empires de l'Egypte et de l'Assyrie, de Rome et de la Grèce. C'est l'aventure d'un petit peuple ballotté par les tempêtes, poussé par le vent du désert d'Egypte en Palestine, traqué par les nomades de l'Arabie et de Moab, jamais stable sur ses positions, décimé et traîné en exil par ses puissants voisins. Et cependant ce pygmée laisse sur toutes les routes où il passe une empreinte de ses pas bien autrement profonde que celle des géants ses vainqueurs.

A quoi donc tient cette singulière influence? Tout simplement à la mission dont la race juive fut gratuitement investie par Dieu. Elle fut un écho, un simple écho, mais l'écho des voix divines qui avaient retenti sous les palmiers de l'Eden, dans

ait pas

nté ses
s autres
us d'un
le ceux
ristote.
ctuelle
philo-
tations

e cette
re poli-
sée par
l'Assy-
e d'un
par le
par les
ole sur
s puis-
se sur
de ses
géants

nence?
ive fut
écho,
es qui
, dans

le Buisson ardent, au sommet du Sinaï et sur cet autre Sinaï, toujours embrasé, que fut l'âme des prophètes.

Mais pourquoi Dieu choisit-il le peuple d'Israël pour l'interprète de ses pensées auprès du genre humain? Pourquoi lui donna-t-il ce rôle extraordinaire? A cette question non seulement il n'y a pas de réponse, mais il ne peut y en avoir. En effet, toute raison que l'on apporterait se réduirait à une aptitude spéciale, à une supériorité quelconque du peuple élu. Or ce serait là un cercle vicieux, car cette aptitude ou cette supériorité ne lui aurait été conférée qu'en vue de son rôle, et alors la question se poserait de nouveau : pourquoi ce rôle? La raison des prédestinations divines nous échappe radicalement : c'est un mystère. Ce que nous savons, c'est que cette raison est en Dieu et non dans l'être choisi, individu ou peuple ; et par suite, celui-ci ne peut se vanter de l'élection qui l'élève au-dessus des autres : cette élection est toujours gratuite.

La mission d'Israël a tout particulièrement ce caractère, car celui qui en est l'objet la comprend à peine et finalement s'en montre indigne. Auréolée de la gloire de Moïse, bercée par la lyre de David, enivrée du verbe d'Isaïe, empourprée du sang des Machabées, l'âme juive poursuit sa course mystérieuse d'Abraham à Jésus-Christ vers un but qui la dépasse. Elle va dans un demi-rêve vers un point

brillant qui l'attire à l'horizon, mais en sacrifiant sur les hauts lieux à toutes les idoles ; et, dans cette marche à l'étoile, elle laisse tomber sur la route des vérités qu'elle ne saisit qu'à demi et que l'humanité viendra ramasser en frissonnant pour en faire sa pâture éternelle.

Ce qui crée à l'âme juive son originalité absolument transcendante — bien que cette originalité ne vienne pas d'elle — c'est sa religion monothéiste et messianique.

Seule, dans le monde antique, elle a gardé intacte et dans une pureté inviolée l'idée de l'unité de Dieu, de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, alors que les dieux païens formaient un pandémonium d'êtres impurs, engendrés de l'imagination maladive des autres peuples.

Seule aussi, tandis que les Goïm n'avaient que des notions confuses du Rédempteur futur, l'âme juive a toujours eu devant ses yeux, avec une précision singulière dans les détails, une clarté de vue jamais affaiblie, une ténacité d'espoir jamais ébranlée, l'idéal d'un Messie, sauveur d'Israël et vainqueur du monde. L'étoile de Jacob brille au ciel de la Judée sans aucun de ces nuages qui la cachent dans les autres cieux.

A ce double titre, Israël l'emporte sur les nations anciennes autant que la vérité l'emporte sur l'ignorance et sur le mensonge. Il est l'aurore, elles sont la nuit. Sa religion, faite de ces clartés matinales,

est la plus somptueuse de l'antiquité. Seul le christianisme, dont elle est l'annonciatrice puisqu'il sera le jour, la dépassera en splendeur.

Cette religion a un livre où elle se conserve comme dans un écrin. C'est « le Livre » par excellence, la Bible. Il déborde de poésie et de tendresse. Mais, comme tout ce qui appartient à Israël, il n'est pas d'Israël. Il vient de plus haut que lui. Il est sa force et sa lumière : l'âme juive y cherche ce que saint Paul, le grand Juif, appelle « la consolation des Ecritures », mais ce n'est pas un homme qui a écrit ses pages.

La pensée n'y a pas la marche didactique des traités de philosophie humaine. Elle jaillit en éclairs qui ne peuvent partir que de la nuée ardente, de l'Esprit même de Dieu. Comment Moïse, comment un homme aurait-il pu trouver la définition sublime de « Celui qui est » ? Quelles images grandioses dans le livre de Job ! Quel lyrisme passionné dans les psaumes de David ! Quelles splendeurs triomphales dans les visions d'Isaïe ! La gloire du Seigneur a passé dans ces pages comme elle a passé sur la cime du Sinaï. L'homme les a écrites ; Dieu les a dictées.

Avec le livre de parchemin, Israël possède un autre livre, un poème de pierre, qui a le même sublime auteur. Le temple de Jérusalem, foyer de ses croyances et de ses rites, n'est sans doute pas le plus beau ni le plus riche, ni le plus

vaste de l'Orient ; il n'a pas l'immensité de celui de Thèbes en Egypte. Mais il évoque une grandeur morale et religieuse qui manque aux monuments du paganisme.

Des cérémonies majestueuses se déroulent sous ses portiques au son des trompettes d'argent des lévites. Ce sont bien les mêmes holocaustes de brebis et de taureaux que dans les autres sanctuaires, mais il ne s'y ajoute aucun de ces sacrifices humains, aucun de ces rites obscènes qui déshonorent les autels de Chamos et de Moloch, d'Adonis et d'Astarté.

Dieu lui-même veille à la pureté de son temple. Il daigne y descendre. Invisible, sans statue, sans peinture — chose unique dans l'histoire du monde — il est présent pour la foi de ses adorateurs. Du milieu des nuages d'encens, il reçoit leurs hommages et exauce leurs demandes. Les prières des Prophètes, les plus émouvantes qui soient jamais sorties de lèvres humaines, montent vers lui comme le parfum de la terre, appelant sur les collines de Juda la rosée du ciel.

Le Saint des Saints est plein de la gloire du Très-Haut. La Majesté infinie habite derrière le voile aux quatre couleurs, sous les ailes d'or des immenses chérubins. C'est un Sinaï sans éclairs, aussi redoutable que celui où Dieu avait interpellé Moïse dans le fracas du tonnerre.

Aussi aucun temple n'a été aussi aimé que celui

de Jérusalem. L'enfant des tribus éloignées grandissait dans l'espoir de voir un jour la merveille de son pays. Les longues caravanes qui cheminaient dans le désert ou par les montagnes oubliaient la fatigue, la soif et la meurtrissure des pieds sur les cailloux aigus, en chantant les psaumes graduels, vrais soupirs d'amour vers la maison du Seigneur : *in domum Domini ibimus!* Et quand les pèlerins encore tout poudreux pénétraient dans le vénérable sanctuaire, c'était avec des transports de joie, des larmes d'émotion qu'ils en baisaient les dalles, et ils lui disaient un cantique dont toutes les paroles sont des caresses d'amour : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles ! Un seul jour passé dans tes parvis est plus doux que mille années dans les palais des pécheurs... »

Ce temple était aussi leur orgueil. Avec quelle fierté les Apôtres en montrèrent un jour les bases formidables à Jésus ! C'était l'espoir suprême des Juifs, le palladium de leur destinée. Avec quelle confiance, poussée jusqu'à la superstition, ils répétaient au milieu des périls et des épreuves nationales : *Templum Domini! Templum Domini!* Ils croyaient n'avoir rien à craindre dans cette citadelle de leur foi ; n'était-il pas écrit qu'elle resterait debout jusqu'au jour où le Messie viendrait la visiter pour en faire le centre de son empire mondial ? Aujourd'hui la citadelle est tombée. Comment la foi au Messie ne

s'est-elle pas écroulée avec elle? Mystère! L'âme juive est inconséquente, elle s'est attachée à ces pierres de ruines, comme la fleur chétive aux vieilles murailles. Aujourd'hui, ce ne sont plus des pleurs de joie, ce sont des pleurs de douleur et de désespoir, mais toujours des pleurs d'amour, que versent les Juifs en houppelandes de velours, lorsque, le vendredi soir, ils vont frapper de leurs fronts les soubassements du monument glorieux, attestant ainsi qu'il fut et qu'il reste l'objet d'un indéracinable amour.

Aucune patrie non plus n'a été aussi aimée que Jérusalem. Jérusalem, la Fille de Sion! Qui exprimera ce que ce mot disait à l'âme de David et de son peuple et avec quelle tendresse il était prononcé! C'était la cité vierge que la main du Gentil ne devait pas violer.

Et cependant la Fille de Sion est toujours en larmes, les vêtements déchirés, la tête couverte de cendres. Jérusalem est toujours malheureuse jusqu'au jour où elle s'anéantit dans les flammes de son temple. Et c'est pourquoi l'âme juive nous apparaît comme une âme de douleurs, meurtrie et inconsolée. Les collines de Rama retentissent encore des plaintes de cette Rachel des nations. L'ombre de Jérémie erre toujours dans les ruines de Sion. Les rives de l'Euphrate répètent ces sanglots de la captivité dont un psaume nous a gardé la tristesse infinie et le rythme berceur si mélancolique.

Existe-t-il dans aucune langue un cri de douleur et d'amour comme celui-ci :

« *Sur les bords des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré en pensant à Sion. Aux branches des saules nous avons suspendu nos lyres. Ceux qui nous avaient faits captifs nous disaient : Chantez les hymnes de Sion. Mais comment chanterions-nous le cantique du Seigneur sur la terre étrangère? Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite se flétrisse ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne pense toujours à toi, si je ne te mets pas au-dessus de toutes les joies du monde !* »

Ce patriotisme douloureux, nous le retrouvons dans l'âme si profondément juive de Jésus. Il y a sur le mont des Oliviers un endroit qu'on appelle : *Flevit Dominus :* le Seigneur a pleuré. C'est de là, suivant la tradition, que le plus grand patriote d'Israël contempla un jour le Temple et la cité coupable. C'est là que des larmes coulèrent de ses yeux à la pensée des malheurs futurs de son peuple. Quelle tendresse dans ce cri : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, que de fois j'ai voulu réunir tes fils comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes et tu n'as pas voulu !*

Incontestablement, ce fut un grand peuple, celui qui a aimé si fortement sa patrie, son temple, sa religion. L'âme juive est une médaille dont

Dieu a frappé un côté qui est très beau. Le revers, frappé par la main des hommes, est bien différent.

* * *

On peut, on doit se demander, en effet, quelle répercussion morale ces grandes idées monothéistes et messianiques ont eu sur le caractère des Hébreux. Cette sublime religion a-t-elle fait d'eux une race supérieure?

Je sais que certains esprits ne poseraient pas ainsi la question. Pour eux, ce n'est pas l'idée qui façonne une race, c'est la race qui sécrète l'idée. L'âme juive, diront-ils, s'est créé un idéal religieux, où elle s'est projetée elle-même : elle est donc au moins adéquate à cet idéal.

Mais est-il bien exact qu'une race sécrète ses idées? N'est-il pas plus vrai de dire qu'elle les reçoit du dehors et se les assimile plus ou moins heureusement, surtout lorsqu'il s'agit de vérités aussi vitales que celles de la religion? Jamais Israël n'aurait inventé le Dieu créateur et rédempteur. Il en a puisé la notion dans une tradition primitive. Et pour qu'il la gardât intacte, il fallut qu'une providence particulière l'y aidât ou l'y contraignît. Il était toujours porté à galvauder ses croyances dans les pires idolâtries.

En tout cas, même en admettant qu'un peuple contribue à la genèse et à l'évolution de ses idées-maîtresses, on ne peut nier qu'elles exercent sur lui à leur tour une importante réaction. Si elles lui doivent l'existence, il leur doit des inspirations qui peuvent modifier son caractère et sa destinée. Il leur doit sa morale, ses vertus, autant dire qu'il leur doit son histoire. Et c'est pourquoi, quelque théorie que l'on adopte sur l'origine des idées religieuses, il faut revenir à la question : Qu'est-ce que la religion monothéiste et messianique a fait de l'âme juive?

On peut répondre, sans être accusé de sémitisme, qu'elle l'a parfois élevée à des hauteurs morales incomparables. Elle lui a permis de lutter contre l'absorption de ses puissants voisins. Elle l'a rendue forte contre les Pharaons, les Nabuchodonosor et les Antiochus. Elle a exalté le courage des Zorobabel, des Néhémias et des Machabées.

Un jour vint où cette race étonnante produisit l'âme la plus forte et la plus parfaite du monde. Au point de vue purement humain, Jésus est le plus grand des Juifs et le plus grand des hommes. J'entends bien que, pour un chrétien, il est, du fait de sa divinité, bien au-dessus de ces misérables comparaisons. Il n'en reste pas moins que, par sa génération terrestre, il est sémite, que la robe mortelle dont il s'enveloppe ici-bas est une chair juive, et qu'il n'a touché notre terre que par la tige

de Jessé dont il est la fleur ultime et glorieuse.

Autour de lui se meuvent d'autres âmes juives d'une étrange grandeur.

Avant lui, les âmes des Patriarches et celles des Prophètes, l'âme d'Elie, l'âme d'Isaïe, l'âme des Machabées, l'âme de Judith, et celle d'Esther, et celle de Suzanne!

Après lui, l'âme de Marie, sa mère, la femme forte du Calvaire, la reine des martyrs, le type immortel de la pureté et de la bonté.

L'âme de Madeleine, la pécheresse, cueillie dans le péché et élevée par l'amour au rang des séraphins.

L'âme de Pierre, l'homme qui, du haut de son ignorance, fait taire la Synagogue et, du haut de sa faiblesse, trembler le trône de César, le pauvre batelier qui plante la croix à Rome en disant : c'est ma capitale!

L'âme de Paul, l'homme de la force et de la tendresse, l'apôtre impétueux qui entraîne les foules et remplit du nom de Jésus les synagogues et les aréopages, les théâtres, les prétoires et les prisons, en disant aux Gentils comme aux Juifs : C'est votre Roi!

Et l'âme de Jean-Baptiste! Et l'âme de Jean, le bien-aimé! Et l'âme d'Étienne le martyr!

On dira peut-être que ces hommes n'ont été si grands et si saints qu'à la condition de renier leur race et de dépouiller en eux le vieux Juif. C'est le

contraire qui est vrai. On devrait dire, dans un sens plus profond, quoique ce ne soit pas le sens courant, qu'ils n'ont fait de grandes choses que parce qu'ils ont été *Juifs jusqu'au bout.*

En effet le vrai judaïsme, c'est le messianisme, la religion créée par Dieu en vue du Messie. Mais le messianisme devait avoir deux phases. Avant l'apparition du grand homme, il devait l'attendre et lui préparer les voies. Après son avènement, il devait le reconnaître et le suivre. Les anciens messianistes, nous les connaissons. Mais quels sont les nouveaux? Ce sont évidemment ceux qui ont adoré le Messie. Ils ont été Juifs jusqu'au bout, intégralement, obstinément juifs, puisqu'ils se sont montrés fidèles à la pensée de leurs pères. Or, ce sont les Apôtres et les premiers chrétiens. Ceux qui rejetèrent le Messie, au contraire, rompirent brusquement avec la tradition nationale. Comme ils furent les plus nombreux, ils gardèrent le nom de Juifs, tandis que leurs compatriotes, disciples de Jésus, prenaient le nom de chrétiens, qui est d'ailleurs synonyme du nom de messianistes.

*
* *

Voici maintenant le revers de la médaille. Si la race juive a produit les plus belles âmes du monde, celles que l'Evangile nous montre en adoration devant

Jésus, il faut avouer qu'elle a aussi engendré les âmes les plus laides, Anne, Caïphe, Judas, âmes pétries d'hypocrisie et de haine, qui ne sont malheureusement pas des individualités erratiques, mais qui sont au contraire intimement liées à leur nation et qui l'ont entraînée dans leur apostasie.

Il importe de mettre en relief cette apostasie. Jamais il n'y en eut de plus soudaine et de plus lamentable. Voilà un peuple à qui ses pères Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes criaient depuis des siècles : « Quand paraîtra le grand homme, le Libérateur, tu tomberas à ses pieds, tu les baiseras, puis tu te relèveras pour le suivre. » Voilà un peuple qui pendant deux mille ans a fatigué le ciel de ses prières, implorant son Messie, et quand le Messie, le grand homme, lui est accordé, il n'a rien de plus pressé que de lui tourner le dos.

Par là, il a renié son passé, il a répudié ses traditions et ses espérances séculaires. Il a abandonné le messianisme, sa vraie religion.

Aussi le judaïsme antique n'existe plus. Il s'est suicidé en méconnaissant le Messie. Après avoir crucifié Jésus, il est allé se pendre comme Judas. Le judaïsme moderne n'a rien de commun avec celui des patriarches et des prophètes que le nom, le lien matériel du sang et le vain étalage des parchemins. Moralement, philosophiquement, un abîme les sépare.

Les Juifs actuels ont beau crier qu'ils sont les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est une illusion où ils se bercent. Saint Paul leur réplique : « Tous ceux qui sortent d'Israël ne sont pas pour cela des Israélites. Tous ceux qui viennent de la semence d'Abraham ne sont pas pour cela les fils d'Abraham. » Comme ils ont renié la religion de leurs pères, leurs pères les ont reniés. Les patriarches et les prophètes sont aujourd'hui avec Jésus, dans la gloire. Ils seraient avec lui, à ses pieds, dans la foi, s'ils revenaient sur terre. Ils nous appartiennent.

Les vrais descendants de ces grands Juifs, au regard de l'idée, c'est nous chrétiens. Les vrais Israélites, c'est nous. Abraham, Moïse, David, Elie, Isaïe sont nos ancêtres intellectuels. Nous avons hérité de leur mentalité et de leurs croyances religieuses. Ce qui était espoir pour eux est réalité pour nous. Ce qu'ils voyaient devant eux dans la brume, nous le voyons derrière nous dans la lumière. Ce qu'ils montraient du doigt dans la prophétie, nous le reconnaissons dans l'histoire. Et cet objet commun de nos regards et de nos adorations, c'est le Messie. Nous sommes les fils de la Bible, parce que nous sommes les fils de l'Evangile. Aussi, lorsqu'un Juif se convertit au christianisme, il n'abandonne pas la religion de ses pères, il y revient.

Cette remarque est capitale. Je connais deux Israélites pour qui elle a été un trait de lumière et

qu'elle a décidés à croire en Jésus-Christ, le plus glorieux fils de leur race.

Ainsi donc un peuple, un seul peuple au monde, a commis cet acte fatal, monstrueux, de tuer son Dieu, un Dieu qu'il avait invité à descendre chez lui, à qui il promettait une réception et des fêtes royales. Les autres crimes se retrouvent partout. Le crime de déicide n'a eu qu'une édition : il constitue un monopole. Il stigmatise une race. Jadis le galérien était marqué au fer rouge d'une fleur de lis. Le Juif naît marqué d'une croix indélébile : c'est le galérien du monde, le peuple-Caïn.

Comme Caïn, poursuivi par le sang d'Abel, et obligé de fuir dans les antres des forêts, le peuple déicide n'a plus de domicile national; il erre, poursuivi par le sang de Jésus, promené à tous les vents des révolutions par une justice immanente, montré au doigt, dès qu'il sort du ghetto, comme un fratricide en rupture de geôle. En vain réclame-t-il une patrie. En vain demande-t-il aux nations la permission de s'arrêter et de reconstruire la sainte Sion, la douce cité de ses pères. Une voix mystérieuse lui répond : Non !

Mais ce qui constitue sa plus triste originalité, c'est qu'au milieu de son châtiment, loin de se repentir, il s'obstine dans son crime; il l'aggrave en faisant la guerre au Christ et aux chrétiens. Nous touchons ici au point le plus délicat de sa psychologie et de son histoire.

* * *

Ce que je vais dire ne s'applique certainement pas à tous les Juifs. Il en est beaucoup qui sont de bonne foi, qui peuvent être bons et honnêtes et qui le sont, j'en suis convaincu. J'en ai rencontré en Orient qui m'ont frappé par leur piété sincère et de réelles qualités morales. Je ne crois pas être un naïf en leur prêtant ces vertus. Pour ces âmes droites, elles sont régies, au regard de leur salut éternel, par les lois spéciales que la Providence divine applique à toute sincérité. *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam :* Dieu ne refuse pas la grâce à celui qui fait ce qu'il peut.

Mais il est une espèce de Juifs qui s'est toujours signalée par sa haine contre le christianisme. Ce n'est pas la nation tout entière, mais c'en est la partie la plus agissante, la plus connue; c'est pourquoi on l'appelle couramment, et sans grande injustice, semble-t-il, la race juive, tout uniment.

Cette race se rend compte que Jésus a échappé à ses mains crochues; qu'il a doucement ébranlé les clous de sa croix et les pierres de sa tombe, qu'il s'est évadé du Calvaire et du sépulcre, qu'il vit encore et plus que jamais dans la pensée et dans l'amour du monde. Elle constate qu'elle s'y

est mal prise pour le supprimer, qu'elle a manqué son coup et que tout est à recommencer.

Telle fut certainement l'impression de la Synagogue après la Résurrection. Elle avait poursuivi le Galiléen d'une haine perfide pendant sa vie. Elle avait cru faire un chef-d'œuvre en le faisant mourir. Caïphe, Anne et leurs amis durent se coucher heureux, épanouis, triomphants, le soir du vendredi saint. N'étaient-ils pas enfin délivrés de l'affreux cauchemar de ce Messie indiscret qui osait troubler leur quiétude égoïste et leur prêcher à eux, hommes de proie, de plaisir et d'orgueil, le renoncement et la pauvreté?

Mais quel réveil, grand Dieu! quand le bruit de sa résurrection se répandit dans le peuple, quand Pierre le batelier, devenu du soir au lendemain l'incomparable pêcheur d'hommes, prit, au nom de Jésus, huit mille hommes en deux coups de filet; quand Paul, un autre orateur, sorti en coup de vent de la synagogue, se retourna contre elle, embrassa avec respect la croix sur laquelle il avait craché, puis la prit en main pour aller l'offrir aux baisers et à la vénération de tous les peuples! Ce fut une rage concentrée qui couva dès lors dans le cœur du juif talmudique. Il jura une haine effroyable à Jésus. Il se fit l'antéchrist.

N'y avait-il pas moyen de recommencer le coup du Calvaire, de remettre la main sur l'évadé divin et, cette fois, de le clouer si bien et si fort sur le

gibet qu'il n'en pût jamais plus bouger? Telle a été, semble-t-il, pendant des siècles la pensée dominante, la hantise d'Israël ou du moins d'une grande fraction d'Israël.

L'antichristianisme vient de là. Il est vieux comme le christianisme. Il a débordé de la coupe de fiel que les Juifs offrirent à Jésus sur le Calvaire. Il a coulé, depuis, à pleins bords à travers les ghettos et s'est grossi au cours des âges de toutes les déjections morales de l'humanité.

Jésus-Christ avait prédit que le monde se diviserait à son sujet en deux races ennemies et irréductibles. Ces deux races naquirent de son temps, on pourrait dire de sa parole même, reçue par les uns avec colère, par les autres avec amour. Elles se sont différenciées sous ses yeux, prenant peu à peu les caractères qu'elles devaient garder et développer jusqu'à nos jours. Il appelait l'une la race de vipères, l'autre le *pusillus grex*, le petit troupeau dont il était le bon pasteur.

La race de vipères a pullulé. Elle a attiré à elle les apostats de toutes les religions. Aujourd'hui elle s'appelle la Franc-Maçonnerie. Mais la Franc-Maçonnerie, si elle n'est pas sémitique dans la plupart de ses membres, l'est peut-être dans son origine, à coup sûr dans son jargon et ses rites grotesques, par-dessus tout dans son esprit. Elle est la fille bâtarde du judaïsme et de cette Babylone moderne que l'Apôtre appelle la prostituée des

nations. Elle est juive de la main gauche, sinon des deux mains. Elle judaïse, elle suinte la haine pharisaïque, laquelle est antichrétienne, par tous ses pores.

* * *

Mais, pour en revenir aux ancêtres de la Franc-Maçonnerie, aux grands pharisiens de la première génération, comment pouvaient-ils atteindre ce Christ, si mal tué, si mal crucifié au Calvaire et encore plus mal gardé au sépulcre?

Une idée satanique leur traversa le cerveau.

Ici nous entrons dans un mysticisme spécial où certains esprits sans doute ne voudront pas nous suivre. Nous aurons cependant le courage, s'il en faut, de braver les haussements d'épaules.

Pour les chrétiens, Jésus remonté au ciel se survit ici-bas de deux manières : sacramentellement, dans l'Eucharistie, et moralement, dans l'âme des justes.

Le Juif ne tarda pas à s'apercevoir de ces deux survies de son ennemi, et tout d'abord de l'influence que la fraction du pain avait sur les communautés chrétiennes.

Tourné vers le surnaturel par son éducation héréditaire, il accepta facilement la comparaison que Jésus avait faite lui-même de ce pain avec la manne.

Mais devait-il y reconnaître le corps du Christ et son âme vivante? Bien des faits le portaient à y croire.

L'Eucharistie était le centre et le foyer du christianisme. L'Eglise se retrempait chaque jour dans la messe, la communion, l'adoration de l'hostie. Elle y puisait sa force, sa vitalité, ses invincibles espoirs. Ce pain léger remuait le monde : il fallait bien qu'il y eût en lui quelque chose de plus que dans le pain ordinaire, quelque chose de vivant et de divin. Il fallait bien que Jésus y fût renfermé d'une manière ou d'une autre.

Présence sacramentelle et réelle, comme l'affirmaient les fidèles, ou présence idéale, morale, spirituelle, en tout cas mytérieuse et indéniable, se trahissant par une redoutable action, c'en était assez pour attirer sur l'hostie la malédiction du Juif.

De là est née cette guerre à l'Eucharistie, que l'on retrouve avec la guerre à la croix dès l'aube du christianisme, et qui forçait les chrétiens à garder un singulier secret, le secret eucharistique. Il fallait être initié pour assister aux saints mystères. On les célébrait portes closes, *januis clausis*, *propter metum judæorum*.

La race juive s'est fait une spécialité de profaner les hosties, de les souiller, de les poignarder, de leur faire subir d'infâmes traitements. On pourrait citer des centaines de sacrilèges de ce genre. L'un d'eux

est bien connu, c'est celui des Billettes, qui eut lieu à Paris sous Philippe le Bel, en 1290.

Un Juif s'étant procuré une hostie, la perça de coups de canif et il en sortit du sang. Il la cloua, la fouetta, la perça d'une lance, la jeta dans le feu, d'où elle s'échappa en voltigeant à travers les flammes ; il la jeta ensuite dans une chaudière d'eau bouillante ; cette eau en devint toute rouge. Le misérable ayant été trahi par la naïveté de son fils, sa maison fut rasée et, à sa place, on éleva une chapelle dans la rue des Billettes. Ce miracle se célèbre encore chaque année en l'église Saint-Jean-Saint-François, à Paris.

Faut-il conclure de ces accès de rage que le Juif ou le franc-maçon, son frère et son disciple en impiété antieucharistique, a la foi au sacrement de l'autel et qu'il n'est qu'un chrétien révolté?

Certes, il n'a pas la foi véritable au même sens que nous, la foi surnaturelle qui accepte docilement et avec amour l'enseignement intégral de l'Eglise sur ce mystère, mais il a une sorte de foi qu'on peut appeler diabolique.

Satan en effet croit à la présence réelle de Jésus dans le sacrement de l'autel : il n'a pas la foi divine, mais une foi naturelle ou préternaturelle dont l'apôtre saint Jacques nous parle, quand il dit des démons: « *Credunt et contremiscunt;* ils croient et ils frémissent. » Ils frémissent comme le cheval

indompté qui a trouvé son maître, et se cabre en vain sous l'éperon sanglant.

Il faut bien que ce soit le cas de l'homme qui s'acharne contre une hostie, qui la perce d'un stylet, la couvre de crachats et d'ordures. S'il n'avait pas la conviction ou du moins un violent soupçon qu'elle est plus qu'un vulgaire azyme, il ne se livrerait pas à une action aussi désordonnée. Encore, s'il agissait en public, il pourrait dire : « J'outrage l'Eucharistie pour montrer aux chrétiens superstitieux et fanatiques qu'elle est vide de leur Dieu, car, si elle le contenait, il se vengerait. » Mais non, c'est en secret, dans des conciliabules bien clos, que l'insulteur de l'hostie opère. Elle n'est donc pas pour lui un pain ordinaire et indifférent.

C'est une haine à demi consciente qui pousse cet homme, sa haine à lui et aussi une autre haine. Je vais jusqu'au bout.

L'être humain faible et incomplet cherche naturellement à s'appuyer sur plus fort que lui. Certains de ses sentiments le débordent. Il sent qu'il ne peut les réaliser dans leur plénitude sublime ou atroce par ses propres forces. Il cherche en dehors de lui. Pour aimer Jésus-Christ, par exemple, le chrétien a besoin de doubler son amour d'un amour surnaturel que Dieu lui infuse avec la grâce. Pour haïr Jésus-Christ, l'impie a besoin de doubler sa haine d'une haine extra-naturelle. Où la trouver ?

Dieu est l'amour, dit l'Apôtre, mais Satan est la haine personnifiée, la haine gigantesque, colossale, la haine de la vérité et du bien, la haine de Dieu. Il devait donc être et il est la haine du Christ.

C'est Satan qui a poursuivi Jésus jusque sur la croix et l'a fait mourir par la main des Juifs. Pour l'atteindre dans l'Eucharistie où il voudrait l'anéantir, il lui faut encore un instrument humain. Cet instrument qui s'offre à lui est le même dont il s'est déjà servi au Calvaire, c'est le Juif déicide.

Le Juif n'est donc qu'un instrument ; mais comme c'est un instrument pensant, il lui faut une force inspiratrice, une haine adéquate à l'objet adorable qu'il s'agit de tuer. Sa haine à lui n'étant qu'humaine n'y suffirait pas. Elle s'épuiserait au bout de quelques générations ; mais, corroborée par celle du démon, elle est devenue démoniaque et par suite insatiable et immortelle.

On le voit donc, soit par son motif qui est une foi spéciale, la foi frémissante et révoltée de l'enfer, soit par la ténacité de la rage qui en découle, la haine de l'hostie ne peut s'expliquer que par une insufflation dans le cœur humain de la haine du Très-Bas contre le Très-Haut.

Cette explication mystique fera sourire quelques esprits forts ; elle est pourtant parfaitement rationnelle et philosophique. D'ailleurs, elle s'impose à tout chrétien au nom de l'Evangile.

Jésus, voulant rendre compte de l'hostilité que lui témoignaient les Juifs, leur disait :

« Pourquoi donc ne me reconnaissez-vous pas à mon langage? C'est parce que vous ne pouvez pas même entendre ma parole. *Votre père à vous, c'est le diable.* Et ce sont les instincts de votre père que vous voulez assouvir. Dès l'origine, il fut homicide, et il ne s'est pas tenu dans la vérité. C'est pourquoi la vérité n'est pas en lui. Quand il ment, il parle de son propre fond ; car il est le menteur et le père du mensonge. »

L'Evangile nous suggère en un autre endroit l'origine de la haine particulière que le Juif a vouée à l'hostie. Il semble l'attribuer à Satan. Dès que Judas eut communié, nous dit saint Jean, Satan entra en lui, et le traître sortit pour livrer son maître.

*
* *

Mais le Juif talmudique poursuit encore Jésus sur une autre piste, dans la vie du chrétien. Il sait que, selon l'Eglise, le chrétien est un autre Christ, *alter Christus*. Eh bien ! c'est cet *alter Christus* qu'il attaque de deux manières.

Il cherche à tuer Jésus en tuant dans ses disciples la foi, la pureté, toute vertu, en les amenant à l'apostasie. De là, les tentatives de perver-

sion exercées sur les peuples chrétiens, et en particulier sur les races latines : c'est l'évangélisation à rebours. Le Christ a dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez et baptisez les nations. » Satan dit aux siens : « Allez, corrompez et débaptisez les nations. » Le Pharisien a entendu ce commandement.

Quand il ne peut tuer le Christ dans le fidèle, il s'efforce de frapper celui-ci dans sa réputation, sa fortune, son corps. Le chrétien est par son âme le membre vivant d'un corps mystique dont Jésus est le chef. Mais, jusque dans son être physique, baptisé et nourri d'une chair divine, il appartient à Jésus; il est quelque chose de Jésus; il peut dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Le Juif ou le franc-maçon judaïsant poursuit de ses outrages ce Christ vivant dans le chrétien qu'il ne peut déchristianiser, surtout s'il voit en lui un représentant plus notable de l'Église par ses fonctions et son caractère. Il vilipende le clergé. Il crache sur la Papauté dans les journaux qu'il dirige ou qu'il commandite.

Le crachat du Juif, depuis qu'il a souillé la face du Maître pendant la Passion, est tombé si souvent sur celle de ses disciples qu'il est facile de le recueillir et de l'analyser. C'est un crachat de malade. Il est composé de fiel, de venin et d'écume : il contient les bacilles du mensonge et de la pornographie ; il contamine et il empoisonne. La

presse catholique vient, comme sainte Véronique, sur la voie douloureuse pour essuyer la souillure; mais elle arrive souvent trop tard. Et puis, la presse juive recommence inlassablement. Sa devise est : « Crachez, crachez, il en restera toujours quelque chose. »

Parfois la scélératesse va plus loin. Elle tue le chrétien et particulièrement l'enfant chrétien, parce qu'il est plus pur, parce qu'il représente mieux Celui que l'Ecriture appelle l'Agneau. Bien des fois le Juif a immolé pour la fête de Pâques ce nouvel Agneau pascal en haine de l'ancien. Il faut l'incroyable aplomb du talmudiste et du franc-maçon, ou l'incorrigible ignorance de certains chrétiens pour oser nier le meurtre rituel. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la vérité historique. Rappelons seulement les noms de quelques enfants chrétiens saignés par des Juifs, que l'Eglise catholique honore comme martyrs.

Il y a saint Guillaume, âgé de douze ans, attiré dans un ghetto en 1114 à Norwich, en Angleterre, et affreusement supplicié; saint Richard, assassiné à Paris, en 1179, le jour de Pâques; le bienheureux André, de Rynn, dans le Tyrol, âgé de trois ans à peine, martyrisé en 1462; le bienheureux Simon de Trente, âgé également de trois ans. Le pape Benoît XIV, dont la critique historique est universellement reconnue comme si loyale et si sévère, a raconté ces deux derniers supplices dans sa bulle

Beatus Andreas du 22 février 1755. Il serait facile de prolonger ce martyrologe.

Les meurtres rituels continuent. Ceux de Damas en 1840, de Tisza-Eszlar (Hongrie) en 1882, de Polna (Bohême) en 1899, juridiquement prouvés dans des procès retentissants, montrent que le Moloch du Talmud, qui n'est autre que Satan, est toujours avide de sang chrétien.

* * *

Devant cette inimitié du Juif, la société chrétienne a songé à se défendre. L'antisémitisme est né de cet instinct. Il a toujours existé, plus ou moins vif au fond des nations catholiques, mais il a pris, ces dernières années, une acuité dont s'indignent les cœurs sensibles et humanitaires. Je ne viens pas le justifier dans ce volume où je laisse de côté la triste politique du judaïsme actuel et ne considère que son problème religieux et psychologique. Toutefois je puis bien faire remarquer que ce grand mouvement répond à un fait antérieur, à un mouvement anticatholique qui semble profondément indifférer aux amis des droits de l'homme et du citoyen juif. La recrudescence de l'antichristia-

nisme à notre époque explique la recrudescence de l'antisémitisme. Je sais bien qu'on a prétendu le contraire. Un jeune démocrate chrétien disait naguère : « Je combats l'antisémitisme parce qu'il a été la cause de l'anticléricalisme. » L'orateur manquait de mémoire ; il oubliait que l'anticléricalisme sévissait en France bien avant la brillante campagne de Drumont, et que *la France Juive* eut précisément pour but de dénoncer le mal fait par la race juive à la France catholique.

Il est vrai que Jésus n'a pas été antisémite au sens politique de ce mot. Il s'est laissé conduire comme un agneau à la boucherie. Il a même recommandé à ses disciples de tendre la joue à ceux qui les frappaient.

Mais il est douteux qu'il ait voulu donner ce conseil aux nations. C'eût été supprimer un droit primordial, inaliénable, qui leur appartient, celui de vivre et de se défendre. La société chrétienne entend user de ce droit. Elle refuse de se laisser souffleter et sacrifier par les juifs talmudistes, et elle les envoie à tous les diables, ce qui n'est d'ailleurs qu'une restitution.

Elle estime que le voisinage ou du moins l'influence des talmudistes est néfaste aux fils de l'Evangile. C'est bien aussi la pensée de l'Eglise et de son Fondateur. Il disait : « *Cavete a fermento pharisæorum.* Gardez-vous du levain des pharisiens », c'est-à-dire de leur esprit et de leur doc-

trine. Ce conseil évangélique est bien un peu antisémite, mais ne saurait être taxé d'exagération. Antisémite aussi le geste du Maître, quand il chassa les vendeurs du Temple avec un fouet. Ah ! ce fouet du Christ, quel dommage qu'il ne soit pas parvenu aux catholiques de nos jours avec la manière de s'en servir ! De toutes les reliques du Sauveur c'est une de celles que je regrette le plus. Ce serait une leçon de choses dont nous aurions bien besoin.

* * *

Dans ces pages, *j'ai voulu exposer les origines de la haine juive contre le Christ et les chrétiens*, et spécialement la forme antieucharistique que cette haine a souvent revêtue. J'ai montré comment des fils d'Abraham en sont venus à détester, puis à faire mourir le plus saint et le plus doux de leurs compatriotes, parce qu'il gênait leur ambition et leur cupidité, et renversait leurs rêves de messianisme matérialiste et sensuel. J'ai indiqué comment, après le crime du Déicide, s'étant endurcis dans le mal, ils ont engagé leur race dans une voie de haine et d'impiété sataniques.

Mais j'ai montré aussi comment, à côté de la

race de vipères, naquit, aux souffles de l'Evangile, sous le rayonnement de l'Hostie, une race saine et pure, la race eucharistique et chrétienne, qui se propage par la virginité, se fortifie par le martyre et triomphe par la croix.

J'ai saisi ces deux races à leur point de bifurcation, au moment où elles sortaient du vieux judaïsme. Il m'a semblé que leur différenciation originelle était un événement capable d'intéresser le penseur.

J'ai choisi la forme du roman, parce qu'elle me permettait de développer les sentiments que la vue de Jésus a dû faire naître dans ses contemporains. J'ai par suite imaginé quelques épisodes qui ne sont point *secundum Matthæum*. Mais c'est un droit qu'a tout auteur pourvu qu'il ne s'écarte pas de la vraisemblance et ne change pas la physionomie des personnages historiques qu'il met en scène. Saint Bonaventure et d'autres grands auteurs ecclésiastiques ont usé de ce droit en prêtant, dans leurs méditations, au Sauveur et à son entourage, des actes et des discours qui ne sont pas plus dans l'Evangile que mes récits et mes dialogues.

Le docteur Séraphique écrivait à l'adresse des lecteurs scrupuleux :

« *Or, ne te figure pas que tout ce que Jésus a très certainement dit ou fait nous le puissions mettre en réflexion ni encore que tout ait été écrit. Quant à moi, à cette fin d'imprimer les choses plus solide-*

ment, je les raconterai de la manière qu'on peut croire qu'elles sont arrivées, ou qu'elles arrivent à l'heure présente, suivant en cela certaines imaginatives représentations qui affectent l'esprit diversement.

« *Et de fait nous pouvons réfléchir sur la Divine Écriture, l'expliquer et l'entendre de maintes façons différentes, selon que nous le jugeons expédient, pourvu, toutefois, que ce ne soit point contre la vérité des faits, ni contre la justice et la sainte doctrine, et que rien n'y paraisse adverse à la foi et aux bonnes mœurs.* »

Ce passage de saint Bonaventure est la meilleure réponse à faire aux dévotes et aux puritains qui se sont voilé la face devant *le Rayon* de Monlaur et *l'Aube* de Myriam Thelen : deux jolies lumières pourtant, qui éclairent discrètement la figure de Jésus, et qui ne peuvent blesser que des yeux mal conformés.

Il n'y a aucun danger que les romans christologiques, quand ils sont écrits par une plume délicate comme ceux que je viens de citer, prennent jamais place parmi les évangiles apocryphes dont le temps est passé. Plusieurs de ceux-ci d'ailleurs contenaient de belles pages. Ils étaient pourtant condamnables parce qu'ils donnaient pour de l'histoire ce qui n'était que de la légende. Nous n'avons pas cette perfide intention. C'est bien une fiction que nous avons voulu présenter ici, estimant que tout doit

louer le Seigneur, même la poésie et le roman, et que, sous la trame légère de nos imaginations, on peut exposer des idées utiles et sérieuses. On voudra bien voir dans ces pages l'unique mobile qui les a inspirées, le désir de faire mieux connaître le plus aimé et le plus haï de tous les hommes.

Stéphen Coubé.

ÂMES JUIVES

I

LA FIANCÉE DE L'APÔTRE

A l'époque où Jésus quitta Nazareth pour prêcher son Evangile, il y avait à Bethsaïda-Julias, petite ville blottie parmi les roseaux et les tamaris du Jourdain, au nord-est de la mer de Tibériade, une maisonnette habitée par la veuve d'un pêcheur et sa fille Joanna.

Joanna avait seize ans. Avec ses lourds cheveux blonds, son teint d'ambre fin légèrement doré au hâle du soleil, ses yeux bleu clair comme les eaux du lac, son bon rire joyeux et perlé, elle passait à bon droit pour la plus jolie fille de Bethsaïda et de la Galilée.

Nièce de Zébédée le pêcheur, elle avait grandi dans la compagnie de ses cousins germains, Jacques et Jean, un peu plus âgés qu'elle, et dans la pensée, imposée par les deux familles et d'ailleurs très douce à son cœur, qu'elle serait un jour la femme du plus jeune. Bien souvent son oncle la prenait avec eux dans la barque où elle avait l'illusion d'aider un peu à la manœuvre et qu'elle égayait de son frais babil. Habitués à pêcher ensemble et fiancés dès leur enfance, Jean et Joanna s'aimaient profondément, et ils ne s'étaient jamais quittés jusqu'au jour où Jésus vint les séparer.

Ce fut pour eux un grand et douloureux événement. Jean avait alors vingt ans. Un matin du mois de février de l'an 28, il prit avec lui sa cousine. Ils sortirent de Bethsaïda et allèrent s'asseoir sur un rocher de basalte isolé, dont le pied baignait dans le lac.

Tout était triste ce jour-là autour d'eux. Une lourde brume endeuillait la campagne et la mer. Des grèbes, des sarcelles, des canards sauvages voletaient entre les roseaux, poussant des cris plaintifs.

— Ma chère Joanna, dit le fils de Zébédée, tu sais combien je t'aime. Aussi je souffre de te quitter. Mais je ne puis faire autrement. D'ailleurs, j'espère que ce ne sera pas pour longtemps.

— Pourquoi pars-tu, Jean? Pourquoi me laisses-tu seule? Tu me préfères ton Jésus! Qu'a-t-il donc fait pour gagner ainsi ton cœur d'un seul mot?

— Je ne puis me l'expliquer moi-même. Mais le jour où il m'a dit : « Suis-moi », il y avait dans ses yeux une lumière lointaine, si vive et si douce à la fois qu'il m'a semblé que Dieu me regardait; il y avait dans sa voix une telle tendresse, une telle autorité que tout mon être en frissonna, que toute ma volonté se fondit et se perdit dans la sienne ; je crus entendre le voix du Seigneur.

Je le suivrai donc. Où? Je l'ignore. Pourquoi? Je l'ignore. Pour combien de temps? Je l'ignore. Mais je suis bien sûr qu'il ne m'empêchera pas de t'aimer et de t'épouser, chère petite sœur.

— Et si, cependant, il te demandait ce sacrifice?

Jean resta comme étourdi par cette idée. A ce moment même un oiseau sortit brusquement d'un hallier et fendit l'air un peu au-dessus de leurs têtes

en jetant un cri rauque et désolé. Il sembla au jeune homme que cet oiseau, c'était son cœur blessé qui criait sa douleur. Un pli se creusa à son front.

— Que dis-tu? reprit-il vivement. J'avoue que je n'y ai jamais songé. Mais c'est impossible. Jésus est trop bon pour m'arracher ainsi l'âme.

— C'est vrai, dit Joanna, on dit qu'il est bon! Oh! je voudrais bien le connaître. Il me semble qu'il me rendrait meilleure et plus digne de toi. Promets-moi de m'avertir quand il passera près d'ici.

— Je te le promets. Et maintenant au revoir, chère Joanna.

— Au revoir, Jean, répondit la jeune fille en essuyant ses yeux. Aime-moi bien comme je t'aime. Et que Jésus ait pitié de notre amour!

Ils s'embrassèrent d'un bref et chaste baiser.

Mais, au lieu de partir, ils restèrent là assis sur la roche pendant quelque temps, se taisant, écoutant le clapotis du flot qui venait se briser à leurs pieds et plus encore celui de leurs cœurs qui battaient violemment, noyés dans une grande tristesse.

Tout à coup Joanna, fixant un point de l'horizon, s'écria :

— Regarde! Une bande de pélicans qui reviennent de l'Arabie! C'est mon oiseau de prédilection.

— Fi donc! dit Jean. Avec ses courtes jambes sur lesquelles il titube et son long bec goitreux, c'est un vilain animal.

— Petites jambes, mais grandes ailes, blanches comme la neige de l'Hermon! Il ne faut pas le voir marcher. Il est fait pour voler, et lorsqu'il fend l'espace, lorsqu'il lutte contre la tempête, il est beau. Quant à son bec, il faut bien qu'il soit

long : c'est un poignard. C'est avec ce poignard qu'il s'ouvre le flanc pour nourrir ses petits.

— Légende !

— Peut-être, mais elle est si jolie et si touchante !

— C'est vrai.

— Et c'est pour cette légende qu'il me plaît à moi. C'est le symbole du dévouement. C'est ainsi que je comprends l'amour. Se sacrifier pour ceux que l'on aime, mourir pour leur donner ou leur sauver la vie, voilà mon rêve ! Et c'est ainsi que je veux t'aimer, mon Jean.

Tendrement le jeune homme lui serra la main, et il répondit en souriant :

— Petite rêveuse, si tu meurs avant moi, je ferai graver un pélican sur ta tombe.

Au même moment, un grand aigle parut. Il se balançait au-dessus du lac, lentement, majestueusement, traçant des orbes immenses. Il venait de la région de la mer Morte, et il avait remonté en chasse le Ghor, la vallée giboyeuse du Jourdain :

— Voilà mon oiseau à moi, s'écria Jean. C'est le glorieux fils du soleil qu'il fixe sans cligner de la paupière.

— Légende !

— Peut-être, mais elle est fière ! Figure-toi que j'ai parfois rêvé que je volais comme cet aigle, que j'ouvrais mes ailes au vent du désert, que j'emportais dans mes serres des âmes sans nombre, que nous montions vers le soleil à perte de vue. Oh ! planer, planer loin de la terre, au-dessus de ses boues et de ses reptiles, s'enivrer d'air pur et de lumière dans le grand silence des cieux, monter, monter toujours plus haut, bercé par des souffles di-

vins! Mon Dieu, que je voudrais donc être un aigle!

— Tu le seras, Jean, tu le seras!

— Moi, pauvre batelier?

— Tu le seras, répéta la jeune fille, qui le regardait avec une admiration passionnée. Le pauvre batelier a l'âme d'un voyant d'Israël; il est de la race des prophètes qui sont les aigles de la pensée.

— Et qui me donnera des ailes?

— L'amour.

— Quel amour?

— Je n'en sais rien! J'ai parlé comme une enfant, répondit-elle en baissant la tête.

— Et cependant, tu as peut-être raison. Oh! l'amour!... Jésus en parle lui aussi en termes mystérieux. Mais quel est donc cet amour qu'il vient révéler à la terre?

— Jean, mon beau rêveur, reprit Joanna en souriant, si tu meurs le premier, je ferai sculpter un aigle sur ta tombe.

Le temps s'était éclairci depuis quelques instants. La brume avait à peu près disparu. Elle s'était condensée en gouttelettes de cristal suspendues aux feuilles des buissons; et il n'en restait plus qu'une fine buée légèrement opale que le soleil irisait. Les grèbes, les sarcelles, les canards sauvages partaient comme des fusées à travers les roseaux, mais cette fois ils poussaient des cris joyeux en harmonie avec l'embellie de la nature, et des bandes d'hirondelles pépiaient follement en gobant au vol les mouches et les insectes.

— Entends-tu, dit Joanna, voilà d'heureux présages.

Ils se levèrent et rentrèrent en ville.

Le soir, Jean quittait la plus belle des Galiléennes pour suivre à Jérusalem le maître énigmatique qui l'avait appelé.

II

LE ROI DU BLÉ

A quelque temps de là, Joanna, déjà orpheline de père, perdit sa mère. Qu'allait-elle devenir? Zébédée, son oncle, n'était pas riche, surtout depuis que ses deux fils, partis avec le blond prophète de Nazareth, n'étaient plus là pour l'aider à pêcher.

Mais, un matin du mois de mars, un parent qu'ils avaient à Capharnaüm, riche marchand de céréales, nommé Nathan Ben Gorias, homme très fier qu'ils connaissaient à peine, vint les trouver. Zébédée, intimidé, fit un peu gauchement les honneurs de sa maisonnette au gros personnage, le priant d'excuser sa pauvreté.

Nathan était un petit homme trapu et ventripotent, au nez crochu, aux lèvres charnues et sensuelles, avec de molles bajoues retombant sur un collier de poils rares. Ses yeux vifs clignaient perpétuellement, disparaissant et reparaissant comme des phares à éclipses entre les bourrelets adipeux de ses paupières et ses sourcils en broussailles. Il portait une houppelande de soie violette, serrée à la taille par un cordon en torsade de soie jaune. Il s'appuyait sur une canne à pomme d'or, montrant complaisamment ses doigts bouffis, chargés de bagues et de pierreries. Il venait proposer au batelier d'adopter sa nièce, lui promettant d'en faire

son héritière, et pour le décider il parlait avec fatuité de ses fabuleuses richesses.

La jeune fille, d'accord avec son oncle, demanda quelques jours pour réfléchir. Le luxe et le faste de Nathan ne l'attiraient pas. Son caractère, que l'on disait égoïste et dur, lui déplaisait. Cependant, après avoir consulté les siens et pour décharger Zébédée, qui se suffisait à peine, elle finit par accepter.

Elle écrivit sa détermination à Jean qui était alors à Jérusalem, et elle fit ses adieux à Bethsaïda. Un matin, elle monta dans une barque élégante que Nathan avait envoyée au devant d'elle pour la transporter à Capharnaüm, sur l'autre rive du lac. Quelques heures après, elle était installée dans l'opulente Villa des Orangers.

Nathan Ben Gorias était l'homme le plus riche de la Palestine et peut-être de l'Orient. La principale source de sa fortune était le commerce des blés. Il possédait en Egypte d'immenses domaines, où le travail de milliers de fellahs et le limon déposé par le Nil faisaient surgir chaque année d'opulentes moissons. Il avait à Alexandrie, en Grèce, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, de vastes entrepôts, régulièrement ravitaillés par les navires qui, sous son pavillon privé, croisaient perpétuellement entre les côtes orientales de la Méditerranée.

Non content d'avoir accaparé la production du blé, il en avait à peu près monopolisé la vente en gros et en détail. La plupart des minoteries et des boulangeries du pays lui appartenaient. Leurs tenanciers vendaient pour lui et devaient lui rendre périodiquement des comptes sévères. C'était

un maître avare : il jetait sans pitié à la porte de leurs maisons les malheureux qui ne le payaient pas rubis sur ongle. Il n'avait qu'à envoyer à ses correspondants un mot d'ordre que ses courriers, montés sur de rapides chevaux syriens, portaient à franc étrier dans toutes les directions, et aussitôt le prix des grains s'élevait ou baissait partout à la fois.

Nathan était réellement ce que l'on appellerait aujourd'hui le roi du blé et par conséquent le roi du pain. Un caprice de sa volonté aurait pu affamer une province. Mais il était trop avisé pour mécontenter le peuple par des opérations économiques violentes. Il préférait la douceur. Il serrait ou relâchait graduellement la vis qui écrasait à la fois trois ou quatre nations ses clientes, sans leur arracher un cri.

Dès qu'un événement politique, comme l'arrivée d'un proconsul, ou une fête religieuse, comme la Pâque de Jérusalem, déterminait dans une ville un afflux notable de voyageurs, le prix du pain montait d'une quantité légère, et des milliers de petites bourses dégorgeaient leur trop-plein dans l'urne invisible et insatiable que promenaient partout les agents frumentaires de Nathan. Il avait, longtemps avant nous, découvert le système de faire avec d'innombrables petits gains un gain total énorme. Aussi, chaque année, pouvait-il s'acheter quelque nouvelle et magnifique villa et déposer au temple de Jérusalem de nouveaux talents d'or dans le coffre-fort où dormaient ses millions sous la garde de la majesté inviolable de Jéhovah.

III

LA VILLA DES ORANGERS

Des nombreuses propriétés que Nathan possédait en Syrie, en Egypte et en Palestine, celle qu'il préférait était la villa des Orangers. C'était la plus luxueuse et la mieux située de toutes les blanches maisons qui formaient comme une ceinture de perles au lac de Tibériade. Le maître avait voulu en faire la merveille de la Galilée.

Ayant beaucoup voyagé, il avait rapporté d'outre-mer l'amour du faste et de l'élégance. Sa fortune colossale lui permettant de donner un libre cours à ses goûts artistiques, il s'était plu à entasser des chefs-d'œuvre dans cette demeure vraiment royale ; et les nobles étrangers, gouverneurs, proconsuls, rois, dynastes, princes barbares, tétrarques, mages et satrapes, de passage en Palestine, ne manquaient pas de venir rendre visite à l'homme le plus heureux et le plus influent d'Israël.

La maison s'ouvrait du côté du lac par un vaste portique de grand style, dont les arcades reposaient sur de hautes colonnes de marbre rose à chapiteaux corinthiens.

Le péristyle était pavé d'une mosaïque de petits losanges blancs et rouges. Il donnait accès à un superbe atrium, autour duquel rayonnaient des salles de lecture, de repos, de bains, une bibliothèque,

un cænaculum aux lits de pourpre. Les murs étaient recouverts de lambris de cèdre, encadrés de baguettes d'or excepté dans la salle de bains, toute en albâtre égyptien, d'une blancheur nacrée et transparente. D'épais tapis de Perse assourdissaient partout les pas.

Çà et là des divans et des coussins de satin de Chine; de cathèdres de bois de rose, de palissandre ou de sittim, garnies d'étoffes précieuses; des candélabres d'argent massif; des coffrets de Damas en ébène incrusté de nacre ou d'ivoire; des vases de porphyre; des coupes de verre irisé. Du plafond pendaient retenues par des torsades de soie et d'or, des lampes dont la mèche, plongeant dans une huile parfumée, répandait le soir dans les grandes salles une clarté douce et une odeur capiteuse aimée des Orientaux, cependant que des parfums rares brûlaient dans des cassolettes d'argent.

Il ne manquait que des tableaux et des statues; mais la loi de Moïse — au grand désespoir de Nathan — défendait de sculpter ou de peindre la figure humaine, par crainte d'inciter les Juifs à l'idolâtrie.

L'étage supérieur était occupé par les chambres du maître et de ses hôtes.

Le toit de la maison était, suivant la coutume juive, un *solarium*, large terrasse entourée d'une balustrade de marbre rose rappelant les colonnes du portique, finement ouvragée et ajourée. Sur la rampe courait une garniture de fleurs éclatantes, devant laquelle s'élevait un rideau d'orangers plantés dans de grandes jarres de grès verni. Quand le soleil ardait trop violemment, un esclave tirait une cordelière, et aussitôt un velum de pourpre se déroulait

au-dessus des têtes des personnages étendus sur des chaises longues.

Abritée du côté de la ville par un impénétrable fouillis de tamariniers, de cassias odorants, de pistachiers et de sycomores, la villa dominait de l'autre côté la mer de Tibériade, vers laquelle ses jardins dévalaient en pentes douces, par des allées sablées, bordées d'orangers, de seringas, de rosiers et d'agaves. Les orangers surtout foisonnaient partout, et avaient donné leur nom à la propriété.

Ce fut dans ce palais enchanté que la fille du pêcheur galiléen arriva par un beau jour de printemps. Nathan la reçut magnifiquement. Il avait fait ranger tous ses esclaves sur deux haies pour saluer celle qui allait devenir leur maîtresse.

Il invita des amis et donna une fête en son honneur. Mais ce qui plut davantage à Joanna c'est qu'il se montra pour elle vraiment affectueux et paternel, si bien que l'impression de trouble et de crainte qu'elle avait d'abord éprouvée se dissipa entièrement.

Avec cette facilité d'adaptation que la fille d'Israel possède au plus haut degré, elle s'habitua vite à sa vie nouvelle.

Un goût artistique inné lui faisait aimer les chefs-d'œuvre accumulés dans la villa, les innombrables fleurs du jardin et surtout le magnifique spectacle dont on jouissait du haut de la terrasse.

C'était pour elle un plaisir délicat, dans la fraîcheur du matin et plus souvent dans la tiédeur embaumée du soir, parfois si mélancolique et si suggestif sous le ciel d'Orient, de suivre du regard, étendue sur une chaise longue, les barques aux voiles triangulaires qui glissaient sur la surface de

l'eau, tandis que l'horizon se colorait de teintes violettes.

Elle rêvait alors à celui qu'elle avait souvent accompagné toute petite dans une barque sur cette jolie mer de Galilée. Que faisait-il son Jean? Qu'allait-il devenir à la suite de l'étrange Nabi qui le lui avait pris? Pensait-il toujours à elle? Et la songerie inquiète de la jeune fille se terminait par une fervente prière, quelquefois par des larmes furtives.

Le grand bonheur de Joanna était de faire du bien aux malheureux. Accompagnée de sa vieille nourrice Débora et d'une jeune servante Noémi, elle allait chaque semaine visiter les malades et les nécessiteux des environs et leur laissait quelques secours.

Elle en avait demandé la permission à Nathan. Celui-ci, rude et égoïste, ne donnait jamais aux pauvres. Quand sa pupille lui en parla, il fronça le sourcil ; mais, désireux de gagner son affection, il consentit à son désir. Joanna usait largement de ce droit. Aussi fut-elle bientôt aussi aimée des misérreux que Nathan en était craint et détesté.

Lorsque Jean apprit à Jérusalem le départ de Joanna pour Capharnaüm et son adoption par Nathan, il en fut vivement contrarié et inquiet. Le marchand de blé avait la réputation d'un être malfaisant. Que voulait-il faire de la jeune fille? Ne l'avait-il pas recueillie pour l'épouser?

L'apôtre devint triste : il avait grande envie de confier son chagrin à Jésus. Mais il était encore intimidé devant lui. Comme il hésitait, le Maître lui dit un soir :

— Jean, nous allons retourner en Galilée, et nous

nous fixerons à Capharnaüm : c'est de là que nous visiterons la région.

Une larme de joie monta aux yeux du jeune homme.

— Maître, dit-il naïvement, vous savez donc que Joanna habite maintenant à Capharnaüm ?

Jean était simple. Jésus aimait son âme limpide qu'il devait un jour élever si haut. Mais son heure n'était pas venue. Il se contenta de sourire avec bonté.

IV

MESSIANISME ET COMMERCE

Lorsque Nathan avait offert à Zébédée d'adopter sa nièce Joanna, il la connaissait à peine et ne lui avait jamais adressé la parole. Il évitait, en effet, soigneusement de frayer avec les pauvres pêcheurs de Bethsaïda, ses parents, de peur d'avoir à les secourir.

Il avait seulement aperçu deux ou trois fois la jeune fille dans la barque de son père ou dans celle de Zébédée, alors qu'il se promenait avec des amis dans un riche bateau de plaisance. Il avait, comme tout le monde, été frappé de sa beauté. Cependant, en proposant de se charger d'elle, il n'avait pas suivi une impulsion de son cœur. Il avait obéi à un calcul.

Cet homme égoïste, qui incarnait l'esprit de sa

race, était fier de sa nation, et rêvait pour elle une puissance et une richesse, où il aurait naturellement sa part, une part léonine. Comme tous les Juifs de son temps, blessé, humilié de voir la Judée soumise à Rome, il aspirait à la délivrer. Il relisait l'histoire des Machabées; il s'enivrait de leurs exploits et de leurs triomphes; il rêvait de ressusciter ces temps héroïques. Mais il espérait bien que la brillante épopée asmonéenne serait dépassée.

En effet, pour lui, comme pour tous ses contemporains, les temps étaient révolus. Le Messie était né, il allait bientôt rétablir le royaume d'Israël sur des bases splendides et éternelles. Il allait vaincre non plus un Antiochus, un petit souverain asiatique, mais Rome, la reine du monde; il allait soumettre toutes les nations et leur imposer d'énormes tributs.

Ce patriotisme de Nathan était doublé d'un rêve d'ambition personnelle. Il se réservait une belle part, un des premiers rôles, dans l'œuvre de la restauration nationale. Dans cette âme, profondément juive, il y avait un étrange amalgame de sentiments qui chez d'autres races semblent s'exclure, l'idéalisme religieux et l'égoïsme le plus naïvement terre à terre. Quel malheur que le Dieu du Sinaï eût proscrit le Veau d'or! Comme il eût été bon d'unir les deux cultes et de manger en même temps la manne de Jéhovah et celle de Mammon! Ce problème, devenu insoluble en théorie, Nathan, comme bien d'autres, le résolvait en pratique. Ses espérances patriotiques se renforçaient de ses espérances financières. Messianisme et commerce! c'était sa devise, et il ne s'en cachait pas.

A certaines heures d'orgueilleuse folie, il se di-

sait qu'il pourrait bien être le Messie. Pourquoi pas ? N'était-il pas de la race prédestinée de David ? N'avait-il pas les ressources nécessaires pour gagner la foule et payer des armées?

Néanmoins, ce n'était là qu'une flambée de désirs fous qui s'éteignait bientôt ; car, dans l'ordinaire de la vie, il était trop sensé, trop positif, pour s'illusionner à ce point. Il se rendait compte qu'il lui manquait quelque chose, que l'or ne remplace pas tout et ne suffit pas pour changer le cours de l'histoire.

Alors il se sentait prêt à marcher derrière l'homme qui aurait le prestige et les qualités nécessaires pour le rôle de libérateur. Il se promettait de le seconder de ses richesses, de lui fournir des armes, de payer ses soldats. Mais il espérait bien — et c'était là, dans sa pensée, une condition absolue, — que ce Messie lui offrirait le premier rang dans son royaume et ferait de lui son ministre.

Il allait plus loin. Il savait que Joanna était fiancée à Jean, fils de Zébédée. Mais il n'était pas homme à s'embarrasser d'un scrupule sentimental. En devenant le père légal de Joanna, il avait acquis le droit de lui imposer un mari, et son idée secrète avait été de pouvoir l'offrir un jour en mariage au Messie. C'était pour cela qu'il l'avait adoptée. Avoir le Messie pour gendre et pour héritier, devenir légalement la souche historique d'une dynastie royale, la plus illustre du monde, c'était là une perspective qui le grisait et qui flattait à la fois sa vanité personnelle et sa fierté patriotique.

Mais où se cachait-il, ce Libérateur ?

Nathan, avec bien d'autres, avait cru le reconnaître, deux ans auparavant, dans Jean, fils de

Zacharie. Il était allé entendre le Baptiste dans le désert vers la fin de l'an 26. Il avait été choqué de sa pauvreté, de sa tunique en poils de chameau, de ses repas de sauterelles et de miel sauvage; il avait été blessé de sa violence contre les pharisiens, mais impressionné par son ascendant sur la foule. Seulement Jean avait dit bien haut : « Je ne suis pas le Messie que vous cherchez. Il est au milieu de vous! Moi je ne suis que son précurseur, la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur. »

Nathan était revenu très intrigué des bords du Jourdain. Il répétait le long de la route le mot du Baptiste : « Il est au milieu de vous! » Plus que jamais il se tint à l'affût de tout indice qui pût lui révéler le mystérieux personnage.

Bientôt après, il apprit qu'un jeune prophète, nommé Jésus de Nazareth, venait de se lever, qu'il avait été désigné par Jean-Baptiste comme l'Agneau de Dieu, qu'il faisait des miracles et entraînait les foules. Très ému de cette nouvelle, il se dit : « Ce doit être lui! » Et il résolut d'aller le trouver, de l'examiner à fond et, s'il reconnaissait en lui l'Elu de Dieu, de s'attacher à sa fortune.

V

JUDAS L'ISCARIOTE

Mais comment aborder Jésus, et, tout d'abord, comment se renseigner sur son caractère, ses des-

seins, sa vie intime? Parmi les disciples qui venaient de se mettre à la suite du jeune Maître, Nathan connaissait les fils de Zébédée, Jean et Jacques, mais si peu! A peine les avait-il salués çà et là. Il n'aimait pas les pauvres et encore moins les parents pauvres.

Une circonstance singulière vint le servir à souhait. Il avait parmi ses courtiers un nommé Judas l'Iscariote, homme habile qui lui avait rendu de grands services. Dur et impitoyable aux pauvres gens, Judas savait mieux que personne faire rentrer l'argent et jeter à la porte de leurs maisons ou faire mettre en prison les débiteurs insolvables.

Mais Nathan avait une raison très spéciale d'en attendre plus encore. Il lui avait plusieurs fois confié des sommes importantes à porter au Temple de Jérusalem. Le prêtre préposé à la garde du Trésor, habitué à voir Judas y déposer des valeurs considérables, avait en lui une absolue confiance; il lui remettait sans aucune crainte la clef du coffre-fort de Nathan. Or, un jour, l'Iscariote en profita pour enlever un collier d'or d'un travail merveilleux et plusieurs pierres de grand prix; mais, dans un prochain voyage à Jérusalem, Nathan constata la disparition de ses bijoux. Il eut la certitude que le coupable était Judas, le seul homme qui eût ouvert son coffre. Il dissimula d'abord ; mais, au bout de quelques jours, il fit une perquisition dans la chambre de son courtier et y trouva les objets disparus.

C'était non seulement un vol, mais encore un sacrilège; car rien n'était plus sacré aux yeux des Juifs que l'argent confié à leur grand sanctuaire

national. Nathan eut d'abord l'idée de faire jeter Judas en prison, ce qui eût été le livrer au supplice. Mais il réfléchit que, s'il lui faisait grâce, il le tiendrait par un secret redoutable et en ferait ce qu'il voudrait. Ce n'était pas inutile pour la réalisation de ses grands projets.

Il appela donc le voleur et, devant trois témoins, le convainquit du larcin, lui en arracha l'aveu et lui promit le pardon et le silence à condition qu'il signerait une pièce où il se reconnaissait coupable. Le terrible billet était entre les mains du marchand et, depuis ce jour, Judas ne faisait plus rien sans son autorisation. Extérieurement, c'était son ami ; en réalité, c'était son esclave, son âme damnée.

Or, un jour, quel ne fut pas l'étonnement de Nathan lorsque l'Iscariote vint lui annoncer qu'il désirait se mettre à la suite de Jésus. Il lui répondit sur un ton insolent :

— Que peux-tu bien espérer de cet homme? On dit qu'il est pauvre. Il n'a ni collier d'or ni pierres précieuses en dépôt au Temple...

Judas, habitué à dévorer de pareilles injures, eut un sourire forcé :

— Maître, dit-il, je suis bien corrigé de cette faiblesse que vous me reprochez. Mais je ne veux pas me faire, surtout devant vous, meilleur que je ne suis. Je vous avoue que, si je désire m'attacher à Jésus, c'est que je crois deviner en lui un homme d'avenir. J'ai vu ses miracles : ils sont stupéfiants. Messie ou non, le jour où il le voudra, il se mettra à la tête de la nation. Or, avec les connaissances que j'ai en matière financière, j'espère qu'il me confiera l'intendance de sa maison ; et il y a toujours là quelques petits profits à espérer.

Nathan lui répondit en riant :

— Messianisme et commerce ! Allons, je vois que tu es un bon Juif. Eh bien, oui, je te permets de suivre le Nabi, mais, à une condition, c'est que tu me serviras d'indicateur ; tu me renseigneras sur ses faits et gestes. Tu feras tout ce que je te commanderai.

— C'est promis.

C'est avec ces nobles pensées que Judas s'était attaché aux pas du Nazaréen...

Il tenait fidèlement sa promesse. Il écrivait à Nathan de fréquentes lettres, remplies des plus minutieux détails sur la vie du rabbi et dont la collection formerait aujourd'hui un précieux évangile.

Mais ses rapports ne suffisaient pas à son correspondant. De plus en plus persuadé que Jésus était, suivant le mot de Judas, un homme d'avenir, Nathan résolut de se lier avec lui.

Ayant appris, après la Pâque de l'an 28, que le Prophète allait revenir en Galilée pour les premiers jours de mai, il chargea Judas de l'inviter avec ses disciples à un grand dîner à la Villa des Orangers.

Ne pouvant douter un seul instant de l'acceptation, il n'attendit pas la réponse et lança d'autres invitations. Il en adressa aux deux grands-prêtres Anne et Caïphe ; à Siméon, chef de la synagogue de Corozaïn, qu'on appelait le Pharisien ; à Booz, préposé à celle de Capharnaüm ; à Gamaliel, le plus grand docteur de son temps, et à ses disciples Etienne, jeune homme réputé pour son éloquence, et Paul de Tarse, ardent zélateur de la loi, fanatique, mais fermé ; à Joseph d'Arimathie, à Nicodème, et à une douzaine d'autres personnages, pour la plupart pharisiens, scribes, docteurs de la loi, qui avaient

des villas autour de la mer de Galilée ou venaient chaque année s'y reposer quelques mois chez des amis.

Au jour fixé pour la réunion — c'était vers le commencement de mai — les esclaves de Nathan se hâtaient de faire les derniers préparatifs. Le repas devait avoir lieu le soir, sur la terrasse. Deux grandes tables étaient dressées parallèlement à la balustrade, le long des orangers, du nord au sud. Un semis de fleurs, anémones, roses, jasmins, avait été jeté sur la nappe, et parmi elles l'on avait posé de minuscules lampes de grès, artistement tournées. Les grandes amphores de cristal, pleines d'hydromel ou de vin d'Engaddi, alternaient avec les vases contenant les pâtisseries sèches, les gâteaux de miel et de safran ou les fruits disposés en savantes pyramides. On remarquait entre autres deux séries de coupes d'agate rouge et d'agathe bleue, translucides, admirablement veinées, munies de poignées d'or et montées sur des pieds d'onyx.

Mais la merveille qui devait attirer tous les regards, c'étaient deux grands vases d'or massif, miraculeusement ciselés, avec des bas-reliefs représentant l'un une vigne couverte de raisins, figurés par des rubis ou des topazes, l'autre une gerbe de froment aux lourds épis, figurés par des brillants et des escarboucles. De leur col élégant jaillissaient des tiges de fleurs naturelles très rares.

Joanna, quoique toute jeune, remplissait avec autorité l'office de maîtresse de maison, aidée de sa vieille nourrice Débora. Elle glissait sur la terrasse avec ses jolies sandales de soie, brodées de perles, sans bruit, donnant des ordres presque sans paroles, stimulant doucement les esclaves, dispo-

sant les vases. les bouquets, les étoffes, avec un goût impeccable.

On eût dit un papillon silencieux au milieu d'un jardin de fleurs. La pensée qu'elle allait bientôt voir Jean et Jésus dans ce merveilleux décor lui donnait des ailes.

Elle vaquait allégrement à cette occupation lorsqu'elle entendit le galop d'un cheval. Elle le regarda quelque temps venir, puis le vit s'arrêter devant le péristyle. Un courrier en descendit et remit deux plis. L'un était pour Nathan, l'autre pour Joanna.

VI

DÉCEPTION

La jeune fille ouvrit la lettre qui lui était destinée. Elle était de Jean, son fiancé, et datée de Tibériade, la joyeuse ville romaine, bâtie par Hérode en l'honneur de Tibère César.

« Ma chère sœur, écrivait le jeune homme, Jésus vient de m'annoncer qu'il avait été invité par ton père adoptif à un repas, mais qu'il n'acceptait pas et qu'il n'irait à Capharnaüm que vers la fin de la semaine. Tu le sais, la volonté du maître est pour nous sacrée, et nous ne la discutons jamais, J'aurais certes été heureux de te revoir dès ce soir, mais notre bonheur n'est différé que de quelques jours. Et puis, j'ai une grande et heureuse nouvelle à t'apprendre.

« Jésus m'a dit qu'il allait se fixer à Capharnaüm et que c'est de là qu'il rayonnerait sur la Galilée. Nous allons donc nous revoir souvent, ma bien-aimée, et surtout je pourrai te présenter à notre cher Rabbi.

« Tu verras comme il est bon ! Quand je suis près de lui, je suis meilleur, je me crois loin de cette terre, hors du temps, et les heures passent sans que j'y prenne garde. Son âme emporte la nôtre par delà les nuages et dans ses yeux il y a le bleu et la profondeur du ciel. Plus je le connais, plus je l'aime, plus je le vénère, et je suis prêt à faire pour lui tous les sacrifices. Il me fait penser à ton cher pélican.

« Pour toi, ma petite Joanna, ne sois pas jalouse de l'amour que je lui porte, de même que moi je ne serai pas jaloux de l'amour que tu auras certainement pour lui, quand tu le verras. Il n'est pas comme les autres hommes. Il est infiniment au-dessus des jalousies et des petitesses humaines. Son cœur est grand comme le monde, haut comme les étoiles, pur comme le ciel. Les sentiments qu'il inspire ne sont pas charnels, mais d'une essence supérieure.

« Veux-tu que je t'en donne une preuve ?

« Tu as entendu parler de Marie de Magdala, sœur de Lazare, la belle et richissime courtisane, que Caïphe, le grand-prêtre, aussi vil et débauché qu'hypocrite, cherchait depuis longtemps à séduire. Eh bien, il y a quelques jours, ayant su que Jésus était à Naïm, elle y est venue, portant un vase d'albâtre rempli d'un mélange de nard et d'autres onguents précieux. Elle est entrée dans la maison de Simon le Pharisien où le Rabbi prenait son repas avec nous. Elle s'est jetée à ses pieds, les a baignés de ses larmes, oints de ses parfums et essuyés de

sa magnifique chevelure, en sanglotant et en demandant pardon de ses scandales. J'étais très ému. Jésus a pris sa défense contre Simon le Pharisien et a déclaré avec autorité que tous ses péchés lui étaient remis.

« Et, de fait, depuis ce temps, la pécheresse n'existe plus. Marie de Magdala est la plus humble des femmes. Elle a renoncé à ses parures splendides, à ses onguents. Elle ne fait plus que prier et pleurer. Elle vient écouter le maître, cachée dans la foule. Nous nous demandons si elle va se joindre aux pieuses Galiléennes qui le suivent partout. Le permettra-t-il à l'ancienne courtisane? On dit que Caïphe est furieux contre Marie et contre Jésus; mais tout le monde rit de lui, car on le déteste.

« C'est ainsi que Jésus passe en faisant le bien, calme et simple au milieu des louanges et des actions de grâces qui s'élèvent sur son passage comme au milieu des attaques et des critiques; car il n'y a pas que Caïphe qui lui en veuille.

« A propos, je lui ai parlé de toi. Il m'a répondu : Dis-lui que je la bénis.

« Moi je t'aime tendrement.

« JEAN, fils de Zébédée. »

Joanna, vivement contrariée par la pensée de ne pas dîner, ce soir-là, avec ceux qu'elle attendait, se consola par l'assurance qui lui était donnée de les voir bientôt. Toutefois, cet amour croissant de son fiancé pour le jeune Maître, cette soif de sacrifice dont il semblait consumé, lui laissa une vague appréhension. Mais elle s'efforça de la chasser. « Non, se dit-elle, il ne me le prendra pas: il est trop bon. Jean me l'a dit. »

Elle pensa aussi à la déception qu'allait avoir Nathan en voyant son invitation repoussée. Le marchand était alors à son comptoir. Il avait calculé que la venue à Capharnaüm des foules qui suivaient Jésus allait lui fournir une belle occasion de s'enrichir par la hausse du pain, et il venait d'envoyer ses ordres en conséquence à tous les boulangers de la ville et des environs.

Quand il rentra vers six heures à la villa, il fut satisfait de voir les préparatifs à peu près terminés. Il baisa au front Joanna, qui lui remit le pli apporté pour lui.

La lettre était de Judas et ainsi conçue :

« Maître, je baise vos pieds. Je n'ai pas réussi dans ma mission. Jésus ne peut venir à votre banquet ce soir, mais il me permet d'y aller. Il ne sera à Capharnaüm que dans quelques jours. Je vous expliquerai tout de vive voix. »

Nathan froissa le papier avec colère et se mit à arpenter la terrasse en frappant du pied.

— Ah ! ah ! dit-il, le Rabbi me méprise ! Il est bien jeune pour se passer ainsi des anciens de sa nation. Nous lui apprendrons à être moins fier...

Bientôt, cependant, il se calma.

— Non, j'aurais tort de l'attaquer. J'ai besoin de lui. Il me faut le gagner à tout prix. J'irai donc le voir et l'entendre quand il sera ici.

Autant qu'il le put, le marchand fit contre mauvaise fortune bon cœur ou du moins bon visage. Il descendit prendre son bain, s'oignit de parfums précieux, revêtit une simarre de soie violette, serrée à la taille par une ceinture écarlate. Il passa autour de son cou une chaîne d'or, ornée de rubis et où pendaient de petits phylactères, sorte de talis-

mans fort en honneur chez les Hébreux. Il plaça sur sa tête la mitre bicorne en brocart d'argent, constellée de pierreries. Puis, frais et souriant, il vint recevoir ses hôtes sous le portique de marbre rose.

Bientôt, ils se trouvèrent réunis dans le grand salon d'en bas au nombre d'une vingtaine. La plupart étaient richement vêtus de robes éclatantes. Les uns portaient le turban, rehaussé d'une torsade d'argent enroulée en spirale : d'autres le keffié de soie blanche rayée de rouge ou de bleu, retenu par un tortil noir en poils de chameau. Les deux pontifes avaient la mitre, comme Nathan, mais en brocart d'or, pailletée de perles et dont les cornes se terminaient par de splendides solitaires que l'on comparait à des étoiles.

Tout à coup la porte du fond s'ouvrit. Joanna s'avança, suivie d'une vingtaine de jeunes filles, ses amies, que Nathan avait invitées pour tenir compagnie à la jeune maîtresse de maison. Elles étaient toutes vêtues de même manière, très simplement : une tunique blanche avec ceinture bleue ; des bracelets d'or aux poignets ; les cheveux relevés d'un léger cercle d'argent.

Elles saluèrent les hommes profondément, sans un mot, et toute la compagnie monta sur la terrasse par un large escalier d'honneur en marbre rose.

VII

LE REPAS SUR LA TERRASSE

Depuis quelques années le vieil usage, en vertu duquel les femmes juives prenaient leurs repas à

part, séparées des hommes, recevait d'assez fréquents accrocs, principalement dans les villes fréquentées par les étrangers.

Nathan était trop féru des mœurs romaines pour ne pas s'affranchir d'une contrainte qu'il trouvait désuète et gênante. Mais, par un reste de respect pour la tradition nationale, il avait voulu que la table des hommes fût distincte de celle des jeunes filles, invitées en l'honneur de Joanna.

Elles se placèrent le long de la balustrade qui regardait la mer, et les hommes du côté opposé. Entre les deux tables courait une rangée peu élevée d'arbustes fleuris formant une haie de séparation purement fictive ; mais cette fiction plaisait à l'esprit subtil et formaliste des pharisiens et ne devait empêcher ni les rires, ni les paroles ni les regards de se croiser d'un groupe à l'autre par dessus le feuillage et les fleurs.

La journée avait été brûlante. La soirée s'annonçait délicieuse. La brise marine arrivait fraîche, vivifiante, dilatant les poumons, détendant les nerfs, mêlée aux senteurs des orangers, des cassias et des roses.

Etendus sur leurs lits de pourpre, les convives pouvaient contempler la grande nappe d'eau que la lune moirait de frissons argentés, et cette autre nappe immense, tendue au-dessus de leurs têtes dans les profondeurs du ciel, velum d'azur sombre, ruisselant de gouttes d'or.

Mais comme les gouttes d'or n'eussent pas suffi à éclairer la terrasse, de petites lampes de grès, disposées entre les fleurs semées sur les tables, ajoutaient un indispensable supplément à la clarté lunaire et stellaire.

Le long des balustres, les esclaves nu-pieds circulaient sans bruit, apportant les plats ou versant le vin et l'hydromel dans les coupes de cristal bleu aux poignées d'argent.

Anne et Caïphe, raides sous leurs mitres éclatantes, et les sanhédrites, engoncés dans leur dignité pharisaïque, parlaient peu, laissant tomber de temps en temps quelques brèves sentences.

Bien différente était l'attitude des autres convives. Tout les invitait à la joie, la douceur du soir, la splendeur du ciel, le choix des mets et des vins. L'animation allait grandissant, et les rires et les gais propos fusaient et s'entrechoquaient dans l'air, mêlés au bruit des petites vagues qui, à l'orée de la villa, chuchotaient sur les cailloux du rivage.

Seul le maître de la maison paraissait soucieux. Il ne touchait que du bout des lèvres aux plats qu'on lui servait. De temps en temps il arrachait les fleurs ou les boutons d'un superbe oranger placé à la portée de sa main, les froissait nerveusement et les jetait derrière lui. Il était absorbé dans une conversation à voix basse avec son voisin de gauche.

Ce voisin était un homme d'une trentaine d'années, aux manières insinuantes, au ton onctueux, au front fuyant et dont le regard indécis avait quelque chose de faux. Il semblait par moment hypnotisé par les deux grands vases d'or ciselés placés non loin de lui. Il les couvait d'un regard de convoitise : il les soupesait dans son esprit ; il en estimait les rubis et les diamants.

Il éprouvait comme une démangeaison au bout de ses doigts crochus.

— Ainsi donc, lui dit Nathan après un court si-

lence, Jésus est resté à Cana et a refusé mon invitation. Mais quelle raison a-t-il donnée ?

— Maître, je vous l'ai déjà dit, pas d'autre que celle-ci : « Dis à Nathan que ma place n'est pas au milieu des chants et des rires : je suis venu pour consoler les malheureux et évangéliser les pauvres. »

— Les pauvres ! Les pauvres ! Toujours les pauvres ! Eh bien, moi, ajouta-t-il avec colère, je les déteste, les pauvres !

Sans qu'il y prît garde, son ton s'était élevé, et il prononça ces derniers mots avec un tel éclat que toutes les têtes se tournèrent vers lui. Un silence pénible succéda à cette sortie violente. Ce fut Joanna qui le rompit :

— Oh ! père, ne dites pas cela ! Vous vous calomniez. Vous n'êtes pas si méchant. Je suis sûre que si un pauvre surgissait ici en haillons au milieu de nous, vous rempliriez sa besace de victuailles.

— Je le chasserais comme un chien, sans même lui jeter un os !

— Même si c'était un de nos frères en Israël ?

— Joanna, vous n'avez pas encore l'expérience de la vie. Les pauvres ne sont jamais dignes de pitié : ce sont ou des paresseux qui ne veulent pas travailler, ou des pécheurs que Dieu punit en leur enlevant les biens de ce monde. Moi, je suis riche, mais c'est d'une part parce que je me donne de la peine, et de l'autre parce que le Seigneur bénit mes longues prières et mes sacrifices dans le Temple, mes jeûnes, mes austérités, mon respect scrupuleux du sabbat. Du moment que les pauvres sont tous des paresseux ou des impies, ce serait un

péché de les secourir, car ce serait encourager leur oisiveté ou prendre parti pour les ennemis de Dieu. Voilà pourquoi je les déteste et les chasse loin de moi comme des lépreux.

VIII

MALHEUR AUX PAUVRES !

Tout à coup on entendit une voix lamentable qui montait du pied de la terrasse.

— Du pain ! du pain ! Bonnes gens, un peu de pain, car je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Du pain ! Ils en avaient tous en abondance et le plus savoureux, avec les viandes les plus délicates, les poissons les plus rares, les vins les plus généreux. Et tout près d'eux un homme, leur frère, un fils d'Abraham, n'avait pas même une croûte pour tromper sa faim ! Plus d'un eut du remords d'être si bien traité et l'envie d'aller à la balustrade jeter au famélique une partie de ces mets appétissants. Mais la dernière parole de Nathan les avait glacés. Ils ne voulaient pas avoir l'air d'insulter leur hôte en faisant l'aumône de son bien. Ils attendaient sa décision avec anxiété. Elle fut digne de l'accapareur de blés.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà encore ce loqueteux, ce misérable Lazare, qui rôde perpétuellement autour de ma villa ! Vermine ! Canaille ! Fils de chien ! Mais comment a-t-il pu pénétrer dans le jardin ? Pourquoi a-t-on laissé la grille ouverte ? Allons,

Bardach, Nébal, Michol, mes bons nègres, laissez-moi ces plats, descendez vite, prenez vos fouets, lâchez mes chiens de Sparte, et, les uns et les autres, hommes et chiens, à coups de lanières et à coups de crocs, chassez-moi ce pouilleux.

Un silence atroce se fit dans l'assistance. Anne et Caïphe donnèrent des signes d'approbation. Quelques sanhédrites et Judas restèrent parfaitement indifférents. Le Juif n'était pas tendre par nature, et le paganisme cruel, sanguinaire, au milieu duquel il vivait, l'avait encore endurci par le spectacle de sa barbarie. Cependant la plupart des convives trouvèrent que Nathan dépassait toute mesure. Les jeunes filles étaient atterrées. Joanna mit sa tête dans ses mains et pleura.

Bientôt on entendit des aboiements furieux dans le jardin, des pas précipités, des injures, puis le cri déchirant d'un homme qui ne pouvait se défendre contre une meute acharnée sur son dos.

Joanna releva la tête et fit signe à sa nourrice Débora de s'approcher. Elle lui dit quelques mots à l'oreille, et la vieille femme disparut de la terrasse.

Alors Gamaliel rompit le silence. Ce beau vieillard, à la longue barbe blanche, faisait partie du Sanhédrin. Il en était la lumière; mais il en était aussi l'homme le plus vertueux et le plus intrépide. Jamais il n'avait reculé devant un devoir ou une vérité à dire. C'était aussi le plus éloquent des professeurs : depuis trente ans, toute la jeunesse de Jérusalem était venue s'asseoir au pied de sa chaire. Aussi, quand il prit la parole, ce fut un soulagement pour la plupart des convives.

— Nathan, dit-il, je n'ai pas à te juger, car je

suis chez toi et tu nous accueilles avec une amabilité et une générosité dont je suis profondément touché pour ma part. Mais permets à un vieux docteur de la loi de discuter ce que tu disais tout à l'heure, ta théorie de la pauvreté.

Selon toi, tous les pauvres sont ou des paresseux ou des impies. Mais alors voudrais-tu me dire dans quelle catégorie était Job ? S'il était paresseux, ou scélérat, comment se fait-il que le Seigneur l'ait loué?

Nathan resta coi, ne sachant que répondre. Les convives en grand nombre se réjouissaient de le voir confondu, et les jeunes filles surtout étaient tentées d'applaudir.

— Job, continua Gamaliel, n'était ni un oisif ni un pécheur, car l'Ecriture commence son histoire par ces mots : « Il y avait dans la terre de Hus un homme du nom de Job, et cet homme était simple, droit, craignant Dieu et éloigné du mal ». La pauvreté ne fut donc pour lui qu'une épreuve envoyée par le ciel pour faire éclater sa vertu.

Nathan, de plus en plus embarrassé, dévastait le magnifique oranger placé derrière lui, arrachant feuilles et fleurs qu'il froissait et jetait par-dessus la table.

Le vieillard continua avec une implacable douceur :

— Maître, laisse-moi te poser une seconde question. Tu prétends que faire l'aumône c'est favoriser le vice et offenser Dieu. Mais alors pourquoi Moise dit-il au chapitre xv^e^ du Deutéronome : « Ouvre ta main à ton frère l'indigent ? » Pourquoi Salomon, au chapitre xxii^e^ des Proverbes, a-t-il écrit : « Ne fais pas de mal au pauvre et ne brise

pas le mendiant qui frappe à ta porte, sans quoi le Seigneur prendra sa cause en main et te châtiera? »

Nathan, je ne cite pas ces textes pour te blesser, mais parce qu'ils sont l'oracle de la Vérité éternelle. Certes, tu es heureux avec toutes tes richesses. Mais, crois-moi, tu le serais plus encore, si tu ne te contentais pas d'être bon et généreux avec tes amis, si tu l'étais un peu pour les pauvres.

Joseph d'Arimathie, Nicodème, Etienne, et tous les amis ou disciples du vieux Rabbi avaient bu sa parole. Etienne surtout semblait très ému : une larme brillait dans ses yeux. Il prit la main de Gamaliel et la baisa en disant : « Merci, maître ! »

Quant à Saul de Tarse, il ne dit rien. C'était une nature ardente, mais d'un feu sombre, intérieur et concentré en lui-même. Il avait écouté attentivement, mais il garda pour lui son impression. D'ailleurs il respectait Nathan, qui avait été l'ami de sa famille et qui lui montrait de la sympathie.

IX

LE TALISMAN DE JÉSUS

Joanna était ravie de la magistrale leçon donnée si poliment par Gamaliel à son beau-père. Mais elle avait une curiosité qui n'était pas satisfaite. Elle se rappelait le point de départ de la discussion, le mot de Judas qui avait irrité Nathan. Elle y revint.

— Père, dit-elle, je ne suis qu'une fille ignorante, et je sais que je devrais me taire devant tant de maîtres en Israël. Mais voulez-vous me permettre de vous soumettre une réflexion, pour m'éclairer? Vous me corrigerez, si je me trompe.

— Parle, dit Nathan, en continuant à se livrer contre le pauvre oranger à son tic dévastateur.

— Eh bien ! J'ai moi aussi une autorité à vous citer. Elle n'est pas si vieille que celle de Moïse, ni même que celle de Salomon. Mais il me semble qu'elle n'est pas non plus à dédaigner. C'est celle du nouveau Rabbi, Jésus de Nazareth, dont vous parliez tout à l'heure. Il ordonne d'aimer et d'aider les pauvres : il en donne l'exemple. Or, n'est-il pas un docteur, un prophète, un thaumaturge ? N'est-il pas vénéré de tout le peuple ?

—Jésus, répondit Nathan, cherche à flatter la foule et à se faire un parti, en affectant un grand amour pour les pauvres.

— Oh! père, comment pouvez-vous lui attribuer de telles intentions? C'est, dit-on, l'homme le plus désintéressé, le plus sincère...

Sur ce mot, la conversation devint générale. Jésus fixait alors tous les regards ; il était l'objet de toutes les espérances, ou de toutes les inquiétudes, à tout le moins, de toutes les curiosités dans la société juive. Sa mission, ses intentions, c'était l'énigme qui passionnait tous les esprits. Les uns prenaient ardemment parti pour lui ; les autres le critiquaient avec violence. On disait même que plusieurs avaient juré sa mort.

— Ce qui est certain, observa Joseph d'Arimathie, c'est qu'il fait des miracles stupéfiants. Je l'ai vu, oui je l'ai vu de mes propres yeux guérir des

sourds, des aveugles, des paralytiques, des lépreux. L'explique qui pourra! Pour moi, il me semble qu'un pareil pouvoir vient de Dieu.

— A moins qu'il ne vienne de Béelzébuth ! dit en ricanant le grand-prêtre Anne ; et sa mitre d'or dodelina avec sa tête, et ses yeux clignotèrent malicieusement.

Caïphe, plus solennel, ajouta :

— J'ai entendu dire que Jésus, à l'âge de douze ans, échappa un jour à la surveillance de ses parents et se cacha dans le Temple. Or, une nuit, couché auprès du grand voile de pourpre et d'hyacinthe du Saint des Saints, il aurait, paraît-il, surpris un secret redoutable que nul n'a possédé depuis Moïse et Elie, à savoir la vraie manière de prononcer le tétragramme sacré, le nom de Iahvé. Il entendit les Séraphins qui le chuchotaient entre eux, il retint le mot magique qui donne tout pouvoir sur la nature. Depuis ce temps-là il fait des miracles. Ce n'est pas bien malin, et cela prouve-t-il qu'il soit le Messie?

— Mais en admettant, dit Etienne, que la chose se soit passée ainsi, pourquoi le ciel a-t-il permis que Jésus et non pas un autre surprît ce secret? N'est-ce pas précisément parce qu'il n'est pas un homme comme les autres?

— C'est très juste, reprirent de nombreuses voix.

— D'ailleurs, continua Etienne, qu'est-ce que ce fameux secret? N'est-ce pas de la magie, de la superstition? N'est-ce pas Dieu seul qui peut donner à l'homme le pouvoir de commander à la maladie et à la nature?

— Béelzébuth ! Béelzébuth ! cria Anne, je vous dis que le diable a ce pouvoir et que Jésus est son suppôt.

Des oh! de protestation s'élevèrent de la table des jeunes filles.

— Rabbi, s'exclama Joanna au nom de ses compagnes, comment osez-vous dire que Jésus est le suppôt du diable, lui dont tout le monde vante la bonté et la vertu.

— Oui, glapit le vieux pontife, — et ses petits yeux se plantèrent comme deux vrilles sur son interlocutrice, — oui, je le répète, il est le fils de Satan dont il prépare les voies. Il doit avoir des mots magiques surpris, non pas dans le Temple du Seigneur, comme le dit Caïphe, mais dans quelque antre idolâtrique, soupirail de l'enfer. Je suis sûr que, en le fouillant, on trouverait sur lui des talismans diaboliques, des amulettes comme en portent les sorciers d'Egypte, successeurs de ceux que confondit Moïse, de petits sphinx, des scarabées, des singes cynocéphales en serpentine, en lapis, ou en onyx.

Très satisfait de cette sortie, Anne fut pris d'une quinte de rire, et la mitre d'or s'agita de façon inquiétante sur sa tête.

— Anne, s'écria Nicodème, non seulement Jésus n'a pas des amulettes, mais il n'a même pas sur lui un seul de ces phylactères et de ces talismans dont tu es tout cousu et rembourré des pieds à la tête.

Toute la jeunesse partit d'un éclat de rire. Anne était en effet un reliquaire vivant. Il avait sur toutes ses coutures des pendeloques sacrées en métal, en pierre, en ivoire, en étoffe, sur lesquelles étaient inscrits des textes bibliques, destinés à éloigner les sorts et à conjurer le mauvais œil.

Un jeune docteur, Eliabal, prit la parole :

— J'ai entendu une autre explication des miracles

du Nazaréen. Il paraît que, avant de commencer sa prédication, il a passé quarante jours dans la montagne qui domine Jéricho. Or, le dernier jour, au lever de l'aurore, des bergers virent des anges descendre du ciel. Ces anges portaient un manteau blanc, si éblouissant qu'on l'eût dit tissé avec des rayons de soleil. Ils le déposèrent respectueusement sur les épaules du Rabbi en chantant : « C'est le manteau d'Elie et d'Elisée. » On dit qu'il porte ce manteau sous sa tunique et que c'est grâce à ce glorieux trophée qu'il opère ses prodiges.

— Très bien, interrompit Joanna, mais je vous ferai le même raisonnement que faisait tout à l'heure Etienne à propos du secret des Séraphins. Pourquoi est-ce à Jésus et non à un autre que le Seigneur a envoyé ses anges avec le manteau des Prophètes ?

— Que ce soit, observa Gamaliel, par le tétragramme, par le manteau d'Elie ou par quelque autre moyen que Jésus agit, il est impossible qu'un homme juste et pur comme il l'est soit le coopérateur de Béelzébuth et que Dieu permette à un impie de commander aux forces de la nature.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Anne marmonna une protestation embrouillée où revenait le nom de Béelzebuth. Caïphe prononça quelques phrases aigres où l'on distingua les mots de séducteur et de courtisane.

En entendant ces deux mots, Joseph d'Arimathie sursauta d'indignation :

— Caïphe, dit-il, que dis-tu là? Prends garde, Il est certaine histoire de Magdala, qui commence à se répandre et qui montre de quel côté sont les séducteurs,

— Les séducteurs malheureux ! appuya Nicodème.

Un nouveau rire accueillit ce mot.

Caïphe rougit, mais, sentant qu'il avait affaire à forte partie, il n'osa provoquer une explication et haussa les épaules d'un air dédaigneux. Des chuchotements mal étouffés lui firent comprendre qu'il avait à peu près tout le monde contre lui.

X

LE MESSIE VIENT

Joanna sauva la situation qui devenait gênante. Feignant de n'avoir pas remarqué les propos de Joseph et de son ami, elle s'écria :

— Gamaliel, tu as raison, Jésus est pur, il est bon. Donc Dieu est avec lui. Mais je suis curieuse et je voudrais en savoir plus. Si Dieu est avec lui, qu'est-il donc ce Jésus? Qui est-il, s'il répond au signalement des Prophètes, s'il aime notre nation, s'il veut la sauver?

— Oui, continua Etienne, s'il est fils de David, Bethléémite de naissance, Nazaréen d'habitation, qui est-il?

— Quoi! s'écria Nathan, voulez-vous dire par hasard qu'il serait le Messie?

— Père, je n'en sais rien. Je me le demande, ou, plutôt, je vous le demande.

— Le Messie! poursuivit-elle en s'animant. Mais ne dit-on pas partout que c'est Jésus? Le peuple n'at-

tend-il pas son salut de lui ? N'a-t-on pas voulu plus d'une fois le faire Roi ? Ah ! si d'aventure c'était lui, si le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob faisait à nos jours cette grâce de voir le Désiré des nations, oh ! mon Dieu, mon Dieu, quelle joie !

Elle avait rejeté les coussins sur lesquels elle était accoudée jusque-là ; elle se dressait au-dessus de la table. Elle apparaissait toute blanche au-dessus du sombre feuillage des arbustes.

Tout le monde la regardait avec une stupeur attendrie.

— Ne dit-on pas, poursuivit-elle, que le Messie va bientôt paraître ? Les mages de la Chaldée ont annoncé son étoile dans tout l'Orient. Les poètes de Rome l'ont chanté. Les oracles de la Sibylle, d'accord avec ceux de nos prophètes, le désignent pour notre temps. Et c'est ici, sur cette terre glorieuse et bien-aimée que va surgir le Dominateur de la terre. Oh mon Dieu ! mon Dieu ! quelle gloire pour ton peuple !

De plus en plus inspirée, la jeune fille se leva tout à fait, comme inconsciente du rôle qu'elle remplissait. Ses yeux bleu clair brillaient d'un feu mystique ; sa voix vibrait forte et musicale. Un rayon de lune caressait la nacre de son front et jetait un reflet d'or sur sa blonde chevelure. Elle ressemblait à une prophétesse.

— Oui, s'écria-t-elle, le nom d'Iavhé va éclater comme un coup de tonnerre dans les montagnes : il va briser les idoles et courber le front des nations. Israël va enfin réaliser ses sublimes destinées.

Israël, Israël, peuple chéri du Seigneur, que tu es grand, que tu es beau et que ta religion est sainte ! Fils aîné du Très-Haut, héritier des pro-

messes, tu donneras aux hommes la loi de vérité et d'amour, tu feras cesser les sanglots du monde, tu entonneras le cantique de la délivrance auquel les peuples répondront en te bénissant dans toutes les langues de la terre.

Israël, Israël, apprête-toi à recevoir ton Messie, ton plus illustre fils, ta fleur éclatante et embaumée. Il va paraître à la tête de ses troupes plus fort que Judas Machabée dans la bataille, plus glorieux que Salomon sur son trône, plus grand que Moïse sur le Sinaï. Les vieux Patriarches et les Prophètes, qui lui ont tendu les bras en pleurant de désir et d'amour, vont lui faire un invisible cortège. Bienheureux, ah ! bienheureux mille fois, ceux qui mourront à ses côtés dans la guerre libératrice ! Mais malheur, malheur, trois fois malheur à ceux qui le repousseront ! Pour moi, je voudrais le connaître pour courir vers lui, pour devenir sa servante, pour le suivre jusqu'à la mort, oui, — répéta-t-elle en s'exaltant de plus en plus — jusqu'à la mort ! jusqu'à la mort !

Mais où est-il, oh ! dites-le-moi, mes maîtres, où est-il ? où est-il ?

— Il est au milieu de nous, répondit Etienne. C'est Jean-Baptiste qui l'a dit, et Jean-Baptiste aussi était un prophète et un thaumaturge !

— Eh bien, s'il est au milieu de vous, c'est donc vous qui devez être ses serviteurs et ses soldats. Vous serez tous avec lui, n'est-ce pas, hommes d'Israël ?

L'assemblée, de plus en plus émue, enthousiasmée, se leva presque tout entière en criant : « Oui, oui, nous serons avec lui ! »

Seuls, Caïphe, Anne et deux ou trois sanhédrites

ne s'associèrent pas à ce mouvement. La mitre d'Anne remua, et l'on entendit comme un grognement furieux : Béelzébuth.

Joanna se rassit. Un murmure d'admiration courut à travers les rangs. Les compagnes de la jeune fille lui dirent : « Merci, chère petite sœur, tu as bien dit toutes nos pensées. Nous te suivrons, nous aussi, et jusqu'à la mort! »

Nathan avait oublié sa querelle personnelle et s'était laissé entraîner au souffle patriotique qu'avait déchaîné la parole de Joanna. Il l'avait écoutée et regardée avec orgueil.

Quand elle eut fini, Judas se pencha à l'oreille de son voisin et lui dit : « Vous êtes bienheureux, maître, d'être si riche, mais de toutes vos richesses la plus précieuse c'est votre fille.

— Ma fille, non, hélas ! ma fille adoptive seulement. Mais je crains qu'elle ne soit pas bien à moi et qu'elle ne m'échappe dans ces envolées mystiques et sentimentales où je ne puis la suivre. Je lui ai donné beaucoup cependant, et je suis prêt à lui donner plus encore.

Puis, après un instant de silence :

— Après tout, qu'elle m'aime ou ne m'aime pas, peu m'importe. Ce que j'attends d'elle, c'est plus que son affection. Elle peut me rendre au centuple ce que j'ai fait pour elle, car je ne suis qu'un marchand, moi ; je ne donne rien pour rien. Le moment me semblait venu de l'associer à mes projets. Mais le refus de Jésus fait écrouler tous mes plans! Je l'aurais placé ici à ma droite, bien en face de Joanna. Ah! s'il l'avait vue tout à l'heure, héroïque, soulevée par l'esprit prophétique de notre race, crois-tu...?

— Hum! hum! fit Judas, je devine votre pensée, mais j'ai bien peur...

Nathan baissa la voix :

— Je crains, dit-il, qu'on ne nous entende. Tout à l'heure nous irons faire un tour sur le lac. Je t'exposerai mon projet. Je t'y ai réservé un rôle, Judas.

— Un rôle, à moi!

— Oui, Judas, un grand rôle dans l'exaltation ou l'écrasement de Jésus.

— Maître, je suis à votre service.

Le dîner touchait à sa fin.

— Mes amis, dit Nathan, je vous invite à faire un tour sur le lac. Il y a, au bout du jardin, devant la grille qui donne sur la mer, cinq ou six barques, avec des rameurs tyriens. Allez par groupes, deux, trois ou plus nombreux, comme il vous plaira.

— Pendant ce temps, dit Joanna, mes compagnes et moi nous resterons sur la terrasse, et nous chanterons pour remercier Dieu d'avoir fait si belles et si douces les nuits de notre Galilée!

XI

NOCTURNE SUR LE LAC

Les hommes descendirent et traversèrent le jardin. Les deux pontifes et quelques sanhédrites ennemis de Jesus se réunirent dans la même barque. Gamaliel et son groupe, Etienne, Paul, Joseph, Nicodème en prirent une autre. Nathan s'en alla

seul avec Judas vers un bateau élégant, où les attendait un esclave.

Il fit un signe. L'esclave plongea ses rames dans l'eau.

— Maintenant, dit en riant le marchand, nous pouvons causer librement : mon brave rameur Silas est le plus discret des hommes ; car il est sourd et muet. Quand je veux lui donner un ordre, je le fais par signes, ou, si la chose est un peu compliquée, je l'écris sur des tablettes qu'il a toujours sur lui.

Les deux hommes s'étendirent à l'arrière de la barque, sur des sièges longs, mollement rembourrés et recouverts d'étoffes soyeuses. Ils regardaient les étoiles.

Et voici que tout à coup partit de la terrasse une musique religieuse très douce. Sous les doigts des jeunes filles les instruments à corde vibraient, la harpe, la lyre, le psaltère, le nébel et le kinnor, et la symphonie se répandait en ondes harmonieuses sur le lac. Les hommes, encore assez près du rivage, se retournèrent : ils virent, debout contre la balustrade, les jeunes filles dans leurs robes blanches que la lune lamait de reflets argentés.

Quand le prélude fut terminé, une voix pure, éclatante, s'éleva en solo dans la nuit. C'était celle de Joanna. La jeune fille, tout en chantant, pinçait de la harpe, et ses compagnes l'accompagnaient de leurs instruments, en sourdine, pour ne pas étouffer sa voix.

Comme Marie, sœur de Moïse, comme Debora, comme Judith, les filles d'Israël des grandes familles avaient l'art, auquel on les exerçait dès l'enfance, d'improviser des cantiques. Joanna y excellait.

Aussi avait-elle été chargée par ses compagnes d'interpréter leurs sentiments. Et voici ce qu'elle chantait :

O mers, ô lacs, bénissez le Seigneur ! C'est lui qui soulève les tempêtes, c'est lui qui les apaise. Son esprit se promène sur les eaux avec le vent qui les agite.

Les jeunes filles reprirent en chœur, tandis que leurs doigts agiles couraient sur les cordes des instruments :

O mers, ô lacs, bénissez le Seigneur.

Et, avec les mêmes alternances de solos et de chœurs, les couplets suivants s'envolèrent au large:

O jours, ô nuits, bénissez le Seigneur ! C'est lui qui dit chaque matin : Lève-toi, ô soleil d'or ! chaque soir : Surgis, ô lune d'argent ! chaque nuit : Etincelez, étoiles de diamant !

O jours, ô nuits, bénissez le Seigneur !

O nations, ô tribus barbares, bénissez le Seigneur. Il va dissiper vos ténèbres. Il va faire lever l'Etoile de Jacob, l'Orient des âmes, celui qui doit vous conduire à son admirable lumière !

O nations, ô tribus barbares, bénissez le Seigneur !

O Israël, peuple choisi et chéri du Seigneur, le ciel va faire cesser tes épreuves. Il va briser le joug sous lequel tu gémis. Il va t'envoyer le Libérateur, le Roi des rois, le Messie. Cieux, répandez votre rosée et que la terre enfante son Sauveur !

O Israël, bénis le Seigneur !

O mers, ô lacs, bénissez le Seigneur ! Voici que son Envoyé va marcher sur vos flots et commander à vos tempêtes. Ses messagers vont sillonner vos routes et porter à

tous les rivages la bonne nouvelle du salut. O vagues, inclinez-vous sous leurs pas !

O mers, ô lacs, bénissez le Seigneur !

Le cantique venait de cesser. Pendant quelques instants encore, des arpèges brillamment perlés s'envolèrent des luths et des cithares ; puis ce fut une modulation décroissante, de plus en plus douce, qui finit par s'éteindre, sans transition appréciable, dans le silence de la nuit.

Dans la fraîcheur de l'air immobile, sous le charme de cette promenade en mer, une sensation exquise avait enveloppé les auditeurs, étendus sur les barques, tandis que les voix virginales chantaient la gloire de Iahvé et les brûlants espoirs de leur peuple.

Gamaliel avait écouté avec attendrissement le cantique de la bénédiction.

Ce vieux docteur avait une âme d'enfant, candide, sensible, qui vibrait, telle une harpe éolienne, à tout souffle de poésie et de beauté. Son regard, humecté de joie, allait de ce beau ciel lacté, fourmillant d'étoiles, aux blanches silhouettes des jeunes filles debout contre la balustrade de la terrasse, comme une rampe lumineuse. Quand elles eurent fini de chanter, il se tourna vers Etienne et Paul et leur dit :

— Quelle splendeur le Seigneur a mise dans ces deux abîmes, le ciel et le lac, entre lesquels nous flottons ! Mais si les étoiles de là-haut sont belles, combien plus brillantes les étoiles de l'âme, ces vérités depuis si longtemps révélées à nos pères, alors que les nations sont encore plongées dans les ténèbres !

La voix de nos vierges est mélodieuse ; mais combien plus émouvante, la voix de nos prophètes qui ont chanté dans la nuit des siècles passés !

Cet astre que vous voyez là-bas — et son doigt montrait l'étoile du berger, la jolie planète qui venait de paraître à l'horizon — cet astre est splendide ; mais que dire de l'étoile de Jacob, étoile du vrai Berger du Monde, peut-être déjà levée sur notre horizon !

O mes amis, quelle est grande la gloire d'Israël ! Quel peuple égale le nôtre ! Il est l'Orient de l'humanité, puisque de son sein doit surgir la Lumière des âmes. Oui, bénissons le Seigneur ; mais prions-le pour que nos frères ne méconnaissent pas le Messie, pour qu'ils ne crachent pas sur l'Etoile !

XII

LE PACTE

Dans une barque voisine de celle de Gamaliel, une conversation bien différente venait de s'engager.

Nathan, toujours étendu, fit signe à son compagnon qu'il avait à lui parler. Judas se redressa et s'assit sur un banc à côté de son patron, dans une attitude respectueuse.

— Judas, je sais que je puis compter sur ta discrétion et que tu ne me trahiras pas, puisque je tiens ton honneur et ta vie entre mes mains. Mais

cela ne me suffit pas : je te demande ton dévouement et ton zèle, et je veux les acheter royalement. Tu te rappelles ces deux vases d'or enrichis de rubis, de topazes, de diamants, admirablement ciselés, que tu regardais tout à l'heure avec admiration, avec convoitise...

Judas esquissa un geste de dénégation timide.

— Oh ! avec moi, il est inutile de feindre, je te connais à fond, n'est-ce pas ?

Judas baissa la tête : c'était son habitude devant ce terrible maître.

— Eh bien ! chacun d'eux vaut une fortune, au moins deux talents d'or [1].

Judas eut un éblouissement et poussa une exclamation où il y avait toute son âme.

— Eh bien, l'ami, si je suis content de toi, si j'arrive, par ton moyen, à réaliser mon grand projet, je te donne les deux vases d'or.

— Quel projet, maître? Je ferai l'impossible pour le seconder.

— Judas, j'aime mon pays : je veux l'arracher à la domination romaine...

Tout à coup il s'arrêta.

— Vois-tu, là-bas, ces points qui brillent du côté de Tibériade. Je les observe depuis quelque temps : ils se rapprochent de nous et seront bientôt par le travers de Magdala.

C'était toute une flottille qui venait vers le nord, brillamment éclairée.

— Ecoute : on dirait de la musique.

En effet, portés à la surface de l'eau, des sons de plus en plus forts arrivaient jusqu'à eux. Bientôt, à la lueur des feux allumés sur les bordages,

1. Le talent d'or valait 56.000 francs de notre monnaie.

ils aperçurent des silhouettes de danseuses, qu'accompagnait un bruyant orchestre de cymbales, de tambourins, de buccins et de sistres d'Égypte.

— Je sais ce que c'est, dit Judas. C'est la fête que Salomé, la fille d'Hérodiade, devait donner aujourd'hui pour son jour de naissance et qu'elle aura voulu terminer sur l'eau.

La grande trirème qui est en avant doit porter Hérode, Hérodiade et Salomé. Ils viennent de ce côté ; mais je suis sûr qu'ils ne dépasseront pas Magdala. Jadis ils auraient achevé la soirée joyeuse chez Marie la pécheresse. Mais depuis qu'elle est convertie, son riche palais de marbre est silencieux et ne s'éclaire plus la nuit pour les fêtes.

— C'est étrange, répondit Nathan ; justement Salomé se trouve mêlée au projet que je vais te confier. Il paraît qu'elle est toute-puissante et qu'elle a remplacé sa mère dans la faveur du Tétrarque.

C'est une courtisane de large envergure ; mais c'est aussi une vraie Juive, ardente, ambitieuse, fière de sa race, avide de gloire pour Israël et pour elle-même. Il paraît qu'elle voudrait, elle aussi, comme nous tous, chasser les Romains, mais elle va plus loin que beaucoup d'autres. Elle rêve de s'emparer de toute la Palestine, de toute la Syrie, de toute l'Asie, de toute l'Egypte, de toute l'Arabie.

— La Reine de Saba et Cléopâtre dans la même femme ! dit Judas.

— Tu l'as dit. C'est grandiose, n'est-ce pas? Oui, mais elle ne trouve pas d'appui dans Hérode. Au contraire, Hérode, c'est l'obstacle pour elle. Le flatteur de Tibère César n'oserait lever le petit doigt contre les Romains, de peur d'être brisé. Il

s'opposerait certainement à toute tentative de révolte dans la Galilée.

Alors la fille d'Hérodiade s'est tournée vers un autre homme. Devine.

— Je ne vois pas qui : sans doute vers quelque prince étranger qui lui a promis sa main.

— Non, vers Jésus de Nazareth. Elle a flairé en lui le Messie. Elle est allée l'entendre plusieurs fois, mêlée à la foule et déguisée en femme du peuple. Elle est revenue enthousiasmée de sa parole, de sa puissance, de ses miracles, de son prestige aux yeux de la foule. Elle est persuadée qu'avec lui elle pourra soulever la Palestine et le monde.

Elle veut donc se défaire d'Hérode, qu'elle méprise, dans une révolution de palais, épouser le Nazaréen, se mettre avec lui à la tête de ses troupes, que viendraient bientôt grossir tous les vrais Israélites, et marcher contre la garnison romaine de la tour Antonia à Jérusalem.

Judas souriait et hochait la tête d'un air sceptique.

— Tu ne me crois pas? dit Nathan ; je suis pourtant renseigné d'une façon absolument certaine par une amie de la princesse.

— Maître, ce n'est pas du projet que je doute : Salomé en est capable, mais de sa réalisation.

— Ah! tu me fais plaisir, car ce projet m'est odieux ; il se met en travers du mien. Écoute bien, Judas.

Moi aussi je suis ambitieux. Moi aussi j'ai rêvé de délivrer ma patrie du joug de l'étranger. Pour cela, il me faut de l'argent. J'en ai à ne savoir qu'en faire. Je pourrais acheter le Temple de Jérusalem s'il était à vendre et toute la Judée avec. Mais

il me faut aussi le peuple. Je ne l'ai pas. Je suis connu. Je ne suis pas aimé. Jésus, au contraire, tient la foule dans sa main par sa parole et ses miracles. A nous deux, lui et moi, si nous étions unis, nous serions invincibles. Il prêche la guerre, il enrôle des soldats ; moi je les équipe, je les arme, je les nourris, je les paye et nous jetons les légions romaines à la mer.

Délivrer Israël! C'est déjà beau, mais ce n'est pas assez pour moi. Je veux, comme Salomé, soumettre les nations. Pourquoi pas ? Dieu n'a-t-il pas promis l'empire du monde au Messie et à ses serviteurs ? Nous enlèverons à la louve du Capitole les peuples qu'elle déchire entre ses crocs, et toutes les richesses de la terre seront à nous. Et c'est moi, Nathan Ben Gorias, qui aurai accompli cet exploit à la droite du Messie.

Mais comment gagner Jésus, sans lequel je ne puis rien? Je me suis rappelé le proverbe : Trois choses gouvernent l'homme : l'or, la gloire, la femme. Je voudrais essayer de ces trois moyens sur le Nabi de Nazareth. S'il veut lier partie avec moi, je lui donnerai ma fortune en héritage, le royaume d'Israël comme récompense et Joanna pour épouse. Qu'en penses-tu, crois-tu qu'il acceptera ? Quels sont ses projets, ses mobiles ? Quel est le fond de son âme?

XIII

LE FOND DE L'AME DE JÉSUS

— Le fond de l'âme de Jésus? répondit l'Iscariote, maître, vous me posez une question difficile. Je crois que je devrais vous répondre : cette âme est sans fond. C'est un abîme insondable, vertigineux. Nul jusqu'ici n'en a mesuré la profondeur. Le Nazaréen est au-dessus des sentiments mesquins et des mobiles intéressés qui font agir les autres hommes. C'est un être à part, un isolé : il a beau se mêler à la foule, une distance morale infinie le sépare de nous.

C'est pourquoi, je vous le dis franchement : non, maître, vous ne le gagnerez ni par l'or ni par l'ambition, ni par la femme. Il sera aussi insensible aux offres magnifiques de Salomé qu'aux charmes candides de Joanna.

Nathan était atterré : il leva les bras et les laissa retomber dans un geste de déception.

Judas s'arrêta.

— Parle, continue. Je veux tout entendre. Je veux percer ce sphinx.

— Jésus, continua Judas, a trente ans. Il est dans la force de l'âge, beau, admirablement beau, noble, majestueux, quoique très simple, prince jusque dans le plus inattentif de ses gestes. Eloquent plus qu'aucun homme ne l'a jamais été, il entraîne

et passionne la foule. Or, entendez bien, jamais jusqu'ici il n'a semblé remarquer une seule femme parmi celles qui se pressent innombrables et enthousiastes autour de lui. Quelques-unes se sont attachées à ses pas et l'aident dans ses modestes dépenses. Il leur en est reconnaissant, il leur parle, mais il leur parle du royaume de Dieu. Il a le cœur tendre, il aime, mais il aime les âmes. En un mot, il ne regarde les femmes que pour les guérir, quand elles sont malades, ou pour les convertir quand elles sont pécheresses.

Joanna est la plus belle fille et le plus riche parti d'Israël. Eh bien, faut-il vous le dire? Non seulement elle ne gagnera pas Jésus à l'idée du mariage, mais je ne serais pas étonné qu'elle fût elle-même gagnée à une idée toute différente.

— A laquelle?

— A la virginité! car voilà encore une des singularités de cet homme extraordinaire. Ce que les femmes d'Israël ont toujours regardé comme un opprobre et une calamité, il le proclame une gloire, une béatitude. Et le plus étonnant, c'est qu'il persuade ceux et celles qui l'écoutent.

Vous connaissez Marie de Magdala?

— Qui ne la connaît?

— Avez-vous remarqué l'allusion que Joseph a faite tout à l'heure à sa conversion en parlant à Caïphe?

— C'est vrai. Qu'a-t-il voulu dire? Caïphe a eu l'air bien embarrassé!

— On le serait à moins. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que le grand-prêtre est un grand débauché. Ayant vu il y a quelque temps Marie de Magdala, il flaira une bonne fortune et lui fit des

propositions. La sœur de Lazare est, ou plutôt, était une pécheresse; mais elle a toujours gardé une certaine dignité jusque dans ses désordres. Si elle est fameuse, c'est surtout par sa beauté, sa richesse et sa prodigalité... Or le caractère vil de Caïphe lui répugna et elle le lui fit sentir.

Caïphe s'obstina et lui envoya des présents. Elle les repoussa.

Quelques jours après, elle se rendit à Naïm où Jésus dînait chez Simon le Pharisien. C'est là qu'eut lieu cette fameuse scène que l'on vous a contée. Depuis ce temps, elle est toute changée : elle est vêtue simplement : elle a renoncé à ses bijoux et à ses parfums. Avec sa sœur Marthe, elle s'est mise à la suite de Jésus, et elle pleure toujours.

Naturellement Caïphe en a conçu une haine effroyable contre celui qui lui a enlevé sa proie. Il le calomnie. Voilà pourquoi il a prononcé tout à l'heure les mots de courtisane et de séducteur que Joseph a si vertement relevés. Mais, en vérité, c'est là un miracle d'un ordre à part, comme n'en ont pas fait les anciens Prophètes. Marie est devenue pudique et modeste comme une vierge. Jésus guérit non seulement les corps, mais les âmes.

Vous le voyez donc, maître, vous ne prendrez pas le Nabi par l'amour. Serez-vous plus heureux en recourant à l'argent? Non. Il le dédaigne et en prêche le mépris. Je suis son argentier. S'il le voulait, avec ce qu'on lui offre, je pourrais lui constituer un trésor. Or il m'ordonne de ne garder que le strict nécessaire et de donner le reste aux pauvres. S'il le voulait, Madeleine mettrait à ses pieds son immense fortune! Mais il ne veut qu'une chose, celle qu'il nous fait demander chaque matin à Dieu

dans sa prière favorite : « Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Sera-t-il plus tenté par la perspective d'une couronne royale? Je ne le crois pas davantage. D'ailleurs il me semble que, s'il voulait la couronne, il lui serait facile de l'avoir. Le peuple la lui a déjà offerte. Il l'a refusée. S'il l'avait acceptée, il aurait su la maintenir sur sa tête. Il n'aurait qu'à frapper le sol des douze tribus, il en sortirait douze légions, prêtes à mourir pour lui. Il les nourrirait de miracles et d'enthousiasme. Il les rendrait invincibles, peut être invulnérables. Ne guérit-il pas toutes les plaies?

Maître, excusez-moi si je bouleverse vos projets; mais, dans votre intérêt, je dois vous parler sincèrement. Vous m'avez demandé le fond de l'âme de Jésus. Eh bien, il est fait de pureté, de désintéressement et de mépris pour les biens de la terre.

Nathan écoutait ces choses avec stupeur, avec effroi. Si Judas disait vrai, c'était l'écroulement de tous ses rêves.

Il garda un instant le silence. La flottille de plaisir d'Hérode s'était rapprochée. A la clarté de feux rouges, verts, bleus, on voyait gesticuler et se balancer les danseuses et, au milieu d'elles, reconnaissable à sa robe d'or ruisselante de perles, Salomé, la Sanguinaire et la Saltatrice. La brise emportait au loin les évohé et les clameurs orgiaques de cette petite cour judéo-païenne.

— Et dire, s'écria Nathan, que cette ballerine aspire à devenir la reine du monde et le sera peut-être un jour!

— Jamais ! répliqua Judas. Entre elle et le trône du monde, il y a la sainteté de Jésus.

— Ton Jésus a beau être un saint, il doit avoir des côtés vulnérables. Le tout est de les découvrir. Sans quoi ce ne serait pas un homme.

— Eh bien, vous l'avez dit ! non, ce n'est pas un homme, du moins un homme comme nous. On dirait qu'il n'est pas de notre race ni même de notre nature. Il plane au-dessus de nous à des hauteurs que notre regard n'atteint pas. Il vit dans une sorte de rêve ou de vision intérieure, dans un monde fermé pour nous.

— Voyons, il n'est pas Dieu, dit en riant le marchand.

— Qui sait?

— Que dis-tu? Si le Sanhédrin t'écoutait, il te lapiderait.

— Je puis au moins dire qu'il est Fils de Dieu.

— Comme nous tous.

— Non, dans un sens à part. Quand il lève ses yeux bleus, ses yeux étranges, ses yeux d'abîme, vers le ciel et qu'il dit : « Mon Père ! » eh bien ! moi qui ne suis ni crédule, ni sensible, je vous jure que j'ai envie de tomber à genoux et de l'adorer.

— Etrange ! Etrange ! mais il y a des hommes si prodigieusement habiles ! Qui sait si, sous ces dehors singuliers, il ne cache pas un profond calcul, s'il n'attend pas avec impatience le jour où il verra la possibilité de dominer le monde? Eh bien ! ce jour, je puis le hâter pour lui. Peux-tu, ami, le sonder, lui parler de Joanna?

— Je ne l'oserai jamais. Vous ne savez pas le respect qu'il nous inspire. Rien ne semble assez pur pour lui, pas même cette blanche et douce colombe, votre admirable Joanna.

— Alors parle-lui de moi, dis-lui que je veux comme lui la résurrection d'Israël et le triomphe de Iahvé sur les dieux du paganisme; que s'il veut s'unir à moi, je mets des richesses incalculables à sa disposition. Demande-lui au moins de venir me voir et de causer avec moi.

— Cela, maître, bien volontiers. Je vous le promets.

La barque avait dérivé assez loin vers le sud. Nathan fit signe à Silas, le rameur, de revenir à Capharnaüm.

XIV

SOUS LE SYCOMORE

Un peu avant d'arriver à la hauteur de Capharnaüm, Nathan et son compagnon se firent débarquer, pour se dégourdir les jambes en se promenant au clair de la lune jusqu'à la villa. Silas reçut l'ordre de ramener la barque dans la crique arrondie, en face du jardin d'orangers, où Nathan amarrait sa petite flotte.

Ils allaient, humant délicieusement l'air, lorsque, à peu de distance de sa maison, le marchand crut entendre des voix dans un bosquet et aperçut une forme blanche qui ressemblait à Joanna.

— Chut! fit-il en mettant la main sur l'épaule de Judas, avançons sans bruit

Tout près d'eux, sous un sycomore, c'était bien Joanna accompagnée de sa fidèle Debora. Elle avait devant elle un mendiant infirme à qui elle servait une corbeille de pains à l'anis, des gâteaux, de grosses pièces de volaille et de mouton. Quand le pauvre eut un peu apaisé sa faim :

— Tiens, lui dit-elle, emporte cela dans ta cahute. Tu en auras pour plusieurs jours. Puisses-tu oublier les mauvais traitements que tu as subis chez nous!

Le miséreux, les deux yeux pleins de larmes, regardait sa bienfaitrice. Ses jambes repliées sous lui et enfermées dans un appareil, l'empêchaient de se tenir debout. Tel un pauvre chien que sa maîtresse vient de caresser, il se mit à ramper vers la jeune fille et baisa le bas de sa robe.

— Joanna, soupira-t-il, je vous bénis : vous êtes si bonne, vous!

Nathan regardait cette scène avec dépit. Par instants, il avait envie de se précipiter sur le mendiant, de le chasser à coups de poings et de pieds et de gronder la jeune fille. Il n'osa. Il resta cloué sur place, silencieux.

— Lazare, dit Joanna, je ne veux pas te laisser mourir de faim. Chaque semaine, la veille du sabbat, tu reviendras sous ce sycomore, à la même heure, et ma nourrice Debora t'apportera un panier de provisions.

Les larmes continuaient à couler sur les joues amaigries du pauvre; elles répondaient éloquemment pour lui. Il s'éloigna.

— Elle est folle, ronchonna Nathan. Si je la laissais faire, elle réunirait tous les mendiants de la Palestine pour leur distribuer ma fortune.

— Comme Jésus de Nazareth, murmura Judas.

Joanna se mit à genoux, sans voir Nathan, dont elle n'était séparée que par quelques arbres.

— Prions, dit-elle à Debora, remercions Dieu de nous avoir permis de faire un peu de bien. Il n'y a que cela qui soit bon sur la terre.

« Dieu d'Israël, dit-elle, Dieu de nos pères, aie pitié de ton peuple opprimé. Envoie-lui ton Messie, celui qui doit enseigner toute vérité, toute justice et faire régner la bonté sur la terre. Donne-moi de le connaître, de le servir et de le suivre jusqu'à la mort, oui, jusqu'à la mort.

Nathan se sentit ému; mais il se raidit contre ce bon sentiment et endurcit son cœur. Il n'osa pas se montrer à l'orpheline d'Emmaüs. Il la vit regagner en hâte, furtivement, la villa avec sa nourrice. Il la suivit en répétant ce mot :

— C'est de la folie !

— La folie de Jésus ! fit Judas. Décidément, il s'est levé parmi nous des gens qui ne sont pas de notre race.

Ils rentrèrent les derniers. Déjà les autres convives étaient réunis dans le grand salon d'en bas, brillamment éclairé. Joanna et les plus jeunes de ses compagnes passaient dans les rangs, offrant des boissons fraîches, orangeades, sirops de groseille, de framboise, de cerise, que l'on avait fait glacer dans une eau vive du jardin. La conversation très animée roulait encore sur Jésus. Anne, Caïphe et deux ou trois de leurs amis se tenaient renfrognés dans un coin; les autres racontaient du Rabbi des choses étonnantes ou exprimaient leur impatience de le voir.

Ce fut une joie pour la plupart quand Judas leur

annonça que Jésus allait bientôt venir et demeurer à Capharnaüm.

Les hommes se retirèrent, sauf les deux pontifes qui avaient toujours leur chambre préparée à la villa, et les jeunes filles que Joanna conduisit au gynécée, le quartier de ses appartements où ne pénétraient que ses suivantes.

Paul de Tarse, en prenant congé de Nathan, lui annonça qu'il allait faire une longue absence, peut-être de plusieurs années, à l'étranger. Il allait visiter l'Egypte, la Grèce, Rome. Il voulait écouter les sages du Sérapéum et de l'Aréopage. Bien que profondément et ardemment Israélite, il aimait les Gentils et voulait les gagner à la connaissance du vrai Dieu et aux espérances messianiques.

XV

LE BLOND PROPHÈTE DE NAZARETH

Le fils du charpentier de Nazareth allait de temps en temps à Jérusalem pour la célébration de la Pâque ou des autres fêtes religieuses, mais il n'y séjournait guère et revenait bien vite dans la Galilée.

Il avait une prédilection pour cette riante contrée dont il avait fait le berceau de son Evangile. Il en aimait les paysans et les bateliers, hommes frustes, un peu rudes, mais au cœur simple et droit, qui devaient fournir les premiers et les plus nom-

breux élus au Royaume de Dieu. Il en aimait les champs d'herbe drue, les hautes graminées, les prairies étoilées de myriades de fleurs, de renoncules rouges, d'anémones, de jonquilles, de cyclamens et de lis qu'il mettait au-dessus des riches tuniques de Salomon.

Il semblait particulièrement attiré par le lac dont le murmure harmonieux et le contour élégant, rappelant aux Hébreux la forme du *kinnor*, la lyre nationale, lui avaient fait donner à l'origine le nom de Kinnereth, le lac de la lyre.

Il avait déjà visité plusieurs fois les villes riveraines, Gerasa, Corozaïn, Bethsaïda, Capharnaüm, Magdala, Tibériade, Tarichée. Il y avait trouvé des âmes d'élite comme Marie la Magdaléenne, sa convertie, comme les cinq apôtres Pierre, André, Jean, Jacques et Philippe que lui avait fournis la seule ville de Bethsaïda; cependant, en général, sa parole n'y avait pas fructifié.

Les riches Israélites de Jérusalem, de Joppé, de Tyr, de Sidon, de Damas, ainsi que les étrangers, fixés en Palestine par leurs intérêts ou ceux de Rome, avaient fait construire aux environs du lac de délicieuses villas, des palais superbes, des thermes, des forum, des théâtres, où, à l'exemple du Tétrarque, ils menaient une vie sensuelle et bruyante. Du haut de leurs péristyles de marbre et de leurs terrasses fleuries, ces cités légères voyaient passer le Rabi sans daigner se pencher pour l'écouter ou bien, après s'être un instant amusées de ses miracles, se replongeaient dans leurs ardentes voluptés.

Aussi Jésus se tournait-il de préférence vers la foule des fellahs, des artisans, des pêcheurs, des

chameliers, que leur pauvreté, comme un sel salubre, préservait de la corruption ambiante. Voilà pourquoi sans doute il avait refusé l'invitation de Nathan. Quelque temps après le repas donné à ses amis, celui-ci avait reçu un message de l'Iscariote l'avertissant que Jésus, parti de Tibériade, remontait vers le nord, suivi d'une multitude énorme et serait le lendemain à Capharnaüm.

C'était au mois de mars de l'an 29.

— Enfin, se dit le marchand, je vais le voir de près ce fameux Prophète, et mon avenir, comme celui d'Israël, dépend de ce que je vais voir.

Les projets grandioses ne faisaient pas oublier au pharisien ses petits profits immédiats. Il envoya à tous ses hommes l'ordre de hausser le prix du pain et calcula que la somme qu'il allait ainsi gagner lui permettrait d'acheter une belle maison de campagne qu'il convoitait dans la plaine de Baalbeck, en Syrie.

Le lendemain, de bon matin, il se dirigea vers une de ses vignes située à dix stades au sud de Capharnaüm, tout près de la route par où devait passer Jésus, et il monta dans la tour. C'était une de ces tours de garde, comme il y en a encore beaucoup en Orient, du haut desquelles un guetteur protège les vendanges et les fruits contre les voleurs et les animaux en maraude.

Bientôt Nathan vit à l'horizon s'élever un nuage de poussière. C'était la première vague de la foule qui entourait le maître. Peu à peu le cortège s'approcha. Il coula lentement le long de la propriété du Pharisien, mêlant ses flots bariolés dans un pêle-mêle indescriptible. C'était bien la plèbe orientale, grouillant au soleil dans la malpropreté ra-

dieuse de ses longues robes de couleur, de ses manteaux flottants, de ses raides abayés.

Çà et là des malades : ici une troupe de paralytiques que l'on traînait dans de petites voitures ; là un lot de béquillards qui avait peine à suivre; en queue, écartés de la foule qui les eût chassés, des lépreux. Entre autres groupes, Nathan remarqua une douzaine de femmes dont les vêtements indiquaient une certaine aisance.

L'une d'elles, d'un aspect vénérable quoiqu'elle ne semblât pas âgée de cinquante ans, était entourée de marques visibles de respect : elle était encore admirablement belle et ressemblait à Jésus. A sa droite marchait Marie-Madeleine que Nathan avait vue bien souvent. Mais combien elle était changée ! Elle portait une robe brune; un simple voile recouvrait son front, jadis fleuri de perles et de pierreries. Son regard n'avait plus sa fierté dure et méprisante d'autrefois.

— Hum ! fit Nathan, elle est cent fois plus belle qu'au temps de son grand luxe !

Enfin, le Nabi parut, entouré de ses douze apôtres, parmi lesquels le marchand distingua Judas. Il s'avançait à pas lents et comme porté par les flots de la foule. Quand il passa devant la tour d'où le pharisien l'observait, il ne sembla pas l'apercevoir ; mais celui-ci le dévisagea des pieds à la tête.

C'était un homme jeune encore, dans toute la vigueur de ses trente-deux ans. Un flot de cheveux blonds tombait autour de son cou en boucles d'or pâle, et au fond de son visage brillaient comme deux flammes bleues, deux lumières calmes, des yeux de bonté qu'on ne pouvait fixer sans en être ému

ou troublé. C'était dans toute sa pureté le Nazaréen blond et blanc décrit par l'Ecriture.

Etait-il beau ? Non pas, certes, au sens ordinaire de ce mot qui eût paru fade et trop faible pour définir l'étrange perfection de son visage et de son corps. Il était plus que beau, et le charme qui émanait de lui semblait fait de toutes les beautés des races supérieures. Le type sémite dominait dans ses traits, tel que l'avait chanté la Sulamite dans le Bien-Aimé des Cantiques ; mais il était relevé par la noblesse du profil grec, par la franchise du regard celte, par l'autorité du front romain et surtout par une douceur prenante, reflet de quelque monde lointain.

Son habit très simple était celui des Juifs de moyenne condition : une tunique d'un bleu foncé ; un manteau brun ; des sandales de cuir qui laissaient voir le bout des pieds nus. Un kouffié de laine blanche, serré par un cordon en poil de chameau, protégeait son front contre la brûlure du soleil.

Loin d'écarter, comme les satrapes de l'Orient ou comme les pharisiens, la populace sur son passage, il semblait se complaire au milieu des pauvres. Il répondait à leurs questions, parfois étrangement naïves et égoïstes. Il avait un mot gracieux pour ceux qui venaient se jeter à genoux devant lui au milieu de la route. Il bénissait les petits enfants dans les bras de leurs mères. Il accueillait les ovations assourdissantes avec la simplicité et la dignité d'un prince habitué à ces triomphes.

— Le voilà donc, se dit Nathan, cet homme extraordinaire qui tient tout un peuple, comme un

oiseau, dans sa main. Ah ! si j'avais son pouvoir ! Ou du moins s'il voulait s'associer avec moi ! Avant un an la Palestine serait délivrée ! Avant deux ans nous offririons un sacrifice à Iahvé au sommet du Capitole ! En attendant il nous faut l'examiner de près. Beau sphinx, tu seras bien malin si je ne t'arrache ton secret.

Et le richissime fils de Gorias descendit de sa tour et se joignit aux déguenillés qui suivaient le jeune prophète.

XVI

PLACE AUX MALADES !

La foule qui précédait Jésus venait de s'arrêter hésitante à l'entrée des rues tortueuses de Capharnaüm. Le maître s'en aperçut et ordonna de tourner à gauche vers une colline qui s'élevait à l'ouest de la ville. Il monta lui-même jusqu'au point culminant.

Nathan s'était glissé dans son cortège immédiat et se plaça un peu en arrière, de façon à le bien voir de profil et à ne perdre ni un mot ni un acte de lui. Il avait fait signe à Judas, qui vint se mettre à ses côtés.

Non loin de là, il aperçut Joanna, assise sur une saillie de rocher, entourée de quelques jeunes filles et de sa fidèle Debora. Elle regardait Jésus

avec une curiosité respectueuse et semblait absorbée dans cette contemplation.

Le maître enleva le kouffié de laine blanche qui lui couvrait la tête, et, de la main, rejeta en arrière ses longs cheveux ondulés de la couleur des blés mûrs. Puis il promena un regard circulaire sur la multitude qui houlait et bruissait autour de lui. Monté sur un un large bloc de rocher, il la dominait de toute sa taille.

Le spectacle qui s'offrait en ce moment à ses yeux était vraiment pittoresque et charmant. A ses pieds, c'était la ville avec sa synagogue, ses riches villas, ses cabanes de pêcheurs. Au loin le lac brasillait comme une cuve de bronze en fusion, sillonné de barques pimpantes et de lourds bateaux de pêche, animé par le vol de milliers d'oiseaux aquatiques, serti dans la verdure des jolies cités riveraines. Les apôtres, presque tous bateliers des environs, étaient fiers de la splendeur de ce paysage. Pierre surtout, nature expansive et de prime-saut, triomphait. Comme c'était toujours lui qui parlait pour les autres :

— Maître, dit-il, n'est-ce pas que notre Galilée est belle et notre lac délicieux ?

Ces braves Galiléens s'attendaient à une réponse flatteuse qu'ils savouraient d'avance. Mais le regard du Maître qui, plus d'une fois, ailleurs, s'était illuminé devant de beaux panoramas, se voila : un nuage de tristesse passa sur son front. Il leva le bras droit, comme pour prendre le ciel à témoin : il parut immense. Et sa voix s'éleva douloureuse :

— Malheur à toi, Betsaïda ! Malheur à toi, Capharnaüm ! Malheur à toi, Corozaïn !

Les apôtres le regardèrent avec stupeur. C'était

la première fois qu'il lui échappait une parole amère.

— Malheur à vous, cités charmantes et orgueilleuses ! Car, si les prodiges que vous avez vus avaient eu lieu à Tyr ou à Sidon, ces villes païennes auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre. Mais vous, vous avez laissé passer la vérité et le salut devant vos portes et vos âmes closes. Aussi vous serez châtiées. Un jour viendra où il ne restera pas de vous pierre sur pierre et où l'étranger ne saura plus donner un nom à vos ruines. Un jour viendra où votre lac sera un lac de sang et de larmes.

La foule, atterrée, baissait la tête comme un coupable devant son juge,

— Il a tort, se dit intérieurement Nathan, il va s'aliéner ce peuple qu'il avait conquis. Il a trop de confiance en sa popularité.

Cependant, comme pour donner un démenti aux prévisions du pharisien, la foule avait relevé la tête et se pressait autour du jeune Rabbi avec une affectueuse confiance ; tels des poussins se réfugient sous l'aile maternelle, quand ils sentent gronder l'orage. Les malades surtout s'efforçaient de l'approcher.

Le Maître fit un signe. Les apôtres crièrent :

— Place aux malades !

De tous côtés, on poussa les malades vers le Thaumaturge. C'était une panégyrie lamentable de sourds, d'aveugles, de muets, de boiteux, de manchots, de paralytiques, de lépreux ; un étalage de membres tordus, de plaies sanguinolentes, de moignons hideux, de chairs rongées par des chancres implacables, de visages sans lèvres et sans nez, de

mains sans ongles ni phalanges. La foule s'écartait avec pitié ou avec horreur. Les malheureux criaient en pleurant :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de nous!

Cinq mille hommes reprirent dans une clameur formidable :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de nos malades!

Le Rabbi fit ranger les infirmes sur une longue file. Puis tranquillement, sans apparat, sans hâte, il passa devant eux. Il les touchait de sa main droite, faisant un petit signe mystérieux sur leurs pauvres membres souffrants ; et aussitôt ils étaient guéris. A chaque miracle, une acclamation immense, folle, s'élevait de la multitude en délire :

— Hosannah au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Jésus restait simple et doux, souriant à toute cette allégresse qui naissait sous ses doigts comme une moisson de fleurs touchées par un soleil de rêve.

C'était la première fois que Nathan assistait à pareille scène. Une oppression énorme pesait sur lui, écrasant sa faculté de raisonner, mettant toutes ses idées en déroute.

— Et pourtant je ne suis pas endormi! Je ne rêve pas! Je ne suis pas fou! Je vois clairement.

Judas lui dit à l'oreille :

— Allez donc lutter contre un homme comme celui-là! Tous ces gueux se feraient hacher pour lui. Ils sont ici plus de cinq mille : demain, s'il le veut, ils seront cent mille ; après-demain, un million.

— Assurément, dit Nathan, mais il en fait trop ou pas assez. Il est trop puissant pour en rester là.

Les Romains vont en prendre ombrage. Il faut ou bien qu'il recule, s'efface, rentre dans le néant, ou bien au contraire qu'il se mette hardiment à la tête d'une révolution. Il n'y a pas de milieu pour lui. S'il se révolte contre Rome, il réussira certainement, mais à une condition, c'est qu'à tous ses avantages il joigne l'appui des princes des prêtres et des anciens, qu'il gagne en un mot l'élite comme la foule. Mais s'il ne comprend pas qu'il a besoin de nous, il se perdra et entraînera peut-être toute la nation dans sa chute.

— En êtes-vous bien sûr, reprit Judas ?... Tenez, voici le Maître, il va passer devant nous...

Jésus arrivait en effet.

— Y a-t-il d'autres malades? dit-il. Qu'ils viennent à moi avec confiance, même si le mal est dans leur cœur et non dans leur corps, je les guérirai.

Et il regarda avec compassion Nathan, Judas, et un peu plus loin un groupe de vieillards, où se trouvaient Anne, Caïphe et leurs amis. Tous frémirent sous l'enveloppement de ces yeux bleus qui les fixaient avec douceur et tristesse, mais ils ne bronchèrent pas.

De son côté Joanna était enthousiasmée. Chaque guérison lui arrachait un cri d'admiration, et toute son âme semblait sortir par ses yeux agrandis. Mais la bonté du Maître la remuait plus encore que sa puissance magique. Elle ne se lassait pas de contempler cette figure si belle, si majestueuse ; d'entendre cette voix chaude, pénétrante; de suivre ce geste qui faisait éclore la santé sur les membres souffrants et le sourire sur les lèvres pâles.

Un amour profond, qu'elle ne pouvait analyser, l'envahissait, la prenait tout entière pour cet homme

extraordinaire, un amour qui ne ressemblait pas à celui qu'elle avait pour Jean. Jean était là, à droite de Jésus. Il était beau et bon, lui aussi : la jeune fille l'aimait de toute son âme et le regardait de temps en temps avec tendresse. L'attrait qui la portait vers Jésus était tout aussi fort, mais d'une autre nature. Il était grave et empreint d'un respect infini. A peine si elle eût osé baiser le bas de sa robe. Elle aurait volontiers ployé les genoux devant lui et crié : « Saint ! Saint ! Saint ! Vous êtes le Saint de Dieu. »

D'autre part ce sentiment était accompagné d'un besoin impérieux de se sacrifier pour celui qui l'inspirait. Avec bonheur elle eût donné sa vie pour lui. Elle se rappela tout à coup qu'elle avait dit à Jean dans leur dernier entretien : « Et s'il te demandait de renoncer à moi ? » Maintenant ce n'était plus le cœur de son fiancé c'était son propre cœur qu'elle était tentée d'interroger ; elle se dit : « S'il me demandait de renoncer à Jean ? »

Elle n'osa se répondre. Elle était trop novice dans cette voie surnaturelle où elle s'engageait depuis peu. Elle eut un frisson et ajouta à la hâte :

— Non, non, celui qui aime tant à faire du bien à tout le monde ne tuera pas notre bonheur et ne voudra pas m'enlever mon fiancé !

Et d'un regard où elle mit toute son âme en détresse, elle enveloppa à la fois Jésus et Jean. A ce moment les yeux du Maître tombèrent sur elle, mais avec une douceur infinie, si étrange, si candide, si caressante, que la jeune fille se mit à pleurer.

XVII

MALHEUR AUX RICHES !

L'émotion causée par la guérison des malades n'était pas encore apaisée. Le Nabi se leva de nouveau, fit un signe pour commander le silence qu'il obtint aussitôt et parla :

— Je suis venu pour sauver ceux qui ont péri et relever ceux qui sont tombés. Mais mon royaume n'est pas de ce monde. Je viens cueillir vos âmes comme des fleurs pour les porter au ciel et en orner le palais de mon père. Je veux en avoir les mains pleines, l'âme pleine. Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?

— Le maladroit ! murmura Nathan. Il recule. Il a peur du grand rôle qui s'impose à lui. Il veut donner le change à ses ennemis en leur persuadant que sa mission est seulement spirituelle, son empire purement céleste !

— Bienheureux les pauvres ! poursuivit le Nazaréen, car le royaume des cieux leur appartient. Quant aux riches, ils peuvent aussi y entrer, mais à la condition de n'acquérir leurs biens que par des moyens honnêtes, de n'y point attacher leur cœur, d'en faire un bon usage et enfin d'en donner une partie aux pauvres.

— Toujours ses pauvres ! murmura l'avare. Ce refrain m'agace.

— Comme il est bon ! dit Joanna : il ne pense qu'aux malheureux.

— En vérité, je vous le dis, continua Jésus, il est plus difficile à un riche d'entrer au ciel qu'à un chameau de passer par la porte de l'Aiguille à Jérusalem. Pour franchir cette porte très basse, il faut que le chameau s'agenouille et se laisse décharger du fardeau qu'il porte. De même pour franchir la porte du ciel, il faut que le riche s'agenouille par la prière, s'abaisse par l'humilité et se dépouille par la charité d'une partie de ses biens. Mais cela lui est pénible. L'or fascine les yeux et endurcit le cœur. Malheur à vous, riches, qui êtes fiers de vos trésors et qui fermez votre bourse et votre main aux indigents !

Cette malédiction mit Nathan en colère. Il voulut partir. Mais, à ce moment même, il aperçut le regard de Jésus qui s'était fixé sur lui et qui lui parut empreint de sévérité. Il se sentit comme cloué au sol.

— Ecoutez encore. Il y avait un homme riche, vêtu de byssus et de pourpre et qui donnait des festins splendides. Un jour, un pauvre, nommé Lazare, vint à sa porte demander les miettes de sa table. Le riche le repoussa avec cruauté. Mais cet homme méchant vint à mourir et il fut enseveli en enfer. Lazare aussi mourut et fut reçu dans le sein d'Abraham. Du fond de l'abîme, l'avare criait : « Père Abraham, ayez pitié de moi, envoyez Lazare pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et en rafraîchisse mes lèvres, car je souffre horriblement dans cette flamme. » Mais Abraham lui répondit : « C'est impossible, entre nous et vous il y a un abîme infranchissable, creusé par ton avarice et ta méchanceté. »

Pendant ce récit, Nathan était oppressé, haletant. Il reconnaissait son histoire. Il lui sembla que mille regards accusateurs étaient fixés sur lui, que les paroles du Prophète le cinglaient avec des lanières de fer, rougies aux flammes de cet enfer que le Maître évoquait avec tant d'autorité. Il crut que Judas l'avait trahi et avait raconté à Jésus la scène de la terrasse. Il aurait voulu de nouveau s'échapper, mais c'eût été se dénoncer lui-même et attirer sur lui les huées et les coups de la foule.

Joanna elle aussi était émue; elle avait aperçu l'embarras et le trouble de son père adoptif. Elle en avait pitié. Mais son émotion devint bientôt de l'angoisse; car tout à coup un être difforme fendit péniblement les flots de la foule et vint rouler, telle une pierre, aux pieds de Jésus. Il n'était pas là au moment où avait eu lieu la guérison des malades, et il venait en retard invoquer la Puissance toute miséricordieuse.

Nathan frémit comme si un serpent eût surgi devant lui. Il avait reconnu Lazare, le malheureux qu'il avait fait fouailler par ses esclaves et dont Jésus venait de raconter l'histoire. Il crut que le pauvre, enhardi par ce récit, allait l'accuser publiquement. Il voulut s'esquiver sans bruit en se glissant derrière ses voisins. Mais de nouveau le regard de Jésus s'abattit sur lui, impérieux, et l'emprisonna dans un cercle inextricable. Ses jambes se dérobaient sous lui, il n'aurait pu faire deux pas. Il fut obligé de s'appuyer sur Judas, blême, livide, la sueur au front.

Lazare cependant toucha de la main la frange de la robe de Jésus et la porta à ses lèvres.

— Maître, dit-il, j'ai eu bien de la peine à venir

jusqu'à vous. Je suis malade moi aussi, et ne pouvant travailler, je dois mendier. Oh ! guérissez-moi je vous en conjure, pour que je puisse gagner mon pain.

— Lazare, dit Jésus en lui mettant la main sur la tête, sois guéri !

Aussitôt le paralytique rejeta l'appareil qui enfermait ses pieds et ses jambes et se dressa devant la multitude. Il était radieux et pleurait de joie. D'une voix forte, éclatante, il cria :

— Tu es le Messie, fils du Dieu vivant !

Joanna, au paroxysme de l'émotion, ne put se contenir davantage; elle se leva sur le rocher qui lui avait servi jusque-là de siège. Toute droite, dominant la foule, les mains jointes, tournée vers le Christ dans une attitude et un geste d'hommage, elle répéta de sa voix claire le mot de Lazare :

— Tu es le Messie, le fils du Dieu vivant !

Un tonnerre d'acclamations fit écho à cette profession de foi de la belle Galiléenne et ébranla la colline, la ville et le rivage de la mer.

— Tu es le Messie, répéta la foule tout entière, le fils du Dieu vivant ! Hosannah au fils de David !

C'était du délire.

Lazare se jeta alors à genoux devant Jésus pour lui baiser les pieds. Son rude abayé glissa dans ce mouvement, et laissa voir ses épaules bleuies par les traces de coups récents.

— Pauvre Lazare, dit Jésus, quelles sont ces plaies ?

— Maître, c'est un homme riche qui m'a fait déchirer à coups de lanières par ses esclaves, parce que je lui demandais du pain.

La multitude, nerveuse, surexcitée, se mit à gronder :

— Maudit soit le mauvais riche ! Où est-il ?

Cette fois, Nathan crut que le ciel s'effondrait sur sa tête. Il lui semblait que sur un geste, un mot du pauvre, la foule allait l'écharper. Il ferma les yeux, s'attendant au pire dénouement. Mais voici que tout à coup une voix grave et sévère domina le bruit des murmures.

— Arrête, Lazare, disait Jésus. Pardonne à celui qui t'a fait du mal. Prie pour lui ; il est plus malheureux que toi. La vengeance appartient au Seigneur, et elle s'abattra sur lui en son temps, s'il ne fait pénitence.

Nathan comprit qu'il était sauvé par Jésus ; mais, au lieu de lui en être reconnaissant, il se sentit humilié de lui devoir quelque chose et blessé de ses dernières paroles, pleines de menaces.

— Prenez garde, continua celui que la foule appelait le Messie, ne vous attachez pas à l'or. L'or empoisonne les âmes ; il endurcit les cœurs ; il inspire toutes les félonies, toutes les trahisons. Oui, répéta-t-il tristement — toutes les trahisons ! C'est pourquoi je veux que mes disciples renoncent à leurs biens. Pour moi je suis né pauvre, je veux vivre pauvre, mourir pauvre. Je ne veux pas de votre or. Si on m'en offrait de quoi remplir toutes ces barques que vous voyez là-bas croiser sur le lac, je les coulerais dans ses eaux plutôt que de rien accepter. — Judas ! Où est Judas ?

Judas, qui était près de Nathan, tressaillit. Il s'avança en tremblant.

— Maître, qu'y a-t-il ?

— Judas, y a-t-il de l'argent dans la bourse ?

— Il reste encore quelques pièces de monnaie pour nos besoins immédiats.

— Donne-les-moi.

Le Rabbi prit la bourse et y puisa à pleines mains, puis il jeta à la volée sur la foule de petites pièces de cuivre et d'argent. Les pauvres tendaient les mains pour recevoir le joli métal. Et il en tombait toujours, inépuisablement...

— Comment ! dit Pierre à Judas, tu disais qu'il n'y avait plus que quelques pièces de monnaie ?

— Je te le jure, répondit l'Iscariote, mais les pièces se multiplient sous ses doigts. D'ailleurs, c'est clair, tout ce qu'il a jeté n'aurait jamais tenu dans ce petit sac de cuir.

— C'est vrai !

Un immense hosannah accueillit cette largesse miraculeuse du maître.

— Et maintenant, dit-il, retirez-vous, mes enfants. Je vous donne rendez-vous, pour demain, à Bethsaïda, de l'autre côté du lac.

XVIII

LE MAÎTRE D'AMOUR

Joanna se leva :

— Viens vite, dit-elle à Debora, rentrons à la villa.

Nathan l'avait entendue.

— Je rentre, dit-il à Judas, je suis fatigué, énervé; j'ai besoin de réfléchir à ce que j'ai vu.

— Maître, répondit l'Iscariote, avez-vous remarqué ce mot : « Je n'ai pas besoin de votre or. » Voilà la réponse à votre proposition. Mais il a eu aussi un mot pour moi : « Je veux que mes disciples soient pauvres. »

— Je n'y comprends rien, tu ne lui as pas fait part de mes projets et on dirait qu'il les connaît par le menu. Il a répondu à tout et répondu par le mépris. Mon argent, il me demande de le répandre sur la guenille. La royauté, il en fait fi.

— Il est certain qu'il lit dans les cœurs jusqu'aux plus secrètes pensées. Chaque fois que je l'aborde, je tremble : il me semble que son regard voit en moi comme à travers un cristal.

— Et il doit voir de belles choses, dit en riant Nathan... Ce qu'il y de clair, c'est qu'il me dédaigne. J'allais à lui avec des pensées de conciliation et de bienveillance. Je voulais son bien, sa gloire, en même temps que mon avantage. Et il me traite en criminel, il me met en enfer. Ah ! il me provoque ! Ah ! il m'attaque ! Eh bien, qu'il prenne garde, s'il m'y force, j'accepterai la lutte. Je ne puis le combattre en face : je le frapperai par derrière. Il a contre lui un parti puissant qui l'exècre, les grands-prêtres et le sanhédrin presque entier. Je ne voulais pas me joindre à eux, parce que j'espérais le gagner. Mais, si l'alliance est impossible entre nous, ce sera la guerre.

— Attendez encore, réfléchissez. Ce doux est un terrible.

Ils étaient devant la grille de la villa. Joanna en sortait avec sa nourrice. Celle-ci portait une

corbeille remplie de pain, de fruits, de miel, de viande. Joanna avait posé sur sa tête une amphore de vin généreux qu'elle retenait de son bras arrondi.

En apercevant les deux hommes, elle fut contrariée. Elle aurait voulu retourner sur ses pas pour prendre un autre chemin ; mais elle avait été vue. Elle s'avança résolument.

— Où vas-tu, Joanna ? dit Nathan.

— Père, Jean m'a dit que le Maître n'avait rien pris ce matin. Je lui porte à manger. Je pense que je fais bien.

— Va, dit simplement le marchand.

Il n'osait contrarier la jeune fille, et puis il lui restait malgré tout un vague espoir que peut-être, par sa grâce rayonnante et pure, elle toucherait le cœur du jeune Maître.

Elle remonta la colline. Jésus n'était plus où il avait parlé. Elle le vit un peu plus bas vers le nord, assis sous un figuier avec ses disciples. Elle se dirigea vers eux.

Il était midi : le Maître, après avoir fini son discours, était venu se reposer sous cet arbre. Pierre, plus familier que les autres apôtres, lui avait dit :

— Seigneur, vous devez avoir faim et soif. Pour moi, j'avalerais le lac de Génésareth et ses poissons.

— Dans ce cas, reprit André à son frère, il faut que tu ailles les pêcher toi-même, car nous n'avons plus d'argent pour en acheter. Le Rabbi a fait distribuer aux pauvres tout ce qui restait.

— Ne vous mettez pas en peine de ce que vous boirez ou mangerez. Voyez cette alouette qui monte vers le ciel en poussant des cris de joie. Elle ne

sème ni ne moissonne, mais Dieu ne la laisse manquer de rien. Eh bien, de même votre Père céleste connaît vos besoins et vous enverra à manger quand l'heure sera venue.

— Il me semble que l'heure est venue, dit Pierre à voix basse.

L'alouette qui voletait en pépiant s'en vint tout d'un coup se poser sur l'épaule de Jésus. Le Maître la caressa : « Douce créature du bon Dieu, dit-il, tu as raison de chanter Celui qui ne te laisse pas mourir de faim. »

Il se baissa et ramassa à ses pieds une poignée de grains qu'il donna à la jolie petite bête. Si habitués qu'ils fussent aux prodiges les plus renversants, les apôtres n'en croyaient pas leurs yeux. D'où venaient ces grains ? Comment avaient-ils germé sur ce terrain pierreux, couvert d'herbes rares?

A ce moment précis, comme pour répondre au désir de Pierre et à la prédiction de Jésus, Joanna arriva. Très intimidée, elle hésita un instant. Mais le regard du Nabi s'était arrêté sur elle avec tant d'affectueuse bonté qu'elle s'enhardit :

— Maître, dit-elle, pardonnez-moi si j'ai pensé que vous accepteriez un peu de nourriture des mains de votre humble servante.

Et elle déposa l'amphore et la corbeille à ses pieds.

— Joanna, répondit Jésus, je te remercie et je te bénis, parce que tu as le cœur miséricordieux et que tu aimes les pauvres. Quand tu étais sous le sycomore, je t'ai vue.

La jeune fille rougit.

— Maître, Lazare m'a trahie !

— Non, Joanna, Dieu voit tout. Il voit le mauvais riche qui frappe l'indigent et la jeune fille qui se cache pour le nourrir. Il n'a pas besoin que les hommes lui révèlent l'acte dont il a été l'inspirateur et l'invisible témoin. Est-ce le mendiant qui m'a répété ces mots : Jusqu'à la mort! Jusqu'à la mort !

L'orpheline, de plus en plus troublée, tomba à genoux, ainsi que sa nourrice. Des larmes inondaient ses joues.

— Rabboni, vous savez tout ; vous êtes le Messie, fils du Dieu vivant. Ah ! si je pouvais, moi aussi, vous suivre !

— Joanna, tu me suivras. Tu me suivras la première de toutes, mais par une voie austère que tu n'as pas choisie et que tu ne connais pas. Parce que tu as donné ton pain aux pauvres, parce que tu me nourris, je te donnerai un pain que tu ne soupçonnes pas, mais qui rassasiera ton âme jusqu'à la vie éternelle. Le froment dont sera fait ce pain céleste n'est pas encore mûr. Il grandit aujourd'hui dans les champs de la Palestine ; il se courbe au vent de la contradiction ; mais un jour viendra bientôt où il sera fauché, broyé et pétri. Il en sortira un pain blanc, un pain divin que les hommes mangeront et qu'envieront les anges.

— Que dois-je faire pour mériter ce pain?

— Joanna, il faut aimer !

— Qui faut-il aimer?

— Il faut aimer Dieu et puis tous les hommes, tes frères, surtout ceux qui souffrent ou qui te font souffrir. Toute ma loi est contenue dans ce mot : aimer !

— Seigneur, je suis encore bien ignorante, et je

ne sais pas aimer, comme vous dites. Qui me l'apprendra ?

Jésus regarda Jean, assis à sa droite.

— Joanna, dit-il avec un sourire d'une tendresse infinie, tu le demanderas à Jean. Il sera pour toi un maître d'amour.

La jeune fille tressaillit. Elle se releva, salua profondément, et se retira. Elle emportait le ciel dans son âme.

XIX

LE PRIX DU PAIN

Après avoir quitté Jésus vers l'heure de midi, la foule se répandit dans le bazar de Capharnaüm. C'était un vaste labyrinthe de ruelles étroites, voûtées, sombres, sur lesquelles s'ouvraient de nombreuses boutiques, remplies des objets les plus hétéroclites. Un quartier spécial était affecté aux victuailles. Il y avait là, à l'étalage, des épices variées, des fruits, des gâteaux, de l'huile, du miel, des confitures.

Les pauvres se contentaient d'un morceau de pain. Aussi quel ne fut pas leur mécontentement, quand ils apprirent que le prix en avait augmenté. Les boulangers rejetèrent la faute sur la hausse du blé qu'on leur avait vendu plus cher. Et comme tout le monde connaissait l'arbitre qui établissait le cours des céréales, ce fut un concert de malé-

dictions contre Nathan l'avare, Nathan l'affameur, Nathan l'accapareur, Nathan le chacal!

Des groupes menaçants discutaient avec animation. Bientôt un des artisans s'écria :

— A la villa des Orangers!

La foule armée de bâtons et de barres de fer se mit en marche vers la demeure de Nathan. Un serviteur du marchand, voyant que la chose allait mal tourner, prit un chemin plus court pour prévenir son maître. Celui-ci résolut de faire tête à la meute. Il fit fermer les portes et les grilles du jardin et monta sur sa terrasse avec les deux grands-prêtres et quelques amis.

— Que m'importent, leur dit-il, les menaces de ces gueux? Est-ce que je ne pourrais pas les écraser, si cela me plaisait? Je n'aurais qu'un mot à dire pour affamer tout ce pays. Je n'aurais qu'à défendre aux capitaines de mes vaisseaux d'aborder pendant quelques mois en Palestine et en Syrie, et, comme le blé nous vient presque tout de l'Egypte, qui donc nourrirait ces misérables?

Est-ce que c'est leur Jésus par hasard? Ah! ah! ah! dit-il en ricanant, sur ce terrain je le défie bien, et je suis plus fort que lui. Je suis le maître du pain. Nul n'en peut manger sans mon bon plaisir, et je puis, s'il me plait, faire crever de faim tout un peuple. Ces gens-là devraient m'être reconnaissants de ce que je me contente d'élever un peu le prix du pain, alors que je pourrais le leur vendre son pesant d'or.

La foule venait d'arriver à la grande grille de fer du jardin. Elle sonna, mais ce fut en vain. Bientôt elle devint impatiente et se mit à frapper furieusement les lourds vantaux de fer.

Un serviteur monta rapidement sur la terrasse.

— Maître, je crains que la porte ne cède.

— C'est impossible !

— Ecoutez plutôt.

Nathan distingua comme des coups de bélier qui attaquaient la grille ; des bras vigoureux la secouaient avec fureur. De temps en temps des cris s'élevaient, indiquant que les assiégeants avaient brisé quelques barreaux ou ébranlé les gonds. Enfin une immense clameur de triomphe retentit. La superbe masse de fer était à bas et l'entrée libre.

— Que l'on ferme toutes les portes de la maison! ordonna Nathan.

La foule s'était répandue dans le merveilleux jardin, et elle mettait à sac les plates-bandes, les fleurs, les arbustes, les beaux orangers, brisait les vases de grès ou de faïence où croissaient les plantes rares.

Après cette première satisfaction donnée à sa colère, elle se porta vers le péristyle, se massa sous les colonnes de marbre rose devant la porte de bronze de l'atrium et réclama à grands cris le maître de la maison.

Blême de peur, Nathan n'osa pas paraître. Il resta coi et tremblant, affalé sur un fauteuil au haut de la terrasse. Il pria les deux pontifes de le remplacer, espérant que leur dignité sacerdotale en imposerait à ces furieux.

Anne et Caïphe s'avancèrent vers la balustrade pour parlementer et se penchèrent vers la foule.

— Que désirez-vous?

— Nous voulons que Nathan abaisse le prix du pain.

— C'est bien : nous allons lui parler et vous rapporter sa réponse.

Le marchand se sentait tiraillé entre deux sentiments contraires : son amour du lucre qui le poussait à refuser toute concession, et son amour de la vie qui lui conseillait de ne pas irriter un peuple capable de tous les excès. Outre qu'il perdait, en cédant, un gain immédiat considérable — la villa de Baalbeck ! — il créait un précédent qui lui serait funeste ; désormais les mécontents, alléchés par cette première victoire, sauraient le moyen de le contraindre à mettre les pouces, et il ne pourrait donc jamais plus hausser le prix des céréales. Il pleurait, s'arrachait les cheveux, invoquait Abraham, Isaac et Jacob, maudissait Jésus qui, selon lui, était la cause de tout le mal par ses malédictions contre les riches. Anne et Caïphe ne pouvaient rien en tirer que des gémissements et des anathèmes.

Cependant la multitude s'impatientait et criait.

— Dites-leur que je réfléchirai et que je donnerai ma réponse demain.

Les mécontents ne voulurent pas attendre.

— Tout de suite ! C'est tout de suite que nous voulons une satisfaction, sinon nous forçons les portes de bronze, comme nous avons forcé la grille du jardin et nous lapidons l'infâme Nathan.

— Où est-il? Où es-tu, vieux renard? Vieux chacal ! Affameur ! Voleur !

Puis les pierres commencèrent à pleuvoir sur la terrasse. L'une d'elles tomba sur la tête du maître, qui était heureusement protégée par un épais turban.

Puis des coups formidables retentirent. On commençait à attaquer la porte de l'atrium.

— Nathan, dit Caïphe, il y va de votre vie. Le

bronze ne résistera pas plus que le fer de la grille. Et alors, dans quelques instants, ce sera le pillage de toutes vos richesses, le bris de vos meubles précieux, l'incendie et sans doute le massacre.

Effondré, suant la peur, le malheureux répondit :

— Eh bien, faites ce que vous voudrez : je vous donne carte blanche.

Les pontifes se précipitèrent à la balustrade.

— Ecoutez, écoutez! Le maître consent à abaisser le prix du blé et du pain.

— Immédiatement ?

— Immédiatement !

— Quelle garantie nous en donnez-vous?

— Notre parole, la parole des deux grands-prêtres de Jérusalem.

— Peuh ! peuh ! fit un des meneurs, que vaut cette parole?

— Nous le jurons par le Temple du Seigneur!

Et Anne et Caïphe étendirent la main dans la direction de Jérusalem, comme pour prendre à témoin le grand sanctuaire national.

— Peuh ! peuh ! s'écria un homme du peuple, je me méfie de vos serments. Il nous faut Nathan en otage ; qu'il descende !

— Nathan en otage ! hurla la foule.

Tout à coup Joanna se montra sur la terrasse. A sa vue, la colère des révoltés tomba comme par enchantement.

Un paysan cria :

— Si Joanna nous donne sa parole, nous nous retirerons.

— Mes amis, dit la jeune fille, je vous le jure, dans quelques instants des courriers partiront,

munis de la procuration et du sceau de Nathan, pour le bazar et les autres boulangeries et feront rétablir les prix d'hier.

Des centaines de voix s'écrièrent :

— Louée soit Joanna, la fleur de la Galilée !

— Gloire à la colombe de Génésareth !

— Malheur au vieux corbeau de Capharnaüm !

Et la foule se retira.

Nathan comprit qu'il n'y avait pas à hésiter. Il signa la procuration, et ses agents partirent dans toutes les directions.

— C'est le commencement de la ruine. Ce jour où j'ai vu le Nazaréen pour la première fois est un jour maudit.

— Cet homme perdra Israël, dit Caïphe. Il faut qu'il meure !

— Il faut qu'il meure ! répéta Nathan.

Joanna écoutait ces propos avec douleur. A ce dernier vœu, elle se leva indignée.

— Je ne comprend que trop votre haine, dit-elle. Vous êtes des hommes de lucre. Votre idéal, l'idéal juif de nos jours, hélas ! c'est l'argent, c'est le plaisir. L'idéal nouveau que Jésus prêche au monde, c'est le désintéressement et la bonté. Non, vous ne pourrez jamais vous entendre. Il faudra qu'il meure, à moins que...

— Que veux-tu dire, malheureuse !

Elle ne répondit pas et quitta la terrasse.

— Vipère ! vipère ! glapit Nathan. Sois maudite avec ton Nazaréen !

XX

LE DERNIER BAISER DE L'APÔTRE

Vers cinq heures, Jean arriva à la villa des Orangers et demanda Joanna. La jeune fille accourut.

— Allons, lui dit-elle, sous la tonnelle des myrtes où nous serons seuls et d'où nous aurons une jolie vue sur le lac.

Hélas! la fureur populaire avait passé par là et saccagé les corbeilles de lis, les rosiers, les orangers, les lauriers-roses et les myrtes.

Joanna raconta la terrible scène qui venait de se passer. La vue de ce jardin dévasté la navrait, mais elle était surtout inquiète des menaces proférées contre le Nabi.

Ils arrivaient à la tonnelle. Elle n'avait pas été épargnée. Plusieurs des arceaux sur lesquels s'étayaient les branches, couvertes de petites fleurs embaumées, avaient été brisés et pendaient misérablement. Le banc et le sol étaient jonchés de débris. Les jeunes gens déblayèrent une petite place, où ils s'assirent face à la mer.

Jean n'avait pas besoin de demander à sa fiancée l'impression que lui avaient faite les discours et les miracles du Rabbi. Il l'avait assez vue pendant qu'elle buvait les paroles du Maître et le dévorait des yeux.

— Jean, lui dit la jeune fille, Jésus t'a institué mon docteur. C'est toi qui dois m'enseigner la sagesse et l'amour.

— Sœur bien-aimée, plus je vois le Fils de Marie et plus je suis persuadé qu'il est envoyé du ciel pour nous montrer la vérité et le chemin du salut; plus je crois qu'il est le Messie. Et plus je l'aime aussi. Mon cœur s'est donné à lui et son amour me transforme.

Ma chère Joanna, je t'aime toi aussi, oui, toujours, oui, tendrement, mais pas tout à fait comme autrefois. Ton sourire et ton regard m'enchantent, mais n'arrêtent plus ma pensée. Je vais plus loin que tes yeux où mon âme se noyait jadis. C'est ton âme que je vois à travers leur cristal, dans le rayonnement de ton front. C'est ton âme que je veux voir de plus en plus belle et heureuse. Et je sais que Jésus seul pourra lui donner une beauté plus idéale, un bonheur plus complet.

— Jean, jamais je n'ai senti mon cœur plus en harmonie avec le tien. Depuis que j'ai entendu ton maître, le nôtre, je ne suis plus la même. Il me semble que je ne touche plus la terre, que je vole dans je ne sais quel ciel de pensées neuves.

Moi aussi je t'aime toujours, et plus que jamais peut-être. Mais ta force, ta jeunesse, ton regard si franc et si tendre qui étaient jadis ma fierté et ma joie, pâlissent aujourd'hui devant une splendeur invisible que je rêve pour toi et où mon âme voit planer ton âme. C'est l'amour de Jésus qui t'exalte et te grandit à mes yeux ; cet amour fera de toi plus qu'un homme, il te donnera des ailes pour voler jusqu'au soleil de la divinité.

Te rappelles-tu ce que tu me disais à Bethsaïda,

le jour de nos adieux, sur ton oiseau de prédilection? Eh bien! L'aigle ce sera toi, et ton soleil ce sera Jésus.

Jean se taisait, écoutant ces chères paroles que rythmait le bruit de la mer. Puis, brusquement :

— Joanna, le maître nous a dit un jour : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu et ils suivront l'Agneau dans le ciel. » Or l'Agneau, c'est lui, vois-tu. Jean-Baptiste l'a dit et je le comprends de mieux en mieux tous les jours. Eh bien! chère aimée, veux-tu que nous suivions, un jour, l'Agneau dans le ciel? Veux-tu que nous immolions à son amour le rêve de notre union terrestre et que nous le servions dans la virginité jusqu'à la mort?

Une larme perla aux cils de la jeune fille.

— Jean, j'ai eu aussi cette idée. J'entends au fond de moi-même une voix qui fait écho à la tienne et qui me dit de suivre l'Agneau. Je souffre, vois-tu, oui, je souffre de renoncer à notre rêve. Je souffre comme si j'arrachais moi-même mon cœur de ma poitrine. Mais une force irrésistible me soulève. Je veux suivre l'Agneau par le sentier austère où je sens qu'il m'appelle. Jean, nous aimerons Jésus et nous nous aimerons l'un l'autre, comme un frère et une sœur, dans la solitude virginale, jusqu'à la mort.

— Jusqu'à la mort, répéta le jeune apôtre.

L'orpheline pâlit. Un sanglot la secoua. Ce sacrifice, elle le voulait d'une volonté ferme, mais elle en était anéantie. Tremblante, elle appuya sa tête contre l'épaule de Jean. Le jeune homme la baisa au front avec un affectueux respect.

— Mon dernier baiser! dit-il.

— Oui, frère chéri, et nos lèvres ne toucheront plus désormais ici-bas que les pieds du Maître.

Ils se levèrent, courageux. La tempête était calmée. Une paix infinie remplissait leurs cœurs.

XXI

LA FLEUR DE LIS

Jean avait promis à Joanna de la conduire à la mère de Jésus, qui venait de s'installer avec Marie-Madeleine dans une modeste maison, près de la demeure de Simon. Ils se dirigèrent de ce côté. Comme ils suivaient une route à peu près déserte, ils entendirent le roulement d'une voiture qui venait derrière eux à grande vitesse. Elle était occupée par deux hommes. Un volumineux turban cachait à peu près le visage de l'un d'eux.

Les promeneurs se rangèrent. Au moment où la voiture passa près d'eux, il leur sembla qu'un gémissement s'en échappait. Joanna en fut toute bouleversée.

— Ce n'est rien, dit Jean, c'est sans doute une illusion.

Mais il était lui-même plus troublé qu'il ne voulait le laisser paraître, et il conçut une vague inquiétude.

— C'est curieux, ajouta-t-il, ces magnifiques chevaux ressemblent étonnamment à ceux de Caïphe.

Mais qu'est-ce que cet homme qui se cache la figure ?

Ils parlèrent d'autre chose. Bientôt ils frappaient à la porte de la maisonnette où habitait la mère de Jésus.

Marie n'avait pas cinquante ans. Elle était belle, d'une beauté si vénérable, si éthérée, qu'on était tenté de s'agenouiller devant elle. Elle avait les yeux bleus et les cheveux blonds de son fils. Son port, son geste, sa parole étaient empreints d'une noblesse royale. C'était bien la petite-fille de David.

Elle accueillit les deux jeunes gens avec un sourire maternel. Elle ouvrit les bras à Joanna, qui s'y jeta tout émue en disant :

— Mère, je suis orpheline.

— Mon enfant, répondit Marie en la serrant sur son cœur, tu ne le seras plus désormais : je serai ta mère?

La jeune fille répondit par ses larmes.

Marie causa longuement avec elle, elle lui demanda son histoire. Ensuite, tout en s'effaçant elle-même le plus possible, elle raconta sur son Fils des choses émouvantes ou délicieuses. Elle dit le massacre des Innocents, la fuite en Egypte, le retour à Nazareth, les progrès de Jésus, son enfance obscure, mais tout embaumée de tendresse et de piété ; comment, tout petit, il consolait les vieillards eux-mêmes, si bien qu'on l'appelait « la Suavité ». — « Allons à la Suavité », disait-on en parlant de lui. Puis elle conta le baptême dans le Jourdain, les noces de Cana, la conversion de Marie de Magdala...

— A propos, où est Marie ? demanda Jean. Je désire que Joanna la connaisse.

— Je ne sais, répondit la mère de Jésus. Deux inconnus sont venus la chercher il y a quelque temps, en lui disant que son frère Lazare la demandait. Elle est montée avec eux dans une voiture.

— Dans une voiture ? dit Jean. Et avez-vous vu ces deux hommes ? Est-ce que l'un d'eux n'avait pas un large turban ?

— Parfaitement.

Jean n'exprima pas sa pensée. Mais il était inquiet.

Un petit jardin s'étendait derrière la maison. Marie y conduisit les visiteurs. Ce n'était pas la splendeur de la Villa des Orangers, mais c'était le charme rustique d'un verger bien entretenu, avec des arbres fruitiers et, çà et là, de grands lis que caressaient les derniers rayons de soleil.

— Jésus aime cette fleur, dit Marie. Il trouve que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu aussi somptueusement. Il veut que nos âmes soient pures et blanches comme elle.

Une grande douceur remplissait l'âme des deux jeunes gens. Ils se sentaient une immense confiance en la mère de Jésus et le besoin de lui révéler leur secret.

— Joanna, dit l'apôtre, veux-tu que je répète à Marie notre conversation de tout à l'heure sous la tonnelle des myrtes ?

— J'avais justement la même pensée.

— Mère, je vous avais raconté, n'est-ce pas, que Joanna et moi nous étions fiancés depuis notre enfance. A partir d'aujourd'hui nous ne le sommes plus.

Marie leva les yeux au ciel.

— Nous voulons suivre l'Agneau !

Marie eut un sourire d'une inexprimable beauté.

— Nous voulons aimer uniquement votre Fils jusqu'à la mort.

Une larme brilla dans les yeux de Marie toujours levés vers le ciel, plus profonds et plus bleus que le ciel.

— Mon âme, dit-elle, magnifie le Seigneur, parce qu'il a fait en vous de grandes choses. Oh ! mes enfants, il vous a révélé un sublime mystère que la chair et le sang ne peuvent comprendre.

Un lis était à la portée de sa main ; elle le cueillit, elle le respira, elle l'éleva au-dessus de sa tête comme pour l'offrir à Dieu.

— Seigneur, dit-elle, d'autres viendront en grand nombre qui cueilleront cette fleur au champ de votre Eglise, mais ceux-ci auront été les premiers à vous en faire hommage avec moi.

Jean et Joanna tombèrent à genoux :

— Mère, bénissez vos enfants, et prenez sous votre protection maternelle notre vœu d'éternelle virginité.

Marie étendit ses mains vénérables sur la tête des ex-fiancés. Puis, quand ils se furent relevés, gracieusement elle mit la fleur de lis au corsage de Joanna.

XXII

LE PETIT ROI DE CAPHARNAÜM

Tout à coup on entendit une voiture qui s'arrêtait devant la porte. Puis bientôt une servante parut

au seuil du jardin. Elle appelait Marie et Jean avec de grands gestes d'effroi.

— Venez, cria-t-elle, un malheur est arrivé ! On a besoin de vous dans la maison de Simon...!

La maison de Simon était contiguë à celle de Marie.

Deux hommes étaient descendus de la voiture et venaient de déposer sur un lit une femme évanouie, couverte de sang.

La mère de Jésus se pencha sur elle.

— Marie de Magdala ! s'écria-t-elle.

Et elle s'empressa autour de la blessée, lava le sang dont elle était inondée, pansa ses plaies, lui fit respirer des sels. La sœur de Lazare avait les yeux fermés, mais son cœur battait.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Jean.

L'un des étrangers était un bel homme, grand, jeune encore, aux cheveux blonds. Il parlait l'hébreu avec un fort accent exotique.

Tandis que les femmes soignaient Madeleine et lui préparaient un cordial, il raconta ceci :

— Je me promenais avec mon compagnon que voici, lorsque nous rencontrâmes une voiture attelée de deux superbes chevaux, mais vide et attachée à un arbre. Tout à coup nous entendîmes des cris du côté de la mer. Nous courûmes vers un rocher surplombant une grotte d'où semblait venir le bruit. Une conversation brève et singulière monta jusqu'à nous.

— Veux-tu renoncer à Jésus et reprendre ta vie d'autrefois ?

Une voix de femme répondit nettement : « Non ! »

— Eh bien ! tu vas mourir.

En entendant le nom de Jésus et en voyant qu'on

allait tuer une femme parce qu'elle lui était attachée, je fus frappé au cœur et je me précipitai vers la grotte. Un homme se tenait à l'entrée, faisant le gué. En m'apercevant, il enfonça son turban sur ses yeux comme pour se cacher et s'enfuit précipitamment. Il avait une robe longue comme une robe sacerdotale.

L'autre, le front découvert, tenait la femme par les cheveux, cherchant à la percer de son poignard. Comme elle se débattait, il n'était parvenu qu'à la blesser au cou et aux épaules. En me voyant, il se mit en garde. Je n'avais qu'un bâton, mais j'ai été soldat et je suis habitué à la lutte. En faisant le moulinet avec cette arme, je me jetai sur le misérable et je l'assommai. Est-il vivant ou mort, je ne sais. Je l'ai laissé là-bas, et je vais y envoyer la police hérodienne.

Nous avons alors transporté et couché la femme au fond de la voiture. Elle ouvrit des yeux effrayés, mais en nous voyant, elle se rassura et nous dit : « A la maison de Simon le pêcheur ! »

Pendant que l'homme parlait, Jean avait été frappé de sa physionomie. Il était sûr de l'avoir rencontré quelque part, mais ne pouvait se rappeler dans quelle circonstance.

— Etranger, lui dit-il, — car je vois à ton accent que tu n'es ni Juif ni Galiléen, — pardonne-moi, mais ce que tu as dit de Jésus me fait croire que tu le connais et que tu l'aimes.

— Si je l'aime ! dit-il, et de grosses larmes roulèrent sur sa blonde moustache. Il a guéri mon fils qui allait mourir. Aussi je donnerais ma vie pour lui !

— Qui es-tu ?

— Je suis celui que vous appelez le petit Roi, le Regulus de Capharnaüm. J'ai commandé une garnison romaine dans cette ville ; mais je ne suis pas Romain, je suis né en Gaule.

— La Gaule ! dit la mère de Jésus, noble nation qui respecte les femmes et qui défend les faibles !

L'étranger s'inclina courtoisement.

— Celle que tu salues, dit Jean, c'est la mère de Jésus !

— O femme, s'écria le Gaulois, — et sa rude voix se fit très douce, très affectueuse — sois bénie entre toutes les femmes, et que le fruit de tes entrailles soit béni !

— Gaulois, sois béni, toi aussi, que Dieu visite ta chère patrie et t'y ramène un jour !

— Sais-tu, continua Jean, quelle est celle que tu as sauvée? As-tu entendu parler de Marie de Magdala?

— La pécheresse que Jésus a convertie et qui a repoussé les offres de Caïphe?

— Oui, eh bien, c'est elle.

Le Regulus se frappa le front. Une lueur subite venait de traverser son esprit.

Il tira un anneau de son doigt et le tendit à l'apôtre.

— J'ai trouvé cet anneau dans le fond de la voiture et l'ai pris, pensant qu'il pourrait éclairer la justice. Qu'en penses-tu?

Sur l'or de l'anneau était gravé le pectoral, l'ornement rehaussé de douze pierres précieuses, signe distinctif du grand-prêtre de Jérusalem.

— Cet anneau, dit Jean, appartient certainement à Caïphe. Les chevaux sont ceux de Caïphe. L'homme que tu as vu s'enfuir en cachant sa figure, c'était

probablement Caïphe. Voilà donc jusqu'où va l'infamie de cet homme! Il a voulu assassiner Madeleine parce qu'elle repousse ses propositions coupables.

— Mais il faut le dénoncer, et, s'il y a une justice dans ce pays...

— Il n'y en a pas, dit Jean. C'est Jésus qui vient pour la faire régner sur la terre.

Comme il prononçait ce mot, Jésus entra. Sans parler, il alla droit à la malade et toucha son front. Elle ouvrit les yeux; elle eut un sourire d'une tendresse respectueuse, inexprimable.

— Femme, dit-il, lève-toi.

Madeleine se leva. Ses blessures étaient cicatrisées. Elle n'éprouvait plus ni douleur ni fatigue.

Le Rabbi se tourna vers le Regulus.

— Gaulois, dit-il, parce que tu as sauvé la vie à cette femme, elle t'en récompensera un jour au centuple. Elle portera la lumière de la foi dans ton pays. La Gaule embrassera la vérité avec ardeur. Elle deviendra une grande nation, puissante comme Rome, éclairée comme la Judée, mais plus noble et plus juste que Rome et que la Judée. Elle sera le champion de la justice et de la faiblesse dans le monde entier. Elle marchera sur tes traces, car tu as fait aujourd'hui une grande et belle action.

Le petit Roi de Capharnaüm tomba aux pieds de Jésus et les baisa : son visage était baigné de larmes.

Joanna, de son côté, s'était agenouillée dans un coin de l'appartement.

— Enfant, lui dit Jésus, je t'ai donné Jean pour maître d'amour. Ecoute-le toujours, comme tu l'écoutais tout à l'heure sous la tonnelle de myrtes... Maintenant je te donne deux maîtresses

d'amour : Marie ma mère et Marie de Magdala.

La jeune vierge s'élança vers la pécheresse convertie, qui la serra entre ses bras, doucement, comme une sœur.

Jésus sourit avec bonté.

— Enfants, dit-il, aimez-vous toujours ainsi les uns les autres.

Il baisa sa mère et sortit.

Le lendemain matin, toute la ville disait que le grand-prêtre avait voulu assassiner Madeleine pour se venger de ses mépris.

XXIII

AU DÉSERT DE BETHSAÏDA

Bethsaïda, où Jésus avait donné rendez-vous à ses auditeurs, était une bourgade, entourée de prairies, située de l'autre côté du lac, mais tout à fait au nord et près de l'embouchure du Jourdain.

Le lendemain, une foule composée de cinq mille hommes et d'au moins autant de femmes et d'enfants s'était massée sur le rivage de Capharnaüm. Elle voulait accompagner le Nabi pour ne rien manquer des prodiges qui d'ordinaire marquaient son voyage ; mais, ne sachant s'il traverserait le lac ou longerait le rivage, elle l'attendait.

Vers dix heures le Maître arriva, entouré des douze. Il entra dans la barque de Pierre et fit signe de ramer. Aussitôt les gens les plus riches se préci-

pitèrent dans des centaines d'embarcations qu'ils avaient louées et retenues dès la veille. Elles se détachèrent du rivage et se mirent à voguer de conserve à la suite de celle de Jésus. Mais la plupart n'y purent trouver place et durent prendre la voie de terre.

La route côtoyait et surplombait le rivage d'assez haut pour que les piétons ne perdissent pas de vue les passagers plus heureux qui traversaient le lac. La flottille avançait lentement, car le vent lui était contraire. Aussi, quoique ayant à franchir une plus longue distance, la multitude à pied, ayant contourné le lac et passé le gué du Jourdain, arriva-t-elle à Bethsaïda à peu près au même moment où Jésus y débarquait.

Ces pauvres gens marchaient depuis trois jours, venant de Tarichée, de Tibériade, de Magdala, de Naïm, de Cana, de Nazareth, d'Endor, de la plaine d'Esdrelon. D'autres étaient accourus de Hippos, de Gerasa, de Gadara, de Corazaïn. Beaucoup avaient couché à la belle étoile et n'avaient presque rien mangé. Mais tel était l'enthousiasme qu'excitait en eux la parole du jeune prophète qu'ils l'auraient suivi jusqu'à Palmyre, à travers les sables torrides du désert.

A cette heure, le souvenir des miracles de la veille et la perspective d'en voir bientôt d'autres inédits leur faisaient oublier toutes les fatigues. Une vive animation régnait parmi eux et les propos joyeux se croisaient de groupe à groupe, tandis qu'ils se rendaient à une prairie immense que les apôtres leur avaient indiquée. Les miraculés des jours précédents se faisaient remarquer par leur joie débordante, donnant des détails sur leur maladie et leur guérison. Les muets se grisaient

de leurs propres paroles, musique délicieuse et si nouvelle pour eux ! Les aveugles ne se rassasiaient pas de cette belle lumière dorée qui jetait de si douces couleurs sur la mer et sur la campagne. On voyait les anciens paralytiques et boiteux bondir en brandissant leurs béquilles, comme des trophées qu'ils voulaient rapporter dans leurs villages. Il y avait bien aussi quelques esprits chagrins qui s'offusquaient de la joie populaire : ils avaient formé entre eux, çà et là, des groupes hostiles, mais silencieux, et ils n'osaient pas manifester leurs sentiments.

La prairie descendait en pente douce du côté du lac ; elle était couverte d'une herbe abondante et sèche, douce et fleurie comme un immense tapis de Perse. La foule s'y assit à l'aise, heureuse, impatiente de voir et d'entendre.

Tout à coup l'attention générale fut attirée par une grande barque, élégamment gréée, qui arrivait en retard. Elle s'avançait d'un mouvement rapide, harmonieux, ses blanches voiles emplies de vent, comme les ailes d'un cygne, et le long du mât flottaient des banderoles que la brise tenait horizontales, dans un frisson. Un pavillon s'élévait à l'arrière recouvert d'un tendelet de pourpre ; des étoffes de couleurs éclatantes étaient étendues sur les sièges et retombaient par-dessus les bordages.

Un murmure d'admiration accueillit la pimpante embarcation. Les uns pariaient que c'était la galère d'Hérode Antipas, probablement montée par Salomé ; d'autres que c'était celle de quelque riche Romain en villégiature sur le bord du lac. On savait gré à ces illustres de venir entendre le Galiléen.

Quand les passagers eurent mis pied à terre, la sympathie fit place à un autre sentiment. On avait reconnu Nathan et les deux pontifes de Jérusalem. Un sourd grondement de haine s'éleva de plusieurs groupes:

— Pensez-vous! s'écriait-on çà et là, l'affameur a le front de venir parmi les affamés!

— Ce n'est rien, cela. Caïphe est plus impudent. Il a essayé de faire assassiner Marie de Magdala, hier soir.

Et des menaces circulaient dans les rangs, avec des injures...

— Affameur!

— Assassin!

— Chacal!

— Pourceau!

Les nouveaux arrivés s'aperçurent de l'hostilité de la foule. Caïphe eut un sourire dédaigneux. Nathan commença à trembler et à se repentir d'être venu. Mais il fallait payer d'audace. Ils montèrent vers la prairie. Silas le sourd-muet était avec eux, ainsi qu'un jeune garçon d'une quinzaine d'années, portant dans un panier cinq pains et deux poissons salés. C'était un petit esclave de Nathan, nommé Joseph.

Jésus s'étant placé comme à l'ordinaire à l'endroit le plus élevé se mit à parler. Sa voix était claire, vibrante, avec des intonations familières, heureument nuancées, tantôt caressante, tantôt sévère. Elle portait au loin, au delà même de la prairie, sans aucun effort.

Il disait à ces pauvres gens :

— Vous avez un Père dans le ciel ; il vous aime, et, s'il vous envoie des souffrances, c'est pour vous

éprouver et vous faire moissonner un jour des mérites. Mais il veille sur vous, et il ne vous laissera manquer de rien, si vous savez le prier.

— Maître, nous ne savons pas prier. On ne nous l'a jamais appris.

Jésus se recueillit, leva vers le ciel ses grands yeux bleus qu'adorait cette foule orientale aux yeux noirs. Il était si beau dans cette attitude qu'un oh ! de stupeur et d'admiration jaillit de toutes les poitrines. Lui, déjà si majestueux d'ordinaire, était comme transfiguré, rayonnant. Il récita lentement cette prière.

— *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi-soit-il.*

Et maintenant, ajouta-t-il, répétez tous cette prière avec moi.

Tout le monde se mit à genoux et répéta, en même temps que le Nabi, les divines invocations. Les yeux étaient levés vers le ciel, et dans beaucoup il y avait des larmes. La clameur de tout ce peuple montait intense, comme celle de la mer, et cependant, au-dessus de ce bruissement énorme, on distinguait nettement la voix harmonieuse, éclatante comme un timbre d'or, du grand Educateur des foules.

Quand les assistants se furent assis de nouveau, sur le tapis d'herbes, Jésus continua à enseigner.

Il disait les divines béatitudes : « Bienheureux les doux ! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Bienheureux les miséricordieux ! »

Des mères s'avancèrent vers lui pour lui faire bénir leurs enfants. Judas et quelques apôtres se mirent à les rudoyer et à les écarter.

— Non, dit-il, laissez venir à moi les petits enfants ; le royaume des cieux est à eux et à ceux qui leur ressemblent.

Et il les caressait et leur imposait les mains.

XXIV

LE MAITRE DU PAIN

Il y avait longtemps que Jésus parlait et les ombres commençaient à s'allonger. Il s'arrêta un instant et se mit à contempler ce monde suspendu à ses lèvres. Un attendrissement parut dans son regard ; il leva les yeux au ciel et il en coula deux larmes lentement. Un silence impressionnant pesa sur cet océan tout à l'heure houleux de têtes humaines. Et Jésus dit :

— J'ai pitié de la foule !

Il prononça ces mots très simplement ; mais il y avait dans sa voix quelque chose qui n'était pas humain, l'accent d'un sentiment profond, inconnu à la terre, destiné à remuer le monde pendant des milliers d'années. Quelques-uns se mirent à pleurer.

Un vieux tout cassé dit d'une voix chevrotante :

— Comme il nous aime!

— J'ai pitié de la foule, reprit le maître. Il y a trois jours qu'elle me suit et n'a pas mangé à sa faim. Renvoyez-la dans ses villages et ses hameaux, car, dans une seule ville comme Bethsaïda, elle ne trouverait pas assez de pain.

— Et puis le pain est cher! observa un homme du peuple enveloppé d'un rude abayé, et nous sommes pauvres.

— Le pain est cher! répétèrent des milliers de voix.

Nathan recommença à trembler. Bien des yeux hostiles étaient tournés vers lui.

— J'ai pitié de la foule! répéta Jésus d'une voix forte et qui fit diversion au mouvement de colère concentré sur Nathan. Donnez-leur à manger, dit-il aux Apôtres.

— Mais, Seigneur, nous n'avons rien, répondit Pierre.

— Il y a bien là, dit Philippe, un garçon qui a cinq pains et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour cinq mille hommes et autant de femmes!

— Amenez-le-moi, dit Jésus.

Nathan n'osa pas retenir son jeune esclave et lui fit signe d'obéir à Jésus.

— Allez, dit encore celui-ci, aux plus proches maisons et apportez de nombreuses corbeilles.

Quand les corbeilles eurent été mises devant lui, le Rabbi prit un pain. Il le bénit et le brisa. Mais chose étrange, les miettes qui tombaient de ses doigts se changeaient en pains entiers en tombant dans les corbeilles.

— Regardez! Regardez! s'écriait-on de tous côtés.

— Oh ! Oh ! c'est inouï ! c'est merveilleux ! c'est le Messie, c'est le Fils de Dieu ! Gloire au Fils de Dieu !

La clameur devint immense, formidable.

Le petit pain n'était encore brisé qu'à moitié et déjà plusieurs des paniers étaient pleins. Et des doigts miraculeux les pains, de jolis pains blancs et dorés, tombaient, tombaient inépuisablement, comme des flocons de neige.

Il en fut de même des poissons.

La foule battait des mains, poussait des cris d'enthousiasme. Les enfants sautaient de joie. Les pauvres s'écriaient :

— Désormais nous ne mourrons plus de faim !

— Désormais nous n'aurons plus besoin de Nathan !

— Comme il nous aime ! chevrota le vieux tout cassé.

— Silence ! fit Jésus. Asseyez-vous par groupes de cinquante et de cent personnes.

Les Apôtres s'emparant des corbeilles, passèrent dans les rangs ; ils remirent à chaque assistant un pain et un poisson. Tout le monde en mangea et en trouva le goût exquis.

Nathan en goûta comme les autres. Il était stupéfait, anéanti. C'était bien du pain, de beau pain frais et délicat.

— Quoi donc ! dit-il à Judas qui venait de le rejoindre, voilà un homme qui peut me ruiner, s'il le veut. Qu'il lui prenne fantaisie de multiplier ainsi le pain tous les jours, il pourrait en fournir à toute la Palestine. Que deviendrait alors mon commerce ? C'est lui maintenant qui est le maître du pain ! Il peut en fixer le prix comme il lui plaît

et même le réduire à zéro. Non, jamais on ne vit un homme semblable. Moïse, Elie, Elisée ne lui viennent pas à la cheville.

— Je vous dis, grommela Anne, que c'est par Béelzébuth, prince des démons, qu'il opère.

— Et que nous importe ton Béelzébuth ? répondit Nathan impatienté. Que ce soit par Dieu ou par le diable, il peut nous écraser, s'il le veut.

— Pardon, glapit Anne piqué au vif, il importe beaucoup, car s'il est l'allié de l'enfer, nous sommes les alliés du ciel, et, par le nom et avec le secours de Jehovah, nous pouvons mettre fin à ses prestiges.

— Et qu'est-ce que tu entends par y mettre fin? Ne vois-tu pas qu'il prend de plus en plus d'ascendant sur la foule? Et puis, en attendant, il est le maître du pain.

Le repas était fini. Jésus ordonna aux Apôtres de ramasser les restes. Ils en remplirent douze corbeilles.

— Donnez-les aux pauvres, dit-il. Ils auront de quoi manger ce soir.

— Maître, dit Pierre, vous avez fait aujourd'hui de grandes choses.

— Si vous croyez en moi, vous verrez des prodiges plus merveilleux encore. Je vous donnerai une manne qui vous rendra immortels.

— Qu'est-ce que cela, cria-t-on de tous côtés. De la manne ! Il va faire tomber de la manne du ciel. Oh ! comme ce sera beau ! Maître, quand ferez-vous ce miracle ?

— Mes enfants, je vous attends demain à Capharnaüm.

Puis, s'adressant aux Apôtres, il leur dit :

— Montez dans votre barque : vous pêcherez pendant la nuit ; moi, je vais prier sur la montagne.

— Mais, Seigneur, objecta Pierre, à quoi bon pêcher maintenant? Vous pouvez à votre gré multiplier les poissons. Il y en a plus dans le creux de votre main que dans le creux de la mer.

— Pierre, comprends les desseins de Dieu. Il a établi des lois que je ne suis pas venu détruire; quand je les suspends un instant par un miracle, c'est pour vous montrer que je viens de Dieu. Mais, le miracle passé, les lois reprennent leurs cours; elles sont nécessaires à l'ordre du monde établi par mon Père. Aussi, après moi, les pêcheurs continueront à pêcher et les semeurs à semer, et les faucheurs à faucher, et les boiteux à boiter, et les malades à souffrir, et les hommes à mourir.

Le maître s'éloigna seul du côté du nord, tandis que la foule dévalait vers la ville, au sud, ou du côté du Jourdain. Au bout de la prairie, il rencontra Silas, l'esclave sourd-muet de Nathan, et Joseph, son compagnon, le garçon aux cinq pains et aux deux poissons. Il leur fit un signe mystérieux sur le front et les regarda avec tant de bonté qu'ils en furent émus.

Un peu plus loin, il se trouva tout près de Nathan. Mais celui-ci, honteux, troublé, endurci, se détourna brusquement. Jésus en fut attristé. Il dit à voix basse et de façon à être entendu du seul coupable :

— Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux!

Il prit alors un chemin à lacets qui s'enfonçait dans la montagne. De temps en temps encore on l'aperçut à travers les arbres. Puis il disparut.

La foule revint joyeuse, légère, commentant

l'événement extraordinaire de la journée et se livrant aux plus invraisemblables conjectures pour le lendemain. Elle s'attendait à voir les flocons de manne neiger du haut du ciel et couvrir les campagnes d'un grand manteau blanc.

Nathan revint sur son élégant bateau avec ses amis, à qui il offrit l'hospitalité de sa villa pour pouvoir assister au miracle de la manne.

XXV

LA TEMPÊTE

La nuit suivante, le propriétaire de la Villa des Orangers ne put dormir. Tout ce qu'il avait vu et entendu depuis deux jours le bouleversait. Jésus le Nazaréen était son énigme et son cauchemar. Les sentiments les plus opposés, la crainte, l'espérance, l'admiration, la haine, le dépit lui taraudaient le cerveau. Il monta sur sa terrasse pour respirer l'air frais et calmer ses nerfs.

La mer était calme, sillonnée par des barques de pêcheurs dont les feux se mouvaient lentement. Les yeux du marchand se portaient comme mécaniquement et malgré lui vers le nord-est, vers cette Bethsaïda, où il avait vu un si grand prodige et où il savait que Jésus était resté. Une montagne surtout l'attirait par sa sombre silhouette.

— C'est là qu'il est, m'a dit Judas. Que fait-il à cette heure? A quoi pense-t-il? Que prépare-t-il? Quel homme! Quelle énigme!

Il entendit des pas dans l'escalier. Une forme blanche parut. C'était Joanna.

— Viens, dit-il, viens, ma pauvre enfant.

Je t'ai rudoyée hier. Mais oublie-le. Je suis malheureux.

L'orpheline fut émue de pitié. Elle s'approcha de lui et baisa sa main pour lui montrer qu'elle ne lui gardait pas rancune.

Il s'étendit sur un long fauteuil.

— Ainsi donc, ma fille, tu es pour Jésus contre moi!

— Pour Jésus? Oui. Contre vous? Non.

— Et cependant je crois qu'il te faudra choisir un jour.

Cet homme me méprise, il m'insulte sans me nommer, il me défie. Je croyais jusqu'à ce matin le vaincre par l'or et par le pain, dont j'étais le maître et l'arbitre jusqu'ici. Mais maintenant, le maître c'est lui. Il crée le pain, et sans doute il changerait les pierres en or, s'il le voulait. Il peut ameuter la foule contre moi, il tient ma vie entre ses mains. Faut-il que j'attende pour me défendre?

— Vous défendre, père? Mais contre qui? Loin de vous attaquer, il vous protège. Deux fois la foule a été sur le point de vous faire un mauvais parti, hier à propos de Lazare, aujourd'hui à cause de la cherté du pain. Les deux fois le Rabbi vous a sauvé. Que craignez-vous de lui? C'est votre bienfaiteur.

— C'est vrai, il m'a arraché à la fureur de cette populace imbécile. Mais sa pitié m'humilie et m'accable et il me la fait payer. Il me menace de la co-

lère de Dieu. Il maudit les riches et la richesse en ma personne. Il vaudrait mieux pour moi qu'il me fît la guerre.

— Nathan, vous êtes un ingrat, car, s'il vous parle ainsi, c'est pour le bien de votre âme. Et vous êtes aussi un imprudent ; s'il vous prenait au mot, vous seriez broyé.

— Qui sait? Il a contre lui un parti puissant, Anne, Caïphe, les sanhédrites. A eux aussi, il fait la guerre et ils ont juré sa perte. Ce n'est pas ici seulement la lutte entre deux hommes, deux partis ; c'est une lutte entre deux idées, deux systèmes qui prétendent dominer le monde. Tu l'as bien dit hier, l'idéal de Jésus ne peut se concilier avec l'idéal juif, que je représente.

C'est un rêveur de biens imaginaires, un affamé de justice et de pitié, de foi et d'amour. Nous, nous sommes les chercheurs de réalités : nous demandons à Moïse et à la Loi, au Messie et au Ciel, l'or, la puissance et le plaisir. Voilà notre messianisme à nous. Il y a incompatibilité entre ces deux idéals.

— Alors, c'est vrai, murmura l'orpheline ; mais l'idéal du divin Rêveur l'emportera.

— En tout cas, c'est la guerre, fit le marchand.

Comme si à l'orage qui grondait dans cette âme aigrie, la nature eût voulu répondre par un autre orage, la vague devint houleuse, le vent siffla et hurla bientôt avec une violence inouïe. Au loin, des éclairs sabraient l'horizon de longs glaives de feu et, du côté de Bethsaïda, incendiaient comme un nouveau Sinaï la montagne où priait Jésus.

Les barques, dès les premiers signes de la tempête, étaient rentrées précipitamment dans les criques les plus rapprochées. Bientôt il n'en resta

plus qu'une, qui,surprise au large, ou trop chargée ou mal gréée, luttait désespérément contre la rafale.

Mais tout à coup une forme blanche, qui répandait autour d'elle comme une vapeur phosphorescente, parut sur les flots du côté de Bethsaïda. Croyant à une hallucination, Nathan et sa fille se frottaient les yeux. C'était bien une silhouette humaine, lumineuse, fantomatique : elle glissait sur les eaux dans la direction de la barque. Un faisceau de rayons éblouissants le précédait, si bien que, lorsqu'il tombait sur la barque, on pouvait y voir des hommes gesticuler, affolés d'épouvante. A ce moment la fureur de la mer était à son paroxysme. Les vagues bondissaient autour du fantôme ambulant ; elles écumaient, hurlant leurs colères, comme des louves enragées.

Soudain, un des bateliers sauta dans l'eau. Mais, chose stupéfiante, au lieu de se noyer, il marchait comme sur la terre ferme, allant au-devant de l'homme de lumière. Tout à coup il enfonça : il semblait submergé, perdu. Mais le fantôme allongea son bras, le releva, le soutint quelques instants, et tout deux entrèrent dans la barque.

Immédiatement, la tempête s'apaisa.

Nathan et Joanna avaient suivi toute cette scène avec anxiété.

— Ou je suis fou, dit-il, ou c'est lui qui est venu sauver ses Apôtres.

— Sans aucun doute, c'est lui, reprit la jenne fille.

Elle se jeta à genoux devant son père adoptif.

— Père, dit-elle, il en est temps encore, je vous en supplie, rendez-vous. L'homme qui fait de pa-

reils prodiges est invincible : Dieu est avec lui. Allez à lui ; il vous recevra avec bonté !

— Jamais !

Et il se leva pour rentrer dans sa chambre et tâcher de prendre un peu de repos. Au moment de disparaître dans l'escalier, il se tourna vers Joanna. Elle était debout contre la balustrade, les deux bras tendus vers la mer, belle, inspirée comme le soir du festin qui avait eu lieu sur cette même terrasse. Le vent redressait par derrière ses cheveux dénoués, et elle répétait passionnément :

— Jusqu'à la mort !

— La malheureuse ! Elle veut suivre cet homme jusqu'à la mort. Eh bien ! moi, je le combattrai jusqu'à la mort... la sienne, ou la mienne ! C'est fini, Nazaréen, un abîme est entre toi et moi, ton idéal et mon idéal, ton pain et mon pain, plus profond, plus effroyable que cette mer !

XXVI

LA MANNE DE MOISE

Le lendemain matin, les hôtes habitués de la Villa des Orangers s'apprêtaient à partir pour aller entendre Jésus, car ils tenaient à l'épier et espéraient trouver dans ses actes ou dans ses paroles des armes contre lui. Caïphe pria le marchand de s'arrêter un instant dans l'atrium afin de concerter

leur action. Tous étaient très abattus, excepté le grand-prêtre :

— J'espère beaucoup, dit-il, en cette journée. Elle sera mauvaise pour le faux prophète.

— Puisses-tu dire vrai ! soupira Nathan ; mais explique-toi.

— Eh bien, voici. Il a parlé de la manne, et le peuple a compris, à tort ou à raison, qu'il promettait de la faire tomber du ciel comme Moïse, ou quelque chose de mieux encore. Or, si la multiplication des pains ne dépasse pas les pouvoirs d'un sorcier, aidé par le diable, il me semble de toute impossibilité que Béelzébuth commande ainsi au ciel qui ne lui appartient pas et qui est le royaume de Iahvé. Jésus, enivré de ses succès, a cru sans doute que la puissance diabolique, avec laquelle il joue, s'étendait jusque-là ; il s'est trompé et s'en apercevra bientôt à son dam. Mais le peuple va être déçu mécontent, furieux peut-être, d'avoir été berné par un prestidigitateur. Il se retournera contre lui.

— Que le Seigneur t'entende ! s'exclama Nathan.

— Or, il dépend de nous que ce plan réussisse. Nous devons entretenir la foule dans le désir et l'espoir de la manne. Il faut qu'elle exige le miracle et ne permette pas au séducteur d'éluder sa promesse et de se tirer d'embarras par un de ces tours d'éloquence ou de sorcellerie où il excelle.

— Bien imaginé, glapit Anne, dont les petits yeux pétillèrent de haine.

— C'est entendu, reprirent les assistants. Nous allons travailler la foule.

Les pontifes et leurs amis se dirigèrent vers la colline, au-dessus de Capharnaüm, où Jésus avait

donné rendez-vous et où il avait déjà parlé l'avant-veille. Il y avait beaucoup de monde réuni pour occuper les meilleures places, les plus voisines du sommet où le Nabi devait se placer.

Les nouveaux venus se répandirent dans les groupes ; ils semaient partout l'idée que, si la manne ne tombait pas, c'est que Jésus ne faisait pas de véritables miracles, ceux qui sont réservés à Dieu et à ses saints, et que jusque-là il avait opéré par la vertu de Satan.

Vers dix heures, le Maître arriva : il monta au point le plus élevé de la colline. Plusieurs milliers d'hommes étaient là, échelonnés sur les pentes verdoyantes, avides de l'entendre. Mais un mot courait déjà dans les rangs, un seul mot, qui passionnait tous les esprits : la manne ! la manne ! On consultait le ciel. Va-t-il s'ouvrir? Restera-t-il fermé? Des anges paraîtront-ils, jetant de leurs corbeilles miraculeuses les fleurs du ciel, ou bien des nuages vont-ils accourir de l'horizon et se décharger en une pluie nouvelle? Le ciel était bleu, d'un bleu absolu, l'air calme ; pas le plus petit nuage !

Caïphe se frottait les mains.

— Comment voulez-vous, disait-il à ses amis, que la manne tombe de ce ciel.

— Qui sait ? répondit Judas, qui venait de rejoindre le groupe de ses amis.

— Qui sait? répéta Nathan, très impressionné.

— Allons donc ! Vous allez assister à la confusion de l'imposteur. Ah ! ah ! ah ! je parierais ma mitre d'or et le pectoral de pierres précieuses que nous allons bientôt rire.

La curiosité et l'impatience étaient à leur comble. Jésus, absolument calme, se leva :

— Vos pères ont mangé la manne dans le désert. Dieu leur a donné le pain du ciel.

— Maître, dit un des pharisiens avec une feinte bonhomie, donnez-nous de ce pain du ciel.

— La manne ! insistèrent ses voisins.

— La manne ! cria bientôt la foule entière, encore persuadée que rien n'était impossible au jeune prophète.

Au même moment, un nuage parut du côté du lac. Il glissait vers Capharnaüm, comme une immense corbeille, d'une blancheur éblouissante au milieu, frangée d'or et de carmin sur le bord.

— Voilà la manne ! clamèrent mille voix à la fois.

Les uns étaient au paroxysme de l'enthousiasme ; les autres, devant la grandeur du prodige qui semblait sur le point de s'accomplir, étaient saisis d'une frayeur religieuse, comme si Dieu lui-même allait sortir de cette brillante nuée. Les sanhédrites étaient déconcertés. Caïphe et Nathan pâlirent.

— Eh quoi ! Est-ce possible? se disaient-ils.

Anne seule semblait inébranlable dans sa foi à rebours : il frappait le sol de sa canne à pomme d'or en répétant obstinément : « Béelzébuth ! »

Le nuage accourait. Déjà il était sur la tête des auditeurs. C'était le moment. On s'apprêtait. Mais tranquillement il passa, chassé par le vent.

Une immense déception s'empara de la foule. On se regardait. On chuchotait. Les pharisiens triomphaient et plusieurs crièrent d'un ton narquois :

— La manne ! la manne ! nous voulons la manne !

Mais ce sarcasme n'eut pas d'écho. La plupart des assistants étaient encore sous le coup des mi-

racles de la veille et de l'avant-veille; leur foi en Jésus, un peu ébranlée, n'était pas morte cependant.

Aussi le silence se rétablit et l'attention redoubla quand on vit le maître reprendre la parole.

— C'est moi, dit-il, qui suis le pain de vie. C'est moi qui suis la manne. Celui qui écoute ma parole n'aura plus faim.

— De mieux en mieux! ricana Caïphe à voix basse. Il s'enferre! C'est ce que j'avais prévu.

Il fit un signe à ses amis, qui se répandirent dans les groupes.

— Jésus, disaient-ils, est le fils de Joseph le charpentier. Nous connaissons le père et la mère qui l'ont pétri de leur sang et de leur chair; et il prétend être le pain du ciel! C'est absurde! Il a présumé de ses forces en nous promettant la manne. Maintenant il s'aperçoit qu'il a été trop loin, et il veut nous donner le change. S'il vient de Dieu, exigeons qu'il nous donne la manne.

Une partie des assistants, troublés, nerveux, agités par ces excitations haineuses, se mirent à crier en chœur.

— La manne! La manne! Nous voulons la manne!

— Pauvre peuple! dit Gamaliel à ses amis; au fond, il est pour Jésus, mais des meneurs le travaillent, et il ne sait pas résister.

Jésus leva les yeux au ciel et répéta avec une douceur et une tristesse infinies son mot de la veille :

— J'ai pitié de la foule!

XXVII

LA MANNE DE JÉSUS

Plus calme que jamais, le Nabi demanda le silence, et avec une autorité et une vaillance suprêmes, il s'écria :

— Oui, en vérité, je suis le Pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Moi, je vous prépare une manne plus excellente. Ce sera ma chair : celui qui en mangera ne mourra pas éternellement.

— Oh ! oh ! murmurèrent les princes des prêtres, voilà un homme qui va nous donner sa chair, ses mains, ses pieds, son cœur, ses entrailles à manger. Vous allez voir qu'il va s'ouvrir la poitrine comme le pélican, qui nourrit ses petits de son sang.

— Silence ! Attendez qu'il s'explique.

— Non, nous ne sommes pas des cannibales ! Qu'il aille en Afrique ; il y a là des anthropophages qui l'accueilleront avec plaisir.

Jésus était attristé, mais il reprit avec plus de force encore et plus de conviction :

— Oui, en vérité, je vous le dis : ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la vie éternelle.

Il se tut pendant quelques minutes. Les conver-

sations particulières allaient leur train. C'était un chassé-croisé d'apostrophes entre les partisans du Rabbi et ses adversaires. Beaucoup tenaient encore pour lui. Mais beaucoup aussi s'en détachaient. Le tumulte et la confusion croissaient.

— Ce qu'il dit est une folie, cria un pharisien. Il se moque de nous! Il trompe le peuple!

Un pauvre artisan répondit :

— Pourtant, il a guéri nos malades avant-hier ici-même ; hier il a nourri cinq mille hommes et cinq mille femmes avec cinq petits pains et deux poissons. Pourquoi ne ferait-il pas des choses que nous ne comprenons pas encore?

— Eh bien, l'ami, tu n'es pas dégoûté? Es-tu donc un chien pour manger sa chair pantelante, boire son sang fumant, ronger ses os? Libre à toi et à lui! Grand bien vous fasse!

— Je ne sais pas ce que je ferai, reprit l'artisan piqué au vif, car il ne s'est pas encore expliqué clairement. Mais ce que je sais bien dès maintenant, c'est que j'ai plus de confiance en lui qu'en vous tous, pharisiens, docteurs, princes des prêtres, souverains pontifes. Vous le critiquez, vous l'attaquez, vous cherchez à le mordre de vos dents venimeuses, parce que vous êtes jaloux de lui, parce qu'il a dévoilé votre hypocrisie, parce qu'il est bon pour nous autres, pauvres et simples, que, vous, vous méprisez, que vous écrasez, que vous affamez, que vous assassinez!

La voix de l'homme du peuple était allée crescendo : les dernières phrases claquèrent comme des lanières. La foule s'était tue pour l'écouter ; quand il eut fini, il y eut une clameur d'approbation.

— C'est vrai, criait-on de divers côtés. Il a raison. Les pharisiens sont des hypocrites!

— Des affameurs!

— Des assassins!

— Demandez à Caïphe. Où est Marie de Magdala?

— Malheureux peuple, dit le vieux Gamaliel. Il va d'un extrême à l'autre, maintenant pour Jésus, tout à l'heure contre lui! Grand Dieu, comment cela finira-t-il?

Jésus regagnait visiblement du terrain.

Une femme s'écria :

— Moi, je crois en lui; il a guéri mon enfant.

Et elle éleva dans ses bras un beau bébé rose qui de ses petites menottes envoya un baiser à Jésus.

La foule applaudit. De nombreux malades firent écho :

— Il m'a fait voir!

— Il m'a fait entendre!

— Il m'a fait marcher!

Joanna dit d'une voix vibrante :

— Rabboni, nous croyons en toi. Tu es le Christ, fils du Dieu vivant. Tu es le pain de vie, le pain du ciel. Tu es la manne!

Quelques voix reprirent : « Tu es la manne! » Mais la plupart hésitèrent devant cet acte de foi qui les dépassait encore.

Jésus se leva de nouveau :

— Hommes de peu de foi, dit-il, quand donc comprendrez-vous les voies du Seigneur? Quand vous élèverez-vous au-dessus de la chair et du sang? Ne savez-vous pas que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu? Le pain matériel que j'ai multi-

plié hier avait pour but de vous prouver que je viens de Dieu et par là de vous faire accepter d'abord le pain immatériel de la foi, puis un autre pain matériel et spirituel, mystérieux et divin, que je vous ferai connaître plus tard. Le pain de l'âme, c'est moi qui le donne, car moi seul le possède. Quiconque repousse la parole de Dieu que je vous apporte sera affamé éternellement.

Le monde se divisera autour de cette manne. Il y aura deux races d'hommes en Israël d'abord, puis parmi les Gentils : la race pharisaïque qui ne connaîtra que le pain du corps et la race élue qui mangera le pain de l'âme. La race pharisaïque fera la guerre à la race élue : elle l'emportera parfois à force de violence ; mais finalement elle sera vaincue et mourra de la mort éternelle. Quant à vous, mes fidèles, vous êtes le petit troupeau; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

— C'est ce que nous verrons ! murmura Caïphe.

Pierre, indigné, se tourna vers lui et cria :

— Race de vipères !

XXVIII

LA DÉTRESSE DE JÉSUS

Pendant que le Rabbi parlait, plusieurs de ses auditeurs, gagnés par les princes des prêtres, faisaient des gestes d'impatience et de dénégation. D'autres, au contraire, se ressaisissaient et approuvaient l'orateur. Les deux races qu'il venait de décrire commençaient à se différencier.

Caïphe prit ses amis à part et leur parla à voix basse.

— Je vous l'avais bien dit, la journée a été bonne pour nous. Le séducteur est convaincu d'impuissance. Cependant il a encore des partisans nombreux. Il faut absolument les lui enlever.

Il a dit une insanité en promettant de donner sa chair en nourriture. Nous devons exploiter cette parole : c'est de bonne guerre. Il faut répéter partout qu'il s'est engagé à s'ouvrir les entrailles et à se faire manger par ses disciples. Il faut tuer le Pélican sous le ridicule.

— Et si nous n'y parvenons pas, dit Nathan.

— Alors, dit Caïphe en baissant de plus en plus la voix, il faudra le tuer en réalité, car il vaut mieux qu'un seul homme périsse que tout un peuple.

Jésus, assez éloigné n'avait pas pu entendre, et cependant, à ce dernier mot du grand-prêtre, il se tourna brusquement vers lui,

— Je n'aurai pas besoin de m'ouvrir les entrailles, dit-il, mes ennemis se chargeront de m'immoler.

Les pharisiens se regardèrent, stupéfaits.

— Il nous a entendus, dit Caïphe.

— Non, fit Judas, il vous a devinés.

— Il faut avouer, ajouta Nathan, qu'il est encore très fort, malgré tout.

Et ils s'éloignèrent.

Le vide se fit peu à peu sur la colline où tout à l'heure on s'écrasait. Des groupes passèrent auprès du Maître et affectèrent de ne le point saluer. Quelques uns prenaient un air frondeur et sifflaient entre leurs dents. Plusieurs murmuraient : « Comment

peut-il nous donner sa chair à manger ? C'est extravagant ! »

Et d'autres en branlant la tête :

— Cette parole est dure et difficile à croire !

Quelques-uns riaient en disant :

— Le Pélican ! Regardez le Pélican !

Jean se rapprocha de Joanna.

— Te souviens-tu, lui dit-il, du jour de nos adieux ?

— Oui, répondit la jeune fille. L'oiseau divin qui se sacrifie pour ses enfants, c'est lui. C'est lui que j'aimais sans le connaître.

Les apôtres et les disciples restaient auprès du Rabbi, mais péniblement affectés par la défection d'une partie de la multitude, attristés de ce premier échec, plus ou moins ébranlés eux-mêmes dans leur confiance par une affirmation qui leur semblait sinon absurde, du moins si obscure et si invraisemblable ! Et puis la haine des princes des prêtres se montrait plus à découvert, plus violente ; ils redoutaient un vague malheur et baissaient la tête.

Jésus leur dit :

— Et vous, mes enfants, est-ce que vous aussi vous voulez me quitter ?

Il y avait, dans cette plainte d'un homme qu'ils aimaient et qui leur avait paru si grand jusqu'alors, une douleur si touchante ; ils crurent y voir une si profonde détresse qu'ils en eurent pitié. La question les ramenait à la réalité. Il fallait choisir entre lui et ses ennemis, l'abandonner où s'attacher à lui plus que jamais.

Pierre surtout en fut ému. Une vive lueur éclaira son esprit. Il revit passer devant ses yeux les mi-

racles sans nombre, la pêche miraculeuse, la tempête, la marche sur les eaux, la multiplication des pains ; il se rappela la sainteté de Jésus, son amour pour ses disciples, sa bonté pour tous, la sagesse de ses discours.

La foi l'emporta dans son cœur, et il s'écria :

— Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.

Les pieuses femmes furent reconnaissantes à Pierre de ce qu'il venait de dire au nom de tous.

— Et nous aussi, dit Joanna, nous vous suivrons, Seigneur, dans la bonne ou la mauvaise fortune, partout, toujours, jusqu'à la mort !

Jésus avait trouvé des consolateurs dans sa détresse : la race élue germait sous ses pas. Il regarda avec tendresse ce petit troupeau :

— Et moi aussi, dit-il, je vous aimerai jusqu'à la mort. Mais celui qui meurt pour moi et avec moi, je le ressusciterai et lui donnerai la vie éternelle.

Il se dirigea vers la ville, suivi de Jean et de Pierre. Il allait voir sa mère et Madeleine.

Au bas de la colline, il aperçut deux esclaves qui s'étaient arrêtés et qui guettaient son passage. Le plus jeune s'approcha vivement de lui et lui dit :

— Maître, je ne suis qu'un petit esclave, mais vous êtes si bon que vous ne me repousserez pas. C'est moi qui portais hier les cinq pains et les deux poissons que vous avez multipliés. Je sais que vous pouvez tout et je crois en vous. Aussi je viens vous demander une grâce, non pour moi, mais pour mon compagnon d'esclavage et mon ami Silas. Il est sourd et muet. Oh ! si vous vouliez le guérir !

Jésus toucha chacune des oreilles de Silas en disant : *Ephpheta!* Ouvre-toi ! L'esclave pâlit, puis tout émotionné, congestionné, il tomba à genoux, en pleurant.

— Maître, dit-il, je vous adore, je vous remercie!

Le petit Joseph — c'était le nom de l'enfant — pleurait lui aussi de joie et de reconnaissance.

Jésus leur dit : « Je vous bénis, mes enfants, allez en paix. » Et il s'éloigna.

— Silas, dit Joseph, est-ce possible? Parle-moi pour que j'en croie mes oreilles. Comme il est bon, le Nabi ! Comme il est puissant ! Oh ! nous serons de ses disciples, n'est-ce pas? En attendant, allons proclamer partout ta guérison.

— Non, reprit vivement Silas. J'ai mon idée. Ne dis à personne que je suis guéri. Je pourrai ainsi rendre plus de services à Jésus.

— Comment cela?

— Bien que je n'aie pas entendu les conversations de notre maître avec les pontifes, j'ai compris à leur attitude, à leur expression, à mille signes variés, qu'ils le détestent. Je soupçonne qu'ils veulent lui faire du mal et le tuer. Si je passe encore pour sourd-muet, ils ne se défieront pas de moi et continueront à me laisser assister à leurs conciliabules. Je surprendrai ainsi leurs complots, et je pourrai les déjouer en prévenant Jésus des dangers qui le menacent.

Joseph approuva avec enthousiasme le projet de son ami...

Une conversation bien différente avait lieu à quelques pas de là. Caïphe rentrait avec Nathan et Judas.

— Caïphe, dit Nathan, tu as dit tout à l'heure

une parole grave : il faut tuer Jésus. Je crois que nous devrons en venir là. Il te faut des aides, compte sur moi et sur Judas. Judas nous secondera, il ne peut rien me refuser. N'est-ce pas, ami?

L'apôtre s'inclina.

— Songez, dit le grand-prêtre, à quoi vous vous engagez. Jésus est peut-être le Messie, le vrai Messie, je le crains. Mais il vient pour changer une religion dont nous avions fait le doux oreiller de nos plaisirs; il vient nous prêcher la pauvreté, l'abnégation, la pureté. C'est la condamnation de toute notre vie, c'est la fin de mon pontificat. Qu'il soit ou non le Fils de Dieu, je le combattrai. Y êtes-vous décidés, vous aussi?

— Oui, répondit Nathan, mort à Jésus!

— Et toi, Judas?

— J'obéirai à Nathan.

— Et à Satan, s'il le faut?

— Et à Satan.

XXIX

LA PYTHONISSE D'ENDOR

Le lendemain du jour de la manne, une réunion des principaux pharisiens eut lieu chez Nathan. Caïphe leur dit :

— Mes amis, entre le Nazaréen et nous, les hos-

tilités sont ouvertes. Nous avons remporté sur lui une première et éclatante victoire. Son prestige est entamé aux yeux de la foule. Mais il importe de nous concerter.

Mon avis est de continuer jusqu'à nouvel ordre la tactique inaugurée hier : il faut exploiter l'imprudence qu'il a commise. Le peuple est persuadé que le Messie doit surpasser Moïse, comme celui-ci l'a prédit lui-même, et par conséquent faire pleuvoir la manne du ciel. Jésus le sait : il a cru pouvoir le faire. Voyant qu'il a échoué, il cherche un moyen de se tirer d'embarras.

D'après ce qu'il a dit hier, son jeu est visible. Il va présenter au peuple, fanatisé par ses prestiges, un vulgaire morceau de pain, il affirmera que sa chair y est contenue mystiquement : ce sera la manne nouvelle. Il remplacera le miracle qu'il n'a pu faire par une foi insensée qu'il se croit de force à imposer. Eh bien ! il faut démasquer ce plan grossier. Il faut ruiner son auteur dans l'esprit du peuple.

— Nous aurons fort à faire, observa Judas.

— Je le sais, et, je vous l'avoue franchement, nous ne sommes pas sûrs de vaincre. Nous avons de grandes chances, mais non une certitude absolue. Aussi je vous propose, avant d'engager la lutte à fond, d'aller consulter la Pythonisse d'Endor. Nous n'en sommes pas loin ; avec de bons chevaux, nous y serons ce soir ou demain matin. Qu'en pensez-vous ?

L'idée fut adoptée : il fut convenu que quatre des principaux assistants iraient à Endor le jour même : ce furent Anne, Caïphe, Nathan et Judas l'Iscariote.

La ville d'Endor était située à deux heures environ au sud du mont Thabor, à trois quarts d'heure au nord-est de Naïm et du Petit Hermon. Il y avait là, de temps immémorial, une Pythonisse qui rendait d'étranges oracles. Jadis Saül était venu la consulter la veille de la bataille du Gelboé, où il fut vaincu par les Philistins et où il mourut. Jamais, depuis lors, elle n'avait perdu son prestige ; on en parlait moins, mais on allait toujours lui demander le secret de l'avenir.

Pour le public, c'était une nécromancienne : elle évoquait les morts. C'est ainsi que, d'après la Bible (chapitre XXVIII^e^, I^er^ Livre des Rois), elle avait fait paraître devant Saül l'ombre de Samuel, drapée dans un manteau : le prophète avait fait au roi de sévères reproches et lui avait prédit pour le lendemain la défaite, la mort, et l'extinction de sa race.

La nécromancie, ou l'évocation des morts, était un culte mystérieux, mal défini, mal connu, en marge de la religion officielle, mais qui ne semblait pas positivement contraire au culte du vrai Dieu. Iahvé semblait l'avoir approuvé en parlant par l'ombre de Samuel. Aussi le temple d'Endor avait-il toujours été toléré par les rois et les pontifes d'Israël.

En réalité, quoique la chose ne fût connue que des initiés, c'était un culte démoniaque qui s'y pratiquait, du moins depuis très longtemps, sinon depuis toujours.

La sorcière était la grande-prêtresse de Satan, qui se manifestait à elle sous diverses figures. Elle avait sous ses ordres un collège de douze jeunes filles, prêtresses subalternes qui ne se mariaient pas, mais

qui étaient vouées au service du dieu impur et parmi lesquelles on élisait à sa mort celle qui devait lui succéder.

Toutes les fois qu'un Juif ou un païen de Tyr, de Sidon, de la Syrie avait un mauvais dessein, un crime à accomplir, il tâchait de venir interroger et de gagner par des présents et des sacrifices la terrible idole. Les femmes perdues, les voleurs, les assassins formaient le plus clair de sa clientèle.

C'est là que se rendirent les quatre ennemis de Jésus. Ils y arrivèrent le soir après une belle chevauchée et se firent annoncer pour le lendemain matin.

On voit encore aujourd'hui à Endour, l'ancien Endor, des cavernes où se sont réfugiés les habitants musulmans de ce pauvre village, jadis prospère. Au temps d'Hérode, l'une d'elles était enclavée dans une propriété plantée d'arbres touffus et entourée d'une forte muraille.

L'entrée de cette caverne était soigneusement cachée aux profanes par une maison qu'habitait la nécromancienne. C'est là qu'elle évoquait les morts et rendait ses oracles dans une vaste salle, dite la salle de Saül. Tout le monde y était admis, mais le vrai sanctuaire où opérait la sorcière, son laboratoire infernal, ne s'ouvrait qu'à certains initiés. Pour y pénétrer, il fallait d'abord passer par une porte habilement dissimulée au fond de la maison. On se trouvait alors dans la caverne, et là encore il fallait soulever une trappe également invisible.

Les visiteurs furent introduits par un esclave dans la salle de Saül : au bout de quelques instants parut la maîtresse du lieu.

— Salut à Séphora, la belle Pythonisse! dit Caïphe en présentant ses compagnons.

— Salut, grand-prêtre, répondit-elle, salut, mes maîtres! Asseyez-vous. Que désirez-vous?

C'était une femme d'environ cinquante ans, au masque énergique, aux cheveux d'un roux ardent, aux yeux étrangement mobiles, au rictus amer. Une tristesse profonde était répandue sur son visage jadis beau : son regard brillait d'un feu méchant.

— Sans doute, grand-prêtre, tu viens me consulter de nouveau. Je suppose que tu as été content de mes précédents oracles.

La dernière fois, je t'avais prédit deux choses, la première que tu serais confirmé dans ta charge de Souverain Pontife. J'ai appris que tu y avais réussi et je m'en réjouis. La seconde que tu gagnerais le cœur de la fameuse Marie de Magdala. J'espère que c'est fait.

— Hélas ! Sur ce point tu t'es trompée. Elle m'a repoussé une première fois. Mais je comptais l'emporter de haute lutte, lorsque Jésus de Nazareth est arrivé en Galilée. Elle est allée l'entendre, et depuis ce jour, elle n'est plus la même, elle a renoncé à sa vie joyeuse, à ses bijoux.

— Ah! le Nazaréen! s'écria la sorcière, et ses yeux étincelèrent de haine. Il n'en fait pas d'autres. Il m'enlève ma meilleure clientèle : les courtisanes qui l'entendent abandonnent le plaisir, se font dévotes et ne viennent plus me voir. Il ruine le royaume et le culte de mon dieu.

... Je puis parler? ajouta-t-elle en indiquant à Caïphe ses compagnons.

— Oui, reprit le grand-prêtre, ce sont des hommes sûrs : ils savent tout ce qui se fait ici.

C'est justement à propos de Jésus que nous ve-

nons te consulter. Il séduit le peuple : il va le soulever contre Rome et Rome nous écrasera avec lui. Il prêche contre les princes des prêtres, contre nos mœurs, notre faste et notre amour des richesses, nous voulons à tout prix nous en défaire. Mais avons-nous des chances d'en venir à bout ? Et comment nous y prendre ?

— Je ne vous le cacherai pas, Jésus est l'ennemi le plus terrible et le plus détesté de mon maître Satan. Son nom jette l'épouvante parmi les puissances infernales. Quand je les consulte sur lui, les démons sont affolés, ils rugissent, ils deviennent dangereux pour moi-même. Je tremble de prononcer son nom. Cependant je le ferai aujourd'hui, car, puisque vous êtes aussi ses ennemis, il est possible que le roi de l'enfer se décide à vous parler. Venez.

XXX

LES FILLES DE SATAN

La pythonisse prit un flambeau et conduisit les visiteurs au fond d'un sombre couloir. La pression d'un bouton fit ouvrir une porte. Elle donnait accès dans la caverne, dont la paroi était recouverte de têtes de morts. Au milieu la sorcière souleva une trappe et s'engagea dans un escalier en spirale.

Arrivé au bas de cet escalier, on se trouvait dans une grande salle voûtée, soutenue par de massives colonnes de syénite rouge, et éclairée de nombreux flambeaux.

Séphora frappa sur un gong de bronze au son lugubre. Trois jeunes filles accoururent. Elles étaient belles d'une beauté triste, sauvage.

— Mes filles, dit la maîtresse, il va falloir travailler et rudement travailler aujourd'hui.

Elles paraissaient lasses et effrayées. L'évocation du dieu impur était toujours pour elles une souffrance.

— De qui s'agit-il? demanda la plus jeune.

— De Jésus de Nazareth.

Un tremblement les agita toutes de la tête aux pieds.

— Ah ! de grâce ! Pas celui-là ! Pas celui-là ! Il est trop puissant. L'Esprit est irrité contre lui et va nous torturer.

— Courage, filles de Satan, il y aura de belles récompenses, tandis que, si vous refusez, vous savez ce qui vous attend.

Elle leur montra du doigt un fouet, aux fortes lanières, suspendu à la muraille.

Elles frémirent et sortirent pendant quelques instants. Quand elles rentrèrent, elles portaient des robes rouges couvertes d'une gaze d'or très fine, avec des colliers et des bracelets de pierres précieuses.

**
*

Séphora plaça sur un trépied, dressé au milieu du temple, la statuette d'un chien en pierre noire avec deux rubis pour yeux, et fit signe à l'une des jeunes filles d'approcher.

Celle-ci se plaça toute droite devant l'idole.

— Astaroth, dit-elle d'une voix tremblante, réponds-moi, je t'appelle.

Brusquement, elle tomba à terre, renversée par une main invisible. Sa tête sonna contre les dalles, à croire qu'elle en était brisée. Bientôt sa poitrine se souleva dans un halètement précipité. Une sueur abondante découlait de son visage. Elle se mit à aboyer.

— L'esprit est en elle, dit Séphora. Mais va-t-il consentir à parler? Astaroth, veux-tu me dire si ces hommes peuvent vaincre Jésus de Nazareth?

La jeune fille se remit à aboyer avec fureur. Ses aboiements retentissaient funèbres, terribles, répercutés par les longues galeries souterraines qui rayonnaient autour du temple.

— Il est inutile d'insister, dit la sorcière, l'esprit qui la possède ne parlera pas. Il est moins fort que Jésus; il le redoute. Il faut en consulter un autre plus puissant.

Elle prit la jeune fille par les pieds, et la traîna dans un coin : la malheureuse ne bougeait plus et semblait plongée dans un état comateux.

* * *

A la place du chien noir, elle mit sur le trépied la statuette chryséléphantine d'un pourceau grimaçant.

— Viens ici, dit-elle à la seconde jeune fille.

Celle-ci s'avança avec des signes visibles d'effroi.

— Léviathan, réponds-moi, je t'appelle.

L'esprit la jeta à terre avec violence. Elle s'agitait en des convulsions spasmodiques, étendant les bras et poussant des grognements ignobles.

— Léviathan, dit Séphora, ne fais pas le méchant et le capricieux. Il s'agit de ton ennemi le Nazaréen. Qu'en penses-tu ? Pouvons-nous l'abattre ?

De nouveaux grognements sortirent de la bouche délicate.

— Lui non plus, il ne veut pas parler. Il craint Jésus qui l'a plus d'une fois chassé du corps des possédés. Il y a quelque temps, le Nabi l'a forcé à entrer, avec toute une légion de démons, dans un troupeau de pourceaux et à se précipiter dans la mer.

Et elle traîna la malheureuse jeune fille par les pieds, à côté de sa compagne.

* * *

Cette fois, elle posa sur le trépied une grosse mouche dont le corselet était en lapis, l'abdomen en jade vert, la tête et les antennes d'or et les ailes en verre irisé, semées de brillants.

— Ce bijou, dit-elle, représente Béelzébuth, le dieu des mouches, le premier ministre de Satan : je crois qu'il peut se mesurer avec le Nazaréen.

Elle fit signe à la troisième prêtresse, la plus jeune. C'était une enfant de quinze ans, qui ne

bougea pas; elle était comme pétrifiée et toute tremblante.

Séphora, irritée, alla prendre le fouet et en frappa deux ou trois coups violents sur les épaules et les bras nus de la pauvre fille, dont le sang jaillit, et qui obéit en pleurant.

A peine eut-elle invoqué Béelzébuth qu'elle fut jetée sur le sol, et entra en catalepsie. Des syllabes confuses sortaient de ses dents serrées.

— Il va parler! clama la pythonisse. Voyez, il va parler!

Visiblement, l'esprit faisait des efforts pour articuler des sons. Mais c'était en vain. Une écume verdâtre coulait de la bouche de la jeune fille. La langue pendait en dehors, sanguinolente. Sa peau noircissait à vue d'œil, sa respiration devenait de plus en plus sibilante et oppressée.

— Béelzébuth, dit Séphora, que dis-tu de Jésus?

Enfin, il parla. Mais ce fut une lave d'injures immondes et de blasphèmes.

— Prince, cria la nécromancienne, ce n'est pas ce que nous te demandons. Nous voulons savoir si nous pouvons perdre Jésus, le faire mourir.

La jeune fille ricana amèrement, puis fit entendre comme un bourdonnement aigu : on eût dit un essaim de mouches en fureur.

— Il ne dira rien de plus, dit la sorcière.

Allons, je le vois, c'est à moi de m'exécuter.

Elle prit les trois statuettes du chien, du pourceau et de la mouche : elle toucha chacune des jeunes prêtresses évanouies avec l'image du dieu auquel elle était vouée. Toutes trois se relevèrent, mais elles étaient d'une lassitude et d'une pâleur effrayantes.

XXXI

LA RÉPONSE DU SERPENT

La pythonisse alla chercher un grand vase de cristal à anses d'or, fermé, et dans lequel s'agitait un long serpent vivant. C'était un céraste, sorte de vipère cornue très venimeuse.

— Mes filles, dit-elle, il va falloir m'aider : l'une de vous enlevera le couvercle du bocal, quand je lui en ferai signe.

Ne craignez rien, ajouta-t-elle en s'adressant aux hommes; ce céraste ne vous fera pas de mal ni à moi non plus. Quand il sera enroulé autour de mon cou, vous m'interrogerez. A ce moment, Lucifer me possédera. C'est le roi des enfers; je pense qu'il n'aura pas peur de vous répondre par ma bouche.

La sorcière se coucha courageusement devant le trépied. Les trois jeunes filles commencèrent des incantations pour calmer le céraste et appeler Satan. Puis l'aînée d'entre elles s'approcha du vase et enleva le couvercle.

Le serpent se dressa sur sa queue, gonfla sa tête, darda sa langue en poussant un sifflement, puis il sortit du vase, descendit le long du trépied et vint s'enrouler autour du bras et du cou de la devineresse. Mais, au lieu de la mordre, il semblait au contraire la caresser et vouloir la défendre.

— Parlez, dit Séphora à Caïphe.

Celui-ci, habitué à ce spectacle, commença :

— Lucifer, je voudrais perdre Jésus, ton ennemi et le mien, à moins qu'il ne soit possible de le gagner à notre parti. Dis-moi, est-il sensible aux séductions des sens, au plaisir?

— Non. Une fois j'ai essayé de le tenter par la gourmandise. Il m'a répondu : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Et il venait de jeûner pendant quarante jours. Il vit de prière, de contemplation.

— Est-il accessible à l'ambition, à l'orgueil?

— Pas davantage. De ce côté aussi je l'ai tenté. Je lui ai proposé tous les royaumes du monde, l'adoration de tous les peuples prosternés. Il a méprisé les trônes et les autels. Il m'a dit : « Arrière! Il est écrit : Tu n'adoreras que ton Dieu. »

— Alors nous ne le séduirons ni ne le gagnerons jamais ?

— Jamais!

— Pouvons-nous le réduire au silence, l'écraser ?

Il n'y eut pas de réponse.

Le pontife réitéra sa question.

— Avant de continuer à causer avec vous, Lucifer exige une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous renonciez à Iahvé et promettiez fidélité au roi des enfers.

Caïphe désigna Anne, son beau-père :

— Il y a longtemps que c'est fait pour nous deux. Depuis le jour où nous sommes venus demander ici la dignité suprême, les honneurs, les richesses, nous avons été maudits par Iahvé et

nous l'avons maudit. Nathan, Judas, faites comme nous. Il n'y a de bonheur que dans cette voie. Renoncez-vous au Dieu d'Israël?

— Oui! reprirent les deux hommes.

— Renoncez-vous au Messie? dit la pythonisse.

Les quatre assistants hésitèrent.

— Ecoutez. Il y a le Messie prédit par les prophètes, ce Messie là, c'est Jésus, il faut que vous le sachiez.

Mais mon maître aussi est un Messie. Satan est le libérateur qui affranchira le monde du joug de Dieu, qui fera régner l'âge d'or du plaisir sur la terre. Renoncez-vous au Messie des prophètes?

— Oui!

— Vous attachez-vous à Satan, le vrai Messie des enfants de la terre?

— Oui!

Le serpent donna des signes de satisfaction; il dressa sa tête, érigea ses cornes, balança son corps dans un mouvement rythmé.

Caïphe reprit :

— Pouvons-nous tuer Jésus?

— Oui.

— Pouvons-nous le vaincre?

— Non.

— Comment? Nous pouvons le tuer et non le vaincre? Est-ce qu'il ressusciterait par hasard après sa mort pour prendre sa revanche?

Le serpent, qui semblait traduire extérieurement les sentiments de l'esprit invisible, eut l'air mécontent et fit entendre un sifflement strident.

Une des jeunes filles dit au grand-prêtre.

— Satan ne veut pas répondre sur ce point. Posez-lui d'autres questions, si vous le désirez.

— Soit, nous ferons mourir Jésus. Mais comment? par le poison? le poignard? la lapidation? la flagellation?

Le céraste se déroula des bras et du cou de la pythonisse, rampa vers le trépied, grimpa jusqu'en haut et rentra dans le vase de cristal.

Séphora se releva.

— Cette rentrée, dit-elle, indique que Lucifer ne veut plus parler par ce rite. Il faut recourir à un autre plus puissant, à la coupe de sang. Mais il nous faudrait pour cela le sang d'un enfant pur et cher à Jésus.

— Jésus n'a pas d'enfants, observa Judas; mais il y a ceux qu'il caresse et qu'il bénit entre les bras de leurs mères.

— Un de ceux-là suffirait, répondit la sorcière. Si vous pouvez en enlever un et me l'amener, ce sera un sacrifice cher à mon maître. Il aime le sang et la torture des enfants: c'est à lui qu'on en immole des milliers à Carthage, à Tyr, à Sidon, à Biblos, à Baalbeck, et en d'autres lieux, sur les autels de Moloch, de Baal, de Chamos, d'Astarté. Il aime surtout le sang des enfants de ses ennemis.

— Malheureusement, dit Caïphe, nous ne pouvons attendre. Anne et moi nous devons être au Temple de Jérusalem dans deux ou trois jours. N'y a-t-il pas un autre moyen de faire parler ton dieu?

— Oui, dit Séphora, mais ce moyen est d'une efficacité moins certaine: en tout cas, nous pouvons l'essayer. Elle fit un signe.

XXXII

LA COUPE DE SANG

Une des jeunes prêtresses sortit. Au bout de quelques instants, elle rentra, tenant en main une coupe d'or vide qu'elle remit à la Pythonisse. Derrière elles, deux esclaves nubiens, au torse nu d'un noir d'ébène, traînaient une fillette de cinq ans qui se débattait et criait :

— C'est une petite esclave, dit Séphora. Il suffira de lui tirer un peu de sang.

Un des Nubiens bâillonna l'innocente créature, la dévêtit jusqu'à la ceinture et l'attacha par les mains à un anneau scellé dans la muraille.

L'autre saisit un fouet aux lanières armées de grains de plomb et se mit à frapper. La pauvre petite, ne pouvant crier, se tordait dans un spasme de douleur ; ses yeux dilatés, chavirés, exprimaient le désespoir. Le sang coula bientôt à flots le long de ses bras et de sa poitrine.

— Assez!

La victime était évanouie. L'esclave la prit, la pencha au-dessus de la coupe que tenait la pythonisse et qui fut bientôt pleine de sang.

— Maintenant emmenez l'enfant; lavez-la à l'eau tiède ; pansez-la. Il faut qu'elle serve encore plusieurs fois, avant d'être immolée.

Séphora tenant la coupe fumante s'avança vers le trépied.

— Satan, dit-elle, je t'offre ce sang d'enfant : il est pur, il est virginal, il représente tout ce que tu aimes profaner, et il a jailli au milieu d'une souffrance atroce. Dieu de la douleur et du plaisir, de la haine et de l'amour, il doit te plaire. En retour, fais-nous lire dans ce liquide vermeil l'avenir et la mort de ton ennemi.

Elle fit quatre fois le tour de l'autel. Le serpent se dressait dans le vase de cristal, sifflait, dardait sa langue fourchue.

— Tiens, bois, mon maître.

Elle tendit la coupe où le céraste plongea sa tête et but avidement. Puis elle la porta vers les quatre initiés.

— Que vois-tu, Judas ?

Celui-ci se pencha, regarda et recula épouvanté.

— Je vois, dit-il, une tête, nageant dans le sang. C'est la sienne ; je reconnais ses traits. Il me regarde avec bonté, avec tristesse. C'est affreux. J'aimerais mieux sa colère.

Caïphe approcha à son tour :

— C'est vrai, dit-il, c'est son portrait comme dans un miroir. Mais qu'est-ce que cela? Voici qu'il se couronne d'épines...

Tous constatèrent l'apparition impressionnante.

La pythonisse recommença ses incantations et fit de nouveau quatre fois le tour du trépied.

— Regardez, dit-elle, en leur tendant le calice.

Ils virent une croix qui se dessinait sur le liquide.

— C'est étrange, observa Nathan, Jésus n'est pas esclave. Comment pourrait-il mourir sur une croix, couronné d'épines?

Après une troisième série d'invocations et de cérémonies semblables, ils aperçurent un morceau de pain blanc qui flottait au-dessus du sang.

— C'est bien, dit le grand-prêtre, mais comment interpréter ces apparitions ?

— Je suis embarrassée, avoua la devineresse. D'ailleurs, quand il s'agit de Jésus, mon dieu ne s'explique jamais clairement. On dirait qu'il ne voit son avenir que d'une manière incertaine.

Le pain est d'ordinaire le symbole de la vie. Mais ici, d'après tout ce qui précède, il ne peut être que le symbole et l'instrument de la mort. Il ne peut donc signifier qu'une chose, d'après moi, c'est que Jésus doit périr empoisonné.

Caïphe se frappa le front, comme saisi d'une idée soudaine. Anne s'agita, ses petits yeux pétillant de joie. Nathan fronça le sourcil. Judas frémit.

— Quant à la croix et à la couronne d'épines, je ne la comprends pas, ajouta Séphora.

Et elle se pencha de nouveau sur le calice. Un rire nerveux et saccadé la secoua.

— Qu'y a-t-il ?

— Je vois deux cadavres qui se balancent à un arbre. Ah ! ah ! ah ! Lucifer récompense bien ses amis !

— Qui sont ces deux pendus ? demanda Judas.

— Oui, qui sont-ils ? répéta Nathan inquiet.

— Ah ! ah ! ah ! Vous êtes bien curieux, mes amis. Satan me défend de vous le dire sous peine de m'étrangler ici même : je le reconnais à un signe particulier.

— Allons-nous-en ! dit Nathan.

Le céraste s'élança du vase de cristal, descendit et se dirigea en sifflant vers l'Iscariote.

— Arrête-le, femme! cria le malheureux.

— Et pourquoi ? Ne vois-tu pas qu'il veut te baiser et sceller par ce baiser le pacte que tu as conclu avec lui?

Judas fuyait, tournant autour du trépied :

— De grâce, arrête-le !

— Tu manques de courage, maugréa la sorcière. Tu en manqueras toujours. Prends garde au baiser du serpent, Iscariote !

Elle tendit amicalement la main au céraste, qui vint, en remontant le long de son bras, s'enrouler autour de son cou. Elle le caressa, puis lui présenta une pièce d'or qu'il mordit à plusieurs reprises. Sa dent y distilla du venin que la sorcière mit dans une petite capsule de verre.

— Voici, dit-elle à Judas, de quoi empoisonner ton maître dans une bouchée de pain.

Judas prit la capsule.

Nathan tira de sa bourse une poignée de pièces d'or à l'effigie d'Hérode et de Tibère et la déposa sur le trépied.

Les quatre visiteurs remontèrent l'escalier en spirale, traversèrent la caverne, le couloir, et sortirent.

XXXIII

LE COMPLOT

En sortant du temple de la nécromancienne, Nathan et ses amis remontèrent sur leurs magni-

fiques chevaux syriens et se dirigèrent du côté de la mer de Tibériade. Arrivés vers l'heure du soleil couchant à Magdala, ils remirent leurs montures à des esclaves qui devaient les ramener à Capharnaüm, et ils entrèrent dans une barque qui les attendait, gardée par Silas.

L'esclave se mit à ramer vers le nord.

— Eh bien, dit Caïphe, nous pouvons causer maintenant mieux qu'à cheval. Quoique l'oracle n'ait pas été très clair, il nous a dit cependant l'essentiel de ce que nous voulions savoir : nous pouvons tuer Jésus.

Silas était toujours pour son maître l'esclave par excellence, le sourd-muet. Cependant il ne perdait pas un mot de ce qui se disait à côté de lui. En entendant le propos du Pontife, il eut un frémissement d'horreur imperceptible, mais sut se contenir. Personne d'ailleurs ne faisait attention à lui.

— Oui, reprit Nathan, il faut le tuer et le plus tôt possible. Nous avons un poison foudroyant. Judas, je compte sur toi pour le lui faire prendre.

— Maître, dit l'Iscariote, vous me demandez là une chose terrible et dangereuse. Jésus est si perspicace et si puissant !

— Il n'y verra rien. Je te donnerai demain treize petits pains : l'un d'eux aura une marque spéciale. Tu le mettras dans l'assiette de Jésus ; les autres seront pour ses disciples. Mais ne va pas te tromper, dit-il en riant. Il serait malheureux de faire périr un des honnêtes pêcheurs, ses disciples, et de laisser vivre le coupable.

— Maître, je vous en supplie, n'exigez pas cela de moi. Il me devinera !

— Judas, tu manques de courage. La pythonisse

te l'a déjà dit. Tu nous en donnes une nouvelle preuve. Eh bien, c'est entendu, je trouverai un autre instrument de mes desseins. C'est fini entre nous : notre pacte est rompu. Je rentre dans tous mes droits. Ainsi tu préfères la prison, le supplice ?

— Arrêtez, maître, s'écria l'apôtre tremblant de voir son secret divulgué devant les pontifes.

— Choisis alors, ou la mort de Jésus ou la tienne.

— Je l'empoisonnerai.

— Judas, dit Caïphe, ne crains rien. Alors même que Jésus découvrirait ton dessein, nous serons là pour te protéger contre lui. Nous t'arracherons à la justice qui ne fait rien sans nous. Et, si tu réussis, nous te donnerons de magnifiques récompenses.

La barque était agitée, la mer démontée depuis quelque temps.

Silas écoutait, indifférent en apparence, mais indigné et frémissant dans son cœur.

Une idée lui traversa l'esprit :

— Si je faisais chavirer la barque ! J'y mourrai probablement, mais ces coquins me suivront dans l'abîme, et j'aurai ainsi arraché mon bienfaiteur à leurs coups.

Il sourit à son idée, il sourit à la mort. La pensée de venger et de sauver Jésus l'exaltait.

Il chercha des yeux un récif à fleur d'eau, entouré de remous dangereux, qu'il savait être dans ces parages, non loin de la rive. Il le découvrit et dirigea la barque de ce côté. Lui seul apercevait ou plutôt devinait l'écueil constamment recouvert par les lames.

La tempête faisait rage. L'eau entrait dans la barque et inondait les passagers. Les malheureux étaient terrifiés ; Judas claquait des dents. Ils

allaient vers l'abîme avec une vitesse effrayante, emportés par le vent, le flot et la rame de Silas. Ils n'en étaient plus qu'à quelques brasses.

Mais alors Nathan, qui avait souvent navigué dans ces lieux, s'aperçut du danger. Il poussa un cri d'épouvante. Il se rua sur son esclave, lui enleva violemment les avirons, et se mit lui-même vigoureusement à ramer dans une autre direction.

Peine inutile! Une lame, qui venait de balayer le rocher, le laissa à découvert à une toute petite distance. Judas et les pontifes l'aperçurent : blêmes d'épouvantes, les yeux hagards, ils crurent que tout était fini, Nathan rama en arrière pour amortir le choc. Et tout à coup la barque s'arrêta net. Le lac s'apaisa subitement autour d'elle dans un rayon assez vaste.

Nathan, n'y comprenant rien, cherchait à se rendre compte de ce qui se passait, lorsqu'il remarqua sur le rivage, un fantôme blanc, lumineux, semblable à celui qu'il avait vu une nuit du haut de sa terrasse, marcher sur les flots. Le fantôme élevait le bras, comme pour commander à la tempête.

— Voyez, dit-il à ses compagnons, voyez là-bas. C'est lui, et il nous a sauvés!

— Tu es fou, tu es halluciné, reprit Caïphe. C'est une femme, vêtue de blanc, qui se promène sur la grève. Si la barque s'est arrêtée, c'est à cause de l'impulsion en arrière que tu lui as imprimée. D'ailleurs Jésus ne sait pas que nous sommes ici, et puis, il doit nous haïr, car il sait que nous avons percé à jour son imposture et que nous le combattons.

Le blanc fantôme s'éloigna dans la nuit.

Nathan et Judas restèrent persuadés que c'était

Jésus qui les avait sauvés. Mais leur cœur était endurci, perverti. Se repentir, se tourner vers leur Sauveur, leur parut trop humiliant. Et puis il eût fallu se soumettre à sa doctrine d'abnégation. Ils repoussèrent la bonne pensée, la dernière qui s'offrît à eux.

Silas lui aussi avait vu le fantôme et reconnu Jésus. Mais, néophyte encore imbu des sentiments de violence et de vengeance qu'il tenait de son éducation juive, il ne comprenait rien à la mansuétude du Rabbi : « Ah ! s'il m'avait laissé faire, se disait-il, il n'aurait plus rien à craindre de ces bandits ! »

Nathan n'avait pas soupçonné un instant le calcul de son esclave. Voyant le calme rétabli, il lui remit les rames et bientôt la barque accostait à la Villa des Orangers.

XXXIV

LE SOMMEIL DE JUDAS

Nathan conduisit ses hôtes dans leurs chambres. En quittant l'Iscariote, il lui dit :

— Tu as bien compris ? Il faut que demain Jésus expire. Si tu recules, je te livre à la justice et tu mourras honteusement.

— Maître, dit l'apôtre d'un ton abattu, je vous l'ai promis, j'obéirai.

— Dors en paix, Judas, et que l'ange du Seigneur soit avec toi !

C'était là une formule usitée pour souhaiter une bonne nuit à ses amis. Judas en comprit l'ironie involontaire.

Non, l'ange du Seigneur n'était pas avec lui. Un autre ange, aux ailes noires, rôdait autour de son chevet.

En effet, au bout de quelque temps, Silas,qui reposait dans une chambrette non loin de lui, entendit des gémissements.

Il se leva et s'approcha sur la pointe des pieds du lit où était couché l'Iscariote. Il écarta très légèrement le rideau, de manière à voir sans être vu. La figure du traître était convulsée, sa bouche ouverte en une grimace laissait passer un râle et mâchait des paroles incohérentes. Tout à coup il s'écria en se tordant les bras :

— Non, non, Satan, retire-toi, je t'en prie. Ne m'embrasse pas. Ton baiser me brûle, m'étouffe. Arrière, serpent ! Ah ! ah ! Tu m'enlaces, tu m'étrangles. Ta langue sur ma joue. Oh! elle est gluante, horrible ! Arrière ! Arrière !

Et le malheureux s'agitait comme pour écarter le monstre.

— Eh bien ! oui, là! Je te livrerai ton ennemi, je l'empoisonnerai. C'est entendu. Es-tu content ? Mais lâche-moi de grâce. Plus de baiser !

Silas était glacé d'horreur. Il vit une épée accrochée près du lit. Une idée traversa son esprit.

— Judith a tué Holopherne pendant son sommeil et le Seigneur l'en a louée et récompensée. Ce misérable est mille fois pire qu'Holopherne. J'ai bien

le droit de le tuer. Si je le laisse vivre, demain il empoisonnera Jésus.

Il décrocha l'épée sans bruit et s'approcha du lit doucement.

Déjà il levait l'arme et allait l'abaisser, lorsqu'il sentit son bras arrêté. Un homme l'étreignait avec force. Ils roulèrent tous les deux sur le parquet.

— Ah! c'est toi, Nébal, dit Silas.

Nébal, esclave africain, d'une force peu commune, en voulait depuis longtemps au sourd-muet. Il cherchait à l'étouffer. Mais, en l'entendant parler, il fut tellement saisi qu'il lâcha prise. Silas, dégageant vivement son bras, lui plongea son épée dans le cœur.

Judas venait de s'éveiller en sursaut, mais la scène avait été si rapide qu'il n'en comprit pas les détails. Voyant les deux hommes au pied de son lit, il crut que Nébal avait voulu le tuer et que Silas lui avait sauvé la vie. Il se leva en toute hâte épouvanté et remercia avec effusion le faux sourd-muet qui ne répondit rien, puis il lui fit signe d'enlever le cadavre.

La mort d'un esclave était alors une chose sans importance en elle-même. Elle n'était appréciée que par le dommage qu'elle pouvait causer au maître, comme l'eût été la mort d'un bœuf ou d'un cheval. Judas ne s'inquiéta donc que du danger qu'il avait couru. Il ne jugea pas utile de réveiller Nathan : il lui raconterait le lendemain matin le drame dont il avait failli être la victime. Mais il ne put se rendormir et alla se promener sur la terrasse pour calmer ses nerfs.

Silas, après avoir porté le corps de l'Africain dans une salle basse, réfléchit à ce qui venait de se passer.

— J'ai manqué mon coup, se dit-il. C'est dommage ! Mais il faut à tout prix sauver Jésus. Comment faire ?

Quelques minutes plus tard, il sortait furtivement de la villa. Il devait être environ minuit. Les étoiles brillaient dans un ciel très pur. Silas avait entendu Judas dans la barque dire que le Nabi logeait dans la maison de Simon Pierre. Il y courut, frappa à la porte et demanda à parler au Rabbi pour une affaire très pressée. On lui répondit qu'il était sorti le soir et s'était dirigé vers une hauteur qu'on lui indiqua. Le néophyte reprit sa course, guidé par une vague clarté qui couronnait le sommet de la colline.

Le Rabbi était là, solitaire, priant.

Silas tomba à ses genoux.

— Maître, dit-il, je vous adore.

— Mon ami, qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait dans la barque ? Qu'as-tu fait dans la chambre de Judas ?

L'esclave ouvrait de grands yeux naïfs, stupéfait que Jésus connût ces deux actions, mais peut-être encore plus étonné qu'il eût l'air de lui en faire un reproche.

— Mais, Seigneur, dit-il, ce que j'ai fait c'était pour vous sauver. Judas veut vous empoisonner ce soir. J'ai voulu l'en empêcher en le tuant. Est-ce que j'ai mal fait ?

— Silas, ton cœur est droit et généreux. Mais tu n'as pas encore mon esprit : c'est un esprit de douceur et de miséricorde. Tu as cru bien faire en noyant Judas et en tuant Nébal, mais tu n'en avais pas le droit. La vengeance appartient au Seigneur. Cependant je te pardonne et je t'aime, à cause de ton intention qui était bonne.

Tu as vu que j'ai empêché la barque de Nathan de se briser : car c'était bien moi qui me tenais sur le rivage. Il faut m'imiter, Silas, il faut pardonner à tes ennemis. Apprends de moi que je suis doux et humble de cœur.

Silas sentit son cœur comme liquéfié et transformé par cette parole divine.

— Ah ! bon maître, je vous crois, je vous obéirai, je m'efforcerai d'être doux et humble. Mais je vous en supplie, veillez sur vous, déjouez les projets de Judas. Il est poussé par Nathan et par les deux grands-prêtres qui veulent vous faire mourir.

— Sois tranquille, il ne m'arrivera que ce que mon Père et moi nous avons prévu et permis. Quant à toi, Dieu te récompensera de ta bonne action.

— Oh ! maître, que vous êtes bon ! Permettez que je baise vos pieds.

— Non, Silas, pas mes pieds ; viens sur mon cœur.

Il lui ouvrit ses bras, le serra sur sa poitrine et le baisa au visage.

— Mon enfant, dit-il, je te bénis.

Silas pleurait de bonheur ! Lui, l'esclave, lui, le pauvre méprisé de tous, il eut comme un éblouissement. Il osa à son tour serrer sur son cœur cet homme si bon et si tendre, cet homme qui lui semblait un Dieu ; il osa lui rendre son baiser. Puis il s'enfuit, éperdu d'émotion, en extase. Il volait, causant avec les étoiles, interpellant les buissons, fredonnant sa joie, porté sur deux ailes, la joie et l'amour.

XXXV

LE PAIN EMPOISONNÉ

Le soir du jour suivant, Jésus s'était rendu avec les douze pour le repas dans la maison de Pierre. Judas, préposé à la bourse et aux besoins matériels de la petite communauté, avait, tout en faisant dresser la table, mis un petit pain dans les assiettes des Apôtres et un autre un peu plus gros dans celle du Rabbi. Celui-ci était assis au milieu, avec Pierre à sa droite et Jean à sa gauche.

— Mes petits enfants, leur dit-il, je vous ai dit que Dieu vous réservait un pain meilleur que la manne, un pain qui nourrira non pas vos corps, mais vos âmes. Ce pain de vie c'est ma propre chair. Vous ne le comprenez pas, vous le comprendrez un jour. Pour le moment, vous devez me croire.

Ce pain corporel que nous avons devant nous est le symbole de celui que je vous promets; mais c'est déjà un bienfait de Dieu, dont nous devons le remercier, et c'est ce que je vais faire en votre nom.

Il leva les yeux au ciel, rendit grâces à son Père, puis il bénit le pain qu'il avait devant lui.

— Je vais rompre ce pain, dit-il, et vous le distribuer, comme un jour je vous distribuerai mon corps.

Judas pâlit. Il ne s'était pas attendu à ce coup de

théâtre. Quoi ! Jésus allait donner aux apôtres ce pain empoisonné ! Quoi ! ils allaient tous mourir, excepté précisément celui qui était condamné à mort, à moins que le coupable ne parlât. Le malheureux eut l'idée de se lever, d'avouer son crime : il n'en eut pas le courage. Il restait là agité, tremblant. Il eut une faiblesse ; sa tête se renversa contre le dossier de son siège.

Jean se précipita vers lui :

— Qu'as-tu ? lui dit-il. Tu es pâle et comme mort.

— Je suis malade : j'ai besoin d'aller à l'air.

Jésus se tourna vers lui :

— Oui, Judas, tu l'as dit, tu es malade, bien malade. Mais tu sais que je puis te guérir. Pour le moment, rassure-toi, ce que tu crains n'arrivera pas. Reste ici.

Le maître continua à parler. Sa voix avait des inflexions d'une tristesse profonde.

— Mes petits enfants, nous vivons dans un monde méchant. Prenez garde ; n'allez pas avec ceux qui veulent vous pervertir et vous perdre.

Satan cherche à tuer mon corps et à tuer vos âmes. Mais il ne peut me nuire qu'autant que je lui en donne la permission. Il ne peut rien contre vous, si vous restez unis entre vous et avec moi:

Un jour viendra où les hommes et les démons vous persécuteront. Mais ceux qui croiront en moi et qui m'aimeront n'auront rien à craindre. Même s'ils avalent du poison, il ne leur arrivera rien de mal.

Le traître comprit ce dernier trait. Il était en proie aux sentiments les plus contraires, à la fois atterré et soulagé. Une sueur froide perlait sur son

front. Il voyait que son maître allait faire un miracle pour ne pas dévoiler son crime aux Apôtres. Quand Jésus rompit le pain et le distribua, il reçut sa part sans broncher et la mangea. Le repas se poursuivit tranquillement. Sous le geste bénisseur, le poison s'était évanoui.

Il faisait nuit quand Judas sortit. Il se promena un instant à la campagne pour rafraîchir son cerveau en feu. Mais bientôt une hallucination le saisit. Il croyait voir par-dessus les buissons se dresser des cérastes dardant vers lui leurs yeux de flamme, leurs langues pointues, et agitant leurs petites cornes avec colère.

Il se mit à fuir, mais il lui sembla que tous les buissons sifflaient, que toutes les branches étaient des serpents, toutes les feuilles des langues. Et il fuyait toujours éperdu.

Il arriva, trempé de sueur, chez Nathan, où les pontifes l'attendaient.

— Eh bien ! Il est mort ! s'écrièrent les ennemis de Jésus.

— Non. Il a cependant mangé le pain empoisonné ; mais il avait fait auparavant un signe cabalistique qui a chassé le venin.

Et Judas raconta toute la scène.

— Il était averti, dit Caïphe.

— Par qui ? répliqua Nathan. Ce n'est pas Silas qui a pu le prévenir ; il est sourd et muet, et lui seul a assisté à notre entretien en barque.

— Par Iahvé, s'exclama Anne, c'est Béelzébuth, prince des démons, qui l'a prévenu.

— Est-ce aussi Béelzébuth, riposta Judas, qui a rendu le poison inutile?

— Pourquoi pas ? Entre démons on s'aide.

— Oui, mais entre démons on ne se combat pas, et Jésus combat Béelzébuth.

— En apparence, vociféra le petit vieillard ; moi je vous dis qu'en réalité il est de connivence avec le Dieu des mouches.

— Plaise à Dieu ! Mais moi qui le vois de près, j'ai peur qu'il n'en soit pas ainsi et que nous ne nous heurtions à une force supérieure.

— Que dis-tu ? repartit Caïphe. La pythonisse a affirmé que nous pouvions le tuer.

— Oui, mais la pythonisse se trompe parfois, comme lorsqu'elle vous a annoncé que vous gagneriez le cœur de Madeleine.

Caïphe fit une grimace et répliqua :

— Sans doute ; mais, neuf fois sur dix, elle dit vrai.

Toutefois, c'est certain, nous venons d'échouer dans notre première tentative. Il faut essayer un autre moyen.

Je retourne à Jérusalem. C'est là que Jésus a ses plus puissants ennemis. Il a trop de partisans en Galilée.

Cette croix et cette couronne d'épines que nous avons vues dans la coupe de sang me hantent l'esprit. Qui sait si, à Jérusalem, je n'aurai pas le mot de l'énigme ?

Restons en relations, Judas ; tu nous tiendras régulièrement au courant des actes et des paroles de ton Nabi, jusqu'à ce qu'il arrive à Jérusalem, où nous nous retrouverons bientôt pour la Pâque.

— Et où nous tuerons l'Agneau, ricana Anne !

XXXVI

LA RACE DE VIPÈRES

Quelque temps après ces événements, une foule de Juifs, estimée à près de deux millions d'hommes, était réunie à Jérusalem et autour de la ville pour la célébration de la Pâque. Ils venaient, de toutes les parties de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome même, se retremper dans leurs traditions nationales en accomplissant le rite le plus sacré de leur religion.

La plupart des personnages que nous avons vus en Galilée s'y retrouvèrent, Anne, Caïphe, Nathan, Gamaliel, Joseph d'Arimathie, Nicodème, Etienne, Barnabé, Marie de Magdala, Joanna. Jésus y était venu avec les douze Apôtres.

Ses miracles et sa prédication étaient l'objet de toutes les conversations. On questionnait avec curiosité les Galiléens qui le connaissaient le mieux, puisqu'il parcourait et évangélisait leur pays depuis deux ans. Jusque-là il n'avait fait que de rares apparitions en Judée ; il ne venait à Jérusalem que pour la Pâque et n'y restait pas longtemps. Mais sa réputation s'était répandue partout. La multiplication des pains, en particulier, avait frappé toutes les imaginations. On la commentait avec passion. Les

uns y voyaient la marque d'une puissance divine et considéraient le Nabi comme le libérateur d'Israël ; les autres, excités par les princes des prêtres et les pharisiens, prétendaient que, n'ayant pu faire tomber la manne du ciel, il ne pouvait être le Messie et que ses prétendus miracles étaient des prestiges diaboliques.

Jésus passait, calme et simple, au milieu de cette foule, qui se le montrait du doigt. Plusieurs l'acclamaient avec enthousiasme. Ceux qu'il avait guéris se jetaient à genoux sur son passage pour baiser le bas de sa robe ou la trace de ses pas.

Les Pharisiens, furieux de ces manifestations, se livraient à une propagande effrénée pour détourner de lui l'âme du peuple. Ils recouraient pour cela aux plus odieuses calomnies. Ils le donnaient comme le suppôt et le collaborateur de Satan et de Béelzébuth. Cette accusation revenait sans cesse dans leurs discours, idiote, saugrenue, énervante, mais avec cette force de percussion irrésistible qu'ont sur la foule les mensonges répétés à satiété. Aussi Jésus, qui montrait d'ordinaire une indifférence fière quand il s'agissait de sa personne, avait dû plus d'une fois sortir de sa réserve et réfuter l'insanité dont on l'accusait.

Il rappelait qu'ayant toujours combattu tous les vices, l'injustice, le mensonge, la débauche, et par conséquent l'œuvre de Satan, il ne pouvait être l'allié de Satan, car tout royaume divisé en lui-même périra.

Il ne s'arrêtait pas là. Il prenait l'offensive et attaquait directement les scribes, les docteurs, les pharisiens, les princes des prêtres : il le faisait parfois avec une véhémence qui étonnait

ses amis et qui impressionnait vivement son auditoire. Sa douceur en effet était proverbiale. Il accueillait les petits avec une bonté inouïe, et l'on répétait en parlant de lui le mot qu'on lui appliquait jadis à Nazareth, durant son enfance, et qui avait fait fortune : Allons à la Suavité.

Mais lorsqu'il se trouvait en face de quelque nouvelle vilenie des princes des prêtres, l'homme de suavité devenait terrible. Son verbe flagellateur, âpre, mordant, éclatait, cinglant l'hypocrisie pharisaïque, la race de vipères, les sépulcres blanchis. Et il apparaissait comme le vengeur de l'honneur divin, plus redoutable, plus sévère que les grands justiciers des temps passés, Moïse, Elie et tous les prophètes.

Cependant la race de vipères se multipliait, s'augmentant de tous ceux dont il fouaillait les ices. Elle s'irritait contre lui. Elle s'indignait de le voir haranguer la foule jusque sous les portiques et sur les trois parvis du Temple ; mais elle n'osait pas l'en empêcher, de peur d'être lapidée par le peuple.

Un jour, les deux pontifes passaient par le parvis d'Israël pour aller dans le Saint des Saints, lorsqu'ils remarquèrent un rassemblement près de la porte Dorée. Ils s'approchèrent et se mêlèrent aux auditeurs.

Jésus était debout sous une arcade, et sa silhouette se profilait, agrandie, majestueuse, sur l'horizon oriental de la ville sainte. Il y avait dans sa voix, d'ordinaire très douce, une colère sourde, contenue, plus terrible que les explosions de Jean-Baptiste. Les anathèmes sillonnaient son discours comme des éclairs.

— Malheur à vous, s'écriait-il, scribes et pharisiens hypocrites, qui fermez le royaume de Dieu aux autres et n'y entrez pas vous-mêmes !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui faites de longues prières pour attirer sur vous l'estime des hommes !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui parcourez les mers pour enrôler des prosélytes que vous menez à l'enfer !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui n'omettriez pas le plus petit sacrifice de la loi et qui en oubliez les grands préceptes, la justice, la miséricorde et la foi !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui purifiez l'extérieur du calice et laissez à l'intérieur la rapine et l'immondice!

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis, riches au dehors, mais pourriture au dedans !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, dignes fils de ceux qui ont tué les prophètes !

Serpents, race de vipères, vous aussi vous tuerez ceux que le Seigneur vous envoie, vous les flagellerez, vous les crucifierez, mais tout le sang des justes, depuis Abel jusqu'à Zacharie, retombera sur vos têtes. »

Furieux, les deux pontifes eurent envie d'interrompre l'orateur. Mais ils n'osèrent pas, comprenant que la foule se tournerait contre eux. Ils allèrent cacher leur dépit dans le sanctuaire.

Les pharisiens étaient aux abois et ne savaient quel parti prendre contre cet homme terrible.

Un soir, Judas vint annoncer à Caïphe que son maître allait partir le lendemain pour la Galilée.

Ainsi Jésus échappait une fois de plus à ses ennemis. Ils avaient espéré profiter de cette solennité pascale pour en finir avec lui ; et il retournait avec les honneurs de la lutte dans sa Galilée, son petit royaume spirituel, où ses partisans étaient nombreux. Le grand-prêtre fit promettre à Judas de lui écrire souvent et de le tenir au courant de tous les faits et gestes du Nabi.

XXXVII

JUDAS A CAÏPHE

Deux ou trois semaines plus tard, Caïphe recevait ces lignes :

« ... Après avoir traversé la Samarie et la plaine d'Esdrelon, nous sommes arrivés en Phénicie. Les infidèles de Tyr et de Sidon viennent écouter Jésus en grand nombre; ils sont émerveillés de ses miracles. Beaucoup d'entre eux le proclament Fils de Dieu. — Hier, une Chananéenne s'est jetée à ses pieds en l'adorant et en lui demandant la guérison de sa fille. Au même moment la maladie disparut...

« JUDAS L'ISCARIOTE. »

Au bout d'un mois, nouvelle lettre :

« ... Nous avons parcouru la Phénicie et la Décapole, et nous voici depuis quelque temps revenus au lac de Génésareth. Jésus ne s'est-il pas imaginé

de recommencer la multiplication des pains ! Cette fois avec sept pains et quelques petits poissons, il a nourri quatre mille hommes sans parler d'autant de femmes et d'enfants.

« Nathan est furieux. Il prétend que Jésus fait une concurrence déloyale à ses boulangers, et il s'arrache les cheveux en disant que ce sera sa ruine.

« La multitude, naturellement, est de plus en plus enthousiasmée. Mais nos amis n'ont pas manqué de recourir à l'argument de la manne, qui nous avait si bien servi il y a quelques mois. Ils ont demandé un signe du ciel. Le Rabbi a répondu par une parole énigmatique qui nous a vivement intrigués : « Génération perverse et adultère, vous voulez un signe du ciel et vous en aurez un autre : ce sera le miracle du prophète Jonas. » Que voulait-il dire?

« Je crois en avoir eu l'explication peu après. Nous étions à Cesarée de Philippe. Là s'est passée une scène curieuse.

« Il nous a demandé ce que nous pensions de lui. Pierre, qui se met toujours en avant, s'est écrié : « Vous êtes le Messie, fils du Dieu vivant. » Jésus lui a répondu : « Tu es bienheureux, Simon fils de Jonas. Ce n'est pas la chair ni le sang qui t'a révélé cela, c'est mon Père qui est aux cieux. Et moi je te le dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances infernales ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume céleste. »

« Puis il nous annonça qu'il irait à Jérusalem, que les anciens, les scribes et les princes des prêtres l'y mettraient à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour. C'est là sans doute le signe de Jonas :

il prétend sortir de la tombe comme le prophète sortit du ventre de la baleine...

« N'oubliez pas cette prédiction. Elle vous servira un jour. Quand vous l'aurez tué, vous devrez veiller sur sa tombe...

« JUDAS L'ISCARIOTE ».

Nouvelle lettre au mois d'août :

« ... Je ne vous raconte pas ses miracles. Il les sème littéralement. Nous qui l'accompagnons partout, nous n'y faisons pas plus attention qu'aux fleurs que nous foulons aux pieds dans les prairies ; mais les populations des villages en sont éblouies et le portent aux nues.

« Il y a eu toutefois un prodige nouveau, mais auquel je n'ai pas assisté. Il est monté sur le Thabor, il y a quelques jours, avec Pierre, Jean et Jacques, ses préférés. Il s'est transfiguré devant eux. Il leur a paru plus blanc que la neige, plus brillant que le soleil et entouré de Moïse et Elie. Moïse et Elie lui parlaient humblement et semblaient tout au plus ses modestes satellites. C'est étrange, n'est-ce pas, de plus en plus étrange!

« JUDAS L'ISCARIOTE ».

Réponse de Caïphe à Judas :

« ... Non, Judas, ce n'est pas étrange ! Jésus est bien le Messie, fils de Dieu, plus grand que Moïse et qu'Elie. J'en suis très convaincu. Mais il nous prêche une foi et une morale qui nous déplaisent. Son idéal n'est pas le nôtre.

« Avec l'aide de Satan, nous devons l'exterminer.

« Le grand-prêtre du nouvel Israël. »

Au commencement d'octobre, Judas écrivait :

« ... Grande nouvelle ! Le Maître, qui n'allait jusqu'ici à Jérusalem que pour la Pâque, nous annonce qu'il va y aller dans quelques jours, pour célébrer la Scénopégie, qu'il y restera deux mois jusqu'à la fête des Encénies. Il paraît triste. Il fait souvent allusion à sa mort prochaine. Le moment serait-il venu d'en finir avec lui? Que la sagesse des sacrés pontifes en décide !

« JUDAS L'ISCARIOTE »

Jésus se rendit en effet à la ville sainte, vers la fin d'octobre, pour la fête de la Scénopégie ou des Tabernacles. Il y demeura deux mois. Il logeait d'ordinaire à Béthanie, chez son ami Lazare.

De temps en temps il parcourait les environs de Jérusalem. Il évangelisa ainsi Jéricho, Engaddi, l'antique Hébron où reposent les restes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; Béthléem, Kerem, le gracieux et verdoyant village où était né Jean-Baptiste, Béthléem, Emmaus. A Emmaus, Joanna lui avait offert l'hospitalité dans sa petite maison. Elle aurait bien voulu lui en faire elle-même les honneurs et le servir, mais elle était retenue en Galilée par son père adoptif.

Le plus souvent, Jésus parlait dans le Temple à la foule, qui ne se lassait pas de l'entendre et d'applaudir à ses miracles. Il se promenait d'ordinaire sous le portique de Salomon, dont il avait fait en quelque sorte son école.

Un jour, les pharisiens, pour l'embarrasser, lui amenèrent une femme adultère, lui demandant ce qu'il fallait en faire. Anne et Caïphe étaient avec eux. C'était un piège : s'il la condamnait à mort, il

perdait sa réputation de mansuétude ; s'il l'absolvait, il violait la loi de Moïse.

Jésus se baissa vers la terre et écrivit de son doigt sur le sable. Caïphe, curieux, se pencha et pâlit. Il venait d'apercevoir toute une liste de crimes secrets dont il était coupable. Il se releva vivement et se défila. D'autres s'approchèrent à leur tour; mais leur confession apparaissait sous le doigt justicier, et ils partaient aussi épouvantés. Il ne resta plus que Jésus et la malheureuse femme... Il lui pardonna et la renvoya repentie et reconnaissante.

Le lendemain, les pontifes envoyèrent des affidés grassement payés, pour le suivre quand il quitterait le Temple et le poignarder sur le chemin de Béthanie où il allait passer la nuit.

Les sicaires revinrent, mais, au lieu d'avoir attaqué Jésus, ils ne tarissaient pas d'éloges sur lui :

« Que voulez-vous? disaient-ils. Jamais homme n'a parlé comme cet homme! Il vous enveloppe, vous subjugue. Et puis il a guéri devant nous l'aveugle-né de la porte de Beauté. Trouvez-en d'autres pour le tuer. »En vain les pontifes raillèrent les affidés et leur firent de terribles menaces, mais ils durent recourir à d'autres instruments de leur haine.

Ils choisirent ceux-ci parmi des gens de sac et de corde conduits par un nommé Barabbas, homme habitué à tous les crimes. Mais ces malheureux revinrent eux aussi sans avoir frappé le Nabi. On eût dit que celui-ci était sur ses gardes. Il ne sortait jamais qu'entouré de ses Apôtres ou de ses amis, et le plus souvent la foule lui faisait un

cortège protecteur, contre lequel il eût été imprudent de se heurter.

Le 23 décembre, Judas vint avertir Caïphe que Jésus devait aller le lendemain à Bethléem et peut-être pousser jusqu'à Hébron avec deux de ses Apôtres. Le grand-prêtre appela Barabbas, mit devant lui une poignée de pièces d'argent et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

XXXVIII

UNE NUIT A BÉTHLÉEM

Le 25 décembre était l'anniversaire de la naissance de Jésus. Il résolut d'aller, la veille de ce jour, passer quelques heures incognito à Béthléem, qu'il n'avait revu que deux ou trois fois depuis son enfance.

Il y a environ deux lieues de Jérusalem à la cité de David. Le maître prit avec lui Pierre, Jean et Jacques et se mit en route vers trois heures de l'après-midi. Arrivé dans la paisible bourgade, il se rendit à la grotte où il était né et y pria longuement.

— C'est ici, dit-il à ses compagnons, sur cette pierre nue, que je suis né. Un peu plus loin, dans cette mangeoire taillée en plein roc j'ai été couché sur la paille. C'est ici que les bergers, avertis par le chant des anges, sont venus m'offrir leurs

présents. C'est ici que ma mère m'a entouré des soins les plus tendres. Elle était toute jeune, frêle, délicate, mais si heureuse de se dévouer pour moi. Jean, quand je ne serai plus parmi vous — et ce sera bientôt — il faudra la recevoir chez toi et la protéger. Tu me le promets?

— Oh ! maître, dit Jean tout ému, ce me sera chose facile, car je l'aime autant que je la vénère. Mais non, vous n'allez pas nous quitter. Vous n'avez pas encore fait les grandes choses que vous devez accomplir sur la terre ; vous n'avez pas restauré le royaume d'Israel.

— Enfant, mon œuvre n'est pas ce que tu penses. Tu le comprendras plus tard.

Ils sortirent ; le soleil baissait.

— Ces maisons, dit Jésus, ont vu bien des douleurs, entendu bien des cris. Le sang y a coulé par torrents à cause de moi. Chers petits Innocents !

— Pourquoi, dit Jean avec vivacité, pourquoi l'Ange, au lieu de vous montrer le chemin de la fuite et de l'exil, n'a-t-il pas frappé Hérode et ses satellites, comme l'ange qui extermina l'armée de Sennachérib?

— Jean, dit Jésus en souriant, tu es toujours le fils du tonnerre, le Boanerge. Quand seras-tu le fils de la colombe? Quand auras-tu mon esprit, l'esprit de douceur?

— Seigneur, dit Pierre, cela n'empêche que, en châtiant Hérode, vous auriez sauvé les Innocents.

— Pierre, je les ai sauvés. Ils seront éternellement heureux, et des palmes et des couronnes, plus belles que celles de la terre, remplacent au ciel les jouets qu'ils ont laissés dans leurs berceaux.

Les voyageurs suivaient en ce moment une petite

rue descendante. Les femmes, assises sur le seuil de leurs portes, les regardaient passer. Elles avaient la haute coiffure qui caractérise aujourd'hui encore les femmes de Béthléem, une sorte de mitre élevée, ornée de sequins et de bijoux, et recouverte au sommet d'un voile blanc retombant par derrière.

L'une d'elles tenait sur ses genoux son fils qui pleurait. Jésus s'approcha et vit sur la joue du pauvre petit une plaie horrible. Alors il le toucha du bout du doigt; et aussitôt la plaie disparut. Stupéfaite, hors d'elle-même, la mère lui dit :

— Etranger ! oh ! soyez béni ! merci ! Mais qui êtes-vous pour avoir fait un pareil miracle? Seriez-vous le grand prophète de la Galilée qui accomplit tant de prodiges !

— Femme, c'est Dieu qui a eu pitié de toi. Aime-le de tout ton cœur et fais-le aimer un jour par ce petit ange.

Il s'éloigna avec ses trois compagnons et se dirigea vers l'Est. A un quart d'heure de la ville, s'élevait un pauvre hameau de pasteurs, appelé Bethsura. Un peu plus loin s'étendait le champ de Booz.

— C'est ici, dit le Rabbi, que Ruth, la Moabite, vint glaner et épousa Booz, le maître du champ, le grand-père de Jessé, l'aïeul de David et le mien.

— Béthléem, fit observer Pierre, c'est la maison du pain; Bethsura, la maison du blé ; le champ de Booz est renommé pour l'excellence de son froment. Tout parle ici de blé, de froment et de pain. Ce pays est un grenier.

— Et c'est juste, dit Jésus, c'est ici qu'a germé le froment des élus, le pain de vie. Ce froment, ce

pain, c'est moi, c'est ma chair, comme je vous l'ai dit. Ceux qui la mangeront ne mourront pas.

Le soleil venait de cacher derrière l'horizon ses rayons mourants. On entendait dans la plaine tintinnabuler la clochette des troupeaux.

— C'est là-bas, dit le Maître, que les anges ont annoncé ma naissance aux bergers.

Tout à coup une voix chevrotante s'éleva près d'eux. Elle chantait : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Jésus tressaillit.

Un vieux pâtre se montra au même moment, conduisant ses brebis. Il était infirme et s'aidait d'une béquille.

Quand il croisa les quatre voyageurs, Jésus l'arrêta.

— Vieillard, lui dit-il, quelles sont ces paroles que tu chantes ?

— Seigneur, il y a trente-trois ans, nous étions, deux de mes camarades et moi, dans le champ que vous voyez là-bas, gardant nos troupeaux, lorsqu'un ange, resplendissant de lumière, nous apparut. Il nous dit : « Ne craignez pas, je vous annonce une joyeuse nouvelle. Un Sauveur vous est né cette nuit dans la cité de David, c'est le Messie, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est un enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Puis d'autres anges, innombrables, descendirent du ciel. Ils remplissaient l'air comme un grand nuage doré et ils chantaient les paroles que vous m'avez entendu répéter tout à l'heure. Tous les soirs, depuis cette époque, c'est mon bonheur de les redire, en ramenant mes bêtes.

— Et avez-vous trouvé le Messie ?

— Oui, nous l'avons trouvé, un nouveau-né dans une crèche. Nous l'avons adoré. Mais un jour vint, jour de deuil et de larmes, où Hérode fit massacrer nos enfants, afin, dit-on, de faire disparaître dans le nombre le Messie. J'avais un fils, âgé d'un an. Hélas! Hélas ! il périt dans cet affreux carnage !

La voix du berger trembla ; une larme brilla dans ses yeux.

— Quant au Messie, il fut sauvé, car le lendemain, on ne retrouva ni son père ni sa mère. On dit que, avertis par un ange, ils se réfugièrent en Egypte. Mais les habitants d'ici croient que le fameux Nabi Jésus qui fait courir toute la Galilée est le petit enfant qui naquit parmi eux dans une grotte. Il a le même nom ; on dit qu'il a le même âge ; on assure que son père s'appelait Joseph et sa mère Marie, comme les parents de notre petit Messie. Mais je ne sais si tout cela est vrai. Il ne vient jamais chez nous.

— Tout cela est vrai ! Le Nabi de Galilée a trente-trois ans aujourd'hui même ; il est né la même nuit que celui dont tu parles.

— Oh ! si c'était lui !

— C'est lui, répondit Jésus.

— Oh ! que je voudrais aller le voir et l'adorer !

— Alors, tu lui pardonnes la mort de ton petit Siméon.

— Oui, certes, ce n'était pas sa faute à lui, cher et doux Messie. Mais, étranger, qui donc vous a dit que mon petit innocent s'appelait Siméon.

— Celui, dit Jésus en souriant, qui m'a appris ton nom, brave Azarias. Le Messie ne t'a pas oublié, il se rappelle qu'un de tes camarades lui offrit un

agneau nouveau-né, un autre des fruits et du laitage et toi un couple de tourterelles.

— Comment savez-vous cela? dit le berger tout ému. Eh quoi ! Seriez-vous...?

— Je suis l'enfant de Béthléem que tu as adoré dans sa crèche, il y a aujourd'hui trente-trois ans.

Le pâtre tomba à genoux, les mains jointes.

— Seigneur Jésus, dit-il, fils de David, fils de Dieu, libérateur et Messie d'Israël, je vous adore!

— Azarias, gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Le vieillard voulut se relever. Mais, bien qu'il s'aidât de sa béquille, il n'y arrivait pas.

— Jette ce bâton, dit le Rabbi, et lève-toi.

L'infirme se redressa, guéri, les yeux brillants.

— Va trouver ta fille Anne et dis-lui que c'est le Nabi de Galilée, enfant de cette ville, qui a guéri ton petit-fils tout à l'heure.

— Quoi ! Seigneur, mon pauvre petit Manassé, vous l'avez aussi guéri! Oh ! je vous...

Suffoqué de bonheur, des larmes dans les yeux et dans la voix, il ne put continuer...

Puis, s'étant remis de son émotion, il supplia le Messie de venir avec lui et d'entrer dans sa maison. Jésus y consentit. Toute la famille se réunit autour de lui, ne se lassant pas de le contempler et de baiser ses mains et ses pieds. Le petit enfant le reconnut, lui tendit ses bras. Jésus le prit sur son cœur, l'embrassa et le caressa doucement.

Tout à coup on entendit dans la rue, à quelques pas de la maison, des éclats de voix. Des hommes, armés comme des brigands, demandaient à un passant s'il avait vu récemment quatre étrangers.

— Oui, répondit en tremblant le Bethléémite.

— Où sont-ils passés?

— Ils sont allés vers le champ de Booz, et je ne les ai pas vus revenir. Si vous ne les trouvez pas là-bas, c'est qu'ils auront regagné par un chemin de traverse la route d'Hébron!

— Mes chers amis, dit Jésus, il y a toujours des Hérode sur la terre. Aujourd'hui comme autrefois, ils poursuivent l'Innocent, le Messie. Ces hommes sont envoyés par les princes des prêtres pour me tuer. Laissons-les passer. Ensuite je rentrerai à Jérusalem.

— Oh! Seigneur, restez avec nous, il fait nuit.

— Non, la lune se lève. Il fera bon marcher à sa clarté.

Les assassins ayant disparu, Jésus sortit avec ses compagnons et reprit le chemin de la ville sainte.

De temps en temps sur leur droite, du côté du désert de Juda, ils entendaient l'aboiement des chacals, aboiement étrange qui ricane et qui pleure; derrière les buissons, ils voyaient luire des yeux ardents, des yeux affamés.

— Ceux-là, dit Jean, ne nous attaqueront pas. Mais que Dieu vous garde, cher Maître, des chacals qui vous cherchent sur la route d'Hébron!

— Et plus encore, ajouta Pierre, des chacals qui vous guettent à Jérusalem!

— Mes enfants, nous leur échapperons pour quelque temps, car après-demain nous reprendrons la route de la Galilée.

La nuit était fraîche et, dans les buissons, les chacals aboyaient toujours et dardaient leurs yeux ardents, leurs yeux affamés.

XXXIX

UNE NUIT AU CALVAIRE

Le lendemain, dans la matinée, Judas alla voir Caïphe au Temple. Il lui annonça, que Jésus, rentré de Béthléem dans la nuit, allait partir le jour suivant pour la Galilée, où il resterait jusqu'à Pâques.

— Ainsi, répondit Caïphe, Barabbas a fait buisson creux. C'est d'autant plus regrettable que le Nabi est inattaquable dans sa province; il y est aimé et tout-puissant. Il faudrait donc mettre à profit cette dernière journée pour nous en débarrasser. Peux-tu savoir ce qu'il va faire aujourd'hui?

— On ne peut l'atteindre durant le jour. Mais vous savez qu'il se retire chaque nuit dans un lieu solitaire, de préférence une montagne, une colline, pour prier. Quand il est à Jérusalem, il choisit assez souvent le mont des Oliviers, ou un jardin appelé Gethsémani au pied de ce mont, ou encore le Golgotha.

— Tâche de me faire savoir où il ira ce soir. Je tiendrai mes hommes prêts, et ils sauront bien l'atteindre.

— J'essaierai.

Le soir, Jésus prit avec lui Jean et Pierre et se dirigea vers le nord-ouest de Jérusalem. C'était un lieu sauvage. Il y avait là un monticule nommé

Golgotha ou Calvaire, où l'on crucifiait les criminels, et, à une trentaine de mètres plus bas, un tombeau vide appartenant à Joseph d'Arimathie.

La nuit était sombre. La lune était bien dans son second quartier, mais elle était voilée par de gros nuages. Jésus, arrivé au sommet du Calvaire, s'arrêta. Il était triste.

— Maître, lui dirent les disciples, qu'avez-vous?

— C'est ici que je mourrai.

— Seigneur, reprit Pierre, y pensez-vous? Il n'y a que les criminels et les esclaves qui meurent ici et ils y sont crucifiés. Vous n'allez pas, je pense, mourir en croix.

Une grande pâleur se répandit sur les traits du Sauveur. Des larmes brillèrent dans ses yeux. Très doucement, très tristement, il prononça ces mots :

— Je te salue, ô croix, unique espérance !

Les deux disciples étaient émus ; ils ne comprenaient qu'une chose, c'est que leur maître entrevoyait quelque prochain malheur. Mais leur attention fut attirée vers l'autre monticule. Des ombres s'y mouvaient devant le tombeau de Joseph d'Arimathie. L'une d'elles alluma une torche.

Jean, curieux de savoir qui pouvait venir là, à cette heure, se glissa sans bruit, à la faveur des arbres du vallon, jusqu'au pied de l'autre monticule. Il en revint très étonné.

— Seigneur, c'est Joseph d'Arimathie ; mais devinez qui est avec lui. Votre mère elle-même, Marie-Madeleine et Joanna. Je ne me suis pas montré, mais j'ai entendu notre ami dire aux femmes : « Entrez, n'ayez pas peur de ce sépulcre : vous verrez qu'on en sort. »

— Jean, il a bien dit : C'est un sépulcre d'où l'on sort. Tu le comprendras un jour.

— Mais que vient faire votre mère ici, à cette heure ?

— Ma mère m'a dit que Joseph désirait lui montrer le monument. Comme nous devons tous partir demain pour la Galilée, elle aura voulu profiter de cette dernière nuit. Je suis content qu'elle soit venue ici avec ses amies. Pauvre mère, elle y reviendra un jour pour pleurer ! Son cœur y sera percé d'un glaive de douleurs.

— Ah ! Seigneur, dit Pierre, vos idées sont bien sombres, ce soir.

— Le fils de l'homme sera crucifié ici où nous sommes ; il sera enseveli là-bas, là où est ma mère en ce moment.

— Mais le fils de l'homme doit racheter Israël, reprit vivement l'apôtre.

— Israël et le monde !

— Oui, Israël et le monde. Et donc, il ne peut finir ainsi par la croix et le tombeau.

— En effet, il ne finira pas par la croix : il ne fera que passer par le tombeau, il ressuscitera le troisième jour.

Et le sépulcre de Joseph, qui sera le sien, ce sépulcre d'où l'on sort, sera un jour glorieux.

— Seigneur, toutes ces idées de mort sont bien tristes. Allons-nous-en.

— Non, mes enfants, allez seulement un peu plus loin vous reposer derrière ce buisson. Mais laissez-moi prier ici.

Les Apôtres s'éloignèrent un peu, sans perdre de vue leur maître. Bientôt le nuage qui cachait la lune se déplaça. Un rayon tomba en plein sur Jésus.

Il avait les bras étendus en forme de croix, les yeux levés au ciel. Sa silhouette se détachait en clair sur l'horizon noir : elle paraissait immense, fantastique.

Au bout de quelque temps, il abaissa les bras, puis se dirigea vers le buisson. Bien qu'on fût en plein hiver, l'air était calme et doux. Jésus s'étendit sur l'herbe sèche, comme pour dormir, près de ses disciples.

Ceux-ci commençaient à sommeiller, lorsqu'ils furent éveillés par un bruit de voix. De nouvelles ombres qui semblaient venir de Jérusalem se mouvaient dans le vallon.

Pierre eut peur. Il était superstitieux.

— Maître, dit-il, on dit que les âmes des suppliciés qui sont morts ici reviennent à certaines nuits sur cette roche et y dansent une danse funèbre avec leurs croix. Sans doute ce sont elles qui s'agitent là-bas.

Cependant les ombres se rapprochaient. Bientôt on les entendit s'appeler et se répondre.

— Où est-il ?

— Je l'ai vu.

— Illusion !

— Non, il était debout au sommet du monticule, les bras étendus en croix.

— Il ne peut être loin. Cherchons.

— Qui le frappera ?

— Moi !

— Moi !

— Moi !

La lune s'était de nouveau voilée. Les rôdeurs passèrent tout près du buisson sans soupçonner la présence de Jésus et des Apôtres. Ceux-ci virent

des poignards luire entre leurs mains dans l'obscurité.

Les deux disciples tremblaient.

— Maître, dit Jean, ce sont les mêmes hommes qui vous cherchaient, la nuit dernière, à Béthléem pour vous tuer. Mais qui donc peut les renseigner ainsi sur nos allées et venues? Ah! les misérables larrons!

— Mes enfants, il y a des larrons qui restent mauvais, et d'autres qui se convertissent; il y en a qui meurent en blasphémant Dieu, et d'autres qui meurent en lui demandant pardon et que Dieu reçoit dans son royaume. Ici même on le verra, et le Calvaire sera pour plusieurs le vestibule du Paradis.

Les assassins, ne trouvant personne, s'éloignaient vers le nord-est, contournant les murs de la ville.

A ce moment, deux autres hommes parurent, venant de Jérusalem. Ils s'avançaient prudemment, regardant à droite et à gauche, prêtant l'oreille. Ils s'arrêtèrent devant le Calvaire.

— Tu es sûr, dit l'un d'eux, que Jésus devait venir ici?

— Absolument sûr. J'ai pourtant bien désigné le lieu à mes hommes. Evidemment ils n'ont rien trouvé, et ils sont repartis.

— Le lieu était cependant bien choisi. C'est un lieu de mort et de supplice. Au fait! pourquoi Jésus ne serait-il pas crucifié ici comme un bandit? N'est-ce pas ce que la pythonisse a voulu nous dire? Eh oui! C'est bien cela! Ah! Satan, réjouis-toi : c'est ici que nous immolerons ton ennemi. Ici Jésus sera crucifié, je te le jure.

Il s'était exalté en parlant, se croyant absolument seul avec son compagnon. Sa voix éclatait haineuse, avec une sonorité étrange.

Quand l'homme eut fini de parler, un cri perçant, un cri déchirant retentit, un cri de femme.

Jean se leva. Il aperçut Madeleine sortant du sépulcre suivie de Marie, de Joanna et de Joseph. Entendant la menace de mort proférée contre Jésus et reconnaissant la voix du grand-prêtre, la pécheresse convertie avait poussé ce cri d'angoisse.

Caïphe s'arrêta, épouvanté.

— Il y a du monde ici, c'est un lieu maudit, fuyons, dit-il. Et sans attendre son compagnon, il se dirigea en hâte vers Jérusalem.

— Maître, dit Jean, c'est étrange, mais j'ai cru reconnaître la voix de Caïphe. Que vient-il faire ici à cette heure?

— Jean, sa place est ici, comme aussi la mienne, la tienne, celle de Joseph d'Arimathie, celle de ma mère, de Madeleine, de Joanna. Nous y reviendrons tous un jour ; ce jour-là, le sang coulera avec les larmes, et tu te rappelleras cette nuit passée au Calvaire.

Le compagnon de Caïphe ne l'avait pas suivi. Il se dissimulait dans le vallon et, voulant éviter le monument de Joseph, il s'avançait lentement, vers le sommet du Golgotha.

Quand il y arriva, Jésus se dressa tout à coup devant lui ; à ce moment la clarté lunaire les enveloppait tous deux. Pâle d'effroi, Judas recula.

— Mon ami, dit le Sauveur.

Le traître recula encore, chancelant.

— Mon pauvre ami !...

Le misérable, marchant toujours à reculons, butta contre une pierre et tomba à la renverse.

— Pitié, balbutia-t-il, Rabbi, ne me tuez pas!

Jésus lui ouvrit les bras comme pour l'inviter à s'y jeter.

Judas, troublé, épouvanté, se releva et s'enfuit.

Jésus se mit à pleurer :

— Malheur à celui par qui le fils de l'homme sera livré!

Pierre stupéfait, ne comprenant qu'à demi ce qui venait de se passer et n'ayant pas reconnu Judas, s'écria :

— Quoi! Il y aurait parmi nous un traître! Ah! qu'il soit maudit!

— Oui, Pierre, il y aura un traître, mais ne le maudis pas. D'ailleurs il y aura aussi un apostat qui me reniera.

— Ah! celui-là aussi...

— Non, Pierre, ne maudis ni le traître ni le renégat! Dieu leur tendra les bras à tous les deux. L'un d'eux s'y précipitera en larmes en demandant pardon. L'autre fuira la miséricorde...

De nouveau le Sauveur étendit les bras en croix.

A ce moment, le sommet du Calvaire parut tout illuminé. Jésus, dans sa robe blanche, se tenait debout, les yeux levés vers le ciel. Très doucement, très tristement, mais d'une voix distincte qui résonna au loin dans le vallon, il dit de nouveau :

— Je te salue, ô croix, unique espérance!

Et tout à coup, pour la seconde fois, un grand cri, un cri de femme retentit dans la nuit.

— Rentrons, dit Jésus.

Pierre se retournait de temps en temps : il croyait voir les ombres des suppliciés danser sur la roche nue avec leurs croix.

Marie-Madeleine avait reconnu et entendu Jésus : c'était encore elle qui avait poussé ce cri de détresse.

— Rentrons, dit-elle à Marie, c'est un lieu maudit.

— Non, dit la mère de Dieu, c'est un lieu béni.

Et seule, intrépide elle s'avança vers la cime du Calvaire ; elle tomba à genoux, baisa la terre, se mit à pleurer et dit à son tour :

— Je te salue, ô croix, unique espérance !

XL

LA PANTHÈRE DE GALILÉE

Le jour suivant, dans la matinée, Caïphe parlait avec plusieurs de ses intimes du départ de Jésus pour la Galilée.

— Ah ! dit l'un d'eux, si Hérode a tué Jean-Baptiste, est-ce qu'il ne pourrait pas...

— Nous débarrasser de Jésus, veux-tu dire? Hum ! cher ami, tu as là une brillante idée. Il faudra voir. Je dois aller moi-même prochainement en Galilée. Je tâcherai de parler au Tétrarque.

Au commencement de février, les deux pontifes étaient installés dans leur délicieuse villa de Corozaïn. Nathan vint les voir dès le premier jour. Caïphe lui fit part de ses projets.

— Hérode? répondit le marchand. Non, je ne crois pas qu'il entre dans nos vues. J'ai causé avec lui il y a huit jours, et, comme je lui parlais

de Jésus, il m'a répondu : « Oh ! celui-là ne m'inquiète guère. Je sais qu'il ne fait pas de politique et qu'il conseille au peuple de payer le tribut et les impôts. Il a refusé de se laisser proclamer roi par quelques exaltés et ne songe pas à jouer le rôle d'un Messie guerrier. Tout cela est très méritoire. Je le laisse donc continuer à prêcher d'innocentes béatitudes qui, selon moi, ne révolutionneront pas le monde.

— Qui sait, repartit Caïphe, si par Salomé nous n'obtiendrons pas quelque chose. On dit, il est vrai, qu'elle fait des vœux pour le faux prophète... Mais raison de plus pour essayer de l'en détacher. Si la fille d'Hérodiade venait à passer dans les rangs de l'imposteur, comme Marie-Madeleine, comme Joanna et d'autres riches Galiléennes, quel appoint autrement précieux elle lui apporterait avec son nom, son prestige, sa richesse, sa puissance ! Quel triomphe pour Jésus ! Quel coup pour les pharisiens ! Il faut donc que je tâche d'éclairer la princesse. J'irai la voir bientôt.

Salomé n'était pas aussi indifférente qu'Hérode à la personne et à l'œuvre de Jésus. Elle avait souhaité unir sa destinée à celle du Thaumaturge dans une pensée politique et pour réaliser ses rêves de grandeur. C'est pour cela qu'elle était allée l'entendre plus d'une fois, mêlée à la foule sous un déguisement.

Elle cherchait avant tout son propre intérêt, mais au fond elle éprouvait une secrète sympathie pour Jésus. Aussi revenait-elle chaque fois de ses discours désabusée, attristée de le voir si humble, si éloigné de ses idées de conquête.

Elle reçut Caïphe dans une petite salle, bijou de

luxe et d'élégance. Elle était mise très simplement. Mais elle avait un air de majesté royale qui imposait à tous les visiteurs. Ses grands yeux verts, où brillaient des points d'or, intimidaient : ils avaient parfois une douceur féline, puis brusquement, une expression sauvage, terrible. Aussi l'appelait-on tout bas, dans le peuple : la Panthère de Galilée.

Caïphe s'inclina obséquieusement devant elle et lui baisa la main. Puis, après quelques fades compliments sur sa beauté, que Salomé accueillit avec un visible dédain, il aborda le véritable sujet de sa visite.

— Princesse, dit-il, je viens vous prévenir d'un danger qui vous menace vous et votre famille. Jésus trame un complot contre Hérode, contre Hérodiade et contre vous. Voilà trois ans qu'il travaille la Galilée dans le dessein de la soulever contre le Tétrarque et de s'emparer du pouvoir.

— Plût au ciel ! murmura la princesse entre ses dents.

Elle continua tout haut d'un air insolent :

— Qui t'a raconté cette fable ?

— C'est la vérité pure. De plus, il a en horreur Hérodiade et Salomé. Il a même juré de se faire servir certaine tête charmante, au milieu d'un repas, sur le même plat d'or où la tête de Jean-Baptiste fut présentée au Tétrarque.

— Et tu ajoutes foi à ces billevesées ? dit-elle d'un ton narquois. Je te croyais plus perspicace, Caïphe.

Le pontife se mordit les lèvres de dépit.

— Je soupçonne plutôt, ajouta-t-elle de plus en plus moqueuse et acerbe, qu'il se contenterait de ta tête pour l'offrir à Marie-Madeleine.

Caïphe eut envie d'éclater sous ce coup droit. Mais il était au palais, entre les mains d'une princesse barbare, très barbare quoique juive, et qui avait de prompts moyens de se faire respecter, même par un souverain pontife. Il se contint.

— Grand-prêtre, ajouta Salomé, s'il me plaît de tolérer ou de protéger le Nabi, cela me regarde. Occupe-toi du Temple de Jérusalem et non de la Galilée.

— Bien volontiers, répondit Caïphe sur un ton aigre-doux, mais il en est d'autres qui s'en occuperont peut-être à ma place, les Romains.

— Les Romains? Alors, tu vas aller nous dénoncer au gouverneur, comme tu es venu me dénoncer Jésus! Oh! le noble métier!

Ses grands yeux verts aux reflets d'or étincelèrent.

Elle se leva et, d'un geste altier, montra la porte à son interlocuteur :

— Pharisien hypocrite, assassin de femme, délateur, je te chasse : va-t'en.

Et Caïphe, le dos courbé comme sous un fouet, la rage au cœur, sortit.

Quoiqu'elle n'espérât plus beaucoup que Jésus songeât à soulever sa nation contre Rome, Salomé voulut en avoir le cœur net.

Elle avait jadis connu Marie-Madeleine que sa mère faisait venir à toutes les fêtes du palais. Elle s'était liée d'amitié avec la jeune courtisane si élégante. Elle avait appris sa conversion avec stupeur. Le jour de la visite de Caïphe, elle lui envoya un message pour la prier de venir la voir dans une de ses villas, entre Magdala et Tibériade.

Elle reçut son ancienne amie avec une grâce toute royale.

— Myriam, dit-elle, comme tu es changée! Mais permets-moi de te l'affirmer, dans la simplicité de ta robe de laine, tu es plus belle que tu ne l'as jamais été avec tes brocarts précieux et ces colliers de perles qui te seyaient pourtant si bien!

La visiteuse sourit doucement :

— Princesse, dit-elle, je ne sais pas si je suis belle ou laide, et je ne m'en occupe plus. Mes pensées sont maintenant tournées ailleurs.

— Belle enchanteresse, je le sais. Et c'est justement pour te parler de celui qui t'a ainsi transformée que je t'ai fait venir. Dis-moi, comment as-tu charmé Jésus?

— Salomé, le mot dont tu te sers n'est peut-être pas juste ; cependant il est vrai au fond, mais pas dans le sens où tu l'entends. Jésus n'est pas sensible à nos pauvres attraits, mais il est charmé par les âmes, quand il les trouve simples et droites; il les aime quand il les voit souffrir. Et j'ai beaucoup souffert, beaucoup pleuré.

— C'est étrange! Mais ce doit être vrai. Tout le monde le dit. Et c'est bien l'impression qu'il m'a faite. Mais maintenant je voudrais savoir autre chose.

Je te jure que je suis sincère et que je désire son bien. Seulement, j'ai besoin de connaître ses desseins. A-t-il l'intention de relever le royaume d'Israël? Si tu me dis oui, ne crains pas que je le trouve mauvais. Au contraire, j'en serais trop heureuse! Moi aussi, j'ai ce dessein. Mais il me faut pour l'exécuter un aide, un prophète qui soulève la foule comme ton Jésus. S'il le veut, je l'aiderai, je lui donnerai des soldats.

— Maîtresse, je n'ai pas mission pour parler en

son nom. De plus, il ne m'a jamais révélé à ce sujet autre chose que ce qu'il a dit à la multitude. Mais, d'après ses discours publics et d'après les conversations que j'ai eues avec sa mère, je suis sûre, oui, sûre, qu'il n'aspire ni à chasser les Romains, ni à conquérir la Palestine, ni à fonder un empire temporel quelconque.

La princesse fit un geste de découragement.

— Mais alors, dit-elle, qu'est-il venu faire parmi nous?

— Tout d'abord convertir les pécheresses comme moi.

Salomé leva la tête, et ses grands yeux verts aux points d'or se perdirent dans le lointain. Puis bientôt :

— Pécheresse? Toi, Myriam? Oh! oui, un peu, sans doute! Ta beauté a fait battre bien des cœurs et tourner bien des têtes. Mais moi, comment faut-il m'appeler, moi la Saltatrice, moi la meurtrière du Baptiste? Que doit penser de moi l'homme pur?

— Salomé, si tu veux aller à lui, il te recevra avec une douceur si affectueuse, si paternelle, que tu en pleureras, comme moi, d'émotion et de reconnaissance toute ta vie. Il aime les âmes meurtries qui désirent revenir au bien. Il les charge sur ses épaules pour les ramener au bercail de la pureté et du véritable amour?

— Le véritable amour? Est-ce que cela existe? Je ne l'ai jamais rencontré.

— Ni moi non plus avant d'avoir connu Jésus. Maintenant je sais où il est cet amour : c'est celui qui regarde par delà les étoiles.

Les grands yeux verts de Salomé se levèrent vers le ciel et se perdirent de nouveau dans un lointain très vague. Elle soupira.

— Princesse, dit Marie-Madeleine, tu as souffert, tu souffres? Mais il est un consolateur qui sait guérir toutes les plaies du cœur...

Salomé fit un geste de lassitude.

— Laisse, Myriam, laissons ce sujet. Que je souffre ou non, il faut que j'accomplisse ma destinée. Ce n'est pas pour rien que je suis la fille d'une race impure et cruelle, la petite fille d'Hérode le Grand, le massacreur des Innocents, le bourreau de sa famille. Ce n'est pas pour rien que les bateliers de Tibériade m'appellent la Panthère de Galilée. J'en ai eu les instincts, et la bête n'est pas morte en moi.

— Chère princesse, il est dit dans notre grand Isaïe que, sous la main du Messie, les fauves s'apprivoiseront, que le loup habitera avec l'agneau et la panthère avec le chevreau. Jésus te changera en brebis.

— J'en doute, fit Salomé en souriant. Mais je m'intéresse à lui malgré moi. A propos, dis-lui d'être sur ses gardes. Caïphe va le dénoncer aux Romains comme conspirateur et ennemi de César. Qu'il n'aille pas à Jérusalem, dans la gueule du loup pharisien : c'est un loup qu'il ne changera pas. Qu'il reste plutôt dans notre Galilée fleurie, où il sera en sûreté et où je le défendrai au besoin.

— Tu vois bien, ô ma reine, que tu n'es pas si méchante que tu le dis. Dieu te récompensera de ta bonne action.

La Panthère de Galilée regarda longuement Madeleine et deux larmes silencieuses tombèrent de ses grands yeux verts striés d'or.

XLI

PRINTEMPS D'ÂMES

C'était au mois de février de l'an 29. La douceur de l'air, annonciatrice du printemps, faisait éclater les bourgeons, et des milliers de petites fleurs commençaient à étoiler les immenses tapis de verdure de la Galilée.

Les riches Israélites de Jérusalem et de toute la Palestine revenaient en foule dans leurs jolies villas autour du lac. Nous avons vu Anne et Caïphe réinstallés à Corozaïn. Gamaliel était à Magdala, Nathan à Capharnaüm.

Jésus était rentré lui aussi dès les premiers jours de janvier. Mais il n'avait pas de villa. En vain Joseph d'Arimathie avait-il voulu lui en offrir une. Il avait répondu : « Il est écrit que le Fils de l'homme n'aura pas une pierre où reposer sa tête. » Et il passait son temps à parcourir la contrée, évangélisant le royaume de Dieu.

Bien des cœurs, jusque-là réfractaires, s'ouvraient docilement à sa doctrine. C'était un printemps d'âmes, doux et fleuri comme celui qui épanouissait alors la plaine d'Esdrelon. Jamais, dans cette aimable terre, la brise n'avait semblé plus tiède, ni les lins plus bleus ou plus roses, ni les fleurs plus embaumées, ni le lac plus limpide, ni les nuits plus radieuses. On eût dit l'adieu de cette nature

enchanteresse, au plus illustre de ses hôtes qui allait bientôt la quitter. Mais jamais non plus les fleurs de la foi n'avaient jailli plus nombreuses sous les pas du Semeur d'amour et de vérité. A côté de la race de vipères, de plus en plus avide de la manne d'argent et d'or que Jésus ne donnait pas, la race élue grossissait, avide d'un pain meilleur dont elle ne comprenait pas encore la nature, mais qu'elle attendait avec une imperturbable confiance.

Il se formait deux Israëls de plus en plus distincts. Le bon Israël se composait d'abord des Apôtres et des soixante-douze disciples qui prêchaient le royaume de Dieu dans les villages galiléens. Il comprenait encore un groupe de pieuses femmes, petite communauté ambulante qui suivait Jésus dans ses pérégrinations apostoliques et qui subvenait à ses besoins.

Les principales étaient Madeleine et Marthe sa sœur, Joanna, femme de Chusa intendant d'Hérode, Suzanne, Salomé, Marie, mère de Jacques. Joanna, fille adoptive de Nathan, se joignait à elles quand elle le pouvait. Mais le plus souvent elle devait rester à la Villa des Orangers, surtout quand Nathan s'y trouvait, pour vaquer à ses devoirs de maîtresse de maison ; elle s'en dédommageait en faisant de fréquentes visites à la mère de Jésus.

Marie de Nazareth dominait toutes ces pieuses femmes par sa sainteté comme par sa grâce. Elle demeurait ordinairement à Capharnaüm, depuis que Jesus en avait fait le centre de sa prédication. Elle passait son temps dans la prière et les œuvres de charité, accueillant avec Madeleine les pécheresses que la voix du Maître avait touchées.

Jésus pouvait aussi compter sur un groupe d'amis

plus ou moins déclarés en sa faveur, mais qui lui étaient sincèrement attachés, Joseph d'Arimathie, Nicodème, Zacharie, Etienne, Barnabé, Luc le médecin, le Regulus de Capharnaüm, qui méritaient tous l'éloge que Jésus avait décerné à Nathanael, « Voici un bon Israélite, en qui il n'y a point de dol. »

Etienne était le plus ardent et le plus dévoué de tous ces disciples. Aussi quelques-uns s'étonnaient que Jésus ne l'eût pas choisi pour apôtre. Lui-même aurait voulu se consacrer tout entier au service du Nabi. Un jour qu'il était chez la mère de Jésus, il exprimait naïvement ce désir. Marie lui répondit :

— Etienne, Jésus t'aime d'un amour singulier : je le sais, car il m'a souvent parlé de toi. S'il ne t'a pas pris pour apôtre, c'est que tu es un savant, un docteur de la loi. Or il veut que l'Eglise qu'il fonde ait pour piliers des bateliers, des illettrés, sans aucune autorité humaine, afin qu'il soit bien évident que son œuvre est de Dieu seul. Mais il te réserve à toi une part excellente dans la fondation de son Eglise, une couronne de choix ; tu lui donneras une preuve éclatante de fidélité.

— Mère, c'est tout ce que je veux, lui prouver mon amour !

A côté de ces divers groupes, il y avait ceux qu'on aurait pu appeler les Expectants, ceux qui aimaient Jésus, mais qui, incertains de sa mission, attendaient plus de lumière. A leur tête était Gamaliel. Le vieux rabbin voyait ses disciples adhérer à Jésus, et il s'en réjouissait. Mais la clarté qui luisait à leurs yeux n'illuminait pas encore les siens. Il était sincère ; seulement son heure n'était pas venue.

Saul et Etienne étaient ses disciples préférés ; tous

deux étaient très intelligents, très éloquents, très droits, très zélés pour la religion d'Israël, riches natures, mais bien différentes l'une de l'autre.

Etienne avait le cœur tendre, l'âme expansive; c'était un intuitif; du premier coup il s'était attaché à Jésus.

Saul était concentré, raisonneur. Il avait besoin de réfléchir longuement avant de se donner à un homme ou de se rendre à une idée. Mais une fois livré, il ne se reprenait plus. Il creusait son sillon avec une tenace énergie. Il était de la race des grands Juifs, durs à eux-mêmes et aux autres, qui auraient tout sacrifié, même leur famille, et immolé jusqu'à leurs proches parents pour venger l'honneur du Très-Haut.

Ils étaient tous deux de la race élue et appelés à jouer un grand rôle dans l'œuvre de Jésus, mais seulement dans sa seconde période, après le départ du Fondateur.

Saul en était encore bien loin. Dans une lettre qu'il avait écrite d'Athènes à Gamaliel, il disait :

« ... Les sages de la Grèce ne sont pas plus éclairés que ceux de l'Egypte, mais plus orgueilleux peut-être. Combien, en les entendant divaguer sur leurs dieux, je me sens fier de notre admirable religion ! Pourtant leurs poètes et leurs philosophes, au milieu de beaucoup d'erreurs, ont dit des choses sublimes, surtout Pythagore et Platon. Ce matin, j'ai rencontré dans une rue auprès du Parthénon un petit autel avec cette incription : *Au Dieu inconnu !* Ah ! ce Dieu qu'ils ignorent et que nous connaissons, nous autres Juifs, comme je voudrais le leur révéler !

« Je trouve chez eux des croyances remarquables

sur le Messie. Ils attendent un grand homme, un Rénovateur; ils le placent en Orient ; ils ne sont pas éloignés de croire qu'il sera Israélite. Je les entretiens dans cette idée.

« Mais où est-il ce Messie ? Les Prophètes l'annoncent pour notre époque; les Gentils croient qu'il ne va plus tarder. Cependant il ne paraît pas, il semble même reculer. Vous m'avez dit, cher Maître, que vous aviez cru reconnaître plusieurs de ses caractères en Jésus de Nazareth. J'espère que vous êtes revenu de cette idée. Nathan m'a écrit que le prétendu Nabi se montre de plus en plus impie, blasphémateur, ennemi du Temple qu'il prétend détruire, d'ailleurs un homme hésitant, incapable de soulever le peuple, alors que le Messie doit avoir le tempérament et l'allure d'un conquérant... »

Dans sa dernière lettre, datée de Rome, Saul annonçait son prochain retour. Il devait être à Jérusalem pour la Pâque. Il insistait auprès de Gamaliel pour qu'il se déclarât contre Jésus, que ses amis lui représentaient de plus en plus comme un intrigant maudit de Dieu et des hommes.

Gamaliel fut attristé de ces dispositions. Il se promit de partir pour Jérusalem vers le commencement de Nisan afin d'être un des premiers à recevoir son jeune ami et de lui ouvrir les yeux sur les menées des pharisiens.

XLII

A LA SYNAGOGUE

La haine des princes des prêtres contre le Nazaréen devenait de plus en plus audacieuse. Vaine-

ment avaient-ils essayé de le faire assassiner. Vainement avaient-ils cherché à tourner contre lui Hérode et Salomé. Vainement avaient-ils répandu sur lui d'absurdes calomnies. Une grande partie de la foule lui était sympathique, et le groupe de ses adhérents déclarés devenait de plus en plus compact.

Ils crurent mieux réussir en recourant à une mesure rare et grave, qui devait, selon eux, frapper l'imagination populaire et effrayer les disciples du Galiléen. Comme la Pâque approchait, ils excommunièrent Jésus et ses partisans, les déclarant ennemis de la loi, du temple, de la religion d'Israël et indignes d'entrer dans les synagogues.

L'ordre, parti de Jérusalem avec la signature d'Anne et de Caïphe, fut bientôt affiché dans toutes les villes de la Palestine.

Un matin, Marie-Madeleine, Joanna et quelques autres pieuses femmes se rendaient à la synagogue de Capharnaüm pour y prier. Elles ignoraient la sentence d'excommunication.

Le gardien les arrêta à la porte et leur montra une pancarte portant le décret.

Grande fut leur tristesse.

Jamais la doctrine de Jésus ne leur était apparue comme une rupture avec la religion de leurs pères. Jésus avait toujours dit : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. » Elles regardaient son œuvre non pas comme l'abolition, mais au contraire comme la restauration du vrai culte judaïque dégénéré et tombé dans les subtilités et les hypocrisies pharisaïques. Elles se considéraient comme les filles d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme les servantes et les adoratrices de Iahvé. Et voilà que l'autorité suprême de leur religion,

par un acte officiel, les retranchait de la communion d'Israël, les mettait au rang des gentils, et pis encore, au rang des apostats.

Le gardien, les voyant consternées, leur montra dans le vestibule un exemplaire de la Thora, un rouleau sacré enveloppé de velours grenat.

— Femmes, dit-il, si vous voulez jurer sur les Ecritures que vous renoncez à Jesus et que vous le maudissez, vous pourrez entrer et prier.

Marie-Madeleine et Joanna se regardèrent. Le même éclair jaillit de leurs yeux, et elles s'écrièrent :

— Hosannah à Jésus, fils de David, Messie et Libérateur d'Israël !

Elles s'en retournèrent en pleurant, avec leurs compagnes, mais bien décidées à se montrer d'autant plus fidèles au Maître bien-aimé qu'il serait plus persécuté.

Lorsque Silas apprit la nouvelle, il bondit d'indignation, et son idée fut vite arrêtée. Il alla lire l'affiche, rentra chez lui et en prépara une de même dimension. Le soir, il partit avec son ami Joseph : il alla à la synagogue. La rue était déserte. La pancarte était placée un peu trop haut pour qu'il pût l'atteindre. Mais il se haussa sur les épaules de son compagnon appuyé au mur, arracha l'écriteau, et à sa place il accrocha celui qu'il avait préparé, où on lisait en gros caractères : Hosannah à Jésus, fils de David, Messie et Libérateur d'Israël !

Le lendemain matin, Anne et Caïphe qui avaient passé la nuit chez Nathan, se rendirent à la synagogue. Quelle ne fut pas leur rage de voir la nouvelle affiche, qui s'étalait triomphalement à la place de leur sentence d'excommunication ! Un groupe

nombreux commentait le fait, et toutes les opinions se donnaient carrière. Les uns s'indignaient de l'audace des partisans de Jésus; d'autres les approuvaient hautement; plusieurs riaient et plaisantaient. Leur bonne humeur augmenta quand ils virent la figure allongée et la fureur des pontifes, que personne n'aimait.

La mine d'Anne surtout excitait leur gaieté. Un fellah qui venait d'arriver chuchotait : « Attention ! voilà le vieux sorcier qui va avaler ses phylactères ! » En effet, il les froissait dans ses mains d'un mouvement fébrile, comme s'il eût voulu les déchirer...

Caïphe donna au gardien de la synagogue l'ordre de rédiger une nouvelle pancarte et de l'afficher : ce qui fut fait immédiatement.

A ce moment, Joanna et ses amies arrivèrent avec Silas, Joseph et d'autres partisans de Jésus. Le grand-prêtre s'avança pour leur interdire l'entrée.

— Dehors, leur cria-t-il, dehors ! Vous êtes excommuniés, pires que des lépreux !

Marie-Madeleine sortit du groupe des pieuses femmes, et fit trois pas vers Caïphe. Elle le regarda bien en face et lui dit :

— Grand-prêtre, me reconnais-tu?

Caïphe recula épouvanté devant sa victime. Il balbutia :

— Qui es-tu?

— Faut-il te rappeler la caverne du bord du lac au nord de Capharnaüm?

Madeleine parlait très doucement, mais avec tant de dignité, tant d'autorité que la foule se rangea de son côté et se mit à murmurer contre le grand-prêtre Déjà plusieurs chuchotaient : Assassin !

Elle ajouta :

— Nous sommes comme toi, autant que toi les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous avons le droit de prier Dieu dans cette synagogue.

La multitude applaudit. Madeleine entra la première suivie de Joanna et de leurs amis. Les pontifes n'osèrent pas s'y opposer.

Mais Caïphe monta dans une chaire et se mit à expliquer les Prophètes. Il exposa les caractères que le Messie devait avoir selon lui. Puis repliant le rouleau sacré, il s'efforça de montrer que Jésus ne possédait aucun de ces signes et qu'il était le destructeur de la religion, l'ennemi du Temple.

— Voilà pourquoi, ajouta-t-il, nous l'avons excommunié avec ses partisans, et nous avons fait mettre aux portes de toutes les synagogues une pancarte où la sentence est écrite.

— La pancarte, la voilà!

L'homme qui venait de prononcer ces mots, perdu au milieu de l'assemblée, déchira la nouvelle pancarte et en jeta les débris aux pieds de la chaire.

— Misérable, hurla le pontife, viens ici!

— Suppôt de Béelzébuth! glapit Anne, dont les yeux sortaient de leur orbite et qui faillit s'étouffer.

Mais leur stupeur fut plus grande encore que leur rage, lorsqu'ils virent s'avancer droit vers la chaire, le front haut, le regard moqueur, Silas, l'esclave de Nathan. L'émotion de l'assemblée était à son comble. Tout le monde à Capharnaüm connaissait Silas, le sourd-muet. Et c'était lui qui venait de parler, lui qui avait eu l'audace de déchirer l'affiche sacerdotale.

— Arrêtez-le, cria Caïphe, au comble de la rage, ou est le hazzan?

Le hazzan était une sorte de sacristain, gardien

ou ministre subalterne de la synagogue, qui veillait à l'ordre matériel des cérémonies et à la police de la salle.

Il servait aussi d'exécuteur quand le sanhédrin local condamnait quelqu'un à la bastonnade.

Le gardien s'avança.

— Prends ton bâton, lui dit le pontife, et frappe cet impie.

L'ordre n'était pas régulier. Le Hazzan hésitait.

Silas lui dit :

— Comment, Ananias, tu oserais toucher à un disciple de Jésus ,toi que Jésus a guéri comme mol ? J'étais sourd-muet ; tu étais aveugle. Nous lui devons la santé. Tu te tournerais contre lui ? Fais comme moi, crache sur cette pancarte infâme.

Et il cracha sur les débris qui gisaient par terre.

Anne faillit avoir une attaque d'apoplexie.

Il s'affaissa sur un fauteuil, la tête renversée : il était rouge, il soufflait avec bruit, mais tout en murmurant obstinément : Béelzébuth!

Le hazzan aussi se précipita pour secourir le vieux pontife. Celui-ci le repoussa.

— Non, non, dit-il, va-t'en, arrête celui-là.

Le pauvre Ananias ne savait que faire. Caïphe descendit de chaire et s'avança vers Silas pour lui mettre la main sur l'épaule. Marie-Madeleine le devança. Elle prit Silas par la main :

— Grand-prêtre, dit-elle d'un ton sévère, ne touche pas à cet homme, je le prends sous ma protection. Viens, Silas !

Toute la foule approuva d'un long murmure d'admiration ce geste courageux. Caïphe resta comme pétrifié sur place.

Le groupe des partisans du Christ, bien plus

nombreux que les pontifes ne l'avaient cru, se dirigea vers la sortie.

Arrivés sur le seuil de la porte, ils se retournèrent et tous ensemble crièrent :

— Hosannah à Jésus, fils de David, le Messie, le Libérateur d'Israël!

Les grands-prêtres et les pharisiens groupés autour d'eux au fond de la synagogue leur montrèrent le poing avec rage et répondirent:

— Mort au Nazaréen !

XLIII

SOUS LA TONNELLE DES MYRTES

Pendant que cette scène se passait à la synagogue, Jean, fils de Zébédée, qui ne se doutait de rien, était allé à la Villa des Orangers. Il demanda à voir Joanna. Mais, au lieu de la jeune fille absente, ce fut Nathan qui vint le recevoir. Jusque-là il avait toujours évité de causer avec le jeune Apôtre et s'était contenté de le saluer.

— Jean, dit-il, à moins que vous ne préfériez vous asseoir dans l'atrium, je vous propose de causer avec moi un instant dans l'allée des lauriers-roses.

Jean s'inclina et le suivit.

— Mon ami, je sais que vous avez été fiancé avec Joanna. Mais vous n'ignorez pas qu'elle est ma fille adoptive et qu'elle ne peut se marier sans mon consentement. Or, je ne vous cacherai pas que je

m'opposerai à votre union : je ne veux pas pour gendre et pour héritier un partisan du Nazaréen.

— Nathan, dit le jeune homme, je ne sais jusqu'à quel point vous avez le droit de vous opposer à la volonté des parents de l'orpheline, volonté qui devrait vous être sacrée. Mais je vous déclare d'abord que, si je devais l'épouser un jour, je la prendrais pour elle-même et non pour votre héritage que je n'accepterais pas. Je tiens à vous assurer ensuite que je ne donnerai jamais ma main à Joanna ni d'ailleurs à aucune autre femme. Enfin, et je ne crois pas être indiscret en cela, je vous avertis que Joanna, de son côté, ne prendra jamais un mari.

— Oh! oh! dit le marchand, vous vous flattez en croyant que ma fille portera toujours le deuil de votre amour.

— Non, elle n'en portera jamais le deuil, pour cette bonne raison que notre amour n'est pas mort et ne mourra jamais. Nous nous aimons toujours, mais autrement que vous ne le comprenez.

— C'est ce que nous verrons!... Mais voici Joanna qui rentre : je vous laisse avec elle.

Il rentra dans l'atrium. La jeune fille se hâta de rejoindre l'apôtre. Elle lui raconta tout émue la scène qui venait de se passer à la synagogue.

— Pauvre Silas! dit-elle, il a été vaillant. Mais je redoute pour lui la colère des pontifes et celle de mon père. Je viens de lui proposer de fuir; il n'a pas voulu. « Je veux, m'a-t-il dit, prouver que j'aime Jésus. »

— Nous aussi nous l'aimons, n'est-il pas vrai, Joanna? Te rappelles-tu notre entretien de l'an dernier sous la tonnelle des myrtes?

— Oh ! Jean ! si je me le rappelle ! J'ai fait ce jour-là le plus grand sacrifice de ma vie, car je t'aimais de toute mon âme. Mais je l'ai fait avec bonheur. Et j'allais justement renouveler tout à l'heure mon vœu de virginité à la synagogue, car c'en est aujourd'hui l'anniversaire. Veux-tu faire un petit pèlerinage à la chère tonnelle?

— Certes ! J'allais te le proposer. Je m'y reporte souvent en esprit.

— Moi j'y vais tous les jours prier pour toi, afin que tu sois digne du Maître et que tu grandisses par son amour.

La tonnelle était en fleurs, tout embaumée. Les jeunes gens s'assirent à la même place que l'année précédente, regardant la mer. De blanches colombes accoururent vers Joanna ; elle avait coutume de leur donner à manger dans sa main. Elle les caressait doucement.

— Jésus aime ces jolies petites bêtes, dit Jean, et souvent il me dit : « Jean, tu es le fils du tonnerre, quand seras-tu le fils de la colombe? »

Oh ! lui, il est bien le fils de la colombe, l'être pur et doux. Jamais il n'a été plus attaqué, et jamais il n'a été plus calme, plus souriant. Mais il me semble que, depuis quelque temps, son sourire est voilé de tristesse. Il nous parle de sa mort, il nous dit qu'il n'a plus longtemps à rester avec nous. Comment nous quittera-t-il ? Je l'ignore. Mais si mon pressentiment est vrai, je crains un dénouement tragique et prochain.

— C'est impossible, mon ami, il n'a pas achevé son œuvre ; il n'a rien fondé. Qu'allons-nous faire sans lui ? Il est l'âme de notre petite communauté. Si l'âme part, c'est la mort.

— C'est ce qu'il me semble. Pourtant il a l'air de dire que sa disparition est nécessaire pour le développement de son œuvre... Il va partir dans deux ou trois jours pour Jérusalem où il veut célébrer la Pâque. J'ai bien peur que les Pharisiens n'en profitent pour le faire mourir.

— Jean, vous méfiez-vous assez de Judas?

— Hélas! Je ne sais ce qu'il prépare; mais depuis un an, il ne semble plus de cœur avec nous. Il s'absente souvent. C'est surtout quand il est près de lui que Jésus est triste. Et cependant le Maître lui témoigne une bonté extraordinaire.

— Jean, je dois te le dire, j'ai longtemps soupçonné Judas de vous trahir, mais je n'avais pas de preuves. Depuis quelque temps, j'en ai. Je les tiens de Silas. L'an dernier, le malheureux promit à Caïphe et à Nathan d'empoisonner le Nabi. Je ne sais s'il a tenté d'exécuter son dessein.

— Ah! tu m'expliques une scène qui était restée pour moi une énigme! A l'époque que tu dis, Judas se trouva mal un jour en voyant Jésus partager un pain pour nous le distribuer. Mais le Maître lui dit : « Ne crains rien ; ce que tu redoutes n'arrivera pas. Ceux qui me servent sont à l'abri du poison. » Evidemment ce pain était empoisonné et l'idée de le manger épouvantait l'empoisonneur. C'est horrible, n'est-ce pas, mais, puisque le maître sait tout, nous n'avons rien à dire!

— Sans doute, mais il nous est permis de protéger sa vie. Jean, promets-moi de veiller sur lui.

— Je donnerais mon sang pour le sauver. Mais toi, ma chère Joanna, promets-moi de veiller sur sa mère. Jésus sait combien je la vénère et je l'aime. Il me l'a recommandée ; mais il pensait évidem-

ment à toi, car je ne puis être toujours avec Marie comme toi. Jésus veut avoir cette année sa mère et tous ses amis à Jérusalem pour la Pâque. Il y tient beaucoup. Il me l'a répété plusieurs fois. D'ailleurs Marie le sait. Tu vas donc la prendre avec toi et l'emmener à Jérusalem.

— C'est entendu, Jean, nous veillerons toi sur le Fils, moi sur la mère. Comme il nous sera doux de nous dévouer pour eux, n'est-ce pas?

— Oui, chère sœur, et jusqu'à la mort, suivant ta devise qui plaît à Jésus.

— Oh ! oui, jusqu'à la mort!

XLIV

LE MUET QUI PARLE

Tandis que Jean et Joanna se promettaient ainsi de se dévouer pour leur Maître, une conversation bien différente se poursuivait tout près d'eux dans le même jardin.

Judas en effet, qui lui aussi ignorait encore l'affaire de la synagogue, était venu rendre visite à Nathan. Il le rencontra au moment où celui-ci, venant de quitter Jean et Joanna, se dirigeait vers l'atrium. Au lieu d'y entrer, comme la matinée était délicieuse, ils allèrent se promener dans l'allée des lauriers-roses que les deux jeunes gens venaient de quitter pour se rendre sous la tonnelle.

— Maître, dit l'Iscariote, le mois de Nisan ap-

proche, nous ne sommes plus séparés de la Pâque que par trois semaines. Les princes des prêtres, en villégiature au lac, vont bientôt retourner à Jérusalem pour préparer la fête. Ils ne veulent pas laisser passer, comme l'an dernier, l'occasion qu'elle leur présente d'écraser leur ennemi. Mais ce sera une grande bataille, et ils ont besoin de l'aide et des lumières de tous leurs amis. Aussi ils vous prient de venir au plus tard vers le premier de Nisan afin de tout concerter.

— C'est entendu, j'y serai. Il faut en effet en finir avec cet imposteur. Il séduit tout le monde ; il m'a pris Joanna, je ne serais pas étonné que mes domestiques fussent bientôt gagnés à sa cause. Quand partez-vous ?

— Dans quelques jours. Mais Jésus va lentement et en zigzag ; nous nous arrêterons en Samarie, nous obliquerons vers le Jourdain ; nous visiterons Jéricho...

— Il importe que tu nous tiennes au courant de ce que fera ton maître. Tu nous enverras de fréquents messages. Mais pour cela il te faudra un messager. Aussi je vais te prêter mon esclave de confiance, le plus sûr de tous, Silas. Il est nécessairement discret, comme sourd-muet ; mais il est aussi fidèle et dévoué, et tu peux compter sur lui. Je vais l'appeler tout à l'heure.

Ils continuèrent à deviser quelque temps. Judas racontait les derniers miracles du Rabbi, lorsque Nathan aperçut Silas qui rentrait.

Le pauvre esclave, en revenant à la villa, savait très bien ce qui l'attendait : il n'ignorait pas que Nathan, en apprenant ce qu'il avait fait, se mettrait dans une violente colère et lui ferait subir la tor-

ture. Il pouvait s'enfuir. Il préféra donner une preuve d'amour à son Bienfaiteur en souffrant pour lui.

Nathan lui fit signe de venir. Sur les tablettes de l'esclave, il écrivit l'ordre d'accompagner Judas et de lui obéir en tout.

Silas avait consenti depuis un an à se taire afin de sauver Jésus; mais l'idée de devenir, fût-ce pour quelques semaines, l'esclave de Judas et de trahir Jésus, fût-ce en apparence, le révolta. Il pensa qu'il était temps d'éclater. Il regarda Nathan bien en face et, d'une voix vibrante, il répondit : *Non !*

Nathan recula stupéfait. Quoi ! son esclave parlait ! Donc il entendait ! Mais alors il avait tranquillement écouté les complots ourdis contre Jésus. N'avait-il pas trahi les conspirateurs ? Et cette supercherie n'expliquait-elle pas certaines choses, entre autres la connaissance qu'avait le Nabi de tout ce qu'on tramait contre lui ?

— Silas, dit-il d'un air sévère, qu'est-ce que cela ? Tu parles ! Tu entends ! Et tu ne me le disais pas !

— C'est Jésus qui m'a guéri.

— A quelle époque ?

— Il y a un an : le jour de la manne,

— Alors, misérable, le soir de ce jour, tu as entendu ce que nous disions dans la barque ?

— Oui.

— Et tu le lui as rapporté ?

— Oui ; mais il le savait déjà !

— Allons donc ! il a feint de le savoir. C'est toi qui l'as sauvé !

— Et c'est moi peut-être qui ai arrêté la barque net devant l'écueil où nous allions périr ?

C'est moi qui ai chassé le poison du pain que le traître Judas a voulu lui faire prendre ?

C'est moi qui me suis guéri ?

C'est moi qui ai multiplié les pains?

— Non, malheureux, mais c'est le diable, ton père à toi et son compère à lui? Ainsi donc tu ne veux pas aller avec Judas? Tu ne veux pas nous servir contre Jésus ?

— Non.

— Réfléchis à ce que tu dis. Tu vas être châtié.

— Je serai fidèle à Jésus jusqu'à la mort.

— Eh bien ! mon ami, tu en sais trop long. Je vais défaire le miracle de ton Nabi, ajouta-t-il en ricanant. Oui, tu vas redevenir sourd et muet. Je te ferai jeter dans une oubliette où tu n'entendras et ne diras plus jamais rien.

A ce moment Caïphe parut à la grille de la villa. Il était dans une terrible colère. Il accourut vers son ami.

— Nathan, dit-il, je te dénonce un traître, un impie, un sacrilège...

Et il raconta la scène de la synagogue. Silas le regardait d'un air moqueur.

— Veux-tu baisser les yeux, dit Nathan.

L'esclave répondit ironiquement :

— Alors, ce n'est pas assez de me rendre sourd et muet, tu veux aussi que je sois aveugle.

Blême de colère, Nathan le frappa au visage.

— Tu le sauras bientôt, insolent!

Et il appela ses esclaves nègres.

— Attachez ce scélérat à un arbre et caressez-le avec vos lanières.

On dépouilla à moitié le pauvre Silas, et on le flagella jusqu'au sang.

— Assez, dit Nathan... Silas, je suis bon. Je consens à te pardonner, si tu veux faire des excuses

à Caïphe et à Judas et si tu renonces au faux Messie qui t'a séduit.

Silas leva les yeux au ciel :

— O mon Dieu ! dit-il, comment serais-je assez misérable pour trahir celui qui m'a rendu l'ouïe et la parole et qui a éclairé mon âme.

— Malheureux ! C'est ta mort que tu signes. Bardach, conduis-le dans le dernier cachot, celui qui s'ouvre par en haut. Chaque matin, on lui descendra, par ce trou, de l'eau et du pain.

Du pain, Silas, du pain tombant de la voûte; tu pourras, si tu veux, te figurer que c'est la manne promise par ton faux prophète.

Et, ravi de sa plaisanterie, il eut un gros rire satisfait.

— Seigneur Jésus, soutenez mon âme, dit l'esclave.

— Courage, Silas ! dit une voix de femme.

C'était Joanna qui passait dans l'allée voisine avec Jean.

Jean dit à son tour :

— Silas, Jésus saura ce que tu as fait et souffert pour lui.

— Fils de Zébédée, dit Nathan, viens-tu pour me braver chez moi ? Sors d'ici ; je ne veux plus voir les disciples du Nazaréen.

— Tu ne veux plus voir ses disciples, répliqua Jean ; mais pour qui parles-tu ? Pour moi ou pour Judas?

Et, regardant son collègue en face :

— En effet, Judas, dit-il, ta place n'est pas ici.

L'Iscariote frémit de dépit.

Jean se dirigea vers la grille.

XLV

LE CACHOT

Toute la maison connut bientôt la scène qui venait de se passer. Joanna en fut douloureusement affectée. Silas l'esclave était depuis un an, pour elle, un frère dans la foi. C'était de plus un confident dévoué, toujours prêt à risquer sa vie pour Jésus, pour les amis de Jésus et surtout pour Joanna. Il avait un attachement profond, respectueux, pour la vaillante jeune fille.

Celle-ci résolut immédiatement de délivrer le prisonnier. Mais comment faire? Bardach, méchand et cupide, détestait son captif. De plus c'était l'âme damnée de Nathan, dont il cherchait à gagner les bonnes grâces, en flattant ses passions, en secondant ses haines ; impossible d'apitoyer cette brute; impossible de le corrompre à prix d'or.

La jeune fille songea à Joseph, l'ami de Silas, et qui lui aussi servait Jésus avec toute son âme. Habile, ingénieux, il saurait bien trouver un moyen de tromper la surveillance du nègre et de faire évader son compagnon.

Mais elle le chercha vainement. Nathan avait-il soupçonné que Joseph chercherait à délivrer son ami ? On l'eût dit, car il avait, le jour même, fait partir le jeune garçon comme serviteur d'un de

ses agents en inspection à travers la Samarie, avec ordre de le rejoindre à Jérusalem pour la Pâque.

Joanna chercha alors à s'emparer des clefs du cachot. Mais le trousseau n'était pas à sa place ordinaire. Evidemment le maître s'était méfié. Joanna se désolait : elle devait partir le lendemain matin pour la ville sainte. Elle ne voulut cependant pas se résigner à ne rien faire.

Dans l'après-midi, elle alla trouver Marie, qui devait partir avec elle. Elle lui raconta l'aventure du pauvre Silas. La mère de Jésus eut des paroles de tendresse pour le cher disciple qui rendait ainsi le premier témoignage à son fils.

— Dis-lui bien que je prierai pour lui et qu'il sera bientôt libre. Il doit être à Jérusalem pour la grande semaine des Azymes. Jésus m'a dit qu'aucun de ses amis n'y manquerait cette année, et il a insisté sur ce mot : aucun.

— Mère, savez-vous pourquoi ? Est-ce le moment qu'il a choisi pour proclamer sa royauté ?

— Mon enfant, sa royauté n'est pas de ce monde. Sa pourpre ne ressemblera pas à celle des rois. Sa couronne ne sera pas en or... Hélas ! Hélas ! mon fils, mon Jésus, quel glaive de douleur vous allez enfoncer dans le cœur de votre mère !

Joanna était tout émue.

— Prions, ma fille, dit Marie, prions pour que Dieu nous soutienne dans cette heure terrible.

Elles se mirent à genoux.

— Seigneur, je vous offre mon fils, votre Agneau immaculé. Quant à moi, frappez-moi : je suis votre humble servante, qu'il me soit fait selon votre volonté !

Joanna s'en retourna en pleurant. La nuit suivante,

elle attendit que tout le monde fût couché dans la villa. Elle savait que Bardach, récompensé par son maître, avait bu copieusement. Elle passa devant sa chambre et s'assura qu'il cuvait son vin en dormant à poings fermés. Elle s'avança alors vivement vers le cachot.

Ce cachot, comme la prison Mamertine de Rome, n'avait qu'une ouverture, pratiquée au milieu de sa voûte. C'était par elle qu'on descendait le prisonnier et qu'on lui jetait sa nourriture. Elle était fermée par une grille à gros barreaux de fer, à travers lesquels il était facile de communiquer avec l'intérieur.

— Silas, dit-elle, m'entends-tu ?

— Quoi ! maîtresse, c'est vous !

— Parlons bas, mon pauvre ami, de peur d'être surpris. Prends confiance. La mère de Jésus t'envoie sa bénédiction ; elle m'a chargée de te féliciter et de t'encourager ; elle prie pour toi. Quant au Maître, Jean a dû lui raconter ce qui t'arrive. D'ailleurs il sait tout. Il sera content de toi. Il t'aimera plus que jamais. Tu te rappelles sa parole : Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice !

— Maîtresse, soyez bénie pour votre bonté. Votre parole est plus douce pour moi que l'eau fraîche qui m'est refusée. Dites bien au cher Maître que je suis heureux, oui, très heureux de souffrir pour lui, que je l'aime et l'aimerai toujours.

— Jusqu'à la mort ?

— Oui, certes !

— C'est bien, Silas. Cependant nous devons faire nos efforts pour te sortir de là. Il faut que tu continues à servir le Rabbi, qui va courir de grands dangers, peut-être mourir, j'en ai peur. Ici je ne

puis rien pour toi. Je n'ai pas la clef. Bardach te hait. Joseph est absent depuis midi, et demain matin je pars pour Jérusalem. Ton geôlier restera seul à garder la maison. Mais je t'enverrai Joseph dès que je le rencontrerai, et je suis bien sûr qu'il te délivrera.

Un bruit de pas retentit. Joanna, effrayée, se releva brusquement. Elle aperçut une lueur rougeâtre dans le couloir par où elle était venue. Elle crut que c'était Bardach qui faisait sa ronde, une lanterne à la main. Aussi s'enfuit-elle rapidement vers l'issue opposée, souleva une portière et attendit un instant pour voir ce qui se passait.

L'individu s'avançait à pas de loup : arrivé près du trou de l'oubliette, il regarda autour de lui, écouta quelques instants si personne ne venait, puis se pencha sur l'ouverture grillagée et se mit à parler tout bas au prisonnier.

— Ce n'est pas Bardach, se dit Joanna. Mais qui cela peut-il être? Et que dit-il à Silas?

Elle était trop éloignée pour entendre. Aussi se proposait-elle d'attendre le départ du mystérieux visiteur pour demander son nom au prisonnier, lorsqu'elle vit un autre individu, lui aussi muni d'une lanterne sourde, venir du côté opposé d'un pas mal assuré et titubant. Cette fois, c'était Bardach.

Celui qui parlait à Silas éteignit sa lampe, se releva prestement, se glissa sans bruit le long du mur à la rencontre du veilleur qui ne l'apercevait pas dans l'obscurité, puis brusquement se jeta sur lui et d'un vigoureux croc en jambe l'envoya rouler par terre avec sa lanterne, et il disparut.

Qui était-ce? Joanna était de plus en plus intriguée. Etait-ce par hasard Joseph qui était revenu

à la faveur des ténèbres pour sauver son compagnon ?

Bardach, plus mort que vif, mais furieux, se releva, se demandant si ce n'était pas son prisonnier qui l'avait renversé et s'était échappé. Il ralluma sa lanterne, s'avança vers le soupirail du cachot et appela Silas. Celui-ci ne répondit pas.

Très inquiet, le nègre prit son trousseau de clefs pour ouvrir la grille et mieux explorer l'intérieur à l'aide de sa lanterne. Il était penché sur le trou béant, projetant son faisceau lumineux dans tous les coins et recoins du cachot, lorsque tout à coup une main d'acier s'abattit sur lui et le poussa vigoureusement dans le trou.

Il tomba et resta étourdi sur le sol de la prison. Mais celui qui l'avait précipité dit au prisonnier :

— Dépêche-toi, voici une première corde : ligotte fortement Bardach.

Silas n'eut pas de peine à maîtriser son geôlier encore à moitié ivre, et tout meurtri, presque assommé de sa chute.

— Et maintenant, voici une autre corde. Attache-la sous tes aisselles ; je vais te hisser.

Ainsi fut fait.

Les deux hommes regardèrent autour d'eux. Tout à coup une tenture se souleva et une forme blanche parut.

— Ne craignez pas, dit une voix bien connue. C'est moi, Joanna, j'ai tout vu. Bravo, Joseph ! Mais comment es-tu ici ?

— J'ai quitté l'agent frumentaire sous prétexte d'une course à faire. Je suis revenu ici il y a environ une heure. Maintenant, Silas et moi, nous n'avons qu'à nous cacher jusqu'au triomphe du

Maître. Mais notre disparition ne sera ni longue ni inutile. Nous allons parcourir la Galilée, réunir les amis de Jésus et les emmener à Jérusalem pour le proclamer roi.

— Braves amis, dit Joanna, au revoir et que Dieu et son ange vous accompagnent!

Silas s'avança vers le trou et dit au nègre :

— Courage, l'ami; une autre fois, tâche de boire un peu moins sec!

Le lendemain matin, Nathan, ayant appris d'un serviteur que Bardach était dans le cachot à la place du prisonnier, entra dans une fureur effroyable. Il se perdait en conjectures sur l'auteur de ce coup audacieux. Il ne soupçonna pas un instant Joseph, qui devait être bien loin, mais un bandit soudoyé par Jean... ou peut-être, qui sait? Jésus de Nazareth lui-même. Cet homme était capable de tout!

Mais furieux contre Bardach, dont on lui raconta l'ivresse, il ordonna à un autre de ses nègres, Michol, de le laisser dans le cachot à la place de celui qu'il n'avait pas su garder.

XLVI

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Quand Joanna arriva à Jérusalem, elle apprit avec douleur que Lazare était gravement malade à Béthanie. Marthe et Marie avaient bien fait pré-

venir Jésus; mais celui-ci, au grand étonnement de tout le monde, loin d'accourir, s'attardait en Galilée et semblait indifférent au sort du moribond et au chagrin des deux sœurs. Il était encore éloigné de la ville sainte, dans les environs de Sichar, en Samarie, quand Lazare mourut.

Nathan était un vieil ami du défunt. Il alla pleurer sur son cadavre et assister aux funérailles. Le lendemain, il dit à Joanna :

— Que fait donc Jésus? Ses partisans annonçaient bruyamment qu'il allait accourir et guérir Lazare. Pourquoi n'a-t-il même pas paru? Est-ce que cette maladie ne rentrait pas dans sa spécialité? Est-ce qu'il n'aurait plus confiance en lui-même? Ah! Ah! je soupçonne quelque chose d'intéressant. Dans les débuts, on ne l'observait pas de si près, et il a pu, surtout en Galilée, où les paysans sont simples et grossiers, en imposer à la foule par d'habiles supercheries. Mais maintenant et ici en particulier, des milliers d'yeux sont braqués sur lui. Il a peur, il craint d'être découvert, confondu... Ah! Ah! il est bien fini, ton héros!

— Père, comment pouvez-vous parler ainsi? Vous oubliez qu'en Galilée il n'y a pas eu que des paysans grossiers autour de lui, que vous-même avec Caïphe, Anne, Gamaliel et des centaines de scribes et de pharisiens, vous avez assisté de près à ses miracles. Vous l'avez vu guérir des hommes que vous saviez lépreux, paralytiques, aveugles, sourds-muets? Comment expliquez-vous qu'il ait fait parler Silas? Est-ce une supercherie, cela?

— Est-ce que je sais moi? Silas a bien feint la surdité avec moi depuis sa prétendue guérison. Qu'est-ce qui m'assure qu'il n'avait pas commencé

plus tôt, qu'il n'a pas toujours été de connivence avec lui.

— Père, ce que vous dites là me renverse. N'est-ce pas vous qui avez acheté Silas en Syrie, il y a plus de dix ans, alors que ni lui ni vous ne connaissiez Jésus? Il ne l'avait jamais vu. Persisterez-vous à dire qu'ils étaient de connivence?

Et puis comment le Nabi a-t-il pu multiplier cinq pains et en nourrir des milliers d'hommes. Ne l'avez-vous pas vu? Est-ce encore une supercherie?

— Est-ce que je sais? Est-ce que je sais? répondit Nathan poussé dans ses derniers retranchements. Mais ce que je constate c'est que maintenant c'est fini de tous ses beaux miracles. La mort de Lazare sera son coup de grâce.

— Comme vous raisonnez, Père! Jésus n'est pas tenu de guérir tous ses amis : ce serait le bouleversement de toutes les lois de la Providence. Il ne l'a jamais promis. Il nous a toujours dit, au contraire, que ses miracles étaient des exceptions, qu'il ne nous empêcherait pas de mourir et qu'il mourrait lui-même. Il fait ses prodiges quand il lui plaît, et ne m'avez-vous pas dit qu'il venait d'en accomplir de nombreux en Samarie, ces derniers jours?

Enfin, si Jésus était fini, comme vous le dites, pourquoi ses ennemis en voudraient-ils à sa vie? Vous le savez bien.

— Que veux-tu dire? Crois-tu que je conspire contre Jésus? C'est Silas sans doute qui t'a fait ce mensonge?

— Père, Silas n'est pas un menteur.

— C'est un misérable, un hypocrite!

— C'est un vaillant, un homme loyal... Pour moi, je ne sais pas ce que Jésus compte faire. Mais je serais bien étonnée s'il ne nous réservait pas quelque surprise qui fera grincer des dents ses ennemis. On dit qu'il arrive ce soir ou demain. Attendez !

Deux jours, trois jours se passèrent sans que le Nabi parût.

Le jour suivant — c'était le premier du mois de Nisan — Nathan était allé de bonne heure au Temple pour fêter la néoménie, — sacrifice de la nouvelle lune.

Il en sortait et se trouvait sur le parvis des gentils, lorsqu'il remarqua un mouvement inusité dans la foule. Le nom de Lazare était sur toutes les lèvres. On se précipitait vers les portes orientales qui donnaient sur la vallée de Josaphat. Le marchand allait interroger un passant, lorsque Joanna accourut vers lui, en grande hâte, essoufflée, les joues colorées.

— Père, dit-elle, venez vite. Lazare est ressuscité !

— Que dis-tu ? Tu es folle. L'as-tu vu ?

— Non, mais tout le monde affirme la chose.

— Tout le monde radote ! J'ai vu et touché le cadavre. J'ai assisté aux funérailles. J'ai vu sceller la pierre du tombeau. Notre pauvre ami est pourri, bien pourri sous terre !

— Si cependant vous le voyez debout, si vous le voyez parler ?

— Tu déraisonnes, te dis-je ! C'est une de ces fables absurdes, nées d'une illusion, d'une plaisanterie ou d'un mensonge, que l'on colporte dans la foule et que l'on a ensuite bien de la peine à déraciner.

— Eh bien, père, le meilleur moyen de déraciner cette fable, c'est d'aller voir la réalité. Venez, vous confondrez, vous triompherez; vous ne pouvez refuser cela.

— Mais, insensée que tu es, Jésus n'est même pas encore arrivé. Il est en Samarie, tout au plus à Jéricho. Je l'ai appris par une lettre, datée d'hier matin, de mon ami...

— De qui?

— D'un de mes amis...

Nathan en avait trop dit et le regrettait. Joanna devina qu'il s'agissait de Judas : l'apôtre jouait le rôle d'espion et de correspondant avec les ennemis de Jésus.

— Eh bien, père, la prévision de votre ami ne s'est pas réalisée. La preuve que Jésus est bien arrivé c'est que le voici. Voyez-le là-bas, qui entre sous le portique de Salomon. La foule l'acclame. Ecoutez l'hosannah qui monte; voyez les fleurs qu'on jette sur son passage. Tenez, il s'arrête, on dirait qu'il va parler : un rayon de soleil tombe sur son front. Regardez; il est divin!

— Malheureuse, tu blasphèmes!

Cependant Jésus n'avait rien dit : il venait de pénétrer dans le parvis intérieur. La foule au contraire se précipitait au dehors. Elle courait à Béthanie : Nathan, moitié par curiosité, moitié cédant à la pression de Joanna, se joignit au courant populaire. Les rues étaient noires de monde; noires de monde, les pentes qui dévalaient vers le Cédron. On croisait des gens qui revenaient de Béthanie. L'émotion était à son comble. Les pharisiens allaient eux aussi, épouvantés par la nouvelle, espérant cependant jusqu'au dernier moment qu'elle était

fausse et que tout allait s'expliquer à la confusion de l'imposteur.

Mais non, la résurrection était évidente, foudroyante pour les ennemis du Nabi. Lazare était debout dans son jardin, causant avec ses amis, répondant aux questions de la foule.

Marthe et Marie coururent au devant de Joanna, toutes joyeuses. Elles présentèrent leur amie et son père à Lazare, qui tendit la main à Nathan.

Celui-ci, en sentant dans sa main cette main qu'il avait vue inerte, froide, quelques jours auparavant, frissonna des pieds à la tête. Il examina le visage de Lazare, sa voix.

— C'est toi ! dit-il, c'est bien toi !

— Mais oui, c'est moi ! Oui, cette chair que tu touches était, il y a quelques heures, pourrie, rongée, nauséabonde. Comment est-elle revenue à la vie, à la santé ? Jésus seul pourrait te le dire ; moi je n'en sais rien !

Les pharisiens, les scribes, les sadducéens constatèrent pareillement le miracle. Anne et Caïphe vinrent à leur tour. Tous avaient vu Lazare mort. Tous lui sourirent, le félicitèrent et affectèrent la joie la plus vive. Au fond, ils éprouvaient une stupeur, une épouvante atroce, une rage incommensurable. Au lieu de se rendre à la divinité du Christ, ils ne virent dans ce prodige qu'une chose, le triomphe d'un ennemi qui pouvait les écraser, s'il le voulait.

Nathan était sur le point de se retirer. Joanna le prit à part.

— Je vais rester avec mes amies Marthe et Marie, que l'émotion, la joie et la fatigue ont brisées. Mais

vous, père, que dites-vous ? Etes-vous convaincu que Jésus a ressuscité Lazare ?

— Il serait difficile de le nier.

— N'est-il pas le Messie ? Comment expliquer le fait autrement ?

— Est-ce que l'on sait ? Qui peut dire jusqu'où va le pouvoir d'un homme et si c'est Dieu ou le démon qui l'assiste?

Des larmes vinrent aux yeux de l'orpheline. Elle comprit que ce pauvre cœur, rongé d'ambition et de jalousie, se fermait pour toujours à la vérité. Elle tenta un suprême effort.

— Père, restez, dit-elle, je vous en supplie. Jésus va revenir ici pour midi. Vous causerez avec lui. Vos derniers doutes se dissiperont. Dites, le voulez-vous ?

Le visage du pharisien s'assombrit ; son regard devint dur, méchant.

— Non, dit-il.

Et il rejoignit ses amis, qui s'éloignaient pour rentrer à Jérusalem.

XLVII

LE PSAUME TRIOMPHAL

En quittant Béthanie, les princes des prêtres et les pharisiens étaient consternés. Ce Jésus était décon-

certant. Au moment où on croyait le tenir, il échappait au réseau des intrigues et des conspirations et montait aux yeux des foules dans une apothéose de miracles.

— La résurrection est certaine, disait Anne, mais c'est Béelzébuth qui l'a opérée par l'intermédiaire de son lieutenant.

— Radoteur ! ne put s'empêcher de dire Nathan.

Caïphe lui-même haussa les épaules en entendant l'éternelle réflexion de son beau-père.

— Ce qui est certain, dit-il, c'est que nous avons reçu un soufflet. Notre autorité est en péril ; le Temple est en péril ; la nation est en péril : notre vie même n'est plus en sûreté. Si Jésus lâche la foule contre nous, nous sommes perdus. L'an dernier, après la multiplication des pains, elle voulut le faire roi. Il refusa et se cacha, sans doute parce qu'il ne se jugeait pas encore prêt, pas assez fort. Mais maintenant la Judée entière, aussi bien que la Galilée, est enthousiasmée de sa personne. C'est de la folie. On crie de tous côtés : « C'est le Messie ! C'est le Fils de Dieu ! C'est le roi d'Israël ! Portons-le en triomphe dans les rues de Jérusalem. » Tenez, regardez là-bas !

Caïphe se trouvait alors avec ses amis au sommet du mont des Oliviers. Il montrait du doigt sur le versant opposé, sortant de la porte orientale du Temple de Jérusalem, une foule énorme, entourant Jésus et criant : « Hosannah au Fils de David ! Vive le roi d'Israël ! » On se ruait à ses pieds pour les embrasser. Le cortège dévalait lentement le long du chemin qui va du Temple au torrent du Cédron. De leur côté, les pharisiens descendaient la pente du mont des Oliviers, qui aboutit également au

même torrent. Les deux groupes allaient donc se trouver face à face sur le petit pont.

C'était une habitude chez les Juifs, dans les circonstances solonnelles, de chanter en marchant, certains psaumes appelés *psaumes graduels*. D'ailleurs, partout et toujours, ils trouvaient dans la poésie de David l'expression inspirée de leurs sentiments : et parfois on remarquait, entre leur situation et le texte sacré, des coïncidences et des harmonies étonnantes.

Après avoir laissé la foule, joyeuse et bavarde, donner libre cours à ses impressions, Jésus fit un signe à ses Apôtres ; ceux-ci crièrent : « Taisez-vous ! Le maître va entonner un cantique. »

La voix du Nabi s'éleva forte, vibrante :

— *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.*

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.

— Ecoutez, dit Caïphe ; Jésus entonne le psaume *Dixit* qui est messianique, pour nous montrer qu'il est le Messie et nous braver. Ah ! ah ! il croit que le Seigneur l'invite à siéger à sa droite !

Le second verset retentissait déjà : *Donec ponam inimicos tuos...*

— C'est nous, dit Anne, qu'il désigne comme ses ennemis, et il prétend que nous serons l'escabeau de ses pieds. Ah ! par exemple, c'est trop présomptueux !

— *Virgam virtutis tuæ...*

— Il s'imagine que Dieu va lui remettre le sceptre royal de Sion et qu'il va conquérir le monde. L'insensé !

— *Tecum principium...*

— Il affirme être né dans les splendeurs du ciel,

engendré de Dieu avant l'aurore. Le blasphémateur!

— *Tu es sacerdos in æternum...*

— Comment? Toi, le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech? Non, non, c'est moi, Caïphe, qui suis le grand-prêtre. C'est moi qui porte la mitre, l'éphod et le pectoral. C'est moi qui pénètre dans le saint des saints. Toi, tu n'es bon que pour la géhenne où tu pourriras bientôt.

— *Confregit in die iræ suæ reges...*

— Ah ! tu espères l'emporter sur les rois et briser les têtes des Romains! Ambitieux! Ambitieux! Les Romains vont être avertis de tes projets et ce sont eux qui te briseront la tête.

C'est ainsi que les deux groupes dialoguaient à distance en se rapprochant. Jésus descendait la pente du Moriah avec la foule chantante et heureuse. Les pharisiens descendaient la colline des Oliviers. Ils arrivèrent presque en même temps au pont étroit du Cédron et s'arrêtèrent un instant sur les rives opposées. Puis le Rabbi, d'un pied ferme, s'engagea sur la passerelle en entonnant le dernier verset du Psaume : « *De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput.* Il boira de l'eau du torrent, et, ensuite, il relèvera sa tête. »

Et il passa suivi de ses fidèles. Arrivé à l'extrémité du pont, il se trouva face à face devant Anne et Caïphe. Il les regarda avec calme, et il y avait dans ses yeux bleus un étonnant mélange d'autorité et de douceur, de sévérité et de miséricorde. Il semblait leur dire : « Pauvres aveugles, écoutez la voix de David qui vous condamne et qui me rend témoignage ; écoutez surtout la voix de votre conscience. »

Ce regard les fit trembler; ils sentaient leur juge, ils détournèrent les yeux. La foule, remarquant leur attitude hargneuse, qui contrastait si violemment avec l'enthousiasme universel, se mit à murmurer contre eux et leur décocha des traits sanglants. Ils eurent peur, passèrent le pont, et hâtèrent le pas en remontant vers le Temple.

Eloignés de Jésus, ils éructaient leur haine contre lui.

— C'est intolérable, dit Caïphe.

— C'est odieux, fit Anne, j'ai failli étouffer.

— Il nous brave, il nous insulte!

— Il est digne de mort!

Ils atteignaient au sommet de la colline. La porte Dorée dressait devant eux ses colonnes, présent de la reine de Saba à Salomon, et ses archivoltes surchargées de feuillages. Ils se retournèrent pour jeter un dernier regard et un dernier anathème à l'autre groupe. Le Nabi, un peu avant d'arriver au sommet de la colline opposée, s'était arrêté et retourné lui aussi. Etait-ce pour les narguer?

Il n'en avait pas l'air. Il considérait le Temple, l'immense esplanade, les portes somptueuses, les galeries et les portiques, les dômes lamés de cuivre, les tours de 60 mètres, les parvis superbes grouillant de monde, la ville qui bourdonnait de mille rumeurs. Par delà cette prospérité il apercevait un autre spectacle, le combat, le sang, les massacres, les sanglots dont la cité de Sion devait être un jour le théâtre. Il était Juif, il aimait son peuple, il pleura.

La foule qui l'entourait fit silence, se recueillit et se mit à genoux, tournée du côté du Temple.

— Voyez, ricana Caïphe, il se fait adorer par ses partisans.

Jésus éleva la voix :

— Jérusalem ! Jérusalem !

Il s'arrêta. La foule, les bras tendus vers la cité, reprit en chœur :

— Jérusalem ! Jérusalem ! ville sainte, chérie du Seigneur, ville immortelle ! Si jamais je t'oublie, que ma main se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais !

— Jérusalem ! Jérusalem ! interrompit Jésus, Jérusalem, qui tues les prophètes et les envoyés du Seigneur, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes et tu n'as pas voulu. Des jours de deuil viendront sur toi ; tes ennemis t'entoureront d'un mur de circonvallation ; ils te renverseront à terre, ils massacreront tes fils, ils ne laisseront pas pierre sur pierre de tes splendides monuments et de ton temple sacré.

La foule atterrée tendit les bras vers lui.

— Pitié ! Maître ! Pitié ! Ne maudissez pas Jérusalem.

— Je bénis Jérusalem, je bénis toutes les âmes de bonne volonté qui y attendent la visite du Seigneur ; mais c'est Jérusalem qui se maudira elle-même.

Il se releva, franchit le mont des Oliviers et se dirigea vers Béthanie, tandis que, sur l'autre colline, ses ennemis, lui jetant un dernier anathème, s'engouffraient par la porte orientale dans les parvis du Temple.

XLVIII

LES PIERRES QUI PARLENT

Les pontifes et leur suite traversèrent successivement le parvis des gentils, le parvis d'Israël et pénétrèrent dans le parvis des prêtres, tandis que les gardiens des portes se prosternaient devant eux jusqu'à terre.

Arrivé devant le temple, Caïphe demeura quelques instants en admiration devant sa grandeur et sa beauté. Puis il se tourna vers ses amis.

— Voyez, leur dit-il, cette mer d'airain, les douze bœufs d'airain gigantesques qui portent le bassin sacré sur leur croupe ; voyez ces colonnes de bronze, Jakin et Boas, avec leurs chapiteaux ornés de chapelets de grenades et épanouis en nénuphars ; voyez ces tours crénelées de 60 pieds de hauteur ; voyez cette maison du Seigneur remplie de trésors incalculables. C'est le monument le plus saint et le plus riche de la terre. Eh bien, il est un homme qui a juré de détruire tout cela. C'est Jésus, l'ennemi de Dieu. Ah ! mes amis, ne vengerons-nous pas l'Eternel ? Mais ce Jésus est aussi l'ennemi de notre nation. Il va attirer les Romains qui nous écraseront. Ne sauverons-nous pas Israël ? Ne vaut-il pas mieux qu'un seul homme périsse plutôt que tout un peuple ?

— Oui, reprirent ses compagnons, à mort le blasphémateur!

Nathan hasarda cependant un conseil.

— Grand-prêtre, dit-il, je suis d'avis, comme vous, qu'il faut supprimer Jésus. Cependant j'ai peur que cet homme qui ressuscite les morts ne nous échappe et ne se venge sur nous et sur le peuple. Je vous demande de consulter le Seigneur, par le Pectoral, comme c'est la coutume dans les jours de grand péril national.

Le Pectoral était un ornement que le grand-prêtre portait suspendu à sa poitrine dans les circonstances solennelles. C'était une plaque d'or, incrustée de douze pierres précieuses d'espèces différentes, d'une incalculable valeur. Lorsqu'on faisait tomber un faisceau lumineux sur ces pierres, elles en renvoyaient les feux sur un alphabet; et les lettres ainsi éclairées formaient parfois des mots et des phrases ayant un sens que l'on considérait comme la réponse divine : on disait alors que les pierres avaient parlé.

Les pharisiens pénétrèrent dans l'*Aoulem*, le vestibule. Caïphe alla chercher le pectoral dans un coffre précieux. Il revint le portant suspendu à son cou et la tête couverte de la mitre d'or.

Anne alluma un flambeau dans l'*Hékal*, le sacrarium qui précédait le Saint des Saints ; et, par une fente longitudinale très mince, laissa filtrer un rayon, qui tomba en plein sur la poitrine de son gendre.

Mais, au moment même où le rayon éclaira les douze pierres, celles-ci, au lieu d'en renvoyer l'éclat, se brisèrent en mille miettes et tombèrent à terre avec fracas.

Ce fut une consternation et une épouvante indicibles. Le Pectoral était l'un des plus riches joyaux du monde, et il était perdu ! Et puis, que signifiait ce prodige? N'était-ce pas un mauvais augure? Jehovah ne témoignait-il pas son courroux contre ceux qui le consultaient? Enfin que dirait-on au peuple quand il s'apercevrait de la destruction de ce bijou national, un des palladiums les plus sacrés d'Israël ?

L'incorrigible Anne en revint à son explication stupide :

— C'est Béelzébuth, grogna-t-il, qui est irrité contre nous. Raison de plus pour combattre son suppôt.

Judas paraissait profondément découragé.

— Nous nous engageons dans une mauvaise voie ! dit-il.

Caïphe s'en aperçut, et, comme il comptait sur l'apôtre, il s'efforça de dissiper sa fâcheuse impression.

— Moi, dit-il, je trouve que l'accident est de bon augure. Il signifie que le pouvoir de Jésus va être brisé comme ce Pectoral. Les pierres ont parlé...

— Contre nous ! dit Nathan.

— Pour nous, reprit Caïphe. Pas de défaillance, mes amis ! Nous avons d'ailleurs un moyen certain de nous débarrasser du Galiléen. Il suffit d'intimider Pilate, qui est faible. Je lui dirai que Jésus soulève le peuple contre Rome. Je lui ferai entrevoir la colère impériale, s'il ne châtie l'agitateur. Il nous faut seulement quelqu'un qui nous livre Jésus pendant la nuit, car on ne peut songer à le saisir en plein jour sans provoquer une sédition parmi le peuple. Judas, nous comptons sur toi pour

cette besogne. Tu prendras des soldats, tu les conduiras à ton Rabbi; tu le leur indiqueras par un signe...

— Quel signe?

— Par un baiser.

Judas pâlit et s'appuya contre la muraille.

— Un baiser, dit-il, et il poussa un gémissement profond et rauque, comme un râle, ah! c'est affreux! Non, épargnez-moi cette horreur!

— Que crains-tu?

— L'idée de ce baiser me torture depuis des mois. Baiser du serpent qui me poursuivit dans la caverne d'Endor! Baiser de Satan qui chaque nuit, pendant mon sommeil, m'oppresse et m'étouffe! Non, je ne peux pas! je ne peux pas!

Et le malheureux se tordit les bras.

— Judas répondit Caïphe, tu auras trente deniers.

Judas fit la moue.

— Judas, reprit Nathan, je te donnerai les deux vases d'or que tu sais.

Un éclair de convoitise brilla dans les yeux du misérable. Cependant il hésitait encore.

— C'est bien, dit Nathan d'un air indifférent, si tu préfères ce que tu sais...

L'Iscariote frémit.

— Grâce, dit-il, je livrerai Jésus.

— Par un baiser?

— Par un baiser!

Et il s'en alla, sombre, chancelant comme un homme ivre.

XLIX

LA CÈNE

Les jours qui suivirent la résurrection de Lazare, Jésus disparut tout à coup, et l'on apprit qu'il s'était dirigé sur Ephrem. Ses ennemis furent déconcertés, ses amis ne le furent pas moins.

Quel était son but ? Le moment semblait venu pour lui de se donner pour le Messie, s'il en avait vraiment l'intention, et de se mettre à la tête du peuple. Jamais aussi belle occasion ne se représenterait. Il était à l'apogée de sa popularité. Il n'avait qu'à dire un mot et le peuple l'acclamerait et prendrait les armes... Plus d'un million de juifs allaient se trouver réunis à Jérusalem pour la Pâque. Les Romains n'étaient qu'une poignée et ne pouvaient résister. Jésus hésitait-il ? Doutait-il de lui-même ? Tout le monde était dans l'anxiété. Un malaise national pesait sur la ville sainte... Les amis du Maître étaient aussi ignorants de ses desseins que ses adversaires. Vainement les interrogeait-on?

Lui seul savait ce qu'il voulait faire.

Or, voici que tout à coup on apprend son retour. Il a passé à Jéricho où il a guéri deux aveugles. Il s'est arrêté à Béthanie. Il doit y diner chez Simon le lépreux, avec Lazare le soir même du sabbat. Enfin on annonce que le lendemain il fera une entrée solen-

nelle à Jérusalem. Le grand jour serait-il arrivé? Va-t-on couronner le roi des Juifs au Temple?

Le matin de ce dimanche, le 8 du mois de Nisan, une foule énorme se porte au devant du Libérateur jusqu'à Bethphagé. On a jonché toutes les routes de feuillage et de vêtements.

Le Rabbi monte sur une ânesse, comme jadis les rois d'Israël au jour de leur sacre. Et voici que l'ovation commence bruyante, joyeuse : « Hosannah au Fils de David !! » On entoure le triomphateur. On attend un mot de sa bouche; on épie ses gestes.

Va-t-il tirer l'épée? Va-t-il jeter le cri de guerre? Mais non, rien, rien! Il reste le même, modeste et humble : ce n'est pas le roi de gloire, rêvé par la foule, c'est le roi de mansuétude qui vient consoler la fille de Sion. Et lui-même le rappelle en disant tout haut : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus!* Les pharisiens respirent! Mais le peuple est déçu!

Les trois jours suivants, le lundi, le mardi et le mercredi se passent dans le malaise et l'incertitude. Les amis de Jésus sont désemparés. Ses ennemis complotent et travaillent l'esprit du peuple. Mais eux non plus ne se décident pas encore à frapper un grand coup. Enfin le troisième jour, Jésus annonce à ses Apôtres qu'il fera la Pâque avec eux le soir des Azymes. Aussitôt Judas court chez Caïphe.

— Je crois, lui dit-il, que le moment est venu. Je sortirai un peu avant la fin du repas pascal. Tenez vos hommes prêts. Je viendrai les chercher et nous suivrons le Rabbi. D'ordinaire il va prier le soir dans un lieu solitaire. C'est là que nous le surprendrons.

Le lendemain, pendant la Cène, Jésus se montra

plus affectueux et plus tendre que jamais pour les siens.

— Mes enfants, leur dit-il, le jour que je vous ai si souvent annoncé est venu. Vous serez déçus, car vous vous attendiez pour moi à un triomphe temporel, et c'est le contraire qui va arriver. Je serai humilié, écrasé, et je ne me défendrai pas. Le pasteur sera frappé, et les brebis seront dispersées. Vous m'abandonnerez.

Un silence pénible pesa sur la salle. Pierre protesta de sa fidélité. Jésus lui prédit qu'il le renierait au chant du coq.

— Que votre cœur, ajouta-t-il, ne se trouble pas. Je vous ai préparé un pain de vie que je vais vous donner. Ce n'est plus le pain de froment que j'ai jadis multiplié. Ce n'est même plus le pain de ma parole. C'est ma propre chair, comme je vous l'ai promis à Capharnaüm.

Oui, ce pain que je tiens entre mes mains, je vais le changer en mon corps : le vin qui remplit ce calice, je vais le changer en mon sang. Vos yeux ne verront pas le changement. Les apparences resteront les mêmes. Mais, au nom de tous les miracles que vous m'avez vu faire, s'il est vrai que j'ai guéri des malades, multiplié le pain, apaisé la tempête, marché sur les flots, ressuscité les morts, je vous demande de croire à ce miracle invisible, en dépit du témoignage de vos sens.

Les disciples très émus s'inclinèrent, comme pour dire : nous croyons!

Quand le Christ eut béni le pain, il le rompit et le donnant à ses disciples, il dit : « Ceci est mon corps. »

Comme les autres, Judas reçut la parcelle sacrée

et la porta en tremblant à ses lèvres. Il avait la foi. Il croyait à l'affirmation du Maître qui avait fait tant de prodiges sous ses yeux. Il avait conscience de commettre un crime en mangeant ce pain dans les dispositions où il était. Il savait quel sacrement il venait de profaner. « Je suis prêtre, se disait-il, prêtre pour l'éternité. » Et son sacerdoce lui pesait comme une chape de plomb sur l'âme.

Pendant quelques instants tout ce qui l'entourait disparut à ses yeux. Il crut que la foudre allait le frapper ou que Satan allait l'emporter vivant dans l'enfer. Il ferma les yeux comme pour se soustraire à cette hantise. Quand il les rouvrit, rien n'était changé. Il regarda Jésus à la dérobée, craignant de rencontrer son regard. Les yeux du Maître étaient levés vers le ciel, extasiés, mais noyés dans une tristesse infinie : il y brillait une larme.

L

LE BAISER DE JUDAS

Silencieusement, avec mille précautions pour ne pas attirer l'attention des autres convives, Judas se leva de table et sortit. Personne ne parut le remarquer. On était habitué à ses départs et à ses absences, qui semblaient justifiés par ses fonctions d'économe.

Il courut dans la nuit au lieu où se tenaient les

soldats. Il les prit avec lui et les mena vers le sommet de l'Ophel. Là il aperçut sur le flanc de la colline un groupe où il reconnut Jésus et ses apôtres et qui descendait en psalmodiant l'hymne de l'action de grâces.

— Restez ici, dit-il aux satellites. Quand je me serai assuré de l'endroit où le Nabi va se reposer, je reviendrai vous chercher.

A ce moment le maitre congédia ses Apôtres, sauf trois. Il descendit vers le Cédron, passa le torrent et entra dans un jardin d'Oliviers, appartenant à un de ses amis et dont il avait la clef. Mais il laissa à la porte ses trois compagnons.

Judas demeura quelques instants en observation, ignorant si Jésus allait rester longtemps à Gethsémani et craignant, s'il sortait, de perdre sa trace. Il contourna le jardin, monta un peu plus haut sur la colline des Oliviers et s'arrêta à un endroit d'où il dominait la villa. Il aperçut le Maître qui priait à genoux sous un gros arbre. Il le vit bientôt joindre les mains dans un geste d'angoisse et de répulsion, comme pour éloigner un objet invisible : il crut entendre le mot de calice.

Judas eut un instant de pitié. Mais il vit soudain passer dans son esprit des pièces d'or, des vases d'or ; il crut entendre la menace terrible de Nathan. Il se raidit contre sa conscience. « Allons, dit-il, le sort en est jeté ! Hâtons-nous ! »

Il redescendit rapidement la colline, passa le Cédron, prit avec lui les satellites et les conduisit à la villa.

En ce moment, Jésus causait avec les trois apôtres qu'il venait de rejoindre.

— Tant pis ! se dit Judas. En avant !

Et, endurcissant une dernière fois son cœur, il s'avança avec sa troupe à travers les oliviers.

— Maître, dit-il, je vous salue !

Et il le baisa à la joue.

— Eh quoi ! Judas, tu livres le Fils de l'homme par un baiser !

Cette parole retentit claire, calme, infiniment douloureuse dans la nuit. Un silence d'angoisse plana un instant sur la montagne, comme si la nature frissonnait devant le forfait inouï qui venait de s'accomplir.

Tout semblait suspendu. Jésus attendait, il avait mis dans sa voix un tel accent de bonté et de tristesse, il regardait le traître si tendrement que celui-ci en fut bouleversé. Judas eut une seconde de suprême hésitation, se demandant s'il n'allait pas tomber à genoux et crier : pardon. Mais il résista encore, détourna les yeux et s'écarta.

Aussitôt les soldats se précipitèrent pour mettre la main sur le Rabbi. Mais une force invisible les en empêcha et les renversa à terre.

Pierre saisit aussitôt une épée, coupa l'oreille de Malchus, l'un des principaux de la troupe. Il s'apprêtait à frapper Judas, quand Jésus l'arrêta et lui commanda de remettre son épée dans le fourreau. Les soldats se relevèrent et se saisirent de Jésus. Les trois apôtres effrayés s'enfuirent. Judas eut peur lui aussi et s'éloigna. Il se dirigea précipitamment vers le sommet des Oliviers. Mais bientôt la curiosité le ramena sur ses pas. Il suivit les satellites qui rentraient à Jérusalem. Une fois encore il fut pris de pitié et de remords. Il vit les soldats rudoyer leur prisonnier. Il en aperçut un qui, au moment où la troupe s'engageait sur le pont de planches

du Cédron, bouscula le Maître et le fit tomber dans le torrent. Il se rappela le verset du psaume que Jésus avait chanté en cet endroit même quelques jours auparavant : « Il boira de l'eau du torrent sur sa route. » Il fut tenté d'intervenir et de recommander aux satellites d'avoir plus d'égards pour le Prophète de la Galilée. « Mais, à quoi bon? se dit-il, ils ne m'écouteront pas. Je ne suis plus le maître. »

LI

LE MONUMENT D'ABSALON

En effet le crime était consommé, et il n'y avait plus aucun moyen de le réparer. Judas connaissait la haine et la ténacité de Caïphe ainsi que l'habileté infernale de son plan.

Jésus ne pouvait plus échapper que par un miracle. Mais lui qui les avait jusque-là semés sur sa route semblait y avoir renoncé pour laisser agir ses ennemis. Il venait bien d'en faire deux en guérissant Malchus et en renversant les soldats ; mais c'était en faveur des autres qu'il exerçait encore sa puissance; il refusait de se sauver lui-même.

Judas comprit que Jésus avait résolu de mourir. Mais il sentit en même temps qu'il était lui-même le grand coupable. Il croyait entendre les pierres du chemin et les flots du torrent et les murailles du temple et les oliviers de la montagne lui reprocher son infamie.

Il entendit des pas derrière lui. Il aperçut deux

ombres qui glissaient derrière les arbres. Il s'imagina que les apôtres le suivaient pour le tuer.

— Mais non, se dit-il, ils ont bien trop peur. Ils tremblent autant que moi!

Il eut alors l'idée que le diable le poursuivait de son baiser mortel. Il se mit à courir comme un insensé en criant: « Arrière, Satan, arrière ! »

Une pierre placée au milieu de son chemin et qu'il ne vit pas dans l'obscurité le fit trébucher. Il tomba de tout son long. Blême de terreur, il frémit et se mit à pleurer: « Non, non, gémit-il, je t'en supplie, Satan, laisse-moi. Je vais réparer mon crime, je vais rendre les trente deniers. »

Il crut de nouveau entendre des pas et un ricanement. Il se tut, ferma les yeux, s'imaginant avoir le maître de l'enfer sur son dos.

Au bout d'un instant, il releva la tête et regarda autour de lui, mais ne vit et n'entendit plus rien. « Est-ce que je serais fou ou halluciné? » se dit-il.

Il aperçut alors à quelques pas de lui un petit monument abandonné, bien connu des habitants de Jérusalem sous le nom de tombeau d'Absalon.

Il s'y réfugia pour y passer la nuit.

Epuisé de fatigue, il se coucha dans un coin pour dormir, mais le sommeil fut long à venir. L'horrible soirée repassait dans son esprit avec tous ses détails. Il sentait encore sur ses lèvres la joue de son maître. Il entendait le reproche affectueux et terrible : « Eh quoi! Judas, tu livres le Fils de l'homme par un baiser. » Il lui sembla qu'un crime inouï, formidable, le plus grand que la terre eût contemplé depuis le commencement du monde, avait été commis ce jour-là, que la plus noire de

toutes les âmes était une âme juive et que c'était la sienne, et que de siècle en siècle jusqu'à la fin des temps, le ciel, la terre et les enfers lui reprocheraient sa trahison et maudiraient le nom de Judas !...

Vers la même heure, deux hommes descendaient la vallée du Cédron. Ils arrivaient de la Galilée et n'osaient pas entrer pendant la nuit à Jérusalem, craignant les questions indiscrètes des gardiens. Ils cherchaient un refuge aux portes de la ville. A un moment, ils avaient passé tout près de Judas sans le voir : c'étaient eux dont le traître avait aperçu les silhouettes et pris les pas pour ceux de Satan. Après avoir erré quelque temps, ils se trouvèrent devant le tombeau d'Absalon.

— Entrons, Silas, dit le plus jeune. Nous dormirons ici fort bien et, demain matin, nous irons à Béthanie, où Jésus doit être en ce moment.

C'étaient les deux fugitifs de Capharnaüm, Silas et Joseph, qui arrivaient de Galilée. Ils avaient recruté un grand nombre d'amis de Jésus et les avaient décidés à se rendre à Jérusalem pour y soutenir et y défendre leur Maître, le cas échéant. Ils ignoraient ce qui venait de se passer ce jour-là.

Quand ils eurent franchi la porte de l'édicule, il leur sembla entendre du bruit.

— C'est peut-être un chacal ou un renard, dit Silas. Attends, Joseph, laisse-moi m'avancer avec mon couteau.

Il dégaina et s'avança prudemment, prêt à frapper. Rien ne bougeait, mais il crut reconnaître le bruit d'une respiration humaine, et, à la vague clarté qui venait du dehors, il aperçut un homme étendu et endormi.

Quel pouvait être cet homme? Etait-il prudent de le réveiller? Silas allait se retirer quand il entendit des gemissements. Il s'arrêta et prêta l'oreille.

Le sommeil de l'individu était très agité, fiévreux, en proie à un terrible cauchemar. C'étaient des gestes désordonnés et des bouts de phrases effrayantes.

— Arrière, Satan, arrière! disait le dormeur.

Silas tressaillit et se tourna vers Joseph.

— C'est Judas, dit-il, je reconnais sa voix. Que fait-il là, le malheureux, à cette heure?

Il eut instantanément l'impression que quelque chose d'épouvantable s'était passé.

— Ecoutons!

— Pitié, Satan, oh pitié! Non, ne me baise pas. Ta bouche me brûle. C'est un gouffre horrible, nauséabond. Ne colle pas ta lèvre de feu sur ma joue. Non, va-t'en, va-t'en! Voyons, je t'ai livré Jésus, n'es-tu pas content? Il est entre les mains des princes des prêtres. Il va mourir demain. Que veux-tu de plus de moi? Ah! que je meure, moi aussi! oh! non, pas encore! pas encore! Laisse-moi jouir de mes deniers, de mon or!

— Horreur! murmura Silas. Il a livré Jésus! Ah! le monstre! Ah! l'infâme! Ah! le digne ami de Satan! Joseph, si je l'envoyais à son maître au fond des enfers?

Il s'avança à petits pas, le couteau levé vers le dormeur. Il reconnut sa figure. Elle était convulsée, la bouche tordue en une contraction d'épouvante; la respiration était précipitée, haletante comme un râle. Silas leva son arme!

Mais, au moment de l'abaisser, il se rappela les recommandations de Jésus. Il crut voir sa figure triste et douce. Il détourna son bras, remit son

couteau dans la gaine qui pendait à sa ceinture.

— Allons-nous, en Joseph. Sortons de cet enfer. Je ne dois pas tuer ce damné. Ce n'est pas l'esprit de Jésus.

Ils auraient bien voulu aller prendre des nouvelles du Sauveur et tâcher de l'arracher à ses ennemis. Mais ils ne pouvaient entrer en ville à cette heure. Ils se résignèrent à attendre le matin et passèrent la nuit dans une hutte abandonnée par des bergers.

LII

LES DOUTES DE GAMALIEL

Le drame atroce, machiné par les pontifes, s'était déroulé avec une rapidité effrayante.

Le lendemain du jour où Jésus fut livré, Gamaliel ne savait encore rien une heure avant midi. Il vit alors arriver Etienne. Le jeune disciple était bouleversé, en proie à un véritable désespoir. Au milieu de ses larmes, il raconta ce qui s'était passé la nuit et pendant la matinée, la scène scandaleuse du conseil, la comparution du Rabbi devant les grands-prêtres, devant Hérode, devant Pilate, la flagellation, l'*Ecce Homo*, la délivrance de Barabbas, la condamnation à la mort et au supplice de la croix.

— Maître, dit-il, allons-nous laisser se consommer le crime ? Que devons-nous faire ?

— Hélas ! répondit le vieillard indigné, mais découragé, hélas ! je ne vois pas. Ah ! je n'aurais pas soupçonné que l'âme juive pût descendre si bas. Aujourd'hui un crime national va être commis. J'ai peur qu'Israël ne soit à jamais maudit et repoussé par Dieu.

Et Gamaliel mit sa blanche tête dans ses mains.

— C'est horrible, dit-il, c'est affolant ! Voilà deux mille ans que nos pères attendent le Messie et le demandent à Dieu comme la rosée du ciel. Voilà deux mille ans que notre race vit de cette sublime espérance et, au moment même où le Messie semble venir à elle, elle rejette, elle crucifie celui qui en a toutes les apparences, qui en présente les caractères principaux. Mais c'est épouvantable cet aveuglement, si Jésus est le Messie, le Fils de Dieu ! Voilà un peuple qui manque sa destinée et qui se suicide. Que doivent penser de nous Abraham, Isaac et Jacob et tous les vieux patriarches qui pleuraient d'amour en parlant de ce fils de leur sang ? Que doivent penser de nous Moïse, David, Elie, Isaïe, Jérémie et tous les prophètes ? Ne doivent-ils pas nous renier, nous qui renions le Messie et avec lui toute notre grande et belle religion ?

Et le vieillard se mit à pleurer silencieusement.

Etienne se rapprocha de lui avec respect.

— Vous souffrez, dit-il.

— Oui, je souffre : j'aime mon peuple, mais j'ai honte de lui et je tremble pour lui !

— Maître, poursuivit Etienne, pour pleurer ainsi, il faut que vous aimiez Jésus et que vous croyiez en lui !

— Enfant, reprit le savant, je serai franc comme toujours.

J'aime Jésus, c'est certain, je l'estime, je le vénère; de plus, j'incline à croire qu'il est le Messie, fils de Dieu, à cause de ses miracles et de ses vertus, mais je ne puis pas dire en mon âme et conscience que j'en sois sûr.

En effet, il me semble que le Messie doit triompher de tous ses ennemis et rétablir le royaume d'Israël. Or Jésus a refusé la couronne et s'est laissé insulter par les princes des prêtres. Voilà pourquoi je n'ai jamais voulu me ranger parmi ses disciples. Oh ! ce n'est pas par orgueil. Le vieux Gamaliel serait prêt à baiser les pieds de ce jeune homme ; mais j'ai peur de me tromper et d'en tromper d'autres en le reconnaissant pour le Libérateur.

Je ne veux pas dire que mon raisonnement me satisfasse pleinement. Non certes; il me torture seulement. L'Ecriture n'est pas claire. Depuis quelque temps surtout j'y étudie les caractères messianiques : il me semble découvrir un nouveau Messie auquel je n'avais pas songé jusqu'ici et que Jésus réaliserait, un Messie humble, pauvre, persécuté ; mais c'est encore bien obscur à mes yeux, et je doute.

Mais ce dont je ne doute pas, c'est l'innocence, c'est la pureté, c'est la sainteté de Jésus. Ah ! certes, c'est le plus juste des hommes de ce temps. Je te disais que j'ai honte de mon peuple en voyant des êtres comme Caïphe, Anne, Nathan et Judas; mais j'en suis fier en regardant Jésus. Il est vraiment la fleur de notre race. Jamais le monde n'a vu un tel homme, même s'il n'est pas le Messie.

Ses ennemis ne l'ont poursuivi que par haine et jalousie, parce que sa morale trop pure les condamne, parce que sa parole trop éloquente les démasque.

— Maître, ne voulez-vous pas sortir et suivre Jésus au supplice ?

— Oui, tu as raison, allons près de lui pour qu'il sache et qu'il voie que si nous ne pouvons le sauver et le venger, du moins nous l'aimons et protestons contre sa mort. Que le monde sache que toutes les âmes juives ne sont pas infâmes !

— Maître, Jésus a dit de Nathanael qu'il est un bon Israélite. On peut en dire autant de vous. Certes oui, il y a de belles âmes dans notre race.

LIII

LES IDÉES DE SAUL

Gamaliel revêtit ses habits de cérémonie. Il voulait paraître en sanhédrite et protester à ce titre contre la condamnation à mort du Galiléen. Il sortit avec Etienne. Il était près de midi.

Dans la rue, il rencontra son autre disciple préféré Saul, qui se joignit à eux.

La conversation tomba naturellement sur le grand événement qui agitait toute la ville. Gamaliel exprimait son écœurement, son indignation. Saul se taisait.

— Mon enfant, lui dit le vieillard, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Le jeune homme releva la tête. Ses beaux yeux loyaux brillaient, mais exprimaient de la tristesse.

— Maître, dit-il, je vous vénère et je vous aime, vous savez combien. Je salue en vous la plus pure lumière d'Israël. Mais vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que je ne pense pas comme vous.

J'ai cru moi aussi quelque temps que Jésus allait se révéler comme le rédempteur de notre nation. J'ai été sur le point de l'acclamer roi, quand il est entré à Jérusalem. Mais puisqu'il n'a rien fait pour délivrer Israël et chasser l'étranger, c'est la preuve qu'il n'est pas le Messie, et comme, d'autre part, il a cherché à se faire passer pour le Messie, c'est la preuve qu'il est un imposteur. Le mot est dur, mais je n'en vois pas d'autre.

— Saul, Saul, lui dit Etienne, prends garde à tes paroles, que tu regretteras peut-être un jour. Jésus, dis-tu, s'est donné pour le Messie, et s'il l'était par hasard ?Tu lui refuses ce titre parce qu'il n'a pas eu jusqu'ici le succès temporel, le triomphe royal que tu regardes comme un des attributs du Messie. Mais es-tu sûr que ce succès et ce triomphe soient bien des caractères messianiques. Quelques-uns le nient qui ont étudié les Ecritures plus que toi. Es-tu sûr que ce Jésus ne sera pas un jour reconnu roi par des millions d'hommes?

— Jamais par moi ! A Dieu ne plaise que j'adore un Messie crucifié : ce serait de la folie.

— Folie ! Folie! Il y a des choses que nous flétrissons de ce nom et qui demain peut-être nous sembleront divines. Avec ta nature ardente et généreuse

reuse, Saul, mon frère, sais-tu ce que tu penseras et ce que tu diras dans quelque temps ?

— C'est vrai, poursuivit Gamaliel, tu es trop droit, trop loyal, Saul, pour ne pas reconnaître un jour que la mort de Jésus est un crime, et alors je ne réponds de rien. Avec son cœur si noble, mon ami se fera peut-être le plus déterminé champion de celui qu'il condamne aujourd'hui.

— Maître, perdez cet espoir. Je suis si ancré dans mon idée que je me tournerais contre mon meilleur ami, s'il se déclarait pour Jésus.

— Même contre moi? dit Etienne.

— Oui, frère, dit Paul d'une voix ferme, mais triste. Je suis à Dieu, pour Dieu, avec Dieu : je resterais le serviteur de Jéhovah, seul contre le monde entier, s'il le fallait.

— Eh bien, moi, Saul, quoique je tienne immensément à ton amitié, je consentirais plutôt à la perdre qu'à me tourner contre Jésus. Oui, je l'aime, ce maître si bon et si juste, je l'aime de toute mon âme. Et il y a en moi une espérance dont il me serait difficile de rendre raison, mais indéracinable et qui me rend sûr que tout n'est pas fini avec sa mort. Quant à mon frère Saul, quelque chose me dit qu'un jour il redeviendra mon ami et celui de Jésus.

Ces derniers mots se perdirent dans le bruit que faisait la foule. Toute la ville de Jérusalem se ruait pour assister au supplice de celui qu'elle avait récemment acclamé.

— Ah! cette foule, observa Etienne, comme elle est versatile ! Il y a trois jours, elle portait Jésus en triomphe : et maintenant !

— Etienne, répondit Gamaliel, la foule est in-

stable comme les flots de la mer. Mais ce n'est pas la mer qui fait les tempêtes, c'est le vent. De même un vent terrible a soufflé sur ce peuple : c'est la haine des Pharisiens. Voilà les vrais coupables!

A ce moment, Jésus sortant du tribunal, chargé de sa croix, passa près de Gamaliel et de ses disciples. Il arrêta sur eux un regard d'une infinie bonté. Etienne fondit en larmes. Gamaliel en fut tout bouleversé. Saul ne le remarqua pas.

— Ah! Saul, dit Etienne, si tu avais vu comme il t'a regardé!

Mais le jeune homme n'écoutait plus son ancien ami. Il venait d'apercevoir Nathan ; il se dirigea vers lui.

LIV

AU CHEMIN DU CALVAIRE

Jésus avait annoncé que le monde verrait deux races radicalement opposées se développer parallèlement dans la suite des âges. Il appelait l'une d'elles la race de vipères. Elle cherchait à le mordre, elle distillait contre lui le venin de ses calomnies. L'autre serait la chaste génération dont l'Ecriture exalte la beauté : *O quam pulchra est casta generatio!*

Chacune d'elles devait se répandre hors de la

Judée et se grossir au cours des siècles de l'élite ou du rebut des nations. Mais chacune d'elles devait garder son cachet d'origine, l'empreinte de ce peuple unique, destiné à faire tant de bien et tant de mal à la terre.

Les deux races se différenciaient de plus en plus à mesure que Jésus s'approchait du terme de sa carrière terrestre. La race impie allait le mettre à mort avec des raffinements de cruauté.

En ce sombre jour, qui devait peser comme un cauchemar sur Israël, la synagogue montait au Calvaire, traînant sa victime, chargée de la croix, la harcelant de ses sarcasmes et de ses coups.

Derrière le condamné marchait un groupe de pieuses femmes. L'une d'elles, respectueusement entourée par les autres, s'avançait, la tête inclinée, le visage pâle baigné de larmes, soutenue par Jean et par Madeleine. Devant cette douleur si profonde, si auguste, la multitude se rangeait; le blasphème s'arrêtait un instant, et l'on murmurait : Pauvre mère ! La pauvre mère allait au supplice, à celui de son Fils, au sien. A chaque brutalité de la soldatesque, à chaque outrage de la foule, elle gémissait.

Jésus tomba bientôt sur la voie douloureuse. Marie poussa un cri d'angoisse. Madeleine se précipita pour secourir son maître. Mais la meute des prêtres et des docteurs la repoussa violemment et, s'acharnant sur le condamné, le força, à coups de pieds et à coups de bâtons, à se relever.

Lorsque le Maître tomba pour la seconde fois, Marie, sa mère, se hâta pour lui tendre la main et empêcher les bourreaux de le frapper. Il leva vers elle ses yeux, pleins d'une tendresse et d'une douleur in-

finies et restés seuls beaux, seuls purs, au milieu de sa figure souillée de sueur et de sang, de crachats et de poussière. Elle en eut une secousse ; elle recula et serait tombée à la renverse si Jean ne l'avait soutenue. A sa place deux des femmes qui l'entouraient, émues de la même pitié, se précipitèrent vers Jésus. L'une d'elles essuya son visage avec un linge fin. Mais quelle ne fut pas sa stupeur de constater que ses traits s'étaient décalqués sur la blancheur du lin. Elle replia jalousement le cher tissu et le cacha sur sa poitrine.

Le geste avait été si prompt, si inattendu, que les pharisiens interdits n'avaient pas eu le temps de l'empêcher. Mais bientôt ils se ressaisirent.

— Arrière, Véronique, s'écria Nathan. Comment oses-tu montrer de la pitié à l'ennemi d'Israël et du Seigneur ?

La femme qui avait accompagné et aidé Véronique rejeta son voile et regarda Nathan bien en face.

— Joanna ! balbutia le misérable, toi ici !

— Et vous, Nathan, vous osez parler de l'ennemi du Seigneur !

Il y avait dans sa voix un tel frémissement de mépris que Nathan resta muet et s'esquiva honteux dans la foule.

Jésus venait de tomber pour la troisième fois. La foule s'arrêta brusquement. Les princes des prêtres et les pharisiens délibérèrent sur place s'ils ne déchargeraient pas le patient de son trop lourd fardeau. Il fallait absolument qu'il allât jusqu'au bout de la honte et qu'il fût cloué sur cette croix. Quel malheur s'il allait mourir sur la route !

Apercevant un paysan grand et vigoureux, ils lui demandèrent de porter quelque temps le bois

de justice. Comme ils se consultaient pour savoir quelle somme ils lui offriraient :

— Gardez votre argent, dit-il, ce sera pour moi une consolation d'avoir secouru le Saint qui m'a guéri de la paralysie, et ce sera mon éternel honneur d'avoir porté sa croix! Quant à vous, malheureux, vous portez un poids bien plus lourd.

Et d'autorité, comme s'il avait été le maître, il chargea fièrement la croix sur son épaule.

Pendant cet arrêt et ce colloque qui avaient duré quelque temps, Jean, voyant Marie exténuée de fatigue, l'avait forcée à s'asseoir et à se reposer sur un tertre de verdure au bord de la route.

Véronique voulut revoir son cher trésor. Elle le tira de son sein et le déplia. Tout émue devant les traits divins si fidèlement reproduits, elle les montra à la mère de Jésus. Celle-ci tomba à genoux et baisa l'image.

Et tout à coup Véronique poussa un grand cri. Une stupeur était sur son visage. Ses yeux s'étaient dilatés démesurément. Elle fixait le linge avec un regard extatique.

— Que vois-tu? lui dit Jean.

— Mais ne voyez-vous pas vous-même? Au-dessous de l'image il y a des hommes qui passent.

Ah! celui-là je le reconnais à sa couronne et à son luth. C'est David. Il psalmodie tristement, tristement. Ecoutez ce qu'il chante : « C'est un ver de terre, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple!... Que tous les anges l'adorent!... » Mais David est indigné contre ce peuple. Il élève son instrument et le jette à terre où il se brise... Qui ramassera les débris de ta lyre, ô David!

Et cet autre, c'est Elie. L'indignation est sur

ses traits. Ecoutez, écoutez! Il se désole de ce que la foudre ne lui obéit plus comme autrefois, quand elle tombait à son ordre sur les ennemis du Très-Haut. Il appelle les ours qui dévorèrent à sa voix les enfants moqueurs. « Où sont les ours ! Où sont les ours ! »

Et voici Isaïe qui froisse entre ses mains les rouleaux sacrés. Il lit un de ses chapitres. Ecoutez : «Il a été conduit comme un agneau à la boucherie!! » Et maintenant il déchire les parchemins et les sème sur la route. Oh ! ne les ramassez pas! Laissez le vent les emporter chez les nations. Elles sauront y lire le secret que n'a pas compris Israël!

Après lui, c'est Jérémie. Il a la tête couverte de cendres. Il gémit ses thrènes : « Jérusalem, Jérusalem, reviens au Seigneur ton Dieu ! Mais non, Jérusalem s'en éloigne et les rues de Sion pleurent. » Et il pleure aussi le pauvre prophète. O larmes de Jérémie ! O larmes d'Israël!

Enfin voici Moïse. Ah ! celui-là, je ne puis supporter l'éclat et la colère de ses yeux. Il était moins terrible quand il descendit du Sinaï et vit le peuple agenouillé devant le veau d'or. Tenez, il prend les tables de la loi et il les jette sur le rocher. Elles se brisent. C'en est fait du vieux Testament, du pacte entre Dieu et Israël !...

O Israël, pourquoi ne reconnais-tu pas ton Messie, celui que tes Voyants ont si clairement désigné ? Reviens à lui, il en est temps encore, sinon, malheur à toi, ô mon peuple!

Et Véronique regardait toujours le voile sacré où elle semblait lire. Et c'était devant ses yeux extasiés comme la marche des prophètes accompagnant de

leurs colères et de leurs douleurs la marche inconsciente d'Israël vers sa propre ruine et vers le salut des nations.

LV

LES BLASPHÉMATEURS

On venait d'arriver au sommet du Calvaire. On arracha à Jésus la robe collée à ses plaies, et le sang se remit à couler tout le long de son corps.

On l'étendit sur la croix et les bourreaux enfoncèrent les clous dans ses mains et dans ses pieds. L'horrible bruit des marteaux scandait les cris de joie des pharisiens et les soupirs des saintes femmes. L'homme de douleurs se taisait, écrasé par la rage de tout un peuple.

Quand l'arbre fatal s'éleva dans les airs, montrant son fruit rouge, un corps sanglant, à la foule, une clameur partit de tous les points du Calvaire. « Maudit soit celui qui pend au gibet ! » Et toute l'impiété accumulée depuis trois ans au fond des synagogues, toute la haine recuite dans les cœurs pharisaïques, déborda et rejaillit en éclaboussures furieuses jusqu'aux yeux et aux oreilles du supplicié.

— Toi qui devais détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, toi qui sauvais les autres, essaie de te sauver toi-même ! Descends de la croix, si tu le peux ! Roi des Juifs, où est ton royaume ? Le temps est passé des prestiges et des faux miracles. Béelzébuth t'abandonne et Dieu te châtie !

— Orgueilleux !

— Impie !

— Blasphémateur !

— Suppôt de Satan !

Nathan avait une querelle personnelle à vider. Il s'avança en montrant le poing au Crucifié.

— Faux prophète, tu avais promis de donner au monde une manne qui serait le pain de vie. Tu prétendais que ce serait ta propre chair. Eh bien, ta chair, nous n'en voulons pas et nous l'offrirons tout à l'heure aux oiseaux de proie en attendant les vers du tombeau et les chacals.

— Nathan, s'écria Joanna, prends garde toi-même aux oiseaux de proie. Le sang de Jésus criera vengeance contre toi.

— Oh ! oh ! riposta Caïphe, ce sang de l'impie ne nous fait pas peur. Nous le porterons allégrement. Qu'il retombe sur nous et sur nos enfants !

La foule, menée par les pharisiens, avait fait silence. Quand Caïphe eut parlé, elle répéta son propos avec exaltation :

— Oui, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Gamaliel assistait à ce spectacle avec horreur. Ce dernier cri l'anéantit.

— Ah ! dit-il à Etienne, voilà ce que je redoutais. Ce peuple appelle sur lui la vengeance du ciel. C'est Caïn qui tue le plus saint de ses frères. Le sang d'Abel l'étouffera.

Le vieillard se voila la tête pour pleurer. Puis, tout à coup il rejeta son manteau de sanhédrite, il ôta sa mitre qui tomba à terre, il tendit les bras vers Jésus.

— O toi, s'écria-t-il, qui es juste et innocent,

même si tu n'es pas le Fils de Dieu et le Messie, n'écoute pas la folie de ce peuple. Quand tu seras dans le sein d'Abraham, ne châtie pas tes malheureux frères; Israël n'est pas avec ces blasphémateurs. Le véritable Israël tremble et pleure en ce jour, et il te demande pardon par ma bouche. Pardon et pitié pour ta race coupable!

Et Gamaliel, brisé par l'émotion, tomba à genoux et pleura.

A une trentaine de mètres en contre-bas de la croix, devant le monument de Joseph d'Arimathie, une femme s'était arrêtée, regardant le Nazaréen avec une étrange expression d'étonnement et de haine. Elle cria de toutes ses forces :

— Malédiction sur Jésus!

La foule l'acclama comme une prophétesse.

— Malédiction sur Marie!

La foule ne comprenait plus. Elle se tut.

— Malédiction sur le Temple! Malédiction sur la synagogue! sur Israël! sur le monde!

La foule crut qu'elle était folle. Mais, comme la malheureuse répétait avec violence ses derniers anathèmes, les spectateurs se jetèrent sur elle en criant : « Blasphématrice! Fille du diable! » Et ils voulaient l'écharper.

Mais Caïphe accourut, suivi d'Anne et de Nathan. Vivement il écarta la foule en disant :

— Si cette femme a blasphémé, c'est au Grand Conseil à la condamner. Laissez-nous l'interroger.

Et ils la prirent à part.

— Eh quoi! lui dit le grand-prêtre, c'est toi, Séphora! Pourquoi as-tu quitté Endor? Que viens-tu faire ici?

— Je viens, dit-elle, assister au plus grand

crime du monde. Je viens repaître mes yeux du plus beau spectacle qu'ait jamais applaudi l'enfer. Je viens surveiller, au nom de Satan, la mort de son ennemi que les prêtres de Jehovah lui ont immolé. Je viens contempler la défaite du Très-Haut, la faillite de ses promesses et des espérances messianiques, l'écrasement des patriarches et des prophètes. Je viens ramasser le blasphème et les crachats d'Israël pour en faire un philtre de haine qui enivrera tous les impies et que les fils de Satan boiront dans l'orgie des sabbats jusqu'à la fin des siècles. Je viens danser autour de la croix !

Et, saoule d'une joie satanique, elle s'élançait, quand Caïphe la retint par le bras :

— Séphora, lui dit-il, je t'en conjure. ne fais pas cela. Tu as blasphémé contre le Temple. Si nous te laissions faire, nous passerions pour tes complices. Va-t'en, glisse-toi à travers la foule.

Tout à coup la sorcière éclata de rire en désignant de son doigt maigre un homme qui se faufilait derrière le monument de Joseph d'Arimathie et qui regardait à la dérobée du côté de la croix.

— Voyez, dit-elle, ce pauvre Judas. Allons, vieil ami, viens par ici, viens voir ton chef-d'œuvre. Reconnais-tu ton bon maître, celui que tu as trahi et baisé ? Ah ! pour ce baiser, Judas, tu seras à jamais célèbre. Il claquera de siècle en siècle avec le tintement de tes écus. Tu seras le patron des traîtres, et Israël apprendra de toi à tromper et à trahir les Gentils.

Le malheureux ainsi bafoué s'était rapproché du groupe ; sombre, farouche, il arrêta sur cette femme et sur ces hommes un regard fou de rage.

— Misérables, s'écria-t-il, reprenez votre argent, il me brûle ! Il me brûle ! Tenez, le voilà.

— Que nous importe ! Cela te regarde.

— Démons que vous êtes, vous m'avez damné. Mais je vous maudis, et je vais vous préparer une place dans la géhenne.

Puis il jeta sur Jésus un regard où il y avait toute l'épouvante du monde. Et il s'enfuit du côté de la ville.

A cent pas de là, il se heurta contre un homme à genoux.

— Pierre, dit-il, que fais-tu là ?

— Je pleure parce que j'ai renié notre maître cette nuit, et je n'ose m'approcher de la croix. Et pourtant il m'a pardonné.

— Il t'a pardonné ?

— Oui, je l'ai compris à son regard qu'il a abaissé sur moi plein d'amour infini, ce matin, en traversant l'atrium du grand-prêtre.

— Eh bien, moi, Pierre, je l'ai trahi, je l'ai livré à la mort, et il ne me pardonnera jamais.

— Judas, mon frère, viens avec moi. Allons ensemble, nous les deux apôtres infidèles, allons humiliés, effondrés, nous jeter au pied de la croix. Jésus aura pitié de nous.

— Il nous maudira.

— Il nous bénira.

— D'où te vient cette assurance ?

— Il aime le repentir.

— Tu es le repentir, Pierre. Moi, je suis le désespoir !

Et il se remit à courir du côté du Temple, secouant dans sa main son sac de trente deniers.

LVI

LES SEPT PAROLES

On raconte que le talipot, le plus majestueux des palmiers de Ceylan, ne produit qu'au bout de cinquante ans sa première fleur, qui est aussi la dernière. C'est un corymbe énorme, éclatant de blancheur, qui naît au sommet et du cœur de la tige et qui se voit de loin dans la campagne. Mais quand il a fleuri une saison, il meurt ; les palmes qui l'entouraient de leur vert collier se détachent, et il ne reste plus du bel arbre qu'un grand stipe dénudé.

Jésus fut de même la fleur ultime et triomphale de l'ancien arbre messianique. Il naquit à son sommet et de son cœur. De tous les horizons du monde on l'aperçoit. Il a élevé sa race jusqu'aux nues. Il fut le plus grand des Juifs et le plus grand des hommes. Mais, après lui, l'arbre parut épuisé : il jaillit à son pied et de ses racines un autre arbre splendide, le christianisme ; mais la tige d'Israël se dessécha, ayant donné sa fleur ! Or, en ce jour du Calvaire, à la fois béni et maudit, cette fleur de la terre, ce fils somptueux de l'humanité allait mourir.

La pythonisse l'avait bien dit, c'était le plus grand de tous les crimes qui se perpétrait au Golgotha.

Ce jour-là marquait le point culminant de l'histoire mondiale. C'en était le drame le plus poignant et le plus beau martyre.

Il est midi. Des cris, des blasphèmes. Les deux larrons insultent leur compagnon. Et tout à coup Jésus remue les lèvres. Sa première parole va-t-elle être une malédiction?

— Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font!

Le plus grand des Juifs est le plus miséricordieux des hommes.

Étonné de voir tant de calme et de grandeur d'âme sous cette tempête de haine, un des larrons soupçonne quelque effroyable mystère d'iniquité de la part des pharisiens et quelque prodigieux mystère de miséricorde de la part de Jésus. La foi éclaire son âme ; il tourne ses yeux mourants vers cet homme extraordinaire.

— Ayez pitié de moi! lui dit-il, quand vous serez dans votre royaume.

Le royaume d'un crucifié!

— Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

Le paradis d'un crucifié!

Décidément le plus grand des Juifs est le plus magnifique des hommes.

Jean est là, le bien-aimé, qui représente l'humanité orpheline. Jésus va lui donner une mère.

— Voici ta mère, lui dit-il, en lui montrant Marie du regard.

— Voici ton fils, ajoute-t-il, en montrant Jean à Marie.

Le plus grand des Juifs est le plus tendre des fils et des frères.

Quand le crucifié eut prononcé cette troisième

parole, la lumière du jour commença à baisser ainsi qu'une lampe qui meurt. La vraie lampe du monde ne s'éteignait-elle pas avec Jésus? Et il se fit un grand silence, silence de la terre, silence du ciel.

Le silence du ciel est effrayant. Pourquoi se tait-il le ciel, quand l'impiété gronde ici-bas?

Le silence du ciel est effrayant. Quand le scandale éclate, quand les titans de la terre insultent et provoquent Dieu en lui disant: « descends, si tu le peux, de ton trône », pourquoi le tonnerre ne parle-t-il pas?

Le silence du ciel est effrayant. Quand la terre l'interroge sur ses doutes, lui adresse ses supplications, pourquoi ne répond-il pas?

Mais le silence du ciel ne dure pas toujours, et une heure vient tôt ou tard où le verbe tombe d'en haut en murmures ou en fracas.

Cette heure n'était pas venue pour Israël au moment où Jésus fut crucifié. Le silence dura trois heures, pesant, désolé, au milieu d'une croissante obscurité.

Vers la fin, presque coup sur coup, Jésus prononça ses quatre dernières paroles.

Eli, Eli, lamma sabactani? Depuis quelque temps la rage de ses ennemis semblait somnoler. A cette plainte, elle se réveille. Les ignorants y voient un appel au prophète Elie. Gamaliel tressaille. Les princes des prêtres et les docteurs sont inquiets. Ils reconnaissent les premiers mots d'un psaume messianique. En proclamant sa déréliction, Jésus ne voulait-il pas dire qu'elle avait été prédite et qu'elle prouvait sa mission et sa divinité? Furieux de ce défi, ils redoublent d'outrages. Marie et ses compagnes sanglotent. Se peut-il que le plus grand des

Juifs soit le plus abandonné des hommes et que le ciel fasse toujours silence !

Sitio ! Il a soif, et ses amis navrés ne peuvent le désaltérer. « Ah ! murmurent-ils tout bas, acceptez du moins la coupe de nos cœurs, elle est pleine d'amour. Buvez-y, Seigneur, la liqueur sacrée dont vous avez plus soif que de l'eau des torrents. » Mais le plus grand des Juifs continue à souffrir, et sa plainte se perd dans le silence du ciel.

Consummatum est ! Tout est consommé ! Le plus grand des Juifs a achevé la Rédemption du monde. Le silence des cieux va bientôt cesser.

Encore une parole, la septième : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Il remet son âme entre les mains de son père. Et doucement, triomphalement, la plus grande de toutes les âmes sort de ce monde de misères et de son corps meurtri pour entrer dans la paix éternelle.

Et voici qu'un soldat à cheval s'approche, brandit sa lance et en perce le flanc du crucifié. Un filet d'eau et de sang sort du cœur ouvert.

Joanna, à cette vue, tressaille. Elle se rappelle l'oiseau qui se frappe et s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits. Elle tombe à genoux avec ses compagnes devant le grand Mort qui fait de son corps et de son sang le festin du monde. Elle s'écrie :

— O divin Pélican, soyez béni pour votre sacrifice ! Que votre chair soit notre nourriture et votre cœur notre refuge contre la tempête !

Et tout à coup le silence du ciel cessa et un formidable coup de tonnerre ébranla l'immensité.

LVII

LES GRANDES TÉNÈBRES

Ce fut comme le craquement du monde. Au milieu de ténèbres aussi épaisses que celles de minuit, la foudre crépitait, sabrant le ciel de grands éclairs. Les rochers se fendaient. Celui du Golgotha s'entr'ouvrit au pied même de la croix. La nature en colère semblait vouloir châtier un crime sans nom et sans précédent.

La foule le comprit bien ainsi. Elle se mit aussitôt à pousser des cris de terreur, comme si le sommet du Calvaire avait été en feu, et à courir vers Jérusalem en répétant : Temple du Seigneur! Temple du Seigneur!

Et ce fut une débandade affolée, un écrasement de fuyards au milieu de cette nuit surnaturelle. Hommes et femmes se bousculaient, se renversaient, se heurtaient aux aspérités du sol, roulaient par terre, se piétinaient les uns les autres. On entendait les plaintes, les hurlements d'effroi et de douleur de gens qui se maudissaient. Il leur semblait que le Christ, répondant à leur défi, était descendu de la croix, qu'il les poursuivait comme autrefois les vendeurs du Temple, que la foudre partait de ses mains, que les éclairs jaillissaient de ses yeux, et ils ne songeaient qu'à se dérober à ses atteintes,

criant toujours : Temple du Seigneur! Temple du Seigneur !

C'était une des invocations familières des Juifs, une formule superstitieuse et cabalistique que le prophète Ezéchiel avait jadis reprochée à leurs pères et par laquelle ils croyaient écarter les accidents et les malheurs.

En peu de temps, le Calvaire était devenu à peu près vide. Gamaliel seul restait non loin de la croix avec le groupe des amis du crucifié. Il dit à son compagnon :

— Etienne, Jésus a pardonné ; mais Dieu n'a pas ratifié son pardon. Tu vois bien qu'Israël est maudit. Ces ténèbres, ce cataclysme, survenant juste à l'heure du forfait, n'est-ce pas la réponse du ciel? N'est-ce pas le commencement de la punition?

— Maître, Jésus est sauveur. Il nous sauvera.

— Il se vengera.

— Mais Israël n'était pas tout entier avec les bourreaux. Nous aussi nous sommes Israël, nous sommes les fils d'Abraham.

— Oui, mais nous sommes si peu! Compare ce petit groupe que nous formons ici et ce troupeau de fuyards, ces cent mille hommes qui continuent à blasphémer le Galiléen.

Israël est maudit ! O mon peuple, mon peuple, toi que j'ai tant aimé, toi que j'aime de tout l'amour de nos patriarches et de nos prophètes, se peut-il que tu sois tombé si bas ! Jérusalem, Jérusalem, ville de beauté, n'es-tu pas devenue le repaire de la trahison et du fratricide?

Un coup de tonnerre plus violent interrompit le vieillard. Il lui sembla que la foudre était tombée sur le Temple et que les deux grandes colonnes de

bronze, Boas et Jakin, hautes de 60 mètres, dont il apercevait le sommet, se penchaient sur le point de s'écrouler.

— Temple du Seigneur, s'écria-t-il, serais-tu maudit, toi aussi ? Tu étais notre gloire, notre sécurité. Tu ne devais pas t'écrouler, ainsi que l'a prédit Malachie, avant d'avoir reçu la visite du Dominateur. Mais si Jésus était le Dominateur, alors je comprends. Adieu, Temple, adieu. Je veux mourir avec toi.

Tout à coup le son des trompettes d'argent des Levites retentit. Chaque jour, il annonçait à trois heures le sacrifice d'un agneau. Mais la scène du Calvaire et les ténèbres et l'affolement du peuple avaient fait retarder le rite sacré ce jour-là. Les lévites réparaient leur oubli.

— Trop tard ! dit Etienne, l'Agneau de Dieu n'est plus au Temple, il est ici. C'est lui qui dort sur la croix. Dieu ne veut plus d'autres sacrifices désormais. Un nouveau pacte a été conclu avec le ciel.

— Et les prêtres de la nouvelle alliance, dit Jean, ce sont les Apôtres, c'est nous qui offrirons chaque jour à Dieu l'immolation mystique de l'Agneau qui est là. A genoux, frères, le premier sacrifice de la loi nouvelle vient de s'achever.

Les amis de Jésus se prosternèrent. Gamaliel seul resta debout, mais la tête inclinée, et il regardait avec attendrissement le petit groupe, si frêle, sur lequel reposaient les espérances d'un nouvel Israël.

Très doucement, mais distinctement et avec un accent de foi sûre d'elle-même, la mère du crucifié prononça ces paroles :

— Salut, ô croix, notre unique espérance !

Quelque temps après, Nicodème accourait avec Joseph d'Arimathie. A la hâte ils embaumèrent et ensevelirent le corps du Christ.

Puis Jean se tourna vers ses amis et dit:

— *Ite, missa est!*

Et, donnant le bras à Marie, et suivi des saintes femmes, il descendit lentement le Calvaire et reprit le chemin de la ville.

LVIII

LA CORDE DE PENDU

Lorsque Nathan entendit la foule crier: Temple du Seigneur! il se mit à fuir lui aussi, emporté par la panique générale.

Plus d'une fois, dans l'obscurité profonde, il trébucha. Il lui sembla que la terre dansait sous ses pas, que çà et là elle s'ouvrait en des fentes étroites qui se refermaient aussitôt. Une fois sa jambe se trouva prise dans une aufractuosité du roc, il crut qu'il était englouti et qu'il entrait vivant en enfer. Et les pierres des tombeaux se levaient et des fantômes vêtus de suaires passaient près de lui. Ses dents claquaient, une sueur froide inondait ses tempes.

— Je dois avoir la fièvre, se dit-il. Je suis halluciné!

Il ne reconnaissait plus son chemin dans la nuit au milieu du chaos de pierres et de décombres ;

il s'égara autour de la ville, et partout il rencontrait des bêtes affolées, des troupeaux qui fuyaient, des chiens et des chacals qui poussaient des hurlements.

Tout à coup, passant près d'un jardin, il entendit des gémissements et crut distinguer son nom. Il s'arrêta glacé de terreur.

C'était bien son nom en effet qui revenait au milieu de plaintes et de malédictions.

— Misérable Nathan ! Infâme Nathan ! C'est toi qui m'as poussé au crime. C'est toi le vrai coupable de sa mort avec Anne et Caïphe. Mais toi aussi tu seras châtié. Tu es maudit comme moi.

Nathan reconnut la voix de Judas. Il hésita quelques instants, se demandant ce qu'il devait faire.

Et alors un grand cri retentit.

Poussé par la curiosité, il entra dans le jardin. Quelle ne fut par son horreur de se heurter sous un arbre aux pieds d'un pendu! A la lueur des éclairs, il reconnut Judas. La figure était congestionnée et violacée ; la langue pendait hors de la bouche ; les yeux exorbités exprimaient une indicible épouvante.

Nathan voulut monter dans l'arbre pour détacher le corps. Il était trop tard. Judas était mort. D'ailleurs les corbeaux et les vautours accouraient déjà en troupes criardes. Il eût été difficile et dangereux de les chasser. Ils se ruaient sur le cadavre, poussant des cris de faim et de fureur. En quelques instants, les yeux du pendu furent crevés, ses chairs déchiquetées ; puis son ventre s'ouvrit sous les coups répétés des becs crochus qui fouillaient ses entrailles.

Nathan, horrifié, se rappela la prédiction de la pythonisse d'Endor.

— Mais elle nous a parlé de deux pendus. Quel sera l'autre ? Moi ? Oh ! jamais de la vie ! Je ne suis pas fou comme ce malheureux Judas. Pourtant il m'a maudit !

En ce moment il entendit des aboiements de chiens et de chacals. Il se rappela ce qu'il avait dit à Jésus en croix, lui prédisant que sa chair serait mangée par les vautours et les animaux immondes.

Il eut un serrement de cœur !

— Ah ! dit-il, cet homme est terrible, il nous poursuit jusque dans la mort ! Est-ce que vraiment je serais maudit !

Un ricanement atroce lui répondit.

Il crut que c'était un chacal et vit deux yeux brillants dardés sur lui dans un massif d'arbres. Il cherchait déjà son couteau pour se défendre contre la bête, lorsqu'un second ricanement plus violent que le premier s'éleva, mais cette fois accompagné de ces mots :

— Oui, tu es maudit.

Il se demanda si ce n'était pas le pendu qui venait de parler.

Mais les deux yeux se rapprochèrent, et une femme se dressa devant lui.

— Laisse ton couteau, dit-elle, tu ne me reconnais pas ? Oui, tu es maudit, mais nous le sommes tous, Caïphe, Anne, toi, moi, tous nos amis et tout Israël. Nous sommes maudits par Jehovah et par son Christ, mais nous sommes les bénis et les aimés de Satan.

— Femme, tu me fais peur avec ton Satan, dont

tu parles toujours. Laisse-le de côté, je t'en supplie.

— Vraiment, tu es trop lâche, Nathan. Tu implores le secours de mon maître et, quand il t'a aidé à te venger, tu voudrais l'écarter. Ah ! mais il ne l'entend pas ainsi. Tu lui appartiens. Il ne te lâchera pas. Partout désormais il se dressera sur ta route, il te prendra au collet pour te secouer et te ramener à son culte, si tu cherches à lui échapper.

— Mais que viens-tu faire ici ?

— Après la mort de Jésus, ne fallait-il pas que j'assistasse à celle de Judas. Ces deux morts sont l'œuvre de mon maître. Satan aime les angoisses et les épouvantes. C'est lui qui a mis le désespoir au cœur de Judas et qui l'a attiré vers cet arbre.

— Et quel sort nous attend, nous autres ?

— Ecoute, Nathan, le vieil Israël est mort aujourd'hui en même temps que le Nazaréen. Le vieux messianisme n'a plus de raison d'être, plus d'objet, car il attendait le Messie, et le Messie, il vient de le tuer en Jésus.

Mais un Israël nouveau surgit à cette heure, baptisé dans le sang de Judas. Il vivra de la haine du Christ, il aura pour symbole : trente deniers et pour devise : trahison. Mais il devra rester, au moins dans les conseils occultes de ses chefs, l'allié de Satan. Il sera satanique ou il ne sera pas. Satan sera désormais le Roi d'Israël à la place de Iahvé et du Messie. Mon maître donnera l'or et le plaisir à ses sujets ; mais il lèvera sur eux un tribut, le tribut des haines antichrétiennes, des profanations eucharistiques, des meurtres rituels, et enfin, à la fin de leur vie, le tribut des fins tragiques, des suicides, des désespoirs sanglants.

Agile comme un chat, la sorcière grimpa dans l'arbre et coupa la corde. Le cadavre tomba au pied de Nathan, qui se vit en un instant entouré de corbeaux furieux. Puis Séphora remit la corde à l'ami du traître en lui disant :

— Prends cela : on dit que c'est un porte-bonheur.

Et elle disparut dans la nuit en ricanant.

LIX

LE VOILE DU TEMPLE

Laissant le cadavre de Judas à la troupe des oiseaux de proie, Nathan rentra en ville et se dirigea vers le Temple où il pensait trouver paix et sécurité.

La foule en avait envahi l'enceinte dont les prêtres avaient ouvert les portes toutes grandes.

Des milliers d'hommes étaient là, pressés dans les trois parvis, parvis des Gentils, parvis d'Israël et parvis des Prêtres. Ceux qui étaient arrivés les premiers avaient pu pénétrer dans le temple lui-même : ils remplissaient l'*Aoulem* ou le vestibule et l'*Hékal* ou le Saint, mais nul n'eût osé pénétrer dans le *Debir* ou le Saint des Saints, réservé au grand pontife et séparé du reste de l'édifice par un immense voile de soie aux quatre couleurs.

Ils étaient prosternés tout du long sur le pavé

de marbre, implorant la miséricorde de Jéhovah. Chose étrange, ils prétendaient avoir vengé l'Eternel et ils sentaient que l'Eternel était irrité contre eux. Le front sur les dalles, ils criaient avec des voix apeurées et lamentables : « Temple du Seigneur ! Temple du Seigneur! »

Les grands-prêtres Anne et Caïphe, rentrés du Calvaire avec le flot des fuyards, avaient eu bien de la peine à se frayer un passage jusqu'au sanctuaire. Un de leurs amis, les ayant rencontrés, leur dit :

— Le peuple est abattu, désorienté ; il se demande si nous n'avons pas commis un crime en tuant Jésus. Tout à l'heure, sur le parvis des Gentils, j'ai entendu un soldat romain qui disait dans un groupe : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Ne croyez-vous pas qu'il faut rassurer cette foule démoralisée ?

Caïphe comprit qu'il y avait quelque chose à faire pour ressaisir l'opinion publique qui lui échappait. Un peu en avant des deux grandes colonnes du Temple il y avait une pierre énorme, revêtue de plaques de bronze et entourée au sommet d'un chemin de ronde auquel on accédait par un escalier de quelques marches. C'était l'autel des Holocaustes. Caïphe y monta et, debout sur le chemin de ronde, il fit signe à la foule qu'il allait parler.

Sa voix retentit forte et claire, et on l'entendait au dehors comme au dedans du sanctuaire.

— Hommes d'Israël, dit-il, ne craignez rien. Nous avons accompli aujourd'hui un grand acte de religion en châtiant un homme qui avait blasphémé Dieu et son Temple et qui se proclamait le Messie.

— Il l'était ! cria un homme du peuple.

Un effroyable tumulte accueillit cette parole. Les uns répétaient : « Il était le Messie. » Les autres : « Il ne l'était pas ! »

Le silence rétabli, Caïphe reprit :

— Oui, nous avons vengé Jéhovah, et le ciel est avec nous ; le Temple est notre sauvegarde. Ce voile sacré tendu devant le Saint des Saints est le gage de notre alliance avec le Seigneur. Tant qu'il restera là, nous sommes protégés contre les menaces de nos ennemis.

Un éclair plus aveuglant que les autres passa sur la figure de l'orateur. Un coup de foudre éclata. Le peuple épouvanté, couché à terre, se taisait et, dans ce silence de mort, on entendit tout à coup comme le grincement d'une étoffe de soie que l'on déchire. C'était en effet le grand voile du Temple qui se déchirait du haut en bas.

Caïphe descendit brusquement les marches de l'escalier. Un homme monta à sa place sur l'autel des Holocaustes. D'une voix vibrante il parla à la foule:

— Malheureux que vous êtes, n'invoquez plus le Temple du Seigneur. Le Seigneur est irrité contre vous, parce que vous avez aujourd'hui crucifié un juste, son élu, son envoyé. Le Seigneur abandonne Israël. Il vient de déchirer le pacte conclu avec vos pères en même temps que le voile qui était votre orgueil et votre palladium. Un jour viendra où ce sanctuaire lui-même s'écroulera. Vous êtes maudits ! Jérusalem est maudite !

La foule était atterrée, hébétée. Elle ne connaissait pas l'homme qui la cinglait ainsi de ses apostrophes virulentes. Il était grand et majestueux comme les prophètes.

— Allez-vous-en, reprit-il avec force, allez pleurer dans vos demeures.

Et ces milliers d'hommes se levèrent précipitamment et s'enfuirent. Ils passaient devant l'inconnu qui leur criait anathème et ils n'osaient lui riposter un mot.

— Qui est-ce ? se demandait-on tout bas.

Quelques-uns croyaient que c'était Jésus échappé du Calvaire.

Il sortit le dernier du Temple. Comme il allait en franchir le seuil, il se trouva face à face avec un vieux berger qui arrivait de Béthléem.

— Où est le Messie? demanda le paysan.

L'inconnu lui montra le Calvaire.

— Là-bas, dit-il, sur une croix.

Le vieux se mit à pleurer, puis, d'une voix chevrotante, il chanta :

— Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

LX

ALLELUIA !

Le lendemain de la mort de Jésus, jour de sabbat, Nathan appela Joanna.

— Joanna, dit-il, j'ai une chose grave à te dire. Hier, tu m'as insulté publiquement en prenant parti pour un scélérat, abandonné de Dieu et des

hommes. Je veux bien te pardonner, mais à la condition que tu oublies Jésus. Jusqu'ici j'ai été trop bon en te permettant de le suivre. Il est temps que ce désordre cesse.

— Nathan, pouvez-vous dire que Jésus est abandonné de Dieu et des hommes? Il est mort, il est vrai ; mais n'avez-vous pas vu les prodiges qui ont accompagné sa fin, le tremblement de terre, les morts ressuscités, le voile du Temple déchiré. Judas le traître, votre associé, ne s'est-il pas puni lui-même? Ainsi Dieu n'a pas abandonné Jésus : il l'a vengé, il l'a magnifié devant tout le peuple. Quant aux hommes, il en est, sachez-le bien, qui ne le renieront jamais, qui l'aimeront et lui seront fidèles jusqu'à la mort.

— Insensée ! Mais il est mort, ton héros, il ne peut plus rien pour toi.

— Il est mort ; mais il nous a fait des promesses et nous y croyons.

— Oui, je le sais. On prétend qu'il a annoncé sa résurrection. Mais il ne recommencera pas l'histoire de Lazare.

— Vous savez très bien que la résurrection de Lazare est véritable. Et pourquoi ne recommencerait-il pas ce miracle pour lui-même? S'il a rappelé Lazare du tombeau, c'est qu'il était Fils de Dieu, et, s'il était Fils de Dieu, il peut bien sortir lui-même du sépulcre.

— Oh ! oh ! s'il était le Fils de Dieu, Dieu ne l'aurait pas livré entre nos mains ; d'ailleurs nous sommes là pour empêcher sa résurrection. Nous allons faire mettre des gardes autour de sa tombe.

— Précaution imbécile ! A quoi bon des gardes, s'il ne doit pas ressusciter? Et s'il doit ressusciter,

celui qui échappe à la mort ne peut-il échapper à des gardes ?

— Sans doute, aussi ce que nous craignons, c'est tout simplement que ses disciples ne l'enlèvent et ne répandent le bruit qu'il est sorti lui-même de la tombe. Car l'imposture et l'impudence de ces hommes sont sans bornes, comme la crédulité de la foule.

— L'imposture de qui ? L'impudence de qui, Nathan, je vous prie? De Pierre, de Jean, de Jacques, d'André? Allons donc, vous n'y croyez pas. Vous savez qu'ils sont simples et sincères, et de plus qu'ils sont timides.

— Joanna, c'est assez discuté. Je voulais seulement te signifier ma volonté bien arrêtée. Je te donne vingt-quatre heures pour réfléchir. Si, demain soir, tu n'as pas renoncé à Jésus, je te déshérite et je te chasse de ma maison.

— Nathan, vos menaces n'obtiendront rien de moi. Je suivrai et j'aimerai Jésus jusqu'à la mort.

Dans l'après-midi, la jeune fille se rendit auprès du tombeau du Christ ; elle y rencontra Madeleine et quelques saintes femmes. Elles s'agenouillèrent devant la pierre qui gardait le corps du maître. Elles le pleuraient. Elles le priaient. Elles espéraient sans savoir exactement quoi. Elles étaient certaines qu'il les entendait et qu'il viendrait à leur secours, qu'il triompherait bientôt. Elles savaient qu'il avait promis de ressusciter, mais elles ne comprenaient pas bien ce mot de résurrection, ne sachant pas s'il fallait l'entendre au sens réel comme pour Lazare, ou dans un sens mystique que les événements eux-mêmes interpréteraient.

Le soir tombait. Des soldats arrivèrent et chassèrent les pieuses femmes avec des injures...

Le lendemain matin, Joanna sortit avant le lever du soleil. Lorsqu'elle rentra, elle semblait hors d'elle-même.

Une joie surhumaine transfigurait son visage. Nathan la rencontra. Etonné de la voir si joyeuse, il lui dit ironiquement.

— Eh bien, Joanna, te voilà vite consolée ! Tu as enfin compris qu'il était bien mort et pour toujours.

— Il est ressuscité !

— Pauvre enfant, tu es folle ! Par pitié, calme-toi, repose-toi.

— Je vous affirme qu'il est ressuscité.

— Mais les gardes...

— Il les a renversés, il a passé sur eux.

— Malheureuse, qui t'a dit ce mensonge ?

— Personne. Moi-même j'ai vu le Christ ce matin, il m'a parlé.

— Joanna, tu es malade. Mais je vais te guérir. Nous irons ensemble au tombeau avec les pontifes. Nous ferons enlever la pierre, nous te montrerons le cadavre avec les stigmates des clous. Diras-tu qu'il est ressuscité?

— Certes non, je me rendrai à la réalité. Mais à votre tour, Nathan, si le cadavre n'est plus dans le sépulcre, s'il a disparu malgré vos gardes, direz-vous qu'il n'est pas ressuscité.

— Evidemment non.

A ce moment un serviteur des pontifes arriva en grande hâte, demandant à voir Nathan.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marchand. Il s'agit de Jésus ?

— Oui, il n'est plus dans sa tombe !

— Quoi ! ses disciples l'ont enlevé ?

— Les uns le prétendent ; les autres affirment qu'il en est sorti lui-même.

— Que disent les soldats ?

— Ils racontent qu'un ange a renversé la pierre, qu'ils n'osaient bouger, muets de terreur, que le mort est sorti tout seul et qu'il les a renversés.

Les grands-prêtres sont affolés ; ils vous prient de venir les voir pour aviser à la situation.

Nathan était ahuri.

— C'est impossible ! répétait-il. C'est de la folie !

Joanna le regarda fixement.

— Nathan, dit-elle, et votre parole ?

— Ma parole, misérable, mais ne vois-tu pas que les soldats ont menti pour éviter les châtiments qu'ils méritent ? Ils ont été corrompus à prix d'or, ou bien ils ont manqué de vigilance et de courage pour résister aux bandits.

— Quels bandits ? De pauvres pêcheurs que vous connaissez, qui sont incapables de braver l'autorité de Rome et celle de la Synagogue. Nathan, vous ne voulez pas voir la vérité. Vous n'êtes plus de bonne foi, si vous l'avez été jusqu'ici. Vous manquez à votre parole.

— Malheureuse, tu insultes ton père.

— Je défends la vérité.

— Ah ! voilà la légende qui commence et qui va se répandre grâce à des imposteurs comme Jean et à des hallucinées comme Joanna.

— Il n'y a pas plus d'hallucination que d'imposture. J'ai vu Jésus comme je vous vois. C'est le Messie.

— Beau Messie crucifié !

— Crucifié et ressuscité. Sa croix me le rend plus cher, sa résurrection plus beau.

— Joanna, je comprends que tu aies aimé cet homme quand il était puissant. Moi aussi j'ai failli le prendre pour le Messie. J'avais même fait le rêve de te le donner pour époux. Mais il est clair qu'il n'était pas le libérateur, puisqu'il n'a pu se sauver lui-même de ses ennemis... D'ailleurs il ne t'a pas aimée, lui, il ne t'a pas distinguée parmi les vieilles femmes qui le suivaient. Et maintenant, il pense bien à toi! Tu es folle, tu es malade d'amour.

— Nathan, l'amour que tu espérais voir naître en Jésus était indigne de lui. Tu ne le connaissais pas. C'était l'être le plus pur, le plus divin. Il ne voyait et n'aimait que les âmes. Il a aimé mon âme et c'est tout ce que j'attendais de lui. Il l'a aimée d'un immense amour, il est mort pour elle. Il ne m'a pas distinguée des autres femmes qui le suivaient, il ne m'a pas préférée à elles. Je le sais et je n'en suis pas jalouse. Mon amour pour lui ne ressemble pas aux amours de ce monde. Nathan, quelque chose de nouveau a paru sur la terre, que n'ont pas connu nos aïeux et qui sera jusqu'à la fin des siècles la stupeur de l'humanité. Jésus aura un parti pour qui il sera tout et qui l'aimera d'un amour affranchi de la chair et du sang, amour pur, désintéressé, mais dévoué et invincible jusqu'à la mort.

— Ingrate, il faut choisir entre Jésus et ton père adoptif.

— Mon choix est fait, Jésus a adopté mon âme.

— Renie l'imposteur.

— Je salue le Saint de Dieu.

— Renie l'ennemi de ton peuple.

— Je salue le roi d'Israël.

— Renie le blasphémateur.

— Je salue le Fils de Dieu.

— Renie le Crucifié.

— Je salue le Ressuscité.

— Renie le vaincu de la synagogue.

— Je salue le vainqueur du monde; celui qui m'a sanctifiée et sauvée; celui qui m'a conquise par la bonté de son cœur, par la douceur de son regard, par le charme divin de sa parole, par la beauté immaculée de son âme, par l'héroïsme de sa mort, par la splendeur de sa résurrection.

— Je te déshérite.

— Gardez votre or : je préfère la pauvreté de Jésus.

— Tu ne mangeras plus de mon pain.

— Il me nourrira de sa manne.

— Je te chasse.

— Adieu, Nathan. Je vais me retirer dans la maison que mon père m'a laissée à Emmaüs. Là je prierai Dieu pour qu'il vous éclaire et vous épargne le châtiment de votre ami Judas.

— Crois-tu, perfide enfant, que nous allons vous laisser tranquilles? Nous poursuivrons les disciples du Séducteur comme le Séducteur lui-même.

Il a dit qu'il y aurait deux races parmi nous; eh bien! la nôtre tuera la vôtre.

— Père, la race des ennemis de Jésus est maudite et c'est elle-même qui s'est maudite au Calvaire en criant : « Que son sang retombe sur nous! » Vous attendiez le Messie promis à nos pères. Mais vous vous êtes tous trompés en voulant un Messie mondain et temporel. Il est venu ce fils de Dieu, pauvre et humble, prêchant la vertu, délivrant les âmes du démon. Vous avez rejeté sa doctrine

parce qu'elle était trop austère, parce qu'elle condamnait vos passions, votre ambition et votre cupidité. Mais, en la rejetant, c'est la religion de vos pères que vous avez reniée.. Vous n'êtes plus les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

— Va-t-en! va-t-en ! maudite. Et que je ne te rencontre plus sur mon chemin...

— Alleluia!

Nathan sortit de chez lui, furieux, pour aller au Sanhédrin. Mais, dans la rue, il entendit des chants. C'étaient des femmes qui montaient vers le Temple en chantant : *Alleluia! Alleluia! Alleluia!*

LXI

A EMMAÜS

C'était le soir du même jour, à Emmaüs. Joanna, arrivée dans l'après-midi, s'installait dans la vieille maison que lui avaient laissée ses parents.

Elle avait emmené avec elle Silas et Joseph, Debora sa nourrice et sa petite servante Noémi. Tandis que les deux hommes et Debora nettoyaient les chambres, Noémi préparait le repas du soir.

Joanna, accoudée à une fenêtre, repassait dans son esprit les événements extraordinaires des derniers jours et surtout le grand miracle du matin, qui surpassait tous les autres. La joie débordait de son âme.

La soirée était douce et calme : un rossignol chantait tout près d'elle et se grisait de sa propre voix.

— Pauvre petit, dit-elle; mon cœur chante comme toi ; moi aussi j'ai mon amour, j'ai ma joie qui me grise.

Je l'ai vu le bien-aimé des âmes, oui, je l'ai vu de mes propres yeux, comme je vois ces arbres, cette route ; je l'ai entendu comme j'entends cet oiseau. Il est bien toujours le même par sa bonté. Mais il a quelque chose de nouveau, de plus glorieux, de plus céleste, dans son port et dans sa démarche; il touche à peine à la terre. Sa voix a le même timbre d'or inimitable, mais avec une sonorité lointaine : on dirait qu'elle arrive d'un autre monde, plus harmonieuse, et plus musicale. Son regard comme toujours est un abîme, mais il y a plus de clarté, plus d'étoiles dans ses profondeurs.

Mais que va-t-il faire maintenant qu'il est ressuscité? Comment va-t-il affranchir son peuple et conquérir le monde? Va-t-il demeurer avec nous longtemps?

Joanna, comme les autres disciples, comprenait que Jésus était tout-puissant et venait accomplir des choses grandioses ; mais elle ignorait encore le comment de toute cette prodigieuse mission.

Jésus avait laissé l'avenir dans la brume. Il parlait tantôt d'humiliations et tantôt de triomphes, qui se mêlaient et se brouillaient dans l'esprit de ses auditeurs.

Ce rôle de crucifié éternel, toujours présent jusqu'à la fin des temps dans ses disciples, mais triomphant d'un triomphe purement moral par leurs douleurs mêmes et leur mort, c'était une con-

ception trop forte pour le cerveau hébreu, à peine initié au mysticisme surnaturel.

Plus tard, l'Esprit-Saint devait transformer leur mentalité ; chez les meilleurs d'entre eux, le cœur seul était chrétien, il avait devancé l'esprit. Ils aimaient Jésus sans le comprendre.

Tandis que Joanna se creusait ainsi la tête pour tâcher de deviner le mystère du Christ, le jour avait baissé. Les oiseaux avaient fait silence. La campagne était déserte, somnolente.

La jeune fille crut percevoir une conversation lointaine, mais qui se rapprochait. Bientôt elle distingua dans l'obscurité trois hommes sur la grande route poudreuse de Jérusalem. Arrivés devant sa maison, ils s'arrêtèrent. L'un d'eux fit mine d'aller plus loin. Mais ses compagnons le retinrent.

— Maître, dirent-ils, restez avec nous, il fait trop noir... Nous sommes ici chez une pieuse jeune fille qui nous offrira l'hospitalité à tous les trois.

Joanna reconnut la voix de deux disciples de Jésus, Luc et Cléophas.

— Silas, dit-elle, va ouvrir.

Après les salutations d'usage :

— Joanna, dit Luc, nous avons appris que tu étais venue occuper ta maison d'Emmaüs, et comme nous quittons Jérusalem pour Jaffa, nous avons songé à te demander l'hospitalité avec cet étranger que nous avons rencontré sur la route.

— Frères, dit Joanna, soyez les bienvenus. Je vous offre le repas et un asile pour la nuit. Silas, va dire à Noémi de préparer le dîner pour nos trois hôtes.

En attendant, la conversation s'engagea.

— Joanna, dit Luc, nous avions quitté Jérusa-

lem bien tristes, bien découragés, et nous parlions sur la route de Jésus, lorsque cet étranger s'est joint à nous... Il nous a singulièrement réconfortés en nous montrant que, d'après les prophètes, le Messie devait souffrir et mourir pour entrer dans sa gloire.

— Sa gloire ? interrompit vivement Joanna. Mais il y est entré. Il est ressuscité. Je l'ai vu ce matin.

— On nous l'a bien dit, Joanna, mais excusez-nous si nous avons douté. Nous savons que les femmes sont parfois le jouet de leur bon cœur et de leur... imagination.

— Frère, dit-elle, je l'ai vu, je vous l'affirme, aussi nettement que je vous vois... J'étais avec Marie-Madeleine... il nous a saluées...

— Mais pourquoi les femmes seules l'ont-elles vu et non pas les hommes... non pas nous ?

— Vous le verrez, dit l'étranger, mais bienheureux ceux qui croient sans le voir.

Joanna tressaillit. La voix de cet homme n'était pas celle de Jésus, mais elle avait quelques-unes de ses intonations. Sa figure n'était pas celle de Jésus mais elle avait plusieurs de ses traits, sa douceur, sa majesté. La jeune fille fut saisie d'un profond sentiment de vénération et d'une émotion intense.

L'inconnu continua :

— Je reviens d'un voyage lointain, très lointain. Et partout j'ai vu le nom de votre Maître adoré...

— D'où venez-vous donc? Nous croyions que le nom de Jésus n'avait pas dépassé les bornes de la Palestine...

— Il a dépassé les bornes de ce bas monde. Il est adoré au ciel, sur la terre et dans les enfers.

— Qu'en savez-vous ? Vous ne venez ni du ciel ni de l'enfer?

— Je viens de très loin. Oui, le ciel est plein de sa gloire; l'enfer tremble au bruit de son nom.

L'étranger avait un air surhumain. Joanna écoutait, haletante, ces révélations d'outre-tombe.

— Ne vous a-t-il pas promis un pain de vie ?

— Oui, répondit Cléophas, il nous l'a promis, mais il ne vous l'a pas donné.

— Vous vous trompez, il l'a donné aux Apôtres la veille de sa mort.

— Etranger, s'écria Joanna stupéfaite, comment savez-vous cela, si vous venez de loin ? Je le savais, moi, parce que Jean me l'a raconté hier. Mais ceux-ci et les autres disciples l'ignorent encore.

Sans répondre à cette question, le voyageur poursuivit :

— Il a donné à ses Apôtres un pain qui n'avait que l'apparence du pain, mais qui était sa propre chair.

— Encore un mystère! fit Cléophas. Nous aimons Jésus, mais nous ne le comprenons pas. Pourquoi est-il si obscur ?

— Mystère d'amour! Vous ne pouvez en effet en pénétrer les profondeurs sur la terre ; mais vous pouvez en comprendre assez pour le croire et pour en vivre. Sachez donc, ô hommes de peu de foi, que Dieu a aimé le monde et a livré son Fils pour le sauver. Ce Fils de Dieu c'est Jésus. Il a voulu souffrir et mourir pour vous. Maintenant il doit retourner au ciel et il y remontera bientôt. Mais dans l'amour prodigieux qu'il vous porte, il ne veut pas se séparer complètement de vous. Il a résolu de rester en même temps d'une manière invisible et

mystique sur la terre pour vous consoler, vous fortifier et nourrir vos âmes de sa chair.

Chaque fois que ses Apôtres ou leurs successeurs accompliront sur une parcelle de pain le rite qu'il accomplit à la Cène, il se rendra présent corps et âme sous les apparences de ce pain. Et il deviendra ainsi la manne qui vous fera immortels. Une race naîtra de ce sacrement, race pure, sainte, invincible.

La race des méchants attaquera celle des bons, elle attaquera surtout le pain de vie ; elle s'efforcera de le profaner, de l'anéantir; mais ayez confiance, votre Maître a vaincu le monde.

Les deux disciples et Joanna regardaient l'inconnu avec stupeur et attendrissement. Il parlait si bien de Jésus. Il avait l'air de le connaître si intimement.

Silas annonça que le repas était prêt.

— Venez, dit la jeune fille.

Elle les fit entrer dans la salle voisine.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Et elle commença à les servir elle-même... Silas et Joseph se tenaient près de la porte, obéissant à ses ordres, apportant les plats. Eux aussi, ils étaient captivés par la parole de l'inconnu.

Tout à coup celui-ci prit un pain et leva les yeux au ciel. Et voici que sa figure changea ; insensiblement, il prenait les traits de Jésus. Sa voix s'éleva pour rendre grâce à Dieu, et c'était aussi la voix de Jésus, cette voix inimitable, profonde, si belle, si douce, qu'ils connaissaient tous...

Jeanne, Silas, Joseph, instinctivement tombèrent à genoux, joignant les mains. Les deux disciples se recueillirent. De grosses larmes coulaient de tous les yeux.

Jésus, car c'était bien lui, leur dit :

— Prenez et mangez, ceci est mon corps.

Et élevant le calice :

— Prenez et buvez, ceci est mon sang.

Il leur distribua le pain, il leur présenta le calice... Tous reçurent le sacrement, abimés dans l'adoration...

Puis le maître s'enveloppa d'une brume lumineuse. Joanna était toujours à genoux; elle tendit les bras vers lui; extasiée, elle murmura : « Jusqu'à la mort! » Jésus lui sourit et leva les bras pour la bénir.

— Au revoir, dit-il, à bientôt, en Galilée.

Et il disparut.

Dans la nuit même, les deux disciples prirent des chevaux et retournèrent à Jérusalem au grand galop pour annoncer l'apparition aux Apôtres.

Le lendemain, une vive agitation régnait dans Jérusalem. De toutes parts la foule répétait : « Jésus est ressuscité! Il est apparu à Pierre, à Madeleine, aux femmes; on l'a vu à Emmaüs, au Cénacle. »

LXII

LE SANHÉDRIN

Les princes des prêtres, effrayés par ces nouvelles, résolurent d'empêcher à tout prix que la foi à la

résurrection du Galiléen prît de la consistance dans le peuple. Ils résolurent de frapper un grand coup et réunirent le Sanhédrin, composé des soixante-dix hommes les plus considérables de la nation. Leur but était d'intimider les douze soldats et de leur faire avouer que Jésus n'était pas ressuscité, mais avait été enlevé du tombeau.

Les soldats firent devant l'assemblée le récit suivant :

— Nous étions autour de la tombe, lorsque, vers le matin, un être vêtu de blanc descendit du ciel, et fit rouler la pierre qui ferme le sépulcre. Le sépulcre étant ainsi ouvert, le Galiléen en sortit tout seul.

Bientôt remis de notre épouvante, nous nous sommes élancés vers lui pour l'arrêter. Mais nous n'avons pu l'approcher ; une force invisible nous a jetés violemment par terre et nous y a maintenus quelques instants comme paralysés.

Pendant ce temps Jésus montait lentement vers le Calvaire, puis il disparut de l'autre côté de la colline. Alors seulement nous pûmes nous relever. La pierre était renversée ; le sceau de l'Etat brisé ; le sépulcre vide. Voyant cela, nous sommes partis, et nous avons été faire notre rapport au gouverneur.

Caïphe était furieux ; il se domina et répondit.

— Voyons, soyez francs et rendez gloire à Dieu. Avouez que les disciples de Jésus sont venus et vous ont corrompus à prix d'or.

Les soldats : Non ce n'est pas vrai. Nous n'avons vu personne.

Caïphe : Du moins vous étiez en faute, vous dormiez accablés de fatigue, et pendant votre sommeil, les Apôtres sont venus dérober le corps.

Les soldats : Non, c'est faux.

Caïphe : Sans doute, vous n'osez avouer par crainte d'être punis. Eh bien ! nous vous promettons de ne point vous punir.

Les soldats : Non, ce n'est pas vrai.

Caïphe : Non seulement vous ne serez pas punis, mais je vous récompenserai, si vous avouez.

Gamaliel interrompit le grand-prêtre :

— Je proteste contre cette proposition. Jusqu'ici, Caïphe, tu avais bien conduit l'interrogatoire. Mais promettre de l'argent pour obtenir un témoignage, c'est de la corruption !

— Ah ! ah ! ricana le grand-prêtre, est-ce que Gamaliel serait maintenant disciple de Jésus ?

— Je suis, répondit celui-ci, ce qu'il me plaît d'être ; mais que je sois pour ou contre Jésus, je ne puis admettre que l'on suborne des témoins.

Plusieurs sanhédrites approuvèrent hautement Gamaliel. Les autres, quoiqu'en bien plus grand nombre, n'osèrent pas soutenir la thèse opposée.

Caïphe, vivement contrarié, ordonna aux soldats de se retirer. Il avait complètement échoué. La séance fut levée au milieu d'une émotion indescriptible.

Mais, le soir, le grand-prêtre mit les soldats à la torture. Quatre d'entre eux cédèrent à la douleur et aux promesses d'argent. Ils s'engagèrent à raconter que le corps de Jésus avait été enlevé par les disciples pendant leur sommeil.

Les huit autres résistèrent. Il fallait éviter à tout prix que leur témoignage transpirât. Aussi Caïphe les fit-il jeter en prison et jura qu'ils n'en sortiraient pas vivants.

Les soldats remis en liberté publièrent partout

la version officielle de l'enlèvement du cadavre de Jésus par les Apôtres. La foule, comme toujours, se partagea en croyants et en incroyants.

De son côté, Jésus multipliait ses apparitions. Il avait donné rendez-vous à ses disciples en Galilée. Là, il était plus libre qu'à Jérusalem..... Dans de nombreux entretiens, il compléta devant eux son enseignement, leur expliqua la constitution de son Eglise, leur recommanda l'Eucharistie comme le sacrement suprême et le couronnement de son œuvre.

Nathan et les grands-prêtres savaient très bien à quoi s'en tenir. Ils avaient payé de faux frères qui assistaient aux réunions des disciples et qui leur rendaient compte des moindres gestes et paroles de Jésus. Ils voyaient avec dépit grandir le groupe de ses fidèles et sa doctrine faire chaque jour de nouvelles conquêtes..... Plus de cinq cents hommes assistaient aux apparitions galiléennes. Comment empêcher ces apparitions? Les interdire? C'était impossible. C'eût été avouer la résurrection de Jésus, attirer l'attention sur lui et lui envoyer des adhérents.

Enfin un jour, un des affidés des grands-prêtres vint leur annoncer une chose plus étrange que tout le reste. Il avait vu lui-même Jésus s'élever dans les airs du mont des Oliviers, monter au ciel et disparaître dans un nuage.

Caïphe et ses amis n'eurent pas le moindre doute sur ce prodige, qui leur fut attesté par plusieurs de leurs émissaires les plus dévoués. Ils étaient accoutumés à voir Jésus jouer avec le miracle. Cette fois ils s'en réjouirent, car ils étaient débarrassés de la présence visible de leur ennemi.

Comment ces hommes ne tiraient-ils pas de ces faits la conclusion que Jésus était Dieu ? Sans aucun doute ils le savaient. Mais alors comment continuaient-ils à le combattre ?

Mystère et satanisme ! Lorsque l'homme cède à sa passion, à son orgueil, à son ambition, à son amour du plaisir, il s'endurcit peu à peu. Il résiste à tous les reproches de sa conscience. Il n'ignore pas qu'il sera châtié par Dieu. Mais il s'étourdit; il écarte cette pensée qui l'empêche de jouir de son or, de son pouvoir ou de ses voluptés.

Parfois, et c'est ici que le satanisme commence, le pécheur prend un plaisir diabolique à braver Dieu, à provoquer sa colère. Comment expliquer cette psychologie? Par une sorte d'ivresse et de fureur qui viennent de Satan. Le fait est là ; on ne peut en rendre compte autrement. Satan se substitue en quelque sorte à l'homme ; il le possède ; il l'aveugle ; il lui souffle sa haine.

La race juive, dans la personne des grands déicides, a été jusqu'à ce degré d'insanité. En même temps, dans la personne des premiers chrétiens, elle montait jusqu'au plus haut degré de la foi et de l'héroïsme.

LXIII

LE NOUVEAU MESSIE DE NATHAN

Depuis la mort de Jésus, Nathan s'était lié intimement avec Saul, le disciple de Gamaliel. Il avait

été frappé de l'intelligence de ce jeune homme, de la vivacité de ses sentiments, de la conviction de sa parole, de la force de sa volonté, de son caractère fier et indépendant, et surtout de l'ardeur avec laquelle il défendait les vieilles traditions d'Israël.

Il l'invitait souvent chez lui, et, chaque jour, il se persuadait davantage que le jeune et fougueux pharisien était appelé à jouer un grand rôle dans la destinée de son peuple. Il importait donc de bien orienter une vie qui s'annonçait aussi brillante que féconde, de gagner cette valeur qui promettait de devenir une puissance et, surtout, de l'empêcher de s'égarer dans les voies où s'était perdu le Nabi de Galilée.

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, Saul et Nathan étaient assis sous la véranda d'une villa que le marchand possédait sur le mont des Oliviers. Ils regardaient le Temple, ses galeries aux arcades élégantes, ses portiques somptueux, la foule qui s'agitait sur sa triple esplanade. Une flamme d'orgueil et d'amour brillait dans les prunelles du jeune homme.

— Comme ce Temple est beau, dit Nathan, qui voulait allumer l'enthousiasme et la verve de son interlocuteur!

— Oui, sans doute, et comme on est fier de penser que les yeux de Jéhovah s'y reposent avec complaisance, tandis qu'ils ont en abomination tous les temples du monde! Comme il est doux de penser que le Messie y viendra un jour adorer son Père!

Ah! continua-t-il en s'exaltant de plus en plus, quelle joie d'appartenir à la race israélite, à la race

héroïque et intelligente qui a seule gardé, à travers les siècles et malgré toutes les vicissitudes, le culte du vrai Dieu! Aujourd'hui elle est humiliée sous le joug de Rome, mais un jour viendra où elle se relèvera, où elle dominera toutes les nations, où elle donnera au monde le salut, la joie, la beauté. Il sortira de son sein l'homme le plus grand de la terre, le divin qui soumettra les sceptres, le victorieux qui subjuguera les intelligences et les amours de toute l'humanité.

— C'est vrai, dit Nathan, mais ce beau Temple est menacé par les chrétiens. Ils le détestent, ils veulent sa ruine, simplement parce que leur chef a prédit qu'il serait bientôt détruit. Il est mort, lui, il a disparu et ne peut plus rien contre la gloire d'Israël ; mais sa secte a hérité de sa rage, et je ne serais pas étonné qu'un jour elle cherchât à incendier le Temple.

— Je l'entends dire de tous côtés, reprit Saul. Mais, s'il en est ainsi, ce sont des impies, il faut les anéantir.

Nathan eut un éclair de joie et il se promit bien d'attiser le feu qui couvait sous la cendre.

— Oui, Saul, tu as raison, Jésus était un ambitieux qui n'a pas osé aller jusqu'au bout. J'ai cru un instant qu'il était le Messie, car il faut avouer qu'il accomplissait des choses extraordinaires et qu'il faisait du peuple ce qu'il voulait. Mais ce manque d'audace montre qu'il ne venait pas de Dieu, et dès lors il avait tort de s'engager dans cette voie.

Malheureusement il a créé une secte qui nous donnera bien du mal. Israël est frappé à mort, si nous ne détruisons pas le ver qui le ronge au cœur.

Ecoute, Saul, tu es jeune, tu es ardent; tu peux faire beaucoup, aidé par les princes de ta nation. Si tu veux accomplir une œuvre agréable à Dieu, si tu veux sauver la race élue du plus grand danger qu'elle ait encore couru, il te faut d'abord détruire l'œuvre de Jésus, puis la reprendre et la mieux conduire. Quand Pierre et les Apôtres auront disparu, la foule qui écoute encore ces gueux se tournera vers toi ; toi, tu la tourneras vers le sens de sa destinée, vers ses traditions et sa religion paternelle. Tu seras le vengeur de Dieu, le défenseur d'Israël et le sauveur du Temple.

Alors les Juifs se jetteront dans tes bras, te demanderont de les armer, de les conduire contre l'étranger abhorré. Moi, je te donnerai les armes que tu leur distribueras. Tu puiseras à pleines mains dans mes trésors. Tu lèveras une armée de deux cent mille hommes et il nous sera facile de jeter les Romains à la mer. Dis, mon ami, dis, veux-tu remplir ce rôle, renouveler l'exploit des Machabées ? Veux-tu délivrer la ville sainte de ses abominations, travailler à la gloire du Seigneur et au salut de ton peuple?

Les yeux de Saul fixés sur le faîte du Temple, qui resplendissait de plus en plus au soleil, s'étaient agrandis; ils brûlaient d'un feu intérieur qui l'embellissait ; cette perspective de dévouement et de dangers pour son peuple l'exaltait.

— Oui, dit-il, je le veux, je veux tout cela, sauf une seule chose. Je lutterai, je peinerai, je m'exposerai, je mourrai avec bonheur pour mon Dieu et pour mes frères en Israël, mais je ne veux pas commander. Je sens que je ne suis pas le Messie, puisque je ne suis pas de la lignée de Juda et de

David. Je n'ai pas les caractères annoncés par les prophètes. Or je ne veux pas recommencer le mensonge de Jésus. Je serai le soldat, mais je ne serai pas le roi.

C'était précisément ce que voulait Nathan. Il voulait bien se servir de Saul, mais non pas s'effacer devant lui. Le jeune homme allait au-devant et au delà de ses désirs.

— C'est vrai, ce que tu dis là, et c'est généreux. Dieu t'en récompensera. Le roi, nous le trouverons. Il ne manque pas de descendants de David parmi nous.

Nathan, parent éloigné de Zébédée, était lui-même de la race de David. Il s'arrêta un instant pour éveiller cette idée dans l'esprit de Saul. Celui-ci ne répondit rien. Le marchand continua :

— Dieu désignera lui-même le roi. Toi tu seras son lieutenant, son ministre. Le veux-tu ?

— Oui, certes.

— Jures-tu de combattre contre la secte de Jésus, puis de consacrer ta vie à la rédemption d'Israël?

Paul, le regard étincelant de foi enthousiaste, leva la main vers le Temple.

— Je le jure, dit-il, par la sainteté du Temple. Guerre à Jésus et gloire à Jehovah !

— Maintenant, dit Nathan, tout mon or est à toi.

— Je n'en veux pas, dit Paul, tu le distribueras toi-même à nos partisans.

Et il salua le vieux Pharisien.

— Il est étonnant, se dit Nathan resté seul. Il déteste Jésus et il lui ressemble. C'est le même mépris de l'or, la même modestie. Il refuse lui aussi d'être roi, lorsque je fais briller la couronne

à ses yeux. C'est la même élévation d'âme, la même fierté. Mais il y a une différence, grâce à Dieu. Jésus a voulu marcher seul, sans nous, sans le Sanhédrin, sans les pontifes; c'était le signe qu'il était avec Béelzébuth, comme dit ce vieux chacal d'Anne ; et il a été brisé. Saul sera l'instrument de la Synagogue, il sera le vase d'élection de Jehovah !

LXIX

LA MOISSON QUI LÈVE

Nathan quitta Jérusalem pour quelques jours. Il avait des intérêts à surveiller ou des propriétés à visiter à Béthléem, à Mar-Elias, à Marsaba, à Hébron, à Engaddi et tout autour de la mer Morte.

Or, la chose qui le frappa le plus, ce fut de voir que la secte du Nazaréen faisait partout des conquêtes.

Le soir du jour où il arriva à Béthléem, il vit une procession de gens qui s'avançaient lentement par les rues montantes du petit village et qui chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

— Qu'est-ce que cette procession ? demanda-t-il à un passant.

— Ce sont les disciples de Jésus. C'est ici que leur chef est né, et ils s'en vont vénérer la grotte où il a reposé à sa naissance.

— Mais comment les laisse-t-on faire? Ah! je vais de ce pas trouver le chef de la synagogue et lui reprocher son peu de zèle pour la religion d'Israël!

L'interlocuteur sourit.

— Allez, maître, lui dit-il, mais vous ne trouverez plus la synagogue. Elle est devenue le temple de Jésus. Son chef est maintenant le prêtre des chrétiens.

Nathan ne revenait pas de sa stupeur. Il tremblait de colère. Au moment où il se coucha, il entendit la procession qui rentrait. Comme elle passait sous sa fenêtre, les jeunes filles chantaient : « Béthléem, maison du pain, réjouis-toi, c'est dans tes champs que s'est levé le froment des élus; c'est dans ton sein qu'a été pétri le pain qui donne la vie au monde. »

Ce souvenir l'exaspéra. Toujours ce pain de vie! Toujours le vrai maître du pain qui le narguait!

Le lendemain, il était à Engaddi, célèbre par ses vins généreux. Il y possédait un des plus riches vignobles, qu'il visita avec satisfaction. Comme il en examinait les grappes énormes, un Essénien, vêtu de blanc, s'approcha de son intendant et lui dit :

— Je vous retiens les plus belles grappes à n'importe quel prix.

— Ami, lui dit l'intendant, il n'y a pas de plus magnifique raisin dans la Palestine. C'est sans doute pour les offrir à un roi que tu veux les acheter?

L'Essénien hésita un instant.

— Oui, dit-il, c'est pour une table royale; c'est pour le sacrifice que nous appelons l'Eucharistie. Nous offrons à Dieu le pain qui devient la chair de Jésus et le vin qui devient son sang.

Nathan faillit suffoquer. Ainsi, partout le Christ le suivait, ou plutôt le devançait.

Partout l'Eucharistie se dressait contre lui ! Et c'était son raisin à lui qu'on voulait faire servir à ce sacrifice abhorré ! Il défendit à son homme d'affaires de rien vendre aux chrétiens.

— Nathan, dit l'Essénien, l'Evangile est de plus en plus connu. La moisson lève. Tu ne l'empêcheras pas de pousser.

Quelques jours plus tard, comme il était à Hébron, il vit arriver Bartimée, un de ses serviteurs.

— Maître, lui dit Bartimée, les pontifes m'envoient à votre recherche. Ils ont besoin de tous leurs partisans.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il y a que la secte de Jésus se multiplie de façon effrayante à Jérusalem et en Galilée.

— Alors c'est comme ici !

— Le jour de la Pentecôte, ses Apôtres se sont montrés pour la première fois en public et donnés comme chefs d'une nouvelle religion. Pierre le pêcheur, l'illettré, a fait un discours qui a produit une prodigieuse impression sur la multitude, si bien que 3.000 hommes se sont déclarés pour lui. Quelques jours après, un second discours lui a amené 5.000 adhérents. Il y en a aujourd'hui plus de 10.000 à Jérusalem ; de sorte que, s'ils voulaient faire un coup de main, attaquer le Sanhédrin, s'emparer du Temple ou le brûler, ils le pourraient facilement. Jamais Jésus de son vivant n'a été aussi puissant.

— Pourtant il est mort, et ses Apôtres n'ont pas son prestige ni le don des miracles comme lui.

— Pardon, Pierre guérit les malades comme

autrefois son maître. Vous connaissez le boiteux de la porte Speciosa?

— Oui, toute la ville le connaît ; il est là mendiant depuis plus de trente ans.

— Eh bien ! il n'y est plus. Il a été guéri par Pierre et Jean. Maintenant il marche comme vous et moi.

— Mais c'est à n'y rien comprendre. Cet homme est donc invincible?... Ah ! je me rappelle un mot de la pythonisse d'Endor. Vous pouvez le tuer, nous dit-elle, mais vous ne pouvez le vaincre...

— Maître, ne vous découragez pas. Vous savez, ce que dit l'oracle d'Endor est moitié vrai, moitié faux. Nous le vaincrons!... D'ailleurs, j'ai une bonne nouvelle à vous donner. Vous savez que nous avons payé des espions pour nous renseigner sur les projets de la secte chrétienne. L'un d'eux, Abibon, est revenu avant-hier de la Galilée pour nous rendre compte de sa mission. Il a assisté à des réunions des disciples de Jésus. Or, dans l'une d'elles, il a reconnu vos esclaves fugitifs, Silas et Joseph !

Le regard de Nathan brilla de colère et de méchanceté.

— Ah ! ah ! dit-il, les misérables ! si je puis m'emparer d'eux, je me vengerai.

— Abibon croit que ce sera facile ; Silas et Joseph demeurent à Bethsaïda avec Joanna. C'est dans leur maison que se réunissent les chrétiens. Il n'y aura qu'à les cerner un soir et à les saisir.

— Et que devient Joanna?

— On la dit de plus en plus belle et de plus en plus enthousiaste. Elle est pour les disciples de Jésus comme une prophétesse, ainsi que Madeleine.

La foule la suivrait comme une Debora, une Judith, une Esther.

— Ah ! mon rêve ! mon rêve ! Si elle avait voulu ! Et que fait-elle?

— Elle fait une propagande effrénée en faveur de l'Evangile du Nazaréen. Elle lui gagne une foule d'adeptes en Galilée.

— Il faut l'arrêter !

— C'est bien ce que voudrait la synagogue de Capharnaüm. Elle l'a condamnée à mort ; mais elle redoute une sédition du peuple. Il faudrait envoyer là-bas un homme qui ne craigne rien et qui remette ces Galiléens à la raison.

— J'ai cet homme. C'est Saul ; il ne reculera ni devant la foule, ni devant Joanna. Il tuera Joanna, s'il le faut... à moins que...

— A moins que ?

— Oh ! c'est une idée bizarre qui me vient à l'esprit. Ce serait curieux tout de même si Joanna, qui s'est laissée gagner par Jésus, se laissait prendre par Saul... Une belle union, en vérité ! Enfin j'y penserai.

En attendant, je pars ce soir pour Jérusalem. Toi, cours en Galilée. Va dire à la pythonisse d'Endor que j'irai la voir dans huit jours. Puis tâche de te rendre compte de la situation tout le long de la mer de Tibériade. Ah ! mes bons chrétiens. Vous prétendez que la moisson lève. Eh bien, nous allons la noyer dans le sang !

LXV

LE COUP DE THÉATRE

Les progrès de la religion de Jésus inquiétaient de plus en plus les Juifs; Caïphe et les autres chefs voulaient en finir avec ce qu'ils appelaient la légende de la Résurrection. Comme c'étaient les Apôtres qui prêchaient le grand miracle, il fallait avant tout les faire taire. On les fit saisir. C'était facile, car ils ne se cachaient pas et parlaient tous les jours au Temple sous le portique de Salomon. On les fit comparaître devant le Sanhédrin, et l'on cita contre eux, comme témoins, les soldats qui avaient gardé le tombeau de Jésus.

Caïphe, jouant le rôle d'accusateur public, fit le discours suivant :

— Vénérables frères, lumières d'Israël, vous êtes ici assemblés pour juger ces hommes, disciples et, comme ils s'intitulent eux-mêmes, apôtres de Jésus le Galiléen.

Ils sont d'abord coupables des mêmes crimes que leur maître, puisqu'ils répètent toutes ses impiétés. Comme lui, ils veulent détruire la religion d'Israël, abolir la loi de Moïse et renverser le Temple ; de plus, ils affirment qu'il était le Messie, le Fils de Dieu, et ils l'adorent comme un Dieu. C'est le péché d'idolâtrie que la loi punit de mort.

Ce n'est pas tout. Aux yeux des Romains eux-

mêmes ils méritent le dernier supplice, car le surlendemain de la Pâque, ils sont venus sur sa tombe, ont brisé le sceau de l'Etat et enlevé le cadavre de leur Rabbi qu'ils prétendent aujourd'hui ressuscité et remonté au ciel. Ils sont donc doublement coupables au regard de la loi mosaïque et au regard de la loi romaine.

Qu'avez-vous à répondre à cette accusation?

Pierre se leva :

— Hommes, mes frères en Israël, il me suffira de répondre à la seconde question, car s'il est faux que nous ayons enlevé le cadavre de Jésus, il est évident qu'il est sorti de lui-même de la tombe, puisqu'il n'y est plus; et s'il est ressuscité, il est bien ce qu'il affirmait, le Messie, le Thaumaturge, plus grand que Moïse et que tous les prophètes, le Fils de Dieu. Admettez-vous mon argument? Admettez-vous que si nous prouvons sa résurrection, il est ce qu'il disait et ce que nous prétendons.

Les soixante-dix mitres brodées d'or s'inclinèrent.

Pierre continua :

— Eh bien! nous pouvons prouver que pendant toute la nuit du vendredi au samedi, nous étions ailleurs et fournir des témoins de l'alibi.

Caïphe riposta :

— Mais nous aussi nous pouvons citer des témoins contre vous : ce sont les soldats qui ont gardé le tombeau.

Gamaliel demanda la parole.

— Caïphe, je t'arrête, tu oublies que les douze soldats ont publiquement, ici même, affirmé que Jésus était ressuscité et qu'il n'avait pas été enlevé par les Apôtres.

— Sans doute, mais ces soldats se sont rétractés depuis. Ils avaient menti.

— Je demande à les entendre, dit Gamaliel.

Les douze soldats se levèrent. Gamaliel les observa avec attention.

— J'en reconnais quatre : ce sont ceux du premier rang. Mais les autres ne sont pas des soldats : ce sont donc des témoins subornés. J'en appelle à la mémoire et à la bonne foi de tous les sanhédrites.

Trois ou quatre membres du Conseil appuyèrent ouvertement l'orateur; aucun n'eut l'audace de le contredire. Il continua donc :

— Si vous voulez la preuve de ce que j'avance, demandez à ces huit hommes ce qui s'est passé dans les réunions où nous avons interrogé les gardiens. S'ils ne peuvent nous le dire, c'est qu'ils n'y assistaient pas et donc qu'ils ne sont pas les soldats préposés à la garde du tombeau.

Les huit témoins restèrent confondus. Caïphe l'était beaucoup plus qu'eux. Il n'avait pas prévu ce coup de théâtre. L'assemblée était désemparée, car l'imposture était flagrante.

Gamaliel, sentant croître son autorité, s'adressa aux faux témoins :

— Votre attitude est un aveu. Sortez donc d'ici et estimez-vous heureux que je ne requière pas contre vous la peine sévère que vous méritez.

Les pauvres diables sortirent honteux, avouant par leur mine penaude la supercherie dont ils étaient les complices.

— Où sont les autres témoins, les huit qui manquent? demanda encore l'orateur.

Un silence pénible fut la réponse des pharisiens.

— Quoi! vous ne répondez pas! Caïphe, je m'adresse à toi, où sont les huit témoins absents?

— Je ne sais.

— Eh bien, moi je le sais, reprit l'impitoyable vieillard, je le sais, ils sont en prison, parce qu'ils n'ont pas voulu déposer contre Jésus et les Apôtres, parce qu'ils n'ont pas cédé, comme ces quatre ici présents, aux menaces, à la torture, aux promesses. Vous avez voulu faire taire des témoins gênants.

Quoi qu'il en soit, je constate d'abord que nous avons, pour la résurrection de Jésus, huit témoins, ceux que vous avez supprimés, et, contre elle, quatre seulement et qui sont ainsi convaincus de mensonge et de lâcheté.

La cause est jugée. Mais il en est une autre qui devrait s'ouvrir. C'est celle des auteurs de cette infamie. Si vous étiez indépendants, vous les mettriez sur-le-champ en accusation, car leurs noms sont sur toutes vos lèvres. Je ne les nommerai pas par pitié pour eux. Mais j'aurais voulu mourir, vénérables frères, plutôt que d'assister à une pareille séance, qui restera l'opprobre d'Israël et du Sanhédrin.

Caïphe, en proie à une fébrile agitation, se pencha vers Anne et lui parla à voix basse. Des conversations particulières s'engagèrent.

Gamaliel se leva de nouveau. Caïphe aurait voulu lui refuser la parole. Il ne l'osa. Le vieux rabbi était l'homme le plus vénéré de la nation. Et puis il eût fallu lui opposer une raison, et le misérable président n'en trouvait pas.

— Comment! Vous discutez entre vous, reprit Gamaliel. Vous n'avez donc pas assez de lumière?

En voulez-vous plus? Eh bien, je vais interroger vos témoins.

Dis-nous, toi, le premier du banc, comment les choses se sont passées.

— Après avoir veillé toute la nuit, nous étions fatigués au grand matin. Nous nous sommes endormis autour du monument. C'est alors que les Apôtres sont venus; ils ont ouvert le tombeau, enlevé le cadavre et se sont enfuis.

— Comment le savez-vous, puisque vous dormiez?

— Nous nous sommes éveillés juste au moment où les ravisseurs disparaissaient derrière le Calvaire.

— Ainsi donc ils sont venus, ils ont traversé le cercle que vous formiez autour du sépulcre, sans vous éveiller. Ils ont roulé la pierre, sans vous éveiller. Ils ont pris le cadavre, sans vous éveiller. Ils ont retraversé vos rangs, sans vous éveiller. Et c'est au moment précis où, bien plus éloignés de vous, ils disparaissaient à l'horizon, derrière le Calvaire, qu'ils ont fait du bruit sans doute et vous ont éveillés. Voilà un réveil bien opportun qui a pour cause un bruit bien complaisant. Vraiment, les amis, c'est très bien imaginé, très bien machiné!

Les prétendus soldats, cinglés par cette ironie mordante, baissaient la tête. Caïphe rageait. Anne étouffait. Gamaliel, sans en tenir compte, poursuivit :

— Répondez-moi encore. Le sommet du Calvaire est à trente mètres environ du sépulcre. Qu'avez-vous fait quand vous vous êtes éveillés? Comment avez-vous rempli votre devoir qui était de défendre

le corps? Vous êtes-vous précipités sur ces hommes qui étaient tout près de vous et qui ne pouvaient vous échapper, avec leur lourd fardeau? Leur avez-vous disputé le cadavre?

— Oui, mais ils étaient plus forts que nous.

— Comment! Vous êtes soldats, vous aviez des armes! Et vous avez eu peur de vos agresseurs! Vous êtes-vous du moins servis de vos armes?

— Oui, mais eux aussi étaient armés.

— Mais comment de pauvres bateliers, embarrassés par le poids d'un cadavre, ont-ils pu battre des gaillards comme vous, représentants de la force publique, munis de bonnes épées, chargés de défendre les intérêts de l'Etat et de la synagogue? Et puis, si vous avez lutté les armes à la main, comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu de morts, pas même de blessés? Où sont vos blessures? En avez-vous jamais parlé? Où sont les blessures des Apôtres?

Les soldats restaient accablés, la tête baissée.

— Mes frères, la lumière est-elle assez faite? Voilà des témoins qui ont mal appris leur leçon.

Que répondre à cette logique écrasante? Caïphe ordonna aux quatre malheureux soldats de sortir.

La foule les hua : Menteurs! Faux témoins! Scélérats! Lâches!

Caïphe résolut de sauver la situation à force d'audace.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, il est certain que Jésus était un imposteur, puisqu'il a été condamné.

— La preuve n'est pas concluante, dit Gamaliel paisiblement.

Le pontife fit semblant de n'avoir pas entendu, et il continua :

— La Résurrection est une fable, car autrement Jésus se serait montré en public et le peuple l'aurait acclamé, tandis qu'on ne nous cite que quelques témoins, évidemment intéressés, de ses apparitions.

Pierre demanda la parole.

— Grand-prêtre, dit le chef des Apôtres, je vous demande pardon. Nous sommes plus de cinq cents témoins qui avons vu Jésus ressuscité. Ordonnez-leur de venir : ils accourront de la Galilée, de la Samarie, de la Judée. Dans dix jours, ils seront tous ici.

— C'est inutile, ce sont des fanatiques, des imposteurs, ou bien des naïfs.

Gamaliel bondit sur son siège.

— Caïphe, je t'arrête de nouveau. Comment peux-tu dire que des témoins sont des fanatiques, des imposteurs, quand tu ne les as pas entendus, quand tu refuses de les entendre ?

Il se rassit. Caïphe, piqué au vif, dut encore dévorer cet affront. Il continua néanmoins.

— Si Jésus était le Messie, il aurait conquis le monde.

— Ou bien il le conquerra !

C'était Pierre qui avait fait cette interruption, assis sur son banc. Il se leva.

LXVI

LE PÊCHEUR DE GALILÉE

Simon Pierre, pêcheur de Galilée, était un homme trapu, de taille moyenne, de forte carrure, aux

traits durcis par le travail de la pêcherie, bronzé par le soleil et le hâle de la mer. Sa large tête, plantée sur de robustes épaules, encadrée d'une barbe frisée, un peu grisonnante, était éclairée par deux bons yeux d'enfant d'une admirable loyauté. Il portait un abayé, sorte de manteau grossier et raide, sans manches comme une dalmatique. Sa figure était douce, plutôt timide au repos; mais, dès qu'il eut ouvert la bouche, son regard s'éclaira, sa tête se redressa, autoritaire. Il restait modeste à la façon de Jésus, mais on sentait en lui un chef, un homme conscient d'une mission extraordinaire qui lui était confiée.

— Hommes d'Israël, dit-il, n'avez-vous donc pas compris les prophètes, et faut-il qu'un illettré comme moi révèle aux docteurs de mon peuple le sens des prophéties messianiques?

Cet exorde fit dresser toutes les têtes, briller tous les yeux. Il était habile, car aucun sujet n'intéressait plus vivement les Juifs de ce temps.

— Lisez donc les Ecritures. Vous verrez que le Messie doit être « un homme pauvre depuis son enfance », — « un homme en butte à la calomnie et à la haine », — « qu'il doit être écrasé comme un ver de terre, flagellé, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple », — « que ses mains et ses pieds doivent être percés et ses os comptés un à un ».

Mais, direz-vous, il est aussi représenté comme un conquérant glorieux, un libérateur, un roi magnifique!

D'accord, mais puisque ces deux ordres de prophéties, celles des souffrances et celles des gloires messianiques, doivent se réaliser et ne peuvent se réaliser simultanément, il faut bien qu'elles s'ac-

complissent successivement. Elles se rapportent à deux phases différentes de la vie du Libérateur. Il faut qu'il arrive par l'humiliation à la victoire, par la mort à l'immortalité.

Or, c'est l'histoire de Jésus que je vous raconte là.

Fils de David, Béthléémite par sa naissance, Nazaréen par son éducation, né à l'époque où le sceptre était sorti de Juda suivant la prédiction de Jacob, Jésus répond exactement au portrait du Messie tracé par Isaïe, par les Psaumes, par tous les Prophètes.

Et c'est vous, ô mes maîtres, qui vous êtes chargés de compléter ce portrait, en persécutant le Juste, en le flagellant, en l'écrasant comme un vermisseau, en le crucifiant; c'est vous qui lui avez ajouté les derniers traits de ressemblance.

Mais par là, vous lui avez ouvert les portes de la gloire. Maintenant, grâce à vous, il entre dans la seconde période qui lui est prédite; il va enfin pouvoir régner sur le monde.

L'idée de la royauté messianique passionnait tous les esprits; c'était le grand espoir d'Israël. L'attention redoubla : la sympathie naissait. On admirait l'ignorant qui parlait avec tant d'autorité et de sagesse.

— Oui, continua Pierre, il va régner. Mais, de grâce, ne vous trompez pas sur la nature de cette royauté! Il n'est pas venu disputer le trône à César. Il doit régner sur les âmes par sa doctrine, par la vertu, par l'amour. Il a déjà plus de dix mille disciples qui croient en lui dans la Judée et autant dans la Galilée. Demain, nous serons cent mille. Dans quelques années nous serons des millions.

— Mais, interrompit Nathan, Moïse a prédit que

le Messie ferait de plus grandes choses que lui. Or Moïse a sauvé nos pères du joug de l'Egyptien, et il leur a donné la manne. Jésus aurait donc dû, pour égaler et surpasser Moïse, nous sauver du joug de Rome et nous donner une manne aussi merveilleuse que celle du désert. Il ne l'a pas fait.

— Il l'a fait, répondit Pierre, de plus en plus inspiré, de plus en plus beau.

— Comment! Il nous a délivrés du joug de Rome?

— O cœurs charnels, ô esprits enfoncés dans la matière, ne voyez-vous pas que Rome a imposé au monde un double joug, celui des corps et celui des âmes, le plus humiliant, le plus funeste? Le joug des âmes, c'est son paganisme. Nous l'abhorrons, il est vrai. Mais qu'avons-nous fait pour le secouer? Jésus au contraire nous a donné une doctrine qui balaiera le paganisme de Rome et celui des Barbares.

Oui, moi, Pierre, le dernier des hommes, pauvre pêcheur de Galilée, j'irai dans la capitale du monde, je frapperai les idoles avec la croix du Christ, je les briserai, je ferai adorer le vrai Dieu.

Mais, pour me soutenir, moi et mes frères, dans nos luttes pour la vérité et pour nourrir nos âmes faibles, Jésus nous a donné une manne, un pain de vie, tombé du ciel.

— Ah! Ah! s'écria Nathan, nous y voilà arrivés! Parle-nous en effet de cette manne. Le Nazaréen a dit que ce serait son corps. L'as-tu mangé, son corps? Est-ce pour cela que vous l'avez tiré du tombeau? Seriez-vous par hasard une secte d'anthropophages?

Si vous avez mangé son corps, si vous vous êtes

partagé ses membres, il n'est donc pas ressuscité, il n'est pas remonté vivant au ciel, comme vous l'avez raconté, et vous en avez donc menti. Si vous ne l'avez pas mangé au contraire, alors c'est lui qui en a menti, en disant qu'il était la manne du ciel et le pain de vie.

Nathan promena un regard circulaire, triomphant, sur ses collègues, les supposant éblouis, étourdis, comme il l'était lui-même, par la force de son dilemme.

Pierre reprit très calme.

— Cinq mille hommes de la Galilée vous diront que Jésus a multiplié cinq petits pains au point de les rassasier tous et de remplir douze corbeilles avec les restes.

— Des Galiléens, interrompit Nathan en haussant les épaules, des naïfs ! des fanatiques !

— N'en dis pas de mal, Nathan, car tu étais l'un d'eux. Tu as mangé de ce pain.

Le pharisien resta coi. Des centaines d'hommes l'avaient vu à Bethsaïda le jour du miracle et l'auraient convaincu de mensonge s'il avait osé nier le fait. Il se tut.

— Nathan, répartit Pierre, est-ce vrai ce que je viens de dire. Dis-nous, oui ou non, si tu as assisté à cette multiplication des pains.

Nouveau silence de plus en plus lourd et pénible.

— Puisque tu te tais, tu avoues. D'ailleurs tes amis vont venir au secours de ta mémoire. Interroge-les.

Les deux grands-prêtres, Anne et Caïphe, étaient avec toi et avec Judas, à cette réunion inoubliable, ils ne me démentiront pas. Ils ont vu comme toi, comme moi, se multiplier les pains sous les doigts

du Nabi; ils étaient dans la stupeur. Je m'en souviens, car je les examinais. Est-ce vrai, mes maîtres? Est-ce vrai, pontifes d'Israël? Je vous adjure de me démentir si je dis faux.

Les trois hommes interpellés auraient voulu rentrer sous terre. Ils étaient au supplice. Impossible de démentir. Tout le monde connaissait leur présence au miracle des pains.

Caïphe répondit :

— Mais quel rapport ce miracle a-t-il avec la manne qu'il avait promise ?

— Un rapport très intime, vous le verrez bientôt. Mais je constate d'abord que vous avouez le miracle de la multiplication des pains, comme vous avoueriez la guérison de milliers de malades dont vous avez été témoins, et la résurrection de Lazare que vous avez tous pleuré mort et qui est ici, bien portant, au milieu de nous.

Toutes les têtes se tournèrent vers le frère de Marthe et de Marie. C'était le miracle vivant, la preuve éclatante de la toute-puissance de Jésus. La foule qui assistait à la séance se leva pour le voir et lui fit une ovation.

— Eh bien, poursuivit Pierre, l'homme qui a fait de tels prodiges ne peut-il faire tomber la manne du ciel ? Il le peut évidemment. Un miracle en vaut un autre. Un miracle certain, de la grandeur de ceux que je viens de rappeler, prouve que celui qui l'accomplit agit avec la vertu de Dieu, qu'il est l'envoyé du ciel et qu'il ne peut mentir, sans quoi le ciel encouragerait un mensonge.

Dès lors vous devez croire à la parole de cet homme, fût-elle pour vous un mystère. Tout miracle est l'écorce d'un mystère et le garantit. Eh

bien, Jésus nous affirme que le pain qu'il bénit et consacre se change invisiblement en son corps. C'est un mystère sans doute, mais sa vérité nous est garantie par le miracle de la multiplication des pains. Voilà le rapport que tu cherchais, Caïphe. La manne invisible est prouvée par le pain visiblement multiplié.

Eh bien, ce Jésus, qui devient mystiquement présent sous l'apparence du pain et du vin, toutes les fois que nous, ses prêtres, nous accomplissons le rite qu'il nous a enseigné, ce Christ bien-aimé, vrai Messie, vrai Fils de Dieu, c'est notre force, notre vie, notre consolation. Il nous unit et nous rend invincibles ; grâce à lui, nous ne formons entre nous qu'un seul cœur et une seule âme.

Tout le monde écoutait avec une curiosité intense qui contrebalançait dans les cœurs la haine de Jésus. Nathan lui-même était suspendu aux lèvres de son contradicteur. Ce pain de vie, cette manne mystique l'intriguait plus qu'il ne voulait l'avouer. C'était l'origine de son aversion pour Jésus. Il s'était flatté de dominer le peuple avec le pain du corps, et Jésus, beaucoup plus fort, avait inventé le pain de l'âme.

Il dit donc à Pierre :

— Peux-tu nous montrer ce pain?

— A quoi bon? Extérieurement, il ressemble à tous les autres. Pour le recevoir il faut avoir la foi, il faut une âme pure. Judas l'a reçu dans un cœur souillé de haine et de traîtrise, et il en a été terriblement châtié. Repens-toi de tes péchés, Nathan, fais pénitence, crois en Jésus, alors je te recevrai parmi nos frères, je te donnerai le pain de vie. Sinon, prends garde : ceux qui blasphèment et ou-

tragent la manne périront misérablement. Rappelle-toi la fin misérable de ton complice Judas.

LXVII

LA DÉSOBÉISSANCE DE PIERRE

Nathan devint rouge de colère. Quoi! un batelier, un ignorant, osait lui donner des leçons et le braver devant le Sanhédrin!

— Misérable, dit-il, tu es coupable, en tout cas tu es accusé et tu insultes tes juges!

Caïphe vint à son secours.

— Trêve d'impertinences, Pierre! Ta cause est jugée.

— Oui, contre vous. J'en appelle à tous les membres du Conseil.

Et le rude pêcheur étendit hors de son abayé son bras nu et bronzé, désignant ses juges comme des témoins ou plutôt comme des accusés.

— Insolent! rugit Caïphe.

— Suppôt de Satan! glapit Anne.

Un valet s'approcha, le poing levé.

— Est-ce ainsi que tu parles au pontife?

— Tu peux me frapper, répondit Pierre, comme tu as frappé Jésus. Voici ma joue.

Le lâche n'osa aller plus loin.

— Pierre, reprit Caïphe, nous t'ordonnons de renoncer à Jésus.

— Jamais !

— Eh bien, garde si tu le veux le souvenir de ton rabbi dans ton cœur, mais ne prononce plus son nom en public.

— Vous pouvez m'emprisonner. Vous ne me ferez pas taire.

— Nous te défendons de prêcher Jésus de Nazareth.

— Dieu m'ordonne de le prêcher au monde. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

— Si tu n'abandonnes l'Imposteur, tu périras comme lui.

— Et moi je vous annonce que, si vous ne croyez en Jésus, vous serez châtiés par le Dieu de nos pères.

— Blasphémateur ! C'est toi qui seras châtié par lui et maudit par nos pères dont tu renies la foi.

— Nous ne renions rien, car nous reconnaissons le Messie qu'ils ont appelé de leurs vœux. C'est vous qui tournez le dos à ce Messie. Si les patriarches et les prophètes étaient ici, ils tomberaient aux pieds de Jésus en l'adorant ; ils vous renieraient comme les déserteurs de la religion et des espérances d'Israël. Abraham, Isaac et Jacob ne vous reconnaîtraient plus pour leurs fils.

Pierre était de petite taille ; mais, sous l'empire des sentiments sublimes qui l'animaient, il semblait grandi. Il avait en ce moment la majesté de Moïse sur le front, la flamme d'Isaïe dans le regard.

Les Sanhédrites flagellés par lui frémissaient. Au dernier coup de l'orateur les traitant d'apostats reniés par leurs pères, ils se révoltèrent. Ce fut un tumulte effroyable.

Pierre s'assit tranquillement jusqu'à ce que le calme fût rétabli. Caïphe reprit bientôt.

— Pierre, tu t'abuses, ton Christ est mort et ne peut plus rien pour vous. Il n'est plus là pour faire des miracles.

— C'est vrai, mais nous en faisons à sa place et par son pouvoir.

A ce moment, il se fit un mouvement dans la foule. Un des assistants s'avança et demanda à parler comme témoin.

— Qui es-tu, lui demanda le président contrarié ! Que veux-tu dire?

— Je suis le boiteux de la porte Speciosa. Pendant trente ans, je me suis tenu là, assis, et il n'est pas un habitant de Jérusalem, pas un de vous, qui ne me reconnaisse. Tous vous m'avez adressé la parole en passant près de moi. Tous vous m'avez donné l'aumône. Vous aussi, très illustre pontife, vous avez été généreux envers moi. Eh bien, je suis guéri, comme vous le voyez, et ce sont ces deux hommes, Pierre et Jean, qui m'ont rendu la santé.

La foule fit entendre un long murmure d'approbation ; tous en effet connaissaient le boiteux. La séance tournait à la gloire des accusés.

Gamaliel désira conclure sur cette impression.

— Princes des prêtres, docteurs de la loi, dit-il, ces hommes sont innocents. Aucun des griefs articulés contre eux ne tient debout. Vous ne pouvez donc les punir. Si vous les condamniez, le peuple entier se lèverait pour les défendre.

Mais laissez un vieillard, plus âgé que vous tous, et qui vous a presque tous comptés parmi ses dis-

ciples, laissez-le vous donner un conseil, ô mes enfants, ô mes frères.

Ne poursuivez plus la secte de Jésus. Si elle vient des hommes, elle tombera d'elle-même. Si elle vient de Dieu, ce serait bien inutile et vous commettriez un sacrilège. Dieu vous briserait.

Caïphe riposta :

— Tu te trompes, Gamaliel. C'est ainsi que les erreurs s'accréditent. Pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour venger l'honneur du Temple que l'on veut détruire, le nom de Jéhovah que l'on blasphème et pour démasquer un imposteur qui perdra Israël. Je m'en lave les mains.

Il se leva et le Sanhédrin se dispersa dans la plus grande confusion. Au fond, c'était plus qu'un acquittement pour Pierre et ses collègues, c'était un triomphe.

La foule le comprit ainsi. Elle fit un cortège d'honneur aux Apôtres. Elle força Pierre à monter sur une borne au milieu de la place publique.

— Parle-nous, Pierre, nous voulons t'entendre.

La tête du batelier apparut au-dessus des flots de la multitude, volontaire et dominatrice. Il fut acclamé. Puis on conspua le Sanhédrin.

— Mort à Caïphe ! Mort à Anne ! Mort à Nathan ! criait-on de toutes parts.

— Le Seigneur ne veut pas que le pécheur périsse, cria Pierre d'une voix tonnante qui fit taire instantanément tous ces agités. La vengeance est à Dieu seul. Pour moi, je viens vous prêcher Jésus crucifié, le roi de mansuétude.

Et devant ces milliers de Juifs, tout à coup recueillis, Pierre annonça le Messie que le Sanhédrin lui avait défendu de nommer en public. Pour

obéir à Dieu l'Apôtre, comme son Maître, désobéissait aux hommes. L'Eglise qu'il prêchait est fondée sur cette désobéissance.

LXVIII

CE QUE DISENT LES PARCHEMINS

Gamaliel rentra chez lui très préoccupé. Chose singulière, il était le grand défenseur des chrétiens, et, il n'était pas chrétien. Il avait encore des doutes et, dans sa profonde loyauté, il ne voulait pas proclamer la divinité de Jésus, tant que ses doutes subsisteraient.

Il s'assit dans une grande salle, devant une table chargée de parchemins, près d'une fenêtre d'où il apercevait les deux hautes tours du Temple.

Il commença par prier silencieusement, tourné vers le Saint des Saints.

— Mon Dieu, disait-il intérieurement, éclairez-moi. Vous nous avez parlé par vos Ecritures : j'ai mainte fois expliqué votre parole aux hommes. Mais qui donc me l'expliquera à moi ? Seigneur, parlez ; votre serviteur écoute.

Il ouvrit alors un des rouleaux sacrés. C'était la prophétie d'Isaïe, il lut attentivement le chapitre cinquante-troisième.

— C'est étrange, se disait-il tout bas, j'ai lu et relu ces pages des milliers de fois dans ma vie et

elles me semblent toutes nouvelles. Jamais je n'y avais vu ce que j'y vois.

Il est incontestable que ce chapitre s'applique au Messie : toute la tradition rabbinique le reconnaît. Or que dit-il?

« NON EST SPECIES EI NEQUE DECOR. *Il n'a plus ni grâce ni beauté... C'est le dernier et le plus méprisé des hommes... Homme de douleurs, il a connu l'infirmité... Il a porté nos langueurs, il a éprouvé nos souffrances... Il nous est apparu comme un lépreux, frappé et humilié par Dieu... C'est pour nos iniquités qu'il a été blessé; il a été broyé pour nos crimes; et nous avons été guéris par ses blessures... Il a été immolé parce qu'il l'a voulu et il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre.... Il a été conduit comme la brebis à la boucherie et il s'est tu comme l'agneau devant le tondeur. Il a été réputé avec les scélérats et il a prié pour les pécheurs...*

—Mais n'est-ce pas, se dit le docteur en repliant le rouleau, n'est-ce pas l'histoire mot pour mot de ce triste jour du Calvaire. Je l'ai vu, l'Homme de douleurs, le Lépreux, l'Agneau doux et muet, je l'ai vu entre deux scélérats, et je l'ai entendu prier pour les pécheurs... Mais alors n'est-il pas le Messie?..

Puis il ouvrit un autre parchemin jauni et usé par ses doigts.

—Ah ! mes vieux, mes chers psaumes ! Quelle poésie ruisselante ! Quelle splendeur d'images ! Quels coups d'ailes ! Quels cris éperdus d'aigle blessé !.. Combien les génies de Rome et de la Grèce me semblent petits à côté du génie d'Israël !

Voyons, relisons ce psaume. XXI[e] C'est le psaume de l'abandon et de l'angoisse. Et tous nos docteurs le classent aussi parmi les pages messianiques,

Eli, Eli, lamma sabactani! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Mais où donc ai-je entendu récemment ce verset ? Ah ! justement, c'était au Calvaire. C'était lui qui le récitait, pauvre Jésus, mais avec un accent si vrai, si personnel ! Ne voulait-il pas affirmer jusque sur la croix qu'il était bien le Messie et que ce psaume avait été composé pour lui? Pourquoi n'ai-je pas fait alors ce rapprochement?

Je suis un vermisseau et non un homme, l'opprobre de l'humanité et l'abjection du peuple. Ceux qui m'ont vu m'ont tourné en dérision ; ils ont branlé la tête ; ils ont dit : Il a espéré dans le Seigneur ; si le Seigneur l'aime, qu'il le sauve!

C'est bien ce que disaient les pharisiens autour de sa croix !

Ils ont percé mes mains et mes pieds : ils ont compté tous mes os. Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort.

Le vieillard se rejeta la tête renversée dans son fauteuil !

— Ah ! cela, c'est trop fort ! Caïphe et les bourreaux auraient voulu, psaumes en main, réaliser la prophétie, qu'ils n'auraient pas mieux fait. Ses pieds et ses mains percés, je les ai vus ; sa robe tirée au sort, je la vois encore.

Oui, Pierre l'a bien dit, c'est l'histoire de Jésus que nos Prophètes ont écrite! Ah ! ce Pierre est extraordinaire. Jamais je n'ai entendu une leçon aussi substantielle, aussi lumineuse que les quelques paroles qu'ils nous a dites sur le Messie.

Gamaliel se leva, arpenta quelque temps sa chambre, s'efforçant de coordonner et d'aligner ses pensées en déroute. Ne parvenant pas à se calmer,

il se jeta simplement à genoux et récita le psaume XXI[e] tout entier. Il en ressentait l'angoisse infinie. Il lui semblait que c'était lui pour le moment qui incarnait l'homme de douleurs, abandonné de Dieu et des hommes. Il répétait sans cesse le premier verset : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? *Lamma sabactani? Lamma sabactani?*

Pauvre Jésus! Comme il a souffert! Lui que j'avais vu si glorieux, se jouant avec la nature, la tempête, la maladie, la mort elle-même! Evidemment, il aurait pu faire encore ce miracle d'échapper à ses ennemis et au supplice, de marcher sur les têtes de ces misérables, comme il marchait sur les flots du lac de Génésareth.

Mais s'il ne l'a pas fait, pouvant le faire, il est donc mort parce qu'il l'a voulu. C'est bien encore cela que dit le prophète : *oblatus est quia ipse voluit.* Pourquoi? C'était donc un plan. Mais quel plan que celui où la mort et la croix entrent en ligne comme des moyens et des instruments tout naturels! Mais n'est-ce pas le plan messianique, ce programme à deux phases dont parlait Pierre?

Cela expliquerait pourquoi, au milieu de sa déréliction suprême, il a été cependant si doux à la mort. La mort n'était pas sa maîtresse, mais sa servante.

LXIX

LA CONVERSION DE GAMALIEL

Un serviteur entra et annonça au rabbi que quelqu'un demandait à lui parler. C'était un jeune

homme que Gamaliel avait vu plusieurs fois à ses leçons, mais qu'il connaissait peu.

— Maître, dit le visiteur, j'étais tout à l'heure au Sanhédrin, et j'ai été frappé par la théorie que Pierre le pêcheur a exposée sur le caractère et la mission du Messie. Auriez-vous la bonté de me dire ce que vous en pensez. Est-il vrai que le Libérateur doit avoir deux parties dans sa vie? Est-il vrai d'abord qu'Isaïe et David prédisent un Messie humble et doux, pauvre et souffrant?

— Mais oui, mon ami, je viens justement de le vérifier. Veux-tu revoir les textes avec moi?

— Inutile, je les connais; je veux seulement savoir votre avis. Mais est-il vrai également que le Messie doit triompher et avoir un règne glorieux?

— Cela aussi est incontestable. C'est même ce qui nous a éblouis et peut-être aveuglés, moi et tous les pharisiens. Nous n'avons considéré que cette gloire du Messie, parce qu'elle flatte notre orgueil et nos espérances de bonheur temporel, et nous n'avons pas tenu compte des textes qui annoncent les humiliations; nous les avons appliqués aux épreuves d'Israël. Il est vrai qu'ils peuvent aussi avoir ce sens, et c'est ce qui nous a induits en erreur. Mais, en y regardant de plus près, on voit que le peuple est souvent identifié avec son Libérateur et que les douleurs comme les victoires sont prédites à l'un et à l'autre.

— Maître, cette doctrine est profonde et admirable. Elle me semble toute neuve. Pourquoi ne l'avez-vous pas exposée dans vos leçons que j'ai suivies avec assiduité?

— Tout simplement parce que je viens de la découvrir aujourd'hui même en relisant les Ecri-

tures ou plutôt en entendant Pierre. C'est ce pauvre Galiléen qui m'a mis sur la voie.

— Maintenant, cher Maître, troisième question. Peut-on dire que Jésus de Nazareth réunit ces deux grands caractères messianiques et les autres signes du Libérateur?

— Mon enfant, tu me fais là une grave question. Hier, je t'aurais répondu : Je ne sais pas. Aujourd'hui je te dis : Il me semble que oui. Jésus a certainement été l'homme de douleurs d'Isaïe et le vermisseau de David. La seule chose que l'on puisse lui contester, c'est la deuxième partie de la prophétie, la gloire, le triomphe. Il est vrai que ses miracles lui font déjà une assez belle auréole ; que sa résurrection — et il est bien difficile de la contester — peut passer pour un triomphe peu ordinaire ; que la rapidité avec laquelle des milliers d'hommes adhèrent aujourd'hui à sa doctrine semble lui promettre d'autres victoires comme on n'en a jamais vues ; mais l'avenir seul précisera le sens exact qu'il faut attacher à ces victoires messianiques, sur lesquelles nous nous sommes peut-être bien trompés.

— Enfin, croyez-vous que dans l'état actuel où nous apparaît Jésus, je puisse, en conscience et sans offenser Dieu, lui donner ma foi et me joindre à ses disciples.

Gamaliel hésita un instant. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre d'où il voyait le Temple, resta quelques minutes en méditation, revint vers le jeune homme, et d'une voix ferme, il lui dit :

— Oui, mon enfant, tu peux le suivre.

— Cher et vénéré rabbi, je vous remercie. Je croyais en Jésus ; mais je me défiais de moi-même. Maintenant votre autorité me décide.

— Dieu te bénira, mon fils, car tu as le cœur droit et tu ne cherches que la vérité.

— Et vous, cher Père, si vous croyez en Jésus, pourquoi ne vous déclarez-vous pas pour lui?

— Enfant, le vieux Gamaliel s'est posé plusieurs fois cette question depuis quelque temps.

Plus je vais, plus je suis attiré par la belle et sainte figure de ce Nazaréen. Une lumière, douce comme l'aube qui grandit, croît autour de son front. Mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pu encore déchiffrer clairement le nom du Messie dans son auréole. Peut-être ne suis-je pas assez simple ni assez pur, peut-être suis-je trop orgueilleux de mon savoir pour que Dieu m'éclaire comme ces braves pêcheurs de Galilée.

Il me reste encore quelques légers doutes : j'ai peur de me tromper. Et comme je sais que si je me déclarais pour Jésus, beaucoup de mes disciples me suivraient, j'hésite à prendre une résolution aussi importante avant d'être sûr que Dieu me l'inspire. Mais le jour où je verrai la pleine lumière, rien au monde n'empêchera le vieux rabbi trop honoré de se proclamer le dernier disciple du jeune Rabbi crucifié.

— Ah ! Gamaliel, vous êtes un splendide caractère. Vous êtes l'honneur de notre race que tant de pharisiens avilissent aujourd'hui. Vous étiez superbe aujourd'hui, lorsque vous démasquiez la calomnie des princes des prêtres. Mais vous serez plus grand encore le jour où vous confesserez devant le peuple entier le nom de Jésus... Cher Maître, ce jour ne tardera plus.

Le jeune homme baisa la main du vieillard et sortit.

Quelques instants après, un homme dans la force de l'âge demanda à être reçu et fut introduit.

— Pierre le pêcheur! s'écria Gamaliel.

Il se leva aussitôt et s'avança respectueusement vers lui.

— Apôtre de Jésus, sois le bienvenu sous le toit de Gamaliel. Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit béni de t'amener ici! C'est un grand honneur que tu me fais.

— Gamaliel, je ne suis qu'un ignorant et toi tu es la lumière d'Israël. Mais j'ai voulu te remercier de ce que tu as fait pour nous aujourd'hui. Là-haut dans le ciel, où il règne à la droite de son Père, Jésus a souri à ta parole et il t'en récompensera.

— Merci, Pierre, je suis très touché de ta gratitude. Je n'ai pourtant fait que mon devoir. J'ai voulu venger la vérité et flétrir le mensonge qui m'indigne. Ton Maître était innocent, j'en suis sûr. Il était saint parmi les saints, grand parmi les grands. Jamais je n'ai osé aller à lui, retenu par mes doutes, des doutes absurdes peut-être, mais réels. Ah! que de fois, passant près de lui, j'ai été tenté de lui crier que je l'admirais, que je l'aimais!

— Et que de fois, passant près de toi, il nous a montré qu'il t'estimait et qu'il t'aimait!

— Il m'aimait, Pierre? Tu crois?

— J'en suis sûr. Il nous disait de toi comme de Nathanaël: Voilà un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de dol.

De grosses larmes brillèrent dans les yeux du vieillard.

— Ce que tu me racontes là me fait du bien. Mais, Pierre, dis-moi une chose. Jésus est bien res-

suscité, n'est-ce pas ? Tu l'as bien vu ? Tout me le prouve. J'en suis convaincu. Cependant, pardonne à mon pauvre esprit nourri de subtilités. Il est des heures où l'homme se méfie de son cerveau, où il a besoin d'autre chose que de raisonnements. J'en suis là ; j'ai besoin tout simplement que tu me dises si tu as vu Jésus sorti de la tombe ; ta parole me suffira, car je sais que tu es droit comme lui. Eh bien, ici, entre nous, les yeux dans les yeux, si tu me l'affirmes, je sens que mes derniers doutes s'envoleront et que je croirai.

Pierre regarda le Temple, il entraîna le vieillard vers la fenêtre.

— Gamaliel, aussi vrai que Dieu est Dieu et qu'il m'entend, par la sainteté de ce Temple, je te le jure, j'ai vu Jésus ressuscité et je l'ai vu monter au ciel.

Gamaliel tomba à genoux, tourné vers le Temple.

— Mon Dieu, s'écria-t-il en sanglotant, mon Dieu, aidez-moi, éclairez-moi. Je ne veux que votre volonté et je préférerais mille fois mourir que de vous abandonner. Mais, non, je ne vous abandonne pas, ô Dieu d'Israël ; non, je ne t'offense pas, ô Temple sacré, où j'ai si souvent prié ; non, je ne t'oublie pas, ô Jérusalem, cité chérie ; non, je ne vous renie pas, ô mes pères, patriarches vénérables, sublimes prophètes ; non je ne te trahis pas, ô religion sacrée d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; non, je ne déshonore pas mon passé de quatre-vingts ans si je déclare aujourd'hui que je crois à Jésus de Nazareth, et que je l'adore comme le Messie, Fils du Dieu vivant !

— Pierre, ajouta-t-il toujours à genoux, moi le vieux Gamaliel, je te demande à toi, le pêcheur de

Galilée, de me recevoir parmi les disciples de Jésus crucifié.

Voyant ce noble vieillard, ce représentant si humble d'une secte si orgueilleuse, agenouillé à ses pieds, Pierre fut saisi d'une irrésistible émotion. Il se mit à pleurer lui aussi, mais dominant son trouble, il étendit la main sur les cheveux blancs du docteur.

— Gamaliel, au nom de Jésus qui te voit du haut du ciel et qui te sourit, moi, son indigne représentant sur la terre, je te bénis et je te reçois parmi ses disciples. Frère, prions.

Et il tomba à genoux.

Pendant longtemps, sous la voûte du ciel où s'allumaient les étoiles, les deux hommes demeurèrent côte à côte, tournés vers le Temple, priant silencieusement pour leur patrie. Une paix immense, une joie intime tombait dans leurs âmes.

— Seigneur, dit l'Apôtre, ayez pitié d'Israël!

— Seigneur, répondit Gamaliel, que votre sang ne retombe pas sur notre peuple en malédiction!

— Seigneur, dit Pierre, qu'il retombe sur nous et sur nos frères égarés en rosée de miséricorde!

Ils se relevèrent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Gamaliel avait une villa près du Jourdain, dans les environs de Jéricho. Il fut convenu avec Pierre qu'il s'y retirerait pendant huit jours pour y prier et s'instruire de la doctrine de Jésus avec un des apôtres. Ce fut Nathanaël que Pierre, dans un sentiment de grande délicatesse, désigna pour cette mission. C'était un ami intime de Gamaliel, homme simple et doux, le plus savant du collège apostolique et dont Jésus avait dit : c'est un bon Israélite.

C'est lui qui est connu sous le nom de saint Barthélemy. Le huitième jour, il baptisa dans les eaux du Jourdain le vieux rabbi, lui aussi un bon Israélite, un de ceux qui faisaient honneur à leur race.

Puis tous deux reprirent le chemin de Jérusalem. Il était convenu que le néophyte, dès sa rentrée, ferait publiquement profession de foi en Jésus.

Il ne pensait pas trouver une occasion aussi prompte et aussi tragique que celle qui se présenta à lui aux portes mêmes de la cité de David.

LXX

LE PREMIER MARTYR

Les deux voyageurs étaient en vue de Jérusalem. Du haut du mont Scopus, ils aperçurent une foule qui sortait par la porte de Damas et se dirigeait vers la grotte de Jérémie. A mesure qu'ils s'en rapprochaient, ils entendaient plus distinctement de violentes clameurs. Puis ils virent un homme que l'on dépouillait de ses vêtements et qu'on lapidait.

Ils interrogèrent un passant et apprirent de lui que c'était un disciple de Jésus que l'on mettait à mort. Ils se hâtèrent.

Celui qu'on lapidait venait de tomber à terre, tout meurtri, tout sanglant. La foule s'acharnait sur lui. Les enfants se montraient les plus cruels.

Gamaliel n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de la victime, lorsqu'il aperçut un jeune homme assis sous un arbre et qui gardait les vêtements des lapidateurs.

Il recula de stupeur.

— Saul, lui dit-il, que se passe-t-il?

Le jeune homme, froid, impassible, mais respectueux, répondit :

— C'est Etienne qui a blasphémé et qui est puni selon la loi.

Gamaliel eut de la peine à réprimer un mouvement d'indignation.

— Comment! Saul, c'est Etienne, ton frère, ton ami, qu'on lapide, un innocent, un saint, et tu laisses faire! Bien plus, tu approuves ses bourreaux!

Il n'attendit pas la réponse : il fendit la foule, il arriva près du martyr et tomba à genoux à côté de lui en pleurant.

— Mon fils, dit-il en l'embrassant tendrement, mon fils bien-aimé, faut-il donc que je te retrouve en cet état!

Les pharisiens s'écartèrent ; ils avaient reconnu Gamaliel l'Illustre, et ils respectaient sa douleur.

Etienne semblait ne pas voir son maître. Il levait les yeux en extase.

— Je vois, murmura-t-il, les cieux ouverts et Jésus à la droite de son père.

Puis il regarda lentement autour de lui. Il reconnut son vieux professeur et, sans parler, il pressa affectueusement sa main.

— Etienne, lui dit Gamaliel, ah! tu es heureux! c'est pour Jésus que tu souffres. Moi aussi, mon enfant, je crois en lui, je l'adore, et je serais fier de mourir comme toi pour son nom.

Le martyr répondit de sa voix mourante :

— Maître, merci de cette bonne nouvelle. Je meurs bien heureux!

Les pharisiens murmurèrent :

— Comment, Gamaliel, tu es chrétien?

— Je le suis.

Ils se regardèrent avec stupeur, puis se consultèrent en grande animation.

Etienne était retombé en extase, il souriait à quelque lointain spectacle.

— Seigneur Jésus, dit-il, recevez mon âme entre vos mains.

Puis, comme si une force nouvelle l'eût soulevé, il se mit à genoux et dit d'une voix forte :

— Seigneur Jésus, ne leur imputez pas ce péché.

Et il expira.

Gamaliel se pencha doucement, maternellement sur son disciple, releva sa tête, le baisa au front :

— Etienne, mon enfant, mon petit enfant, dors en paix, dors dans la gloire. Oh ! que tu es beau, premier témoin, premier martyr de Jésus ! Cher couronné, que ta couronne est belle !

Cependant la foule, un instant contenue par la pitié, s'irrita en voyant ces marques de tendresse et ces professions de foi en Jésus.

— C'est un impie !

— Un blasphémateur !

— Il est digne de mort !

— Lapidons-le, lui aussi !

Déjà ils saisissaient les pierres sanglantes qui avaient écrasé Etienne, lorsqu'un jeune homme se précipita vers eux.

— Arrêtez, dit-il, je prends ce vieillard sous ma protection. Vous avez lapidé mon ancien compagnon, mon ami, et j'ai coopéré à sa mort en gardant ses habits, parce qu'il avait été jugé régulièrement par le Sanhédrin. Mais Gamaliel n'a pas été jugé. Bas les pierres ! Que personne ne touche à un cheveu de sa tête ! Maître, venez avec moi.

Il y avait une telle autorité dans la voix et le regard du jeune homme que personne n'osa lui résister.

Il offrit son bras à son professeur et rentra avec lui par la porte de Damas.

— Saul, je ne tiens pas à la vie et j'aurais été réellement heureux de mourir pour Jésus. Je te remercie tout de même, car je vois dans ton acte ta droiture et ton affection pour moi.

Mais tu me navres. Comment as-tu pu consentir à la mort d'Etienne, ton frère d'études?

Saul marchait droit devant lui, le regard sombre, le front dur et plissé.

— La loi est la loi, dit-il. Tout blasphémateur doit mourir. Jésus détruit la religion, plus encore que de son vivant. Il séduit les simples; et pour comble de malheur, voici qu'il égare l'élite. Il t'a pris, toi mon maître vénéré et bien-aimé, toi dont nous étions si fiers! Moi aussi, Gamaliel, je souffre, je souffre beaucoup de te voir tombé si bas!

Ils étaient arrivés devant la maison de Gamaliel.

— Saul, malgré cette parole dure, je t'estime et je t'aime toujours. Etienne t'a pardonné; il priera pour toi. Bientôt, je l'espère, il dessillera tes yeux aujourd'hui fermés à la vérité.

Le jeune homme s'inclina profondément devant le docteur et le quitta.

LXXI

LA SYNAGOGUE NE DÉSARME PAS

Le lendemain de la mort d'Etienne, quelle ne fut pas la stupeur des princes des prêtres de voir une immense multitude s'avancer par les rues, escortant

le corps du jeune diacre chrétien et chantant des cantiques ! Il y avait plusieurs milliers d'hommes. De nombreux enfants encadraient le cercueil tout couvert de palmes, et ils portaient des couronnes de feuillage ou de fleurs, par allusion au nom du martyr qui signifie « couronne ».

Le cortège funèbre sortit par la porte de Damas, contourna à gauche la Grotte de Jérémie et s'arrêta un peu au delà, à l'endroit où le jeune homme avait été lapidé. C'était un champ inculte que, le soir même du martyre, Joseph d'Arimathie avait acheté à prix d'or. C'est là qu'Etienne fut inhumé.

Pierre fit l'éloge du défunt. Il rappela qu'il avait pardonné comme Jésus à ses bourreaux. Il célébra la fécondité du sacrifice, la puissance de l'amour. Il annonça que le sang d'Etienne serait une semence de foi.

Un grand souffle d'enthousiasme passait sur cette foule immense avec la parole du batelier. Mais l'émotion fut à son comble quand on vit Pierre inviter Gamaliel à parler à son tour. Beaucoup ignoraient encore sa conversion. Un murmure de curiosité sympathique et joyeuse accueillit l'apparition du fameux pharisien, l'homme le plus vénéré du Grand Conseil, qui apportait à la religion naissante l'appoint de son extraordinaire autorité.

Son discours fut bref : ce fut un acte de foi et d'amour envers le Christ confessé par Etienne. Il dit la consolation d'Israël, la rédemption du monde, la gloire promise au Messie. Il finit lui aussi par un grand cri d'espoir.

— Prions, dit-il, prions pour nos frères aveuglés. Il en est beaucoup parmi eux qui sont de bonne foi, comme nous l'étions nous-mêmes hier

encore. Ils viendront vers nous, et le sang d'Etienne leur dessillera les yeux.

Pour moi, je consacrerai mes derniers jours à prêcher et à faire aimer notre Messie. Mais je suis vieux et je mourrai bientôt. D'autres, des jeunes, vont se lever, et ils convertiront le monde. Espérance! Espérance!

Espérance! Ce mot si jeune, lancé avec une ardeur presque juvénile par ce vieillard, remua ses auditeurs. Il sortit de toutes les bouches et monta dans une joyeuse clameur. On sentait dans cette foule une force incoercible, une sève printanière qui voulait éclater, le grand frisson qui allait renouveler la face de la terre.

L'effet de ces funérailles fut immense. Le mot d'ordre avait été tenu si secret que les pharisiens n'avaient rien soupçonné. Et c'était là un symptôme inquiétant. Ainsi, ces disciples de Jésus pouvaient, du jour au lendemain, se concerter, se réunir et faire une manifestation, peut-être un coup de main, une révolution!

Devant ce déploiement de force populaire, non seulement les pontifes n'osèrent pas empêcher ou troubler la cérémonie, mais ils se cachèrent, craignant une attaque des chrétiens.

La parole d'Etienne les avait gênés et confondus; elle opérait des conversions. Mais à quoi leur servait-il de l'avoir lapidé, si sa mort était plus éloquente que tous ses discours et si la secte maudite germait comme l'herbe autour de son tombeau.

Et ce fut bien l'effet que produisit son supplice. De toutes parts les chrétiens se glorifiaient de leur premier martyr. Ils célébraient son héroïsme avec enthousiasme. Ils s'animaient à marcher sur ses

traces. Il arrivait pour Etienne ce qui était advenu pour Jésus. Leur mort avait été le commencement de leur gloire et avait beaucoup plus servi leur cause que leur vie.

Mais aucune des conversions survenues sur la tombe d'Etienne n'exaspéra autant les Pharisiens que celle de Gamaliel. Il était à la fois l'homme le plus savant et le plus populaire de la Palestine. Il semblait qu'une des colonnes du Temple se fût écroulée.

Un mouvement fiévreux agitait la Synagogue. Voyant que les chrétiens ne tentaient rien contre elle, elle s'enhardit contre eux. Elle envoyait partout des affidés pour les épier. Tous ceux dont on pouvait interpréter les paroles ou les actes comme des blasphèmes contre la loi de Moïse et contre le Temple étaient jetés en prison, flagellés, soumis à d'indignes traitements.

Saul se signalait par son acharnement à poursuivre la secte nouvelle. Vrai spécimen de sa race, ardent disciple de ce Moïse qui avait dit : « dent pour dent, œil pour œil », il avait voué une haine mortelle à ceux qu'il considérait comme les pires ennemis de son Dieu et de sa patrie.

Il avait vu mourir son ami Etienne, et le sang du martyr ne l'avait pas ému. Il aurait, comme Abraham, immolé son propre fils. Il aurait tué de sa main Gamaliel, bien qu'il l'aimât sincèrement. S'il l'avait sauvé lors du martyre d'Etienne, c'est que, formaliste à outrance, respectueux de la légalité jusqu'à l'excès, il ne se croyait pas le droit de toucher à un homme, fût-il un criminel avéré, tant que la Synagogue ne l'avait pas condamné.

Mais, un jour, les pontifes l'appelèrent et lui confièrent la mission d'exterminer les chrétiens dans

la Galilée et la Syrie. Des lettres, munies du grand sceau du Temple, l'accréditaient auprès des synagogues de ces provinces. On lui avait surtout bien recommandé de s'emparer de Joanna, de Silas et de Joseph et de les livrer à Nathan. Saul accepta ce rôle de persécuteur, et il partit, ne respirant que carnage contre les disciples du Galiléen.

D'ordinaire ceux-ci étaient immédiatement instruits des projets de la Synagogue, où ils avaient des intelligences. Jean fut ainsi averti de la mission de Saul. Il partit aussitôt pour la Galilée afin de prévenir les chrétiens. Il eut bien vite rattrapé et devancé le jeune homme, qui voyageait par petites étapes.

LXXII

L'EXTASE DE LA VIERGE

Arrivé en Galilée, Jean dépêcha des messagers dans toutes les directions pour mettre sur leurs gardes les chrétientés, qui pullulaient surtout autour du lac de Génézareth.

Mais il alla lui-même à Capharnaüm où se trouvait la mère de Jésus avec Joanna.

Jean vivait d'ordinaire dans la compagnie de Marie. Mais, pendant ses fréquents voyages, il la confiait à sa cousine. Il avait pour elle une tendresse filiale, mêlée d'un immense respect. Elle était la relique vivante de Jésus, le tabernacle qui avait reçu et abrité le Fils de Dieu à son apparition sur la terre, la mère du saint amour et des douleurs infinies, qui avait participé plus qu'aucun être humain à la Rédemption du monde.

L'Eglise naissante l'entourait d'une vénéra-

tion attendrie. Bien qu'elle n'eût aucune juridiction sur l'Eglise, Marie jouissait d'une autorité morale sans limites. Bien qu'elle fût, pour l'administration des sacrements, soumise aux Apôtres, elle était considérée en tout le reste comme la reine des Apôtres.

Il n'y avait pas un nouveau converti en Galilée qui n'eût à cœur de venir la voir. On se recommandait à ses prières, on voulait être béni par ses mains divines qui avaient touché Jésus. Mais, grâce aux recommandations et aux soins de Jean, de Joanna et de son entourage, ces visites et ces témoignages de dévotion étaient accompagnés de tant de tact et de discrétion que Marie n'en était pas gênée. On lui épargnait les démonstrations honorifiques qui auraient blessé sa modestie et en même temps attiré l'attention des persécuteurs. Elle vivait dans l'ombre et le silence.

La première visite de Jean à Capharnaüm fut naturellement pour celle qu'il appelait sa mère. Il s'agenouilla devant elle pour lui demander sa bénédiction. Marie y consentait volontiers en dehors des cérémonies religieuses, où, au contraire, humble fidèle, soumise à la hiérarchie de l'Eglise, elle se faisait bénir par les Apôtres et les prêtres de son Fils.

Jean fut aussi très heureux de retrouver Joanna. L'affection de ces deux âmes, qui s'étaient attachées l'une à l'autre dès l'enfance, n'avait pas diminué, mais s'était de plus en plus spiritualisée. Orientées vers Jésus, elles ne s'aimaient plus qu'en lui et pour lui, rivalisant de zèle pour sa cause.

Joanna n'était plus l'héritière enviée du plus riche des Juifs; mais sa disgrâce lui avait donné aux yeux des chrétiens un nouveau prestige. Elle était devenue pauvre par amour pour Jésus,

et on l'en estimait heureuse : *beati pauperes !*

D'ailleurs toujours jeune et belle, intelligente et dévouée, elle exerçait une immense action sur les âmes. Quand elle leur parlait du Maître, elle ne connaissait plus la timidité. Toujours modeste, elle devenait hardie. Sa parole était entraînante. Sans autre mission que celle que lui donnait son amour pour le Christ, elle convertissait les hommes, comme Photime la Samaritaine, comme Madeleine, comme Marthe, comme toutes les vaillantes Galiléennes, formées à l'école de Jésus lui-même.

Aussi était-elle particulièrement redoutée et détestée des Pharisiens. On l'avait signalée à Saul comme la grande agitatrice de Capharnaüm, et il avait charge de l'arrêter à tout prix.

Jean raconta à Marie, à Joanna et aux pieuses femmes de leur maison les progrès de la religion de Jésus. C'étaient des exclamations de joie et des actions de grâces sans fin. Mais, quand il arriva au martyre d'Etienne, la Mère des douleurs se reporta au Calvaire. Elle connaissait le saint diacre ; elle savait son amour pour Jésus et qu'aucun des disciples ne rappelait autant son Fils par son éloquence de feu.

Elle pleura comme au pied de la croix. Puis ses yeux se fixèrent au ciel. Joanna fit un signe à Jean, qui comprit et se tut. Tous se mirent à genoux autour de Marie, qui restait assise.

Elle était en extase. Sa figure rayonnait d'une beauté surhumaine. Il y passait des expressions de béatitude et d'amour, reflets de lointains spectacles. Il y avait une douceur inouïe dans ses traits, dans son sourire, dans ses yeux. Bientôt ses lèvres s'agitèrent, et la même douceur encore plus pénétrante vibra dans sa voix. Elle parlait lentement.

« Je vois les cieux ouverts et Jésus à la droite de son Père. Salut, ô mon enfant bien-aimé ! Que vous êtes beau ! Que vous êtes beau !

« Je vois les cieux ouverts et Etienne à côté de Jésus. Salut, ô cher Martyr, que ta couronne est éblouissante !

« Je vois les cieux ouverts, et des anges en descendent, portant une couronne pour l'âme qui doit prochainement confesser le nom de Jésus. Pour qui cette couronne, ô Saints Anges ? »

Elle se tut un instant, comme si elle écoutait la réponse des Anges : de grosses larmes roulèrent sur ses joues. Elle revint peu à peu à elle. Elle regarda Joanna avec une émotion et une bonté inexprimable, se leva et la pressa sur son cœur.

— Mes enfants, dit-elle, prions, car la persécution va bientôt sévir ici-même et ensanglanter notre beau lac de Génésareth. Jean, tu as quelque chose à nous dire à ce sujet.

— En effet, ma mère, j'allais vous dire, ainsi qu'à mes frères et sœurs dans la foi, d'être sur vos gardes, car, Saul, le jeune pharisien, accourt comme un loup enragé pour saccager la bergerie de Jésus. Il a les pleins pouvoirs de la Synagogue pour nous arrêter.

Nous devons nous cacher et prendre toutes les précautions nécessaires afin de vivre et de travailler le plus longtemps possible pour la gloire de notre Maître. Aussi, à partir du jour où Saul arrivera ici et jusqu'à son départ, nous n'aurons pas de réunion.

J'ai de l'avance sur lui. D'après ce que je sais de l'itinéraire que lui a tracé la Synagogue, il ne doit arriver ici que dans trois jours. Nous pouvons donc nous réunir demain encore pour les Saints Mystères.

— O Jean, dit Joanna, que je serai heureuse de recevoir de ta main le corps de Jésus en cette ville. C'est ici même que tu me l'as fait connaître et aimer. C'est ici sur le bord de cette mer que je l'ai entendu et adoré pour la première fois. A certains jours, il me semble le voir encore marchant sur les eaux à travers la tempête. J'entends sa voix qui sort du fond du lac et qui m'appelle, comme si je devais le trouver dans ses vertes profondeurs. C'est ici que son amour a baptisé mon âme ; c'est ici que je voudrais l'aimer jusqu'à la mort ! jusqu'à la mort !

— Joanna, tes sentiments sont dignes de Jésus, et peut-être va-t-il exaucer bientôt tes désirs. Pour moi, je dois vivre, hélas ! longtemps encore. Il me l'a dit. Je dois lui gagner beaucoup d'âmes et aller fonder des Eglises dans l'Asie. Tu me devanceras dans le ciel.

Oh ! quand tu le verras, quand il viendra au devant de toi pour te couronner, dis-lui bien que son Jean, le disciple qu'il aimait et qui a reposé sur son cœur à la Cène, que le compagnon de ton enfance l'aime chaque jour davantage, vit de son cher souvenir et languit du désir de le revoir.

Moi aussi je ne puis plus jeter les yeux sur notre lac sans être ému jusqu'aux larmes. Oh ! ces promenades que nous faisions avec lui dans la barque ! Oh ! ces tempêtes qu'il apaisait d'un geste ! Oh ! ces pêches miraculeuses dont seul il ne s'étonnait pas ! Oh ! ces paroles si douces où l'on croyait entendre les mots que se murmurent les étoiles ! Ah ! mon Maître ! ah ! mon bon Maître ! Mon Maître adoré !

— Mes enfants, soyez bénis de tant aimer Jésus. Mais, s'il est au ciel, vous savez qu'il est aussi avec nous.

— C'est vrai, Mère, et demain nous aurons la joie de le recevoir dans la manne.

LXXIII

LA PREMIÈRE MARTYRE

Le lendemain matin, les chrétiens étaient réunis dans une vaste salle prêtée par l'un d'eux.

Jean commença par leur donner des nouvelles de la chrétienté de Jérusalem ; il leur raconta en détail le martyre d'Etienne et la conversion de Gamaliel. Ensuite il leur annonça la mission et la prochaine arrivée de Saul et leur recommanda de se tenir cachés pendant tout le temps de son séjour.

Après cette causerie familière, il offrit le Saint-Sacrifice. La mère de Jésus se croyait au Calvaire et renouvelait avec le prêtre l'offrande qu'elle y avait faite de la grande victime. Les yeux tantôt humblement baissés vers la terre, tantôt extatiquement fixés sur l'hostie, elle semblait être la prêtresse virginale du Nouveau Testament.

Lorsque le moment de la fraction du pain fut arrivé, Jean s'avança vers Marie, tenant en main un morceau de pain et le calice. Profondément ému, se rappelant lui aussi et plus que personne la scène du Golgotha et le mot que Jésus avait dit à sa mère, il se contenta de répéter ce mot, qui

prenait sur ses lèvres un sens nouveau et si pathétique : « Femme, voilà votre Fils. »

Et Marie, irradiée par sa foi, mangea cette chair, la chair de son Fils, et but ce sang, le sang de son Fils.

L'apôtre distribua ensuite l'agape sacrée aux autres fidèles. La cérémonie terminée, l'action de grâce se prolongea dans un profond silence. On sentait que le moment était solennel, que la persécution allait bientôt sévir. Il fallait s'armer de forces morales. Aussi Jean, en dehors de la communion, avait-il remis aux principaux chrétiens, dans de petits médaillons précieux, des parcelles du pain consacré, pour qu'elles pussent leur servir s'ils venaient à tomber malades ou à être jetés en prison.

Tout à coup des bruits de voix et un violent tumulte retentirent à la porte. Les chrétiens étaient dans la stupeur.

— Ouvrez ! s'écriait-on ; au nom de la Loi et du Temple, ouvrez !

C'étaient les envoyés de la Synagogue. Saul était arrivé plus tôt que Jean ne l'avait prévu.

Le maître de la maison ouvrit rapidement une issue secrète et força Jean et Marie à sortir les premiers. Il voulut aussi entraîner Joanna, Silas et Joseph.

— Non, s'écrièrent les deux jeunes gens, nous sortirons quand tous nos frères seront sauvés.

Et moi, dit Joanna, je sortirai la dernière, après toutes les femmes.

Les assaillants vociféraient et frappaient la porte à coups de hache. Tout à coup la porte céda.

Saul, Nathan et des soldats firent irruption dans l'assemblée des fidèles.

Nathan, en reconnaissant ceux à qui il tenait le plus, Joanna, Silas et Joseph, ne put retenir un cri de joie féroce. Il les désigna à Saul qui les fit arrêter. Il en signala encore une dizaine qu'il considérait comme les plus dangereux. Ceux-ci furent enchaînés pour être envoyés à Jérusalem, selon le mot d'ordre du grand-prêtre.

Joanna devait être conduite et jugée à la synagogue de Capharnaüm. Quant à Silas et Joseph, Nathan les réclama comme esclaves fugitifs que la loi lui donnait le droit de châtier à son gré. Il les confia à ses deux nègres Bartimée et Nébal.

— Au cachot, leur dit-il, et cette fois bonne garde !

Le reste de l'assistance eut la permission de se disperser après avoir entendu des menaces terribles de la part de Saul.

Joanna fut traînée à la synagogue. Les anciens et les pharisiens de Capharnaüm y étaient déjà réunis, attendant impatiemment leur proie.

Depuis longtemps ils enrageaient de ne pouvoir la saisir, mais ils craignaient la foule. Aussi, grande fut leur joie quand la jeune fille parut, enchaînée, devant eux. Ils résolurent d'aller vite, de peur que les chrétiens n'eussent le temps de se concerter et de venir la délivrer.

— Joanna, dit le rabbin-chef, tu sais que Jésus a été crucifié pour ses crimes.

— Pour ses vertus !

— Que sa doctrine est condamnée par le Sanhédrin...

— Et approuvée par Dieu !

— Malgré cela tu lui recrutes des adeptes !

— Et je lui en recruterai encore !

— Assez! Assez! crièrent ses juges.

— C'est vrai, reprit le grand rabbin, elle avoue son crime. Elle est digne de mort! Nous te condamnons à être noyée dans le lac.

Ils craignaient, en effet, que les fidèles ne lui fissent des funérailles splendides, comme à Etienne. Et c'est pourquoi ils voulaient que son corps fût enseveli au fond de la mer.

— Joanna, continua le président d'un ton hypocrite, avant de paraître devant Dieu, demande-lui pardon de ton apostasie.

Joanna redressa fièrement la tête.

— Non, non, dit-elle, je ne suis pas une apostate. Je n'ai pas abandonné la religion de mes pères. Je suis juive et je mourrai juive!

— Alors tu n'es pas chrétienne!

— Je suis chrétienne et je mourrai chrétienne! Il n'y a que les chrétiens qui aient gardé l'idée juive, l'idée messianique, dans sa pureté. La religion d'Israël consistait à adorer Dieu : je l'adore encore ; à attendre le Messie : je l'ai attendu ; mais quand il est venu, je me suis mis à sa suite. Vous, vous lui avez tourné le dos. Vous avez donc abjuré la foi et les espérances de nos pères, la religion des Patriarches et des Prophètes. S'ils revenaient sur terre, ils prêcheraient Jésus et ils vous renieraient.

A ce moment, Nathan entra dans la salle.

— Joanna, dit le rabbin, voici l'homme vénérable qui t'a élevée, qui t'a servi de père et dont tu attristes et déshonores la vieillesse. Il te donne l'exemple ; comme lui, renonce à Jésus.

— Encore une fois je l'adore et le suivrai jusqu'à la mort. Nathan, tu m'as élevée avec bonté, et je t'en ai toujours été reçonnaissante. Mais je veux

te prouver ma gratitude en te disant la vérité. Eh bien ! Tu as été égaré par ton ambition et ta jalousie contre le Christ. Tu l'as poursuivi parce qu'il ne voulait pas servir tes projets égoïstes. Tu as soudoyé contre lui Judas le Traître. Repens-toi, il en est encore temps, et tu seras pardonné. Sinon tu finiras comme Judas.

— Encore ! s'écria le marchand. Toujours cette fin de Judas qu'on me jette à la face. Insensée ! Ingrate ! Si tu l'avais voulu, je t'aurais sauvée ; mais puisque tu t'obstines dans ta folie, je t'abandonne à ton sort. Je te maudis !

— Et moi, je ne l'abandonnerai pas, s'écria un pauvre homme indigné de tant de perfidie. Non, je ne permettrai pas qu'on fasse du mal à celle qui m'a fait du bien.

— Lazare ! s'écria Joanna.

— Oui, Lazare, le pauvre paralytique que Nathan a fait flageller, et que toi, bonne Joanna, tu as nourri et consolé. Oui, Lazare que Jésus a guéri. Mais je ne suis pas le seul ici qui soit révolté de votre injustice. Il en est d'autres pour qui Joanna a été une mère, tandis que Nathan a toujours été leur bourreau.

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écrièrent plusieurs des assistants. Non, nous ne permettrons pas qu'on touche à notre bienfaitrice.

Le rabbin prit peur ; il songeait déjà à s'esquiver honteusement quand Nathan fit un signe à Saul. Les soldats se précipitèrent sur Lazare et sur ses approbateurs. Ils les frappèrent cruellement jusqu'au sang, puis les ligotèrent pour les envoyer à Jérusalem.

Le rabbin se tourna alors vers la jeune fille.

— Joanna, dit-il, nous étions prêts à te faire grâce, si tu avais voulu te repentir. Mais puisque tu aggraves ta faute par tes blasphèmes, tu vas être immédiatement exécutée. Saul va te conduire à la barque qui te portera au large...

La vierge se mit à genoux, croisa ses mains sur sa poitrine comme pour protéger un trésor, puis leva les yeux au ciel et dit :

— Gloire au Christ ! Mon rêve va se réaliser. Un jour, sur ce lac où je vais mourir, j'ai vu planer l'oiseau d'amour et de sacrifice, celui qui offre à ses petits sa chair et son sang. Plus tard, j'y ai rencontré le vrai Pélican, celui dont le cœur, ouvert sur la croix, nourrit aujourd'hui les âmes. Que de fois je l'ai vu sur ces flots ! Aujourd'hui il m'appelle à travers le vent du large et c'est moi qui vais m'immoler pour lui.

O lac illustre, théâtre du plus grand événement qui ait bouleversé le monde, je te salue et je te bénis !

Elle se releva et marcha d'un pas ferme vers la porte.

A peine fut-elle dehors qu'elle vit le lac briller devant elle dans la splendeur du matin ; puis, au loin, dans le ciel, elle aperçut comme une petite nuée qui s'approchait lentement. Elle la montra du doigt et s'écria :

— Les pélicans ! Les pélicans !

LXXIV

LES PÉLICANS

Saul, entouré de ses soldats, emmena Joanna vers un endroit désigné par Nathan.

La barque du vieux richard, la belle barque au velum de pourpre, aux coussins de soie bleue, aux nervures dorées, attendait la jeune fille. Par un raffinement de cruauté, Nathan avait voulu que Joanna périt dans cette barque où elle s'était jadis si souvent promenée, joyeuse, épanouie, couverte de perles et de pierres précieuses, comme la petite reine de cette mer charmante. Elle y entra plus belle que jamais, plus belle qu'Esther sur le trône d'Assuérus.

Mais bientôt la nature reprit ses droits pour un instant. Quand elle se vit seule à cette place qui lui rappelait tant de souvenirs de son enfance, sur cette mer calme dont tous les flots étaient pour elle de vieux amis, en face de ces hommes qui allaient la faire mourir, la pauvre enfant sentit son cœur se briser. Elle inclina la tête et pleura.

Les esclaves de Nathan, Nébal et Bartimée, se mirent à ramer. La barque s'éloigna lentement, majestueusement. Joanna alors se ressaisit, releva la tête : elle ne pleurait plus.

Elle vit sur la rive Saul qui la regardait tristement.

— Saul, Saul, dit-elle, tu poursuis Jésus. Mais il te poursuit aussi; il te terrassera et tu te relèveras, bienheureux vaincu, son apôtre.

Saul entendit ces mots : il parut tout troublé. Il se détourna et revint en ville avec ses soldats.

Joanna vit ensuite à sa droite, vers le nord, encadrée d'arbres splendides, la maison où elle avait passé d'heureux jours ; elle reconnut les tamariniers et les sycomores, les allées bordées d'orangers, de seringas, de rosiers et d'agaves, la tonnelle où elle avait causé avec Jean, la terrasse où elle chan-

tait le soir avec ses compagnes. Et tout à coup sur cette terrasse, elle aperçut un homme qui la regardait méchamment, impassible, endurci. C'était Nathan qui avait voulu assister à la mort de sa pupille.

— Je te pardonne, Nathan, murmura-t-elle. Puisse Dieu te pardonner !

Vers sa gauche, au sud, elle vit une foule qui grossissait d'instant en instant et qui lui faisait des signes d'adieu. C'étaient ses frères les chrétiens.

Au premier rang, elle reconnut Jean. Une femme vénérable s'appuyait à son bras. C'était Marie, mère de Jésus, qui avait voulu venir à ce nouveau Calvaire et bénir dans sa fille bien-aimée la première martyre de son Fils.

Joanna, émue jusqu'aux larmes, se leva, se tourna de leur côté et s'inclina profondément. Son geste fut compris. Marie et Jean levèrent ensemble la main pour la bénir. Elle se rassit.

— Marie et Jean ! C'est bien, pensa-t-elle. Mais Lui, Lui, l'aimé, l'adoré, où est-il ? Lui que j'ai vu si souvent sur ce lac ! Ah ! mon maître, vous n'êtes pas loin. Je vous porte sur mon cœur. Vous m'avez donné votre manne, votre pain de vie, votre chair pour me fortifier à ma dernière heure. O Pélican sacré, voici mon dernier festin, avant celui de l'éternité.

Elle ouvrit un sachet qu'elle cachait sur sa poitrine ; elle prit l'hostie qui y était contenue et se communia. Puis elle s'abîma dans la prière.

— Je vous aime, disait-elle. Vous voyez bien que je tiens ma parole. Je vous avais promis de vous suivre. Eh bien ! me voici, je suis à vous jusque dans la mort !

Et la barque filait rapide, berçant la prière de la vierge.

Cependant le brillant nuage qui s'avançait vers l'ouest, venant du désert, devenait de plus en plus distinct. C'était un vol de pélicans. Arrivés à la hauteur de la barque, ils planèrent en silence, décrivant lentement des cercles comme des auréoles vivantes au-dessus de la tête de la martyre. Et les belles auréoles de plumes blanches étincelaient au soleil.

Les chrétiens contemplaient avec émotion ce spectacle. Au bout de quelque temps, la barque s'arrêta. On vit un corps tenu par les deux rameurs osciller entre leurs bras, puis tomber dans la mer. Ensuite l'embarcation reprit sa route, mais vers le nord, et le cap sur la Villa des Orangers.

Les chrétiens, au moment où Joanna fut jetée à l'eau, se mirent à genoux sur le rivage. Jean seul resta debout, joignit les mains et pria :

— Seigneur Jésus, vous qui avez si souvent sanctifié ce lac par votre présence et par vos miracles, vous venez de l'illustrer encore par la mort de votre glorieuse servante Joanna, vierge et martyre. Nous vous en supplions, par son intercession et ses mérites, donnez-nous la grâce de vous aimer et de vous confesser comme elle, jusqu'à la mort.

— Amen, répondit la foule.

Le prêtre avait parlé. L'homme reprit ses droits. Jean se mit à pleurer. Il perdait dans la première martyre chrétienne son amie d'enfance et sa fiancée, celle qui était restée sa sœur et qu'il avait aimée d'un amour si pur sous le regard de Jésus.

En ce moment, les grands oiseaux planeurs, des-

sinant de vastes orbes en hélice, s'abattirent sur les eaux.

Ils se rangèrent en blanche flottille autour d'un objet indistinct et partirent ensemble vers le rivage du côté des chrétiens.

— Les pélicans! s'exclama la foule.

Ils nageaient élégants, superbes. Et bientôt on put distinguer l'objet placé à leur centre plus éclatant, plus lumineux que leur beau plumage. C'était le corps de Joanna, enveloppé dans sa robe blanche.

— Frères, dit Jean, le pélican était l'oiseau de prédilection de Joanna. Il est l'image de Jésus qui nous donne son corps et son sang pour nourrir nos âmes. Joanna a été une des premières et des plus ferventes adoratrices de l'Eucharistie. Dans ce gracieux prodige dont nous sommes témoins, n'est-ce pas l'Eucharistie, figurée par ce vivant symbole, qui nous la rend?

L'éblouissante flottille venait d'accoster. Les chrétiens s'emparèrent du corps virginal qui semblait endormi sur les flots.

Alors seulement les pélicans, déployant leurs grandes ailes, prirent leur essor et se dirigèrent de nouveau vers le désert.

Nathan avait assisté à ce spectacle. Stupéfait, furieux, il eut l'idée d'envoyer réclamer le corps de Joanna. Mais la pudeur le retint, et aussi la crainte que les fidèles, révoltés de tant de cynisme, ne fissent cette fois un mauvais parti à ses esclaves et à lui-même.

Les chrétiens emportèrent le corps de Joanna dans la maison de l'un d'eux. Pendant la journée et la nuit suivante, ils le veillèrent en chantant des psaumes et des cantiques dont le vent

emportait au loin les notes tantôt plaintives, tantôt triomphantes. Le lendemain, ils lui firent de magnifiques funérailles, comme à Etienne. Ils étaient si nombreux que ni la Synagogue, ni Saul, ni les soldats ne songèrent à les inquiéter. La seconde nuit, ils enterrèrent leur première martyre dans un lieu secret, au fond d'une villa appartenant à Gamaliel.

Marie assistait à cette inhumation : au retour, elle dit à Jean :

— Joanna m'a raconté la conversation qu'elle eut avec toi, lorsque tu la quittas pour suivre Jésus. T'en souviens-tu ?

— Oui, mère; elle me parlait du pélican, et je lui promis, en riant, que, si elle mourait avant moi, je ferais graver cet oiseau sur sa tombe. A ce moment nous ne connaissions pas l'Eucharistie : nous étions loin de soupçonner que le Pélican divin jouerait un si grand rôle dans notre destinée. Mais Dieu guidait à notre insu notre conversation.

— Et il inspirait ta promesse inconsciente. Il faut la tenir, Jean. Ce sera un symbole de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie et de la foi de notre chère Joanna.

— Mère, il sera fait selon votre conseil.

Quelque temps après, un beau monument de marbre blanc, don de Gamaliel, s'élevait sur le corps de la première martyre. Une croix le surmontait, et au-dessous, en bas-relief, un Pélican nourrissait ses petits de sa chair. C'est depuis ce jour que le poétique emblème de l'Eucharistie est si souvent représenté sur les autels chrétiens.

LXXV

SUPPLICES DE SILAS ET DE JOSEPH

Silas et Joseph, pris avec Joanna, avaient été conduits par les nègres à la villa de Nathan et jetés dans un réduit infect. On les y laissa tout un jour sans nourriture. Mais ils avaient avec eux un talisman qui devait transfigurer leur captivité.

Le lendemain matin, ils communièrent et ils se sentirent fortifiés. Une vigueur se répandait dans leurs membres comme dans leur âme.

Le soir, la porte grinça sur ses gonds. Bartimée et Nébal entrèrent : l'un portant un plateau couvert de pains, de fruits et de friandises ; l'autre, une corbeille contenant des scies, des tenailles, des couteaux, des fouets, du poivre, du soufre, du piment, un réchaud allumé. Nathan les suivait.

— Voici, dit-il aux captifs, des aliments et des tortures, la vie et la mort. Vous pouvez choisir. Si vous reniez Jésus, c'est le pardon et la liberté. Si vous vous obstinez dans sa foi, c'est une mort horrible dans le silence de ce cachot.

— Malheureux Nathan, répondit Silas, ce n'est donc pas assez d'avoir soudoyé Judas et crucifié Jésus ! Tu voudrais encore nous associer à ton crime. Sache que, par la grâce du Christ, nous résisterons à tes menaces comme à tes promesses.

D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de ton pain ; nous en avons mangé un plus précieux, le corps de notre Maître.

— Ah ! vous aviez apporté ici sa fameuse manne. Ah ! si je l'avais su ! En avez-vous encore ?

— Si nous en avions, nous ne la livrerions pas, car Jésus a dit : Il n'est pas bon de jeter le pain des enfants aux chiens.

— Chien toi-même ! Ah ! c'est ainsi que tu traites celui qui peut te faire mourir ! Renonce à Jésus.

— Je l'adore.

— Eh bien, allez, les nègres, à l'œuvre !

Les esclaves dépouillèrent Silas et l'attachèrent à un anneau fixé dans le mur. Armés de fouets, ils le frappèrent avec la plus extrême violence, sur le dos, la poitrine, les bras, tout le corps et jusque sur la tête elle-même. Le malheureux, défiguré n'était plus qu'une plaie. Il ne poussa cependant pas un soupir.

— Renonce à Jésus, hurla Nathan.

— Je l'adore !

Et le martyr sourit avec plus de joie encore que de patience.

— Est-ce que, par hasard, tu ne sens rien ? Est-ce que cette manne vous rendrait insensibles ? On le dirait vraiment. Mais nous verrons bien si elle t'empêchera de mourir. Allons, mes noirs, de l'ardeur ! Vous mollissez.

Bartimée jeta du poivre, du piment, du soufre, du vinaigre sur les plaies de Silas, tandis que Nébal frappait à coups redoublés, mêlant ensemble dans un hachis furieux le sang, la chair et les ingrédients caustiques.

— Courage, mon frère bien-aimé, murmura Joseph. Tu touches à la couronne, Jésus vient à toi !

— Va donc, bourreau, clama Nathan.

Nébal prit une barre de fer et d'un coup sec brisa les os des jambes et des bras.

Le martyr ne tenait plus debout que par l'anneau auquel il était attaché ; mais son corps pendait flasque, loque de chair sanguinolente, accrochée au mur.

— Renonce à Jésus.

— Je l'adore, soupira la loque sanguinolente, d'une voix faible.

— Achève, bourreau !

Nébal asséna un coup terrible sur la boîte crânienne qui se fendit en deux : la cervelle se répandit. Silas était mort.

Joseph se mit à genoux :

— Bienheureux Silas, frère chéri, prie pour moi et soutiens-moi du haut du ciel.

— A ton tour, vermine ! cria Nathan. Renie Jésus.

— Je l'aime, répondit l'adolescent.

— En avant !

Bartimée attisa le réchaud et y placa les tenailles. Quand elles furent rougies à blanc, il les approcha de la figure de Joseph et d'un coup sec trancha son nez, puis ses oreilles. La chair grésilla et fuma.

L'enfant tressaillit de douleur et pleura.

— Allons, repens-toi, il en est encore temps.

— Non, jamais ! Je tremble et je pleure malgré moi, mais j'aime toujours mon maître Jésus, oui, toujours, plus que jamais !

— La scie !

Nébal se mit à scier les bras, les jambes, les épaules du patient jusqu'aux os.

— Abjure ton Messie.

— Je l'aime.

Bartimée répandit alors de l'huile bouillante sur la tête du martyr. Le liquide embrasé creusait de profonds sillons d'où s'échappait une fumée intolérable.

Joseph gémit. C'était affreux.

— Jésus ! Jésus !

Et il perdit connaissance.

Les bourreaux lui jetèrent de l'eau froide au visage pour le ranimer. L'enfant rouvrit les yeux très grands.

— Nathan, dit-il, prends garde à la fin de Judas.

— Encore ! encore cette plaisanterie atroce. Attends !

Il se précipita lui-même, un couteau à la main, sur son esclave, lui ouvrit la poitrine, en arracha le cœur palpitant et le mit dans la bouche du martyr.

— Tiens, puisque tu prétends aimer la chair humaine, la chair de ton Dieu, mange la tienne.

Une heure après, la prison était lavée ; les flaques et les taches de sang essuyées ; les dalles reluisaient de propreté.

Au milieu de la nuit, des pêcheurs chrétiens naviguaient sur le lac par le travers de la Villa des Orangers. Ils virent la magnifique barque où était morte Joanna se détacher du rivage. Ils eurent aussitôt l'idée que Nathan allait faire noyer ses esclaves chrétiens comme il avait noyé sa fille adoptive.

Ils ramèrent vigoureusement vers la villa et hélèrent les passagers.

— Eh ! les hommes, allez-vous à la pêche ? Venez-vous avec nous ?

— Que vous importe ? Passez votre chemin.

Un chrétien reconnut les deux nègres de Nathan.

— Nébal, Bartimée, dites-nous ce que vous alliez faire, vous aurez cent deniers.

Les deux noirs se consultèrent. Un petit profit sans aucun risque n'était pas à dédaigner.

— Nous allions jeter ces deux sacs à l'eau.

— Et qu'y a-t-il dedans ?

— Les corps de Silas et de Joseph.

— Vivants ?

— Non, morts et suppliciés.

— Deux cents deniers, si vous nous donnez les sacs !

— Mais si Nathan le sait ?

— Il ne le saura jamais. C'est notre intérêt, comme le vôtre, qu'il l'ignore. Nous voulons garder les reliques de nos saints.

— Eh bien, soit ! Voici les sacs.

Les chrétiens leur jetèrent deux bourses. Ils recueillirent les corps des deux martyrs.

Quand ils virent ces chairs sanglantes, sciées, tenaillées, brûlées, ils reconstituèrent la scène du martyre. Le lendemain, ils enterrèrent ces saintes reliques en secret dans la villa de Gamaliel, à droite et à gauche du monument de Joanna.

Les deux pauvres esclaves entouraient la descendante de la race royale de David.

Le Pélican veillait sur les trois martyrs, que son amour avait unis dans la vie et dans la mort.

LXXVI

LA CONVERSION DE SAUL

Quelques jours après le supplice de Silas et de Joseph, la Villa des Orangers avait repris son air de fête. A la voir si calme, si riante, si embaumée, au milieu de ses myrtes et de ses roses, à entendre les symphonies qui chaque soir s'envolaient de la terrasse au gré de la brise, et les conversations animées et les fusées de rires des invités, on n'eût jamais dit qu'elle venait d'être le théâtre d'un aussi horrible drame.

Cependant Nathan et ses amis Caïphe, Anne et autres pharisiens, tout en cherchant à s'illusionner dans ce brillant décor, étaient très inquiets des progrès du christianisme.

Un matin, ils causaient sur l'éternelle question du Messie.

Nathan était optimiste, Caïphe plutôt pessimiste.

— Ne voyez-vous pas, dit le marchand, que d'une part nous sommes délivrés de Joanna qui était une puissance pour la noùvelle secte et que, d'autre part, nous avons gagné un auxiliaire de première force dans Saul de Tarse.

— Crois-tu qu'il soit fidèle ?

— Certes oui ; il a horreur des chrétiens.

— Est-il prêt à les combattre avec nous ?

— A les exterminer.

— Par tous les moyens?

— Oui.

— Eh bien, non ! je ne le crois pas. Il ne nous suivra pas jusqu'au bout?

— Pourquoi?

— Parce que, pour tuer le Christ, il faut recourir à des moyens spéciaux que Paul n'admettra pas. Rappelez-vous la pythonisse d'Endor.

— Tu veux dire, reprit Nathan mélancoliquement, que Saul est trop honnête pour rester juif, comme nous, jusqu'au bout...

Il se fit un long et pénible silence.

Tout à coup un galop de chevaux retentit. Deux hommes accouraient. L'un d'eux s'arrêta. L'autre continua sa route.

Le cavalier, introduit aussitôt, était tout essoufflé. C'était un des affidés de Nathan et des pontifes.

— Savez-vous la grande nouvelle? dit-il.

— Laquelle?

— Saul.

— Eh bien ! Les chrétiens l'ont tué?

— Plût au ciel ! C'est bien pis.

— Quoi donc?

— Il est chrétien.

— Impossible. Je l'ai vu il y a huit jours, il ne respirait que meurtre et carnage contre les disciples de Jésus.

— Et moi, je l'ai vu, il y a trois jours, il ne pense qu'à convertir le monde entier à Jésus. D'ailleurs, lisez cette lettre qu'il m'a remise pour le Sanhédrin.

Caïphe lut ce qui suit :

« Mes pères et frères en Israël, pontifes, princes des prêtres, docteurs, scribes et pharisiens,

membres du très saint Conseil, salut dans le Seigneur.

« J'avais cru bien faire et honorer Jéhovah en persécutant les disciples de Jésus de Nazareth. Mais j'étais un aveugle et un ignorant. Maintenant, je vois, je sais, je crois.

« Jésus m'est apparu sur le chemin de Damas. Il m'a terrassé, m'a reproché ma conduite et m'a éclairé. J'ai étudié sa vie et sa doctrine. Je suis convaincu que c'était un juste, un héros, bien plus, qu'il était le Messie, Fils de Dieu, promis à nos pères.

« Je pars pour Jérusalem, je vous ferai part de ma joie et de ma foi nouvelle. Je vous convaincrai. Vous aviez été trompés, vous aussi. Mais, je n'en doute pas, vous reconnaîtrez la vérité comme moi, comme mon vénéré maître Gamaliel, comme mon ancien condisciple Etienne que j'ai eu le malheur de lapider ; et, avec nous, vous adorerez le Seigneur Jésus, à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. »

Caïphe branlait la tête en disant :

— Je m'y attendais. Je vous le disais,

Quant à Nathan, il restait comme assommé de ce coup. Jésus lui avait pris ce qu'il avait de meilleur et de plus précieux. Joanna, Gamaliel, Etienne, Silas, Joseph, et enfin il lui enlevait Saul.

C'était sa dernière ressource, sa dernière espérance qui s'écroulait avec ses projets de conquête mondiale. Sa fortune lui devenait inutile. Et non seulement Saul n'était plus pour lui, mais il allait certainement se tourner contre le parti des pontifes. Avec sa nature ardente, combative, sa parole éloquente, il allait remuer le peuple et attirer des âmes innombrables au Crucifié.

— Que faire, mes amis? Faut-il renoncer à la lutte?

— Jamais de la vie! dit Anne. Le Nazaréen nous perdra si nous ne le perdons.

— Eh bien! dit Caïphe, il faut nous unir plus étroitement que jamais. Nous avons encore pour nous l'autorité du Sanhédrin, de la Synagogue, la majesté du Temple que le peuple aime et redoute.

Nous avons les Romains, à qui il est facile de faire voir des séditieux dans les disciples de Jésus, comme nous l'avons fait pour Jésus lui-même. Pour moi, je jure de lutter, de haïr et de combattre toute ma vie la secte nouvelle.

— Nous le jurons tous, répétèrent ses amis.

— Cette haine il faut la souffler autour de nous, l'inspirer à nos enfants. Elle doit être l'âme de notre race. Elle doit pénétrer et imbiber la mentalité juive. Guerre au Christ et aux chrétiens! telle doit être notre devise à tout jamais.

Une scène bien différente se passait non loin de là. Le second cavalier était allé dans la maison de Marie. Il y trouva avec elle, Jean, Gamaliel, Madeleine. Il leur annonça lui aussi la grande nouvelle.

Ce furent des transports de reconnaissance dans la petite communauté.

Gamaliel pleurait de joie.

— Seigneur, s'écria-t-il, je puis maintenant mourir en paix. Mes yeux ont vu votre lumière. Mes deux disciples préférés sont venus à vous. L'un a été votre premier martyr, l'autre sera un grand apôtre de votre foi. Etienne, mon noble Etienne, protège du haut du ciel ton vieux maître et ton jeune frère à qui tu as pardonné. C'est ta prière sans doute et ton sang qui ont dessillé ses yeux!

LXXVII

LA PROFANATION DE L'HOSTIE

La haine du Christ grandissait au cœur d'Israël, ou du moins de cette partie d'Israël qui n'avait pas voulu reconnaître la vérité. Ce malheureux peuple se scindait en deux races de plus en plus différentes.

La race chrétienne, qui ne comptait pas encore de gentils, se créait et se formait sous la discipline des Apôtres et sous la douce influence de Marie. Elle avait hérité les vertus des grands Juifs du passé, les Patriarches, Moïse, Elie, Elisée, les Prophètes, Marie, Debora, Judith, Esther, les Machabées; mais elle dépouillait peu à peu ce qu'il y avait d'âpre et de dur dans ces nobles serviteurs ou servantes du Seigneur. Une douceur de sentiments et de mœurs inconnue à leurs pères et apportée par Jésus régnait entre eux. Ils s'aimaient, ils se dévouaient les uns pour les autres, Ils ne formaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

Or, le lien de cette charité, le *Vinculum caritatis* de la race en formation, c'était l'Eucharistie. En l'instituant à la Cène, Jésus en avait révélé le but : *Unum sint.* Les disciples devaient être unis entre eux et unis par l'amour. Ils s'assemblaient chaque jour, quand ils le pouvaient, pour la fraction du

pain. Dans ces agapes fraternelles, ils mangeaient la manne nouvelle. Une sainte égalité régnait entre eux. C'était la table de famille où tous les enfants sentaient se resserrer leurs liens d'affection sous le regard attendri de leur père. Avec quelle ferveur ils disaient ensemble : *Pater noster!* Avec quel respect ils se partageaient l'hostie! La haine expirait au seuil des cénacles.

Parfois cependant elle s'y glissait dans la personne de nouveaux Judas. La Synagogue avait en effet soudoyé des espions qui s'introduisaient dans les agapes. Leur but n'était pas seulement de découvrir ce que faisaient et disaient les fidèles ; il était plus noir. Ils venaient voler des hosties.

Pourquoi? Il y a là un mystère, mais l'histoire n'est-elle pas, comme la religion, un tissu de mystères? Qui peut se vanter de comprendre mille faits qui arrivent cependant tous les jours et donner leur explication rationnelle ou psychologique? Le vol et la profanation des hosties sont de ce nombre. De tout temps ce fut un usage parmi les Juifs et parmi certains chrétiens plus ou moins judaïsants. Des milliers de prêtres en ont reçu la confidence.

La haine de l'hostie a quelque chose de diabolique. C'est la forme rituelle, pseudo-mystique de la haine folle, éperdue, meurtrière, satanique que le juif talmudique a vouée à Jésus. La raison profonde en est que le Juif a un instinct subobscur et subconscient qui lui montre là son ennemi. Il a non pas précisément la foi chrétienne, mais une sorte de foi à moitié chrétienne, indéfinissable, comme celle que l'apôtre Jacques attribue aux démons lorsqu'il dit : « *Credunt et contremiscunt*,

ils croient et ils frémissent. » Le Juif antichrétien, véritable antéchrist, soupçonne et flaire Jésus dans l'Hostie. Il lui semble que ses frères l'ont mal crucifié, puisqu'il vit encore, et, dans le même sentiment qui animait Caïphe, Anne et les juges du Sanhédrin, il cherche parfois à l'insulter, à le flageller, à le crucifier pour en finir une bonne fois avec cet éternel ressuscité. C'est là une folie qui a toujours hanté le cerveau des grands déicides.

Parfois il s'y joint une impiété plus profonde encore, celle d'offrir à Satan le corps de son ennemi pour le profaner par des outrages innommables, dans des raffinements de cruauté sadique. C'est là l'origine des messes noires et des meurtres rituels.

Outre ces mobiles qui travaillaient l'âme désormais complètement endurcie et pervertie de Nathan, il y en avait un autre qui lui inspirait une haine toute particulière de l'Hostie et le désir de la profaner.

Marchand de blé, maître de tout le froment de la Palestine et de la Syrie, il avait espéré, par ses immenses richesses, issues de son commerce, s'emparer du pouvoir et devenir sinon le Messie, au moins son premier ministre. Il avait voulu régner par le pain. Or Jésus avait réduit son projet à néant, en lui montrant, par la multiplication miraculeuse des pains, qu'il pouvait se passer de lui et nourrir tout un peuple, tout un monde. Puis il avait substitué à ce pain matériel, comme *instrumentum regni* pour établir le règne messianique surnaturel, le pain de vie, la manne mystique de l'Eucharistie. L'hostie résumait donc et symbolisait pour Nathan la ruine de tous ses plans et de sa

fortune politique. Voilà pourquoi il l'avait en horreur.

Mais, par un étrange mélange de haine et de superstition qui n'est pas rare, il s'imaginait que cette Hostie mystérieuse, douée de pouvoirs surhumains, pourrait lui être un talisman précieux. Les Juifs avaient la manie des amulettes. Ils en confectionnaient avec les paroles de la Bible. Ils en plaçaient sur leurs portes afin de détourner le mauvais œil. Pour ces diverses raisons, Nathan voulait avoir la manne des chrétiens.

Il n'avait qu'un moyen de se la procurer. Il fallait s'introduire dans leurs réunions et la leur dérober en prenant part à leurs rites. L'hypocrisie ne lui coûtait guère non plus qu'à ses amis. Mais il voulut opérer par lui-même, ne se fiant qu'à demi et pour cause à ses esclaves et à ses agents.

Un jour un espion, envoyé par lui à Naïm, vint lui dire que le lendemain une assemblée de fidèles y devait avoir lieu et que le mot de passe serait : *La Manne.*

Nathan n'étant pas connu à Naïm s'y rendit en toute hâte. Grâce au mot magique et à l'espion qui était reçu comme un frère, il put facilement entrer.

Après quelques prières et cérémonies initiales, un prêtre âgé lut un manuscrit de Jean l'apôtre, qu'il appela Evangile ou bonne nouvelle. Jean y racontait le miracle de la multiplication des pains et la promesse de l'Eucharistie faite par Jésus à Capharnaüm, un an avant sa mort. Nathan fut frappé de l'exactitude du récit. C'était bien ce qu'il avait lui-même vu et entendu.

Le prêtre offrit ensuite le sacrifice. Quand il arriva à la fraction du pain, Nathan s'approcha

avec les autres fidèles. Il reçut sa part de la manne divine. Mais, au lieu de la consommer, revenu à sa place, il la glissa furtivement dans une pyxide d'or qu'il avait apportée pour cet usage. L'espion fit comme lui, et à la sortie lui remit sa pyxide.

Rentré chez lui, le pharisien considéra les hosties volées. « Mais c'est du pain ordinaire, se dit-il tout d'abord ; les Nazaréens sont fous de croire que leur Dieu est caché là-dedans ».

Il eut envie de jeter les deux parcelles. Mais il se ravisa. Qui sait ? Un rite avait été accompli. Peut-être, sous l'influence des formules cabalistiques, s'était-il passé un mystère. Peut-être ce pain était-il devenu un talisman qui portait bonheur à ceux qui le possédaient.

Au lieu du bonheur, le malheur s'abattit sur lui. Le lendemain, un de ses esclaves les plus beaux et les plus forts mourut subitement. Le surlendemain, une de ses plus riches métairies brûla. Le troisième jour, il tomba lui-même malade : il se sentait dévoré d'une fièvre ardente.

Une nuit qu'il ne pouvait dormir, il se leva et prit l'une des hosties.

— C'est toi, dit-il, qui es la cause de tous mes maux !

Il l'appliqua sur un panneau de bois de la muraille et l'y cloua d'un coup de couteau. Mais, au même instant, il se sentit la figure inondée d'un flot de sang jailli du pain mystérieux.

Une minute, il s'arrêta troublé, effrayé. Mais la vue du sang l'irrita davantage.

— Crois-tu donc, Nazaréen, que j'ai peur de toi? Ah! je n'ai pas reculé devant ton sang quand tu étais vivant. Je ne reculerai pas maintenant que tu

es mort ou du moins à moitié mort. Tiens, voici pour t'achever !

Et il frappa un second coup furieux.

Aussitôt une gouttelette de sang jaillit, une seule. Mais elle atteignit l'œil droit du pharisien et lui causa une intolérable brûlure. Il poussa un cri de douleur. Il alla chercher de l'eau fraîche ; mais plus il se lavait, plus la souffrance devenait intolérable : il se mit à hurler.

A ses cris, Anne et Caïphe ses hôtes accoururent et lui demandèrent ce qu'il avait. Il leur montra l'hostie clouée au mur et son œil ensanglanté, brûlé, mort.

— C'est lui, dit-il, c'est lui, Jésus, qui se venge.

Le malheureux eut un instant l'envie de tomber à genoux et de demander pardon à la manne qui se vengeait si terriblement. Mais le respect humain, l'orgueil, la rage, parlèrent plus haut que sa conscience et même que son intérêt.

— Bah ! lui dit Caïphe, ce n'est rien.

— C'est un sortilège diabolique, opina Anne.

— La pythonisse d'Endor te guérira.

Nathan, sur cette assurance, replaça l'hostie dans la pyxide d'or.

Dans la journée, Bartimée, qu'il avait envoyé à Endor, revint.

— La sorcière, dit-il, vous fait dire qu'elle vous recevra. Non seulement son dieu consent à vous répondre, mais il vous invite, il désire vivement vous voir et vous parler pour une communication importante.

Cependant il y a deux conditions qu'il vous impose. Il veut que vous lui apportiez le pain des chrétiens, celui qu'ils appellent l'Eucharistie. Il veut

ensuite que vous lui immoliez un enfant baptisé selon le rite de Jésus. Elle se charge d'ailleurs de se le procurer. Si vous consentez, je dois la prévenir immédiatement pour qu'elle ait le temps de faire enlever un jeune chrétien dans un des villages voisins.

Le sacrifice des enfants était très commun dans les cultes démoniaques des grandes divinités orientales, Astarté, Molock, Baal, Chamos. Les parents eux-mêmes offraient souvent cet horrible tribut à la voracité des dieux infernaux. Les représentants de Dieu en Israël, Moïse et les prophètes, avaient eu bien du mal à détourner les Juifs de ces pratiques sanguinaires, et ils n'y étaient pas toujours parvenus.

Nathan et ses amis savaient fort bien que le culte d'Endor était démoniaque. La demande de la pythonisse ne les étonna donc nullement. Leur haine du christianisme leur fit accepter sans sourciller les deux conditions imposées.

— Les hosties, dit Caïphe, nous les avons. Quant aux fils des chrétiens, c'est de la semence de vipères. Les tuer, c'est détruire la bête et son venin.

— Va donc, poursuivit Nathan à Bartimée, dis à la prêtresse de chercher un bel enfant chrétien, et nous irons l'immoler avec elle à Satan.

LXXVIII

LE BOUC D'OR

Deux jours après, l'esclave revint. Tout était prêt pour la cérémonie infernale.

Caïphe, Anne et Nathan avaient invité neuf de leurs amis les plus intimes, sanhédrites de marque, anciens du peuple, c'est-à-dire véritables princes de leur nation et dont ils étaient sûrs comme d'eux-mêmes. Ennemis acharnés de Jésus, totalement pervertis et endurcis dans le crime, ils avaient tous au moins deux ou trois meurtres sur la conscience. Aussi la perspective d'un assassinat rituel et démoniaque n'était pas pour les effrayer. Au contraire, elle excitait en eux une curiosité malsaine, lubrique; elle satisfaisait leur haine atroce contre Jésus et ses disciples.

Quand les douze princes d'Israël furent en vue de Naïm, petite ville voisine d'Endor, ils aperçurent une foule qui en sortait, et qui se ruait vers la cité diabolique, en proie à une vive agitation et poussant des cris de vengeance:

Une jeune femme, cheveux épars, éperdue, sanglotait en répétant: « Mon fils, mon fils, mon petit Elzéar, rendez-le-moi! »

La foule disait :

— C'est la pythonisse qui enlève nos enfants,

parce qu'ils sont chrétiens ! En voilà plusieurs qui disparaissent ainsi. Vengeance ! Vengeance ! Allons brûler la mégère dans son antre !

Caïphe prit un de ses compagnons les plus jeunes à part :

— Cours, lui dit-il, par ce chemin que tu vois là et qui aboutit à une porte de derrière du Temple. Préviens la sorcière de cacher l'enfant dans le souterrain et de se préparer à faire visiter la salle d'en haut. Qu'elle ne craigne rien, je me charge de tout.

Le rusé pontife s'avança vers la foule :

— Disciples de Jésus, dit-il, je suis Caïphe, le grand-prêtre de Jérusalem. J'ai, il est vrai, la réputation d'être sévère pour votre secte. Mais je ne sévis que contre ceux d'entre vous qui transgressent la loi. Aussi je n'admets pas qu'on vous moleste injustement.

Si la pythonisse retient l'enfant de cette femme, nous allons le lui faire rendre et elle sera punie exemplairement. Si elle l'a tué, elle subira la peine du talion, la mort.

Choisissez donc dix d'entre vous, les plus sages : ils descendront avec la mère de l'enfant et avec nous pour explorer le temple d'Endor.

Les chrétiens se consultèrent. Ils se méfiaient de ce renard hypocrite. Mais, après tout, ce qu'il proposait semblait raisonnable. Ils désignèrent donc dix d'entre eux ; et les deux troupes entrèrent dans la propriété, au milieu de laquelle, dans un massif de cèdres magnifiques s'élevait le temple redouté.

La pythonisse avertie joua l'étonnement le plus profond et la plus vive indignation de ce qu'on eût osé la soupçonner d'un si abominable forfait. Elle

fit visiter le temple aux chrétiens du haut en bas, dans toutes ses parties. Ils ne trouvèrent absolument rien de suspect.

— Pauvre femme, dit-elle à la chrétienne, ton fils a dû s'égarer et se noyer.

— Je crains plutôt, ajouta Caïphe, qu'il n'ait été enlevé par des Bédouins pillards, comme il en passe souvent par ici. Mais je vais lancer des émissaires, chargés de la police, dans toutes les directions. Espère, nous te rendrons ton fils.

Sur cette bonne promesse, les chrétiens se retirèrent. Mais la pauvre mère faisait mal à voir.

— Ah! si Jésus était là ! disait-elle en pleurant. Jadis il a rendu à une femme de notre village son fils mort et qu'on portait à la tombe. Ah! Seigneur, ayez pitié d'une autre mère de Naïm, rendez-moi mon petit Elzéar, si doux et si pur!

Quand elle fut sortie, Caïphe se mit à rire et à ricaner d'une manière indécente avec ses amis. La prêtresse fit chorus en proférant des blasphèmes contre Jésus.

— Ah! leur petit Elzéar ! De quoi se plaignent-ils, les ingrats? Nous allons lui faire beaucoup d'honneur en le vouant au dieu.

Elle fit déplacer par ses serviteurs un autel situé au fond du temple et qui semblait scellé dans le mur. Elle fit balayer le sable qui se trouvait au dessous, et une trappe de fer se montra, qu'elle fit ouvrir.

Caïphe, Anne, Nathan reconnurent l'escalier en spirale où ils étaient déjà descendus. Ils s'y engagèrent. En arrivant en bas, ils furent éblouis. Le temple souterrain, bien plus riche que celui d'en haut, était splendidement illuminé et tout rutilant

de métaux précieux, de cristaux et de pierreries.

Au milieu, sur un autel, trônait une idole infâme, le Bouc d'or, dont les yeux étaient deux rubis. Des sièges couverts de drap rouge avaient été préparés pour les douze visiteurs.

La prêtresse souleva une tapisserie brodée et se retira quelques instants pour revêtir ses habits de cérémonie. Elle revint avec une robe d'or et entourée de six jeunes filles habillées de pourpre.

— Vous venez, leur dit-elle, consulter mon dieu sur la secte de Jésus. Il vous répondra franchement. Mais vous aussi, il faut que vous soyez francs avec lui. Vous détestez, n'est-ce pas, Jésus le Nazaréen?

— Oui.

— Vous voulez exterminer sa secte?

— Oui.

— Vous voulez l'appui de mon maître.

— Oui.

— C'est bien, mais savez-vous qui est mon maître et qui est Jésus?

Les visiteurs se taisaient.

— Je vais tout vous dire. Il ne doit point y avoir d'équivoque entre nous.

Jésus est réellement le Messie, Fils du Dieu d'Israël, promis à nos pères. Mon maître à moi, celui que vous venez invoquer ici, c'est Satan, le roi des enfers. Ce que mon maître vous demande, c'est de maudire celui qu'ont invoqué et appelé vos patriarches et vos prophètes et par conséquent de renier la religion de vos pères tout en gardant son nom et ses formules extérieures.

Allons, princes des prêtres et pharisiens, si cette révélation vous épouvante, vous pouvez vous reti-

rer ; il en est temps encore ; le pacte n'est pas conclu. Mais, avant de vous décider pour ou contre, réfléchissez.

Il y a pour nous deux divinités opposées : Jéhovah, le Dieu qu'Israël a stupidement adoré jusqu'ici, le Dieu sombre, triste, ennemi de la vie et de la beauté, de la joie, et de l'amour, et Satan, le Dieu du plaisir, de la force, de la richesse.

Jéhovah commande à ses adorateurs la vertu, c'est-à-dire l'ennui, la sottise, la souffrance. Satan aime la nature, les fleurs, le luxe, les arts. Il permet et commande à ses serviteurs la gaieté, le rire, la débauche. Il est riche, il est puissant, il sait tout. Il donne à ceux qui l'honorent l'or, les dignités et le pouvoir en ce monde.

Caïphe répondit :

— Il y a longtemps que je sais cela et que j'ai fait mon choix. Je suis pour le plaisir et les biens de la terre.

— Moi aussi ! Moi aussi ! répétèrent tous ses compagnons à l'envi.

— Par conséquent, vous êtes pour Satan contre Jéhovah ?

— Oui, certainement, répondirent les deux pontifes.

Tous les autres firent un signe d'assentiment.

— Jésus, continua la sorcière, était l'envoyé et le fils de Jéhovah, il est donc venu prêcher la pauvreté et l'abnégation. Si vous le suivez, il faudra renoncer à la joie. Si vous suivez Satan, vous aurez l'or, le plaisir et les honneurs.

— Et nous ressusciterons le royaume d'Israël ? demanda Nathan.

— Le royaume d'Israël sera partout. Il s'éta-

blira au cœur des autres nations. Le sang de ces nations affluera vers lui, lui apportant leur richesse, et un jour vous finirez par dominer le monde. Voilà le messianisme qui doit remplacer pour vous le stupide messianisme de vos pères. L'or des Goïm, voilà désormais le Messie d'Israël. Le voulez-vous?

— Nous le voulons.

— Alors, faites un pacte avec Satan. Toutes les fois que vous voudrez obtenir quelque chose de sa grâce, offrez-lui une hostie consacrée par un prêtre de Jésus avec le sang d'un enfant baptisé du baptême de Jésus. Aujourd'hui nous allons accomplir ce rite pour la première fois. Mais vos enfants devront le renouveler d'âge en âge : ce sera le symbole de la haine que vous jurez à Jésus et à ses disciples. Est-ce compris et promis?

— Compris et promis !

LXXIX

LE MEURTRE RITUEL

Séphora frappa sur un gong. Du fond d'une abside, entourant l'autel, arrivèrent deux esclaves noirs conduisant un enfant de cinq ans.

Le pauvre petit était beau comme le jour. Il fut ébloui par toutes ces lumières et surtout effrayé de cet appareil.

— Ma mère ! dit-il en pleurant, où est ma mère ?

La prêtresse l'attira doucement à elle.

— Viens, mon enfant, mon cher petit Elzéar,

nous te rendrons bientôt à ta mère, si tu es sage, si tu fais ce que je vais te dire.

Sais-tu qui est Jésus?

— Oui, c'est le Messie, Fils de Dieu.

— Est-ce que tu l'adores?

— Oui.

— Eh bien! On t'a trompé. C'était un méchant homme ; il faut le maudire et il faut adorer ce dieu que tu vois sur cet autel, ce beau dieu tout en or.

— Oh! non, jamais, jamais! Ce dieu est horrible : il a du sang dans les yeux, il me fait peur.

Un des noirs, sur un signe qui lui fut fait, prit violemment l'enfant, le dépouilla de sa robe, l'étendit tout nu sur les genoux de la sorcière et plaça devant eux un bassin d'argent.

L'horrible femme saisit un poignard et taillada le corps du pauvre petit. Un cri aigu retentit, cri d'épouvante et de douleur à leur paroxysme. Le sang coulait de toutes les artères dans le bassin d'argent. L'enfant devenait blême, blanc, exsangue. Il poussa encore quelques soupirs, puis son cœur cessa de battre.

Alors la pythonisse remplit de ce sang tout chaud treize coupes de cristal et d'or ; elle jeta dans chacune d'elles une particule des hosties que lui avait remises Nathan. Et elle offrit l'atroce breuvage à ses visiteurs.

— Jurez, leur dit-elle, jurez à Satan, sur le corps du Christ et le sang de ce petit chrétien, que vous poursuivrez à outrance la secte abominable du Dieu de la laideur et de l'horreur. Vous combattrez ce Dieu par tous les moyens, car tous les moyens sont bons contre lui, le mensonge, la calomnie, le meurtre, le poison.

Tous élevèrent leurs coupes et, en leur nom, la prêtresse du diable continua :

— Satan, dieu des ivresses, dieu des agonies, toi qui te plais dans la volupté et la douleur, donne-nous d'exterminer tes ennemis les chrétiens et de nous emparer de la richesse des nations. Nous te consacrons notre race : la race juive est à toi désormais, après avoir été si longtemps à Jéhovah.

Tous ensemble portèrent à leur bouche le liquide exécrable. Soudainement, un coup de tonnerre retentit; la terre trembla; les yeux de rubis de l'idole s'illuminèrent d'un éclat phosphorescent, terrible, où pétillaient les incendies de l'enfer.

Les douze jeunes filles, vêtues de pourpre, se jetèrent à plat ventre devant le Bouc d'or. Les douze sanhédrites les imitèrent.

La pythonisse monta sur le dos de l'animal immonde et du haut de ce trône prononça ces paroles :

— Et maintenant, adorateurs et adoratrices de Satan, souvenez-vous que votre roi est le dieu du plaisir et que, après la haine de Jéhovah et du Christ, rien ne l'honore autant que le stupre et la débauche.

Les hommes et les femmes se relevèrent se prirent par la main et commencèrent une danse frénétique autour de l'idole dont les yeux flamboyaient, hideux et lubriques. Peu à peu les torches s'éteignirent.

Quand elles se rallumèrent, la grande prêtresse, toujours à cheval sur son dieu, s'écria :

— Aujourd'hui a été aboli le pacte antique établi entre Jéhovah et Israël. A sa place et entre le roi d'Endor et le peuple juif, a été conclu un pacte éternel, fondé sur la haine du Christ et des chrétiens, la guerre à l'Hostie et le meurtre rituel.

— Amen! s'écrièrent les douze Israélites.

Les jeunes prêtresses disparurent dans les antres, tandis que les visiteurs remontaient l'escalier en spirale.

Au moment de se retirer, Nathan prit la sorcière à part.

— Te souviens-tu, lui dit-il, d'avoir vu dans notre dernière visite l'image de deux pendus dans le calice. L'un d'eux était Judas. Quel était l'autre? Etait-ce moi?

— Peut-être. A moins que tu n'apaises Satan par des hosties et du sang de chrétiens...

D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant d'un rire amer, que nous importe de mourir d'une manière ou d'une autre, puisque nous sommes tous sûrs d'aller dans le paradis de Lucifer!

LXXX

EN PLEIN DÉSERT

Les conjurés d'Endor rentrèrent à quelque temps de là à Jérusalem, résolus d'organiser et de pousser plus activement que jamais la persécution. Anne et Caïphe allèrent trouver le gouverneur romain, et obtinrent de lui à prix d'or de nouveaux et plus amples pouvoirs pour sévir contre ceux qu'ils appelaient les ennemis de César.

Plusieurs fois les soldats de la tour Antonia, conduits par les espions de la Synagogue, firent des rafles dans les réunions de la nouvelle Église. Les cachots de Jérusalem regorgeaient de néophytes, si bien qu'on fut obligé d'envoyer les nouveaux prisonniers dans les villes voisines et jusque dans la Pérée, au delà de la mer Morte.

Nathan s'était fait une spécialité de voler et de profaner les hosties, pour obéir à l'ordre de la pythonisse et pour éviter la fin de Judas qui lui était prédite et dont la peur le hantait. Il se gardait seulement de frapper le redoutable pain avec un couteau, de peur d'en faire jaillir de nouveau le sang qui lui avait brûlé un œil : mélange absurde de demi-foi superstitieuse et d'impiété, dont on retrouve tant d'exemples dans l'histoire.

Se trouvant un jour de passage à Jéricho, il eut vent d'une cérémonie chrétienne qui devait avoir lieu dans cette ville. Le mot de passe était *le Pélican*. Il s'y rendit seul.

Il prononça avec componction ce mot qui lui rappelait une scène inoubliable. Le remords était étouffé dans son cœur.

Dans une homélie simple et touchante, le prêtre rappela quelques-uns des souvenirs de la vie de Jésus. Il s'appelait Malchus : c'était celui-là même que Pierre avait frappé et amputé d'une oreille au jardin des Oliviers. Converti par ce miracle, il avait, peu après la Pentecôte, reçu l'ordination sacerdotale, et il était devenu le plus doux des hommes.

Il raconta la légende du Pélican, qu'il appliqua à l'Eucharistie, et termina par le récit de la mort de Joanna. Il ne fit pas la moindre allusion à Nathan,

n'eut pas un mot de colère pour le misérable assassin de la jeune fille. Celui-ci constata combien le récit était fidèle ; mais le remords ne s'éveilla pas davantage en lui.

Au milieu de la cérémonie, la porte fut forcée par une escouade de soldats romains. Armés jusqu'au dents, ils saisirent les assistants, qui étaient nombreux, mais sans défense. Il y avait là une soixantaine de personnes et même des enfants. Le centurion, nommé Hortensius, ordonna de leur lier les mains.

Nathan espérait s'en tirer facilement en expliquant à l'officier qu'il ne faisait pas partie de la secte et à quel titre honorable il assistait à la réunion. Les fidèles, en entendant son nom qu'ils ne connaissaient que trop, manifestèrent la plus vive horreur. Nathan était pour eux l'ami de Judas, l'instigateur du traître, un des principaux auteurs de la mort de Jésus, le meurtrier de Joanna, de Silas et de Joseph.

Mais Hortensius et ses soldats crurent à une feinte et à une fable inventée par l'étrange personnage, peut-être même concertée avec ses compagnons pour le faire échapper. D'ailleurs, ils avaient des ordres formels. On leur avait dit : « Arrêtez tout le monde, sans tenir compte des protestations. S'il y a des innocents, ils se débrouilleront plus tard. » Pour des Romains, il n'y avait que la consigne.

— Du moins, je demande à être conduit au gouverneur, qui me connaît.

— Tu seras conduit aux mines, dans le désert moabite, comme les autres.

Nathan, à bout de ressources, voulut corrompre les soldats. Il sortit des pièces d'or et les offrit en échange de la liberté. Tout fut inutile.

Alors, outré de colère, il s'emporta; il maudit l'officier, le gouverneur, les Romains, César.

Le centurion, indigné, ordonna aux soldats de le frapper à coups de verges. Le malheureux rugit de douleur.

— Ah! s'écria-t-il, le Christ se venge. J'ai applaudi à sa flagellation ; j'ai excité ses bourreaux.

La troupe se mit en route dans la direction du Jourdain et de la mer Morte. Il était environ six heures du matin. Les soldats avaient bien mangé en prévision d'une marche fatigante ; les prisonniers étaient à jeun.

A mesure que le soleil montait à l'horizon, la chaleur augmentait; elle devint étouffante dans l'immense entonnoir de rocs et de sables, semés de soufre et de salpêtre, formé par l'estuaire du Jourdain à son entrée dans la mer Morte.

Arrivée au fleuve, à l'est de Béthagla, un peu au-dessus de son embouchure, la troupe le traversa sur un bac et reprit sa marche vers le sud en longeant l'étrange nappe d'eau huileuse, bitumineuse et affreusement amère. Les soldats avaient emporté de l'eau, grâce à laquelle ils se désaltéraient de temps en temps; mais ils n'avaient pas même l'idée d'en offrir à ces Juifs qu'ils méprisaient profondément. La pitié pour les vaincus était alors inconnue.

Nathan, âgé et corpulent, était épuisé de fatigue, de faim et de soif : et il ne cessait de se plaindre et de blasphémer.

Cependant, à certains mots qu'il surprit dans la conversation des étrangers, il comprit que l'on devait faire étape, le soir, à la forteresse de Machéronte. C'était là qu'Hérode avait jadis enfermé et

décapité Jean-Baptiste. Ce mot de Machéronte lui rendit l'espoir. Il connaissait très bien le gouverneur de la place. Il était sûr que, sur un mot de cet homme, il serait délivré.

La sombre citadelle se dressait sur un rocher escarpé dominant la mer Morte. Les grands murs droits, formidables, presque sans ouvertures, donnaient le frisson. L'officier frappa à la poterne.

Des hommes armés parurent à une meurtrière demandant qui était là. Ils craignaient que ce ne fussent des Arabes, avec lesquels la citadelle était en guerre. Mais quand ils entendirent parler latin avec le bon accent de Rome et reconnurent des compatriotes, ils ouvrirent avec joie.

Le centurion voulait parler au gouverneur ; mais celui-ci était parti depuis plusieurs jours en expédition au pays des Moabites, emmenant presque toute la garnison, pour châtier une tribu qui avait maltraité et volé des Romains.

Quand Nathan apprit le départ de son ami, il pensa devenir fou de désespoir. Sa dernière chance de salut lui échappait.

Les gardiens de la forteresse offrirent des provisions aux soldats. On donna quelques croûtes de pain et de l'eau aux prisonniers et on les conduisit dans des cachots. On allait loger Nathan dans le plus sombre et le plus affreux de tous, celui où était mort Jean-Baptiste; mais le prêtre Malchus demanda la faveur d'y être enfermé. Il y passa la nuit en prières et en actions de grâces, heureux de toucher et de baiser ces murs sanctifiés par le sang du Précurseur.

Le lendemain matin, de très bonne heure, on se remit en marche. Les pauvres chrétiens, quoique

très fatigués par les privations de la journée précédente et de la nuit, se résignaient vaillamment à leur sort. De temps en temps ils priaient et chantaient des cantiques. Les soldats et leur chef, qui avaient souvent entendu accuser les chrétiens de toutes les abominations, étaient stupéfaits de ce qu'ils voyaient. L'officier surtout, homme bon et honnête, en était profondément touché. Evidemment, pensait-il, ces malheureux ont été calomniés et il y a là, de la part des Juifs, quelque effroyable mystère de haine et vengeance. Au demeurant, il ordonna à ses hommes de les traiter avec douceur. Voyant plusieurs des enfants tomber de fatigue, plus d'une fois il les prit lui-même en selle et ses soldats l'imitèrent.

Mais autant les disciples de Jésus étaient patients, autant le Juif, égaré parmi eux, était exaspéré. Habitué à la vie la plus délicate et la plus confortable, ignorant ce qu'était la moindre gêne, il trouvait sa situation intolérable, et elle était en vérité horrible. Il maudissait le Christ, l'empereur, les étrangers.

Harassé de fatigue, au bout de quelques heures, il se laissa choir par terre et se roula dans le sable, refusant d'aller plus loin. Un des soldats accourut sur lui et à coups de lanières le força à se relever.

— Ah! tu te venges encore, Galiléen, hurla le misérable. C'est ainsi que je t'ai traité quand tu tombais sur la route du Calvaire.

Bientôt après, il commença à donner des signes de désordre mental. Il levait la tête vers le ciel désespérément bleu; il ouvrait la bouche en criant: « De la manne! De la manne! Moïse, tu ne m'entends donc pas? » Et il n'aspirait qu'un air em-

brasé, le vent chargé de sable impalpable et brûlant.

Le prêtre lui dit doucement :

— Nathan, nos pères ont mangé de la manne dans le désert et ils sont morts. Celui qui mange la chair du Fils de Dieu n'aura plus faim ; celui qui boit son sang n'aura plus soif. Veux-tu le prier avec nous? Il viendra à ton secours.

— Va-t'en ! Va-t'en ! Fils de chien ! La chair du Fils de Dieu, mais je l'ai mangée à Endor et j'ai bu du sang de chrétien avec.

Ah ! c'est cela sans doute qui m'est resté là à la gorge et qui m'étouffe ! Non, je ne veux pas de la manne du Christ. Je ne veux que celle de Moïse. Va-t'en, te dis-je, va-t'en !

Et il cracha sur le vieillard. Celui-ci s'essuya sans rien dire.

Le centurion, qui avait suivi toute la scène et qui en était tout ému, bondit, la cravache levée, sur l'insulteur. Mais le prêtre se porta vivement au devant de lui.

— Romain, dit-il, je t'en supplie, ne frappe pas cet homme. Jésus nous commande de pardonner.

Le centurion s'arrêta, muet d'étonnement et d'admiration.

— Décidément ce Jésus n'était pas un homme ordinaire !

Les soldats l'entendirent et firent la même réflexion.

Malchus, qui observait ces étrangers, ajouta :

— Un jour, le jour le plus solennel de ma vie, j'étais sur le point d'arrêter Jésus, lorsqu'un de ses apôtres, Pierre, dégaina pour le défendre et me coupa l'oreille. Le Maître commanda à Pierre de

remettre son épée au fourreau ; puis, faisant un simple signe sur mon oreille, il la remit en place et me guérit instantanément. Depuis ce jour, j'ai juré de ne jamais me venger et de pardonner à mes ennemis.

A midi, la caravane s'arrêta près d'une oasis. Le repas devait être bien maigre pour les prisonniers. Mais, avant de le commencer, Malchus ayant obtenu de l'officier la permission d'accomplir un rite religieux, dit à ses compagnons :

— Mes enfants, j'ai ici un peu de pain et de vin. Je vais les consacrer.

Il abrégea les prières et les cérémonies du sacrifice. Après avoir récité un psaume, il prit le pain, puis le vin. Successivement il les éleva vers le ciel en prononçant les paroles sacrificales. Et c'était émouvant de voir ces hommes, ces femmes, ces enfants, à genoux, oublieux de leurs souffrances, les yeux fixés avec une expression de foi et de piété intenses sur l'hostie et la coupe où leur âme voyait et adorait Dieu. Le prêtre leur distribua à tous une parcelle du pain consacré. Puis bientôt, ils se relevèrent radieux, transfigurés. Ils chantèrent le psaume LXXVII[e] *Attendite, populus meus*, qui raconte les bienfaits de Dieu envers son peuple et en particulier le miracle de la manne : « Il leur a donné le pain du ciel et l'homme a mangé le pain des anges. »

LXXXI

LE SECOND PENDU

Nathan, irrité de voir le calme de ses compagnons et d'entendre le verset de David sur la manne appliqué à l'hostie, ne put contenir sa rage d'impiété anti eucharistique. Il se précipita sur le prêtre pour le frapper. Cette fois l'officier, prompt comme l'éclair, tomba sur lui et le souffleta en plein visage.

— Malédiction! rugit le forcené. Toujours la vengeance de Jésus! Il me rend les soufflets que je lui ai fait donner par les valets et les soldats.

Pendant que les prisonniers mangeaient, Nathan se mit à divaguer. Il aperçut au milieu des sables des objets luisants.

— Enfin, s'écria-t-il, la voilà, la manne de Moïse! Il y en a partout. Ah! comme elle est belle! comme elle doit être savoureuse!

Et il se jeta à plat ventre sur le sol pour manger ce qu'il prenait pour de la manne. C'étaient de minuscules morceaux de gypse, des cristaux de sel gemme et de chlorure de magnésium, des paillettes de mica qui jonchaient le sable et scintillaient comme des diamants au soleil. Nathan mit dans sa bouche une poignée de ce sable brillant, mais il la rejeta aussitôt avec une effroyable grimace.

— Pouah! comme la manne est mauvaise! Elle

me brûle la bouche et l'estomac! Mais est-ce bien ta manne, ô Moïse? Nous sommes dans le désert où tu as ouvert le ciel. Mais où est-il, où est-il le pain du miracle que tu donnais à nos pères et qui contenait toute saveur et tout délice? Est-ce que par hasard le ciel est aujourd'hui fermé sur Israël? Est-ce que tu serais le complice de Jésus, ô Moïse? Ah! je vois bien qu'il en est ainsi! Eh bien! tu n'es qu'un traître, tu nous lâches, nous tes enfants! Tu n'es qu'un imposteur comme le Nazaréen, et je vous maudis tous les deux pour me donner au diable.

Les chrétiens le regardaient avec effroi.

— Frères, dit le prêtre, il y a là une grande leçon. Oui, Moïse est complice de Jésus, comme le dit ce malheureux. Il l'entrevoyait de loin, il l'annonçait. Il offrait à nos pères un pain du ciel qui n'était qu'un symbole du nôtre. Mais maintenant que le Christ nous a donné la vraie manne, celle du grand Législateur ne pleuvra plus sur les déserts du monde. Nathan l'a bien dit, le vieux ciel est fermé sur le vieil Israël ; mais des cieux nouveaux se sont ouverts sur un Israël nouveau, sur une terre nouvelle, et c'est Dieu lui-même qui pleut sur les âmes en blanches hosties.

Nathan, toujours couché à plat ventre, continuait à délirer, frappant la terre ou menaçant le ciel du poing. Et tout à coup :

— Allez-vous-en, Joanna, Silas, Joseph, Étienne, mes victimes. Je ne veux plus vous voir. Que venez-vous faire dans ce maudit désert? Ah! vous venez vous venger et me torturer. C'est lâche, car je suis un vaincu. Voyez donc, je souffre, j'ai peur, j'agonise, ayez pitié de moi, je ne recommencerai

plus. Petit Elzéar, je ne boirai plus ton sang chez la pythonisse d'Endor...

A peine avait-il prononcé ce mot qu'un cri déchirant sortit de la bouche d'une prisonnière.

— Ah ! mon Elzéar, c'est donc vrai qu'ils l'ont immolé, les tigres, et qu'ils ont bu son sang !

C'était la pauvre femme de Naïm à qui la sorcière avait volé son fils. En l'entendant se plaindre, Nathan, de plus en plus fou, éclata de rire.

— Eh bien oui, c'est vrai, nous l'avons immolé. Mais c'est bien de sa faute ; nous lui avons offert la vie sauve, s'il reniait Jésus. Le petit insensé ne l'a pas voulu.

— Pauvre mère, dit Malchus, tu le vois, ton fils est martyr. Il a rendu au Christ le témoignage volontaire du sang. Il est au ciel, avec la palme, avec la couronne. Sois heureuse de son bonheur.

Nathan recommença à divaguer.

— Ah ! c'est toi, Judas ? Comment vas-tu, l'ami ? Est-ce qu'on est bien au bout d'une corde ? Oh ! comme tu fais la grimace ! Rentre donc ta langue, imbécile. Tu as l'air de souffrir atrocement ? Eh quoi ? Tu me fais signe ? Est-ce que tu viens me chercher par hasard ? Au fait, j'ai toujours ta corde dans ma poche.

Et il la sortit et se mit à la caresser. Puis, tout à coup, il poussa des hurlements.

— Non, non, pas encore, je ne veux pas mourir comme toi. C'est affreux et c'est trop bête !

Mais qui donc se cache là-bas derrière cet arbre et ricane en m'appelant ? Ah ! c'est Satan, le Bouc d'or ! Bouc d'or ! Tu prétends que je me suis donné à toi. C'est vrai, mais calculons : entre Juifs, on calcule toujours. Or tu avais pris toi aussi un en-

gagement que tu n'as pas tenu, vieux coquin ! Tu devais me donner le pouvoir, me faire roi d'Israël. Tu ne l'as pas fait. Nous sommes quittes. Je ne te suivrai pas. Non, non, c'est inutile ; tu as beau me faire signe, je n'irai pas. Me pendre comme ce fou de Judas? Jamais de la vie !

Eh quoi ! Tu t'obstines ! Tu veux me rendre le baiser de Jésus. Arrière ! Arrière ! Bouc impur ! Arrière, arrêtez-le, vous autres. Tenez, le voici !

Et il se roulait par terre, faisant des gestes d'effroi et de fuite. Ses yeux étaient chavirés d'épouvante, une écume sortait de sa bouche.

Il se releva, affolé.

— J'ai du feu dans la poitrine ! Oh ! qui me donnera de la manne ! Moi qui ai tant ri de celle de Jésus, moi qui l'ai outragée, que ne ferais-je pas pour en avoir? Allons, tout est fini ; je ne puis plus résister. Satan, bas les pattes ! Je te suis.

Et il se mit à courir comme un fou.

Les soldats le laissèrent partir, sachant bien qu'il ne pouvait aller loin et heureux d'être débarrassés de sa vue. Ils demandèrent aux chrétiens des explications sur le malheureux, et ils comprirent que c'était un exemple de la colère divine.

L'heure étant venue de se remettre en marche, un soldat fut chargé d'aller chercher Nathan.

Il revint bientôt en courant :

— Venez, dit-il, venez.

On le suivit.

A la maîtresse branche d'un arbre, un corps se balançait. Nathan s'était pendu avec la même corde qui avait servi à Judas. Sa figure était congestionnée, la langue pendait noire et sanglante. Il ne bougeait plus.

— Il est mort, dit le centurion. Laissez-le. Les vautours et les aigles de la mer Morte l'auront vite dévoré.

— Ainsi meurent les ennemis de l'Hostie, dit Malchus.

Et tous les chrétiens firent le signe de la croix.

LXXXII

MANNA IN DESERTO

Le centurion et les soldats parlaient entre eux à l'écart avec animation. Après une assez longue conversation, ils s'approchèrent des prisonniers.

— Prêtre de Jésus, dit l'officier, mes hommes et moi nous voudrions connaître votre religion. Par le peu que nous en savons, nous la trouvons touchante et admirable. Nous serions heureux de l'embrasser et de manger ce pain qui vous a rendus si vaillants et qui donne, dites-vous, la vie éternelle.

— Romains, que Jésus soit béni qui a parlé à vos cœurs et éclairé vos esprits ! Oui, vous serez nos frères. Je vous expliquerai la doctrine de l'Evangile aujourd'hui et les jours suivants jusqu'à ce que nous soyons arrivés aux mines. Puis, quand vous serez de retour à Jérusalem, vous demanderez à Pierre, notre grand chef, de vous baptiser, et vous penserez de temps en temps aux pauvres chré-

tiens de Jéricho, condamnés à souffrir pour Jésus crucifié.

— Jamais de la vie, dit l'officier, je ne commettrai cette injustice de conduire des innocents au supplice épouvantable des mines. Je vous délivre. Allez où vous voudrez.

Il se tut quelques instants et parut soucieux :

— Il est vrai, reprit-il, que vous ne pouvez rentrer à Jérusalem. Mais nous non plus ! Nous sommes tous hors la loi ! Que faire ?

Ils délibérèrent longuement. Ils causaient encore lorsqu'ils aperçurent une troupe de cavaliers. C'étaient les soldats romains de Machéronte qui revenaient de châtier une tribu nomade. Le gouverneur qui les commandait connaissait Nathan et se montra d'abord très affecté de sa mort; mais quand il eut appris par quelle trahison le richard s'était trouvé mêlé aux chrétiens, il en fut indigné et déclara que le misérable était justement châtié.

Son lieutenant Caïus était parent et ami intime du centurion. Celui-ci le prit à part et lui dit :

— Ami, je te confie un secret : je vais renoncer au métier des armes, comme c'est mon droit, puisque je suis un engagé volontaire, et je servirai Dieu dans la solitude. Veux-tu le faire savoir à ma vieille mère qui demeure à Rome ? La pauvre femme en pleurera : mais dis-lui que je suis enfin pleinement heureux.

Caïus fut ému de cette communication, mais, par discrétion, ne voulut pas en demander davantage, et promit simplement de faire la commission.

Un mois après, Pierre recevait à Jérusalem une lettre apportée du désert de Moab par un Arabe.

« A Pierre, apôtre, Malchus, prêtre indigne de Jésus-Christ, salut.

« Pierre, bénis tes enfants. Tu as dû apprendre que les chrétiens de Jéricho avaient été surpris par des soldats et emmenés aux mines de Moab, et tu n'as jamais reçu de leurs nouvelles. Rassure-toi, ils sont libres et fidèles.

« Nathan, qui s'était glissé dans notre assemblée pour nous espionner, a été pris avec nous. Malgré nos prières et nos pardons, il s'est pendu de désespoir comme Judas.

« L'officier et les soldats, témoins de cette mort et de la constance de nos frères, ont été touchés de la grâce ; ils se sont faits chrétiens et nous ont rendu la liberté.

« Comme nous ne pouvons reparaître en Judée tant que durera la persécution, nous avons fondé un village dans le désert, à l'est et à une journée de marche de la mer Morte.

« Nous y vivons cachés, n'ayant de rapports qu'avec les tribus arabes qui nous entourent. Mais nous ne sommes pas malheureux ; car nous avons avec nous la consolation d'Israël.

« Chaque matin, nous recevons le pain de vie. Et il nous est doux de manger la vraie manne dans ce désert où nos pères n'en ont eu que l'ombre et la figure. Aussi j'ai donné à notre cher village le nom de *Manna in deserto*.

« Les Bédouins qui parcourent le pays nous visitent souvent et sont étonnés de notre genre de vie. Nous leur prêchons Jésus-Christ, et déjà beaucoup parmi eux ont embrassé la foi et se sont fixés parmi nous.

« Nous formons ainsi une petite cité étrange

composée d'hommes de toutes les nations, Juifs et Barbares, Romains, Gaulois, Germains, Arabes. Mais nous n'avons qu'un seul cœur et qu'une seule âme pour louer le Seigneur. Tous les biens sont communs parmi nous, suivant la règle que suivent nos frères de Jérusalem ; nous partageons les fruits de nos champs et la chair de nos troupeaux. Nous travaillons la terre en chantant les psaumes de David, et c'est un nouvel Israël qui fleurit dans la solitude.

« Si tu le peux, ô père, viens visiter et consoler tes enfants. Ou bien, envoie-nous Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, ou Paul le nouvel apôtre. Que le Fils de Marie soit béni dans tous les siècles ! »

LXXXIII

UNE MESSE DANS LE DÉSERT

Un soir, les chrétiens de *Manna in deserto* revenaient des champs vers le village, conduisant leurs troupeaux et chantant l'*In exitu Israel*, lorsqu'ils virent un homme à cheval qui accourait du nord. Quand il les eut atteints, il leur demanda la permission de se joindre à eux et l'hospitalité pour la nuit.

— Vous êtes enfants d'Israël, leur dit-il, puisque vous chantiez tout à l'heure un psaume de David. Mais savez-vous quel est Celui dont parle

le Prophète? Avez-vous entendu parler de Jésus de Nazareth?

Malchus sourit :

— Frère, nous le connaissons et nous l'aimons.

— Quoi ! vous êtes de ses disciples?

— Nous en sommes? Et toi?

— Moi aussi, depuis quelque temps. Certes je ne m'attendais pas à trouver une communauté chrétienne dans ces lieux. Comment se nomme ce village?

— *Manna in deserto !*

L'étranger tressaillit.

— Quel est ce mystère? Que signifie ce beau nom qui relie si heureusement le symbole messianique à sa réalité, l'Israël de Moïse à l'Israël de Jésus?

Malchus raconta l'aventure des chrétiens de Jéricho.

Le cavalier descendit de cheval et tomba à genoux.

— Ah ! béni soit le Dieu d'Israël! Je venais semer ici la bonne parole et je trouve la moisson déjà belle.

— Qui donc es-tu?

— Je suis Saul de Tarse, le persécuteur des chrétiens, que Jésus a dompté et converti sur la route de Damas ; maintenant je suis le plus petit de ses Apôtres.

La surprise et la joie des chrétiens furent immenses. Le soir, ils étaient tous réunis autour du voyageur, à l'orée du village, assis sur le sable, à la mode orientale. La nuit transparente, sous un brillant éclairage d'étoiles, permettait à tous de distinguer la figure de Paul. C'était un homme petit, au visage énergique, au nez aquilin, au pro-

fil juif très prononcé, aux traits irréguliers, au front chauve. Les sourcils étaient trop touffus, mais sous leur noire arcade brillaient deux yeux ardents d'une splendeur surnaturelle.

La veillée se prolongea longtemps. Les auditeurs ne pouvaient se rassasier de cette parole chaude, entraînante, autoritaire, mais où il y avait des effusions d'indicible amour et des envolées d'enthousiasme apostolique.

Il raconta que le nombre des fidèles allait croissant partout, qu'un nouvel Israël se levait, héritier de la foi et des promesses des patriarches, tandis que l'autre Israël traître à son Dieu, à son Messie, à ses prophètes, s'enfonçait et s'endurcissait chaque jour dans l'apostasie, profanant les hosties, répandant le sang chrétien.

— Certes, dit-il, j'aime mes frères égarés et je voudrais les convertir. Mais la voix du Christ m'appelle ailleurs. Son Évangile doit déborder de ce coin de terre qui fut son nid et voler jusqu'aux extrémités du monde. Pour moi, je vais passer quelques jours au Sinaï, retremper mon âme dans le souvenir des grandeurs de Dieu et de son peuple, remplir mes yeux d'éclairs, mes oreilles de tonnerres et mon âme d'immensité, avant d'aller prêcher aux nations la grande religion d'Israël.

— La religion d'Israël ? demanda Malchus étonné.

— Oui, car la religion d'Israël, la vraie, c'est le christianisme. Seuls nous sommes fidèles aux traditions de nos pères, seuls nous adorons le Messie qu'ils ont salué de loin. Nos frères de la Synagogue sont des égarés, des schismatiques; ils ne méritent plus le nom de Juifs.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, Paul offrit le sacrifice en plein air devant tout le village assemblé. L'Epître, l'Evangile n'existaient pas encore, mais ils furent remplacés par le verbe vivant de celui qui devait écrire la plupart des Epîtres et prêcher ce qu'il appelait son Evangile. Un peu avant la consécration, il se tourna vers le peuple.

« Frères, dit-il, mon émotion est grande de voir, autour de cet autel où va s'immoler le Christ, des hommes qui ont souffert pour lui. C'est avec respect, avec envie que je vénère et baise vos mains qui furent enchaînées et vos pieds qui furent déchirés pour sa cause.

« Moi, je n'ai pas encore souffert pour lui, et j'ai, au contraire, persécuté ses disciples. Mais Etienne, mon sublime camarade d'enfance, et Joanna, la vierge de l'Eucharistie, et mes autres victimes m'ont pardonné en mourant, et je sens qu'ils me bénissent de là-haut. Et Jésus lui-même m'a dit sur le chemin de Damas qu'il me pardonnait.

« Maintenant je n'aspire plus qu'à souffrir pour lui et à le faire aimer de tous les hommes. Ah ! viennent les fouets et la prison, la torture et la croix ! Je serai heureux de porter les stigmates de mon maître dans ma chair et d'être crucifié sur sa croix. Et je sais que j'aurai cet honneur. L'Esprit Saint m'annonce des tribulations à Jérusalem et ailleurs. Oui, un jour ces mains seront chargées de fer, et ce sera ma joie ; mes lèvres seules ne seront jamais enchaînées et proclameront le nom de Jésus jusqu'à la mort.

« Frères, que ce soit là notre gloire de pâtir pour le Christ. La croix est un scandale pour les Juifs et

une folie pour les Gentils ; mais soyons-en fiers, car ce qui est folie selon les hommes est sagesse aux yeux du Seigneur.

« D'ailleurs, cette croix se changera un jour en clarté dans le ciel. Mais, dès ici-bas, elle triomphera. Oui, il faut que le Christ règne et il régnera malgré ses ennemis. Car il a des ennemis, je nele dis qu'en pleurant, ennemis de sa croix, ennemis de son autel où se perpétue le sacrifice du Calvaire.

« C'est la grande douleur de mon âme de voir notre peuple, mon peuple chéri, celui dont la grandeur a été le rêve de ma vie et ma passion, se détourner de son Libérateur. Comme moi, il attendait un Messie temporel plus grand que César. Il se trompait, car l'Envoyé de Dieu devait être un homme de douleurs. Il ne veut pas reconnaître son erreur. O malheureuse patrie, si grande jadis, aujourd'hui si coupable ! Mais son aveuglement n'entravera pas l'œuvre de Dieu.

« Voici en effet que le vieux cadre juif éclate ; la vérité divine s'en échappe, et nous, ses Apôtres, nous allons la porter aux extrémités de la terre. Nous nous tournons vers les Gentils. Oui, moi, Paul, le dernier des Apôtres, j'irai avec mon frère bien-aimé, mon maître vénéré, Pierre, le prince des Apôtres, porter l'Evangile jusqu'en Italie ; la cité de César deviendra la cité du Christ, et la croix, que vous avez plantée dans ce désert, nous la planterons sur la Ville aux Sept Collines.

« Mille Jérusalem nouvelles fleuriront dans le monde, comme celle qui embaume cette oasis. Tandis que l'orgueil et la haine perdent la cité déicide, l'humilité et l'amour épanouiront la famille chrétienne.

« Frères, nous ne sommes que le petit troupeau du Christ; soyons doux et humbles comme lui. Aimons-nous les uns les autres et aimons ceux qui nous font du mal. Aimons Rome qui nous opprime, aimons la Grèce qui nous méprise, aimons Israël qui nous persécute, aimons la Barbarie qui nous résistera longtemps. L'amour finira par les conquérir, car l'amour est plus fort que l'épée, que la science et que la loi. L'amour est patient; l'amour est mansuétude et bénignité; l'amour est force et lumière; l'amour est beauté; l'amour est victoire. L'amour unira les hommes, qui semblaient voués à des haines réciproques éternelles.

« La cité chrétienne sera un jour composée de frères venus de tous les horizons, comme ceux qui composent ce village. Je vois parmi vous des Juifs, des Romains, des Barbares ; mais vous êtes tous des frères, vous ne formez qu'un seul corps, une seule famille, parce que vous mangez le même pain, cette manne dont vous avez pris le nom magnifique, cette manne qui fait battre tous vos cœurs comme un seul cœur, parce qu'elle est l'amour infini. Soyez donc bénis, vous les fils de la Gaule et de la Germanie, vous les fils du désert et de l'Arabie, vous les fils de Rome et de Jérusalem; vous êtes tous les fils de la Manne ».

Après cette exhortation, Paul continua le sacrifice. Et c'était émouvant de voir la majesté de son attitude, la lenteur respectueuse de son geste et de ses génuflexions, et surtout l'expression de son regard plein d'attendrissement et d'extase. Lorsqu'après la consécration il leva l'hostie vers le ciel, le soleil parut à l'horizon et ses premiers rayons tombèrent sur elle et la firent étinceler. L'hostie rayonnait sur

s. nous ne sommes que le petit troupeau
t. soyons doux et humbles comme lui.
ous les uns les autres et aimons ceux qui
du mal. Aimons Rome qui nous oppri
Grèce qui nous méprise, aimons Israël
persécute, aimons la Barbarie qui nous
ongtemps. L'amour finira par les coupe
amour est plus fort que l'épée, que la
que la loi. L'amour est patient; l'amour
étude et bénignité; l'amour est force et
amour est beauté : l'amour est victorieux
nira les hommes, qui semblaient vouées
réciproques éternelles.
: chrétienne sera un jour composée de
s de tous les horizons, comme ceux qui
ce village. Je vois parmi vous des Juifs
s, des Barbares : mais vous êtes tous des
ne formez qu'un seul corps, une seule
ce que vous mangez le même pain, cette
: vous avez pris le nom magnifique
qui fait battre tous vos cœurs comme
. parce qu'elle est l'amour infini. Soyez
vous les fils de la Gaule et de la Ger
les fils du désert et de l'Arabie, vous
me et de Jérusalem; vous êtes tous les
ne ».

exhortation, Paul continua le sacrifice
ouvant de voir la majesté de son atti
ur respectueuse de son geste et de ses
et surtout l'expression de son regard
rissement et d'extase. Lorsqu'après la
l leva l'hostie vers le ciel, le soleil
on et ses premiers rayons tombèrent
rent étinceler. L'hostie rayonnait sur

le désert, comme elle allait rayonner sur le monde, nouveau soleil des âmes.

Bientôt ce fut le moment de la Communion. L'Apôtre distribua le corps du Christ à tous les fidèles. Et pendant qu'il achevait le sacrifice, la foule chanta l'hymne de l'action de grâces. Puis il y eut quelques instants de silence. Absorbé dans le tête-à-tête avec son Dieu, Paul pleurait de joie.

Après la cérémonie et l'agape, prise en commun, il embrassa les hommes et les enfants, et monta à cheval.

— Adieu, leur dit-il, je vais prier au Sinaï, témoin des premières grandeurs et des premiers, crimes d'Israël; je vais méditer le Nouveau Testament au berceau de l'Ancien. Pour vous, frères, soyez dignes de recevoir *chaque jour* le pain de vie qui sera pour vous le trait d'union de l'amour. Je vous bénis.

Et la foule se prosterna en pleurant. Du haut de son cheval Paul fit un grand geste de bénédiction et s'écria :

— Je bénis ce village et tous ses habitants, je bénis le désert, je bénis l'Arabie, je bénis l'Israël de Dieu, je bénis les nations.

Puis il piqua des deux et s'enfonça vers le sud à travers les sables brûlants, portant dans son manteau les espérances d'Israël et du monde et louant le Seigneur, qui fait lever le soleil de l'Evangile sur les humbles et pleuvoir la manne dans le désert.

LXXXIV

AU SOMMET DU SINAÏ

Pendant plusieurs jours, Paul chevaucha à travers l'Arabie dans le silence infini de la plaine brûlée. Il rencontrait des campements de nomades, des oasis, des villages où il prenait son repos la nuit. Il traversa Kérak, Pétra, Maan, Adabak.

Quand il entra à Pétra, la seule grande ville de la région, capitale des Nabatéens, la perle du désert, renommée pour ses monuments de grès rose, c'était le soir. Il trouva la foule rassemblée au théâtre, immense cirque aux gradins taillés dans le roc; il voulut lui annoncer Jésus-Christ. Mais le roi Arétas, dont la puissance s'étendait jusque sur Damas et qui avait entendu parler de la conversion de Paul, l'interrompit par des injures, et il allait le faire arrêter quand le voyageur parvint à s'échapper à la faveur des ténèbres.

Dans d'autres villages, au contraire, il rencontra des cœurs dociles qui embrassèrent la foi, et il leur promit de leur envoyer un prêtre de Jésus dès son retour à Jérusalem.

Un beau jour, il arriva une heure avant le coucher du soleil à Er-Râhah, la plaine de la Halte, là où les Hébreux campaient lorsque Moïse était sur le Sinaï. Il avait devant lui le Djebel-Mousa, la divine montagne où « la gloire du Seigneur avait habité » et où retentirent les Dix Paroles qui ont le plus remué le monde avec celles de Jésus. Saisi d'un profond respect, il se prosterna, baisa la terre

et pria quelque temps. Puis il demanda à des Bédouins qui dressaient leurs tentes à quelques pas de là le chemin pour atteindre le sommet.

— Il n'y en a pas, lui répondirent-ils avec des gestes d'effroi. Garde-toi bien d'y aller. A part le prophète Elie, le bien-aimé du Seigneur, aucun de ceux qui, depuis Moïse, ont tenté de monter là-haut, n'en est revenu. Le feu du ciel les a dévorés.

Paul les laissa dire et s'engagea seul dans la montagne redoutable à travers un chaos de noirs rochers, franchissant des couloirs étroits, longeant des précipices vertigineux. Çà et là, il devait s'ouvrir un passage avec son bâton à travers la brousse vierge ; des bouquetins étonnés sortaient des halliers et détalaient devant lui.

Arrivé au sommet, il vit la plaine de l'Arabie à sept cents mètres au-dessous, s'étendant à perte de vue sous les dernières caresses du soleil, et tout autour de lui, sur l'azur implacable du ciel, les arêtes déchiquetées de la chaîne sinaïtique. Mais que lui importait cette nature grandiose et sauvage? Son âme allait par delà les horizons de son temps, vers le jour si lointain où Dieu avait parlé sur ce mont sublime, vers le passé de sa race et surtout vers son avenir. Puis sa pensée s'absorba de plus en plus en Dieu. Il ne vit pas le soleil disparaître dans un embrasement de nuages aux mille couleurs ; il ne vit pas la nuit monter de la plaine silencieuse et combler peu à peu les vallons et les abîmes. Il ne vit et n'entendit plus que des choses de l'au-delà, comme celles qui avaient été révélées à Moïse son grand ancêtre.

Au milieu de la nuit, un violent orage éclata. Le Sinaï, ébranlé par le fracas du tonnerre, semblait

chanceler sur sa base. Les Arabes campés dans la plaine d'Er-Râhah, épouvantés, sortirent de leurs tentes, et ils virent le sommet de la montagne embrasé d'immenses lueurs phosphorescentes. Un homme était debout au plus haut point qui levait ses bras vers le ciel à travers les flammes. Un coup de tonnerre retentit et roula au loin en formidables échos, puis tout retomba dans l'obscurité.

— Le malheureux, dirent les nomades, il a vu Dieu !

En effet, transporté au troisième ciel, Paul voyait Dieu et, dans la lumière de Dieu, l'avenir de sa nation.

— Seigneur, dit-il, que ferez-vous d'Israël? L'avez-vous rejeté de votre face?

Et la voix du Très-Haut retentit :

— Non, je ne l'ai pas rejeté; c'est lui qui s'est éloigné de moi et qui a appelé la malédiction sur sa tête le jour où il a souhaité que le sang du Juste tombât sur lui et sur ses enfants.

— Alors, il est maudit?

— Il ne l'est pas. Le véritable Israël se perpétuera dans les chrétiens qui adorent le Messie et à qui j'ai transféré la bénédiction d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il marchera, comme jadis les douze tribus dans le désert, derrière la colonne de feu, autour de l'arche d'alliance. Mais la colonne de feu ce sera Pierre, toujours vivant dans ses successeurs ; l'arche d'alliance, ce sera le tabernacle où résidera le corps de mon Fils, la vraie manne du ciel.

— Mais les autres, Seigneur, ceux qui repoussent le Messie, seront-ils maudits?

— Il y aura toujours parmi eux des hommes sincères que je conduirai au salut par les voies mys-

térieuses d'une Providence spéciale, comme les infidèles de bonne volonté. Mais il y en aura aussi qui fermeront volontairement les yeux à la lumière, qui poursuivront de leur haine l'Eglise de Jésus, qui excitéront contre elle la fureur des païens, qui n'auront plus du vieil Israël que le nom ; sépulcres blanchis, ils porteront à travers les nations le cadavre de leur religion apostate et la pestilence de leur esprit et de leurs vices. Regarde-les !

Et dans la plaine d'Er-Râhah, Paul vit en esprit un peuple semblable à celui que Moïse avait vu prosterné devant le Veau d'or. Vautré autour de l'idole, comme ses pères, au milieu du halètement furieux de ses convoitises, du hennissement de ses luxures, du rugissement de ses haines, l'Israël dévoyé, serrant de la main gauche le Talmud sur sa poitrine, tendait les doigts crochus de sa main droite vers la manne sonnante et trébuchante de l'or volé aux nations.

Paul se voila la face et pleura, puis avec un effort surhumain :

— Faut-il les maudire, Seigneur ?

Et la voix répondit :

— Il faut prier pour eux.

Et au loin, tout au loin, par delà la plaine d'Er-Râhah, dans la direction de Jérusalem, l'apôtre vit une neige qui tombait en flocons lumineux, comme de petites hosties blanches.

— *Man-hou ?* s'écria-t-il en hébreu ; qu'est cela, Seigneur ?

— C'est la manne du Christ, la pluie d'amour infini qui couvre les crimes de la terre.

FIN.

PARIS (VI·)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10

ROBERT-HUGH BENSON

Auteur du « *MAITRE DE LA TERRE* »

PAR QUELLE AUTORITÉ ?

Fort volume in-12 (IV-620 pp.) **3.50**

Robert-Hugh Benson transporte dans les domaines les plus divers une imagination et une habileté narrative qui, s'il les dépensait à des sujets profanes, lui auraient valu déjà des succès éclatants. Fils d'un prélat de l'Eglise anglicane, mais converti depuis longtemps au catholicisme, ce prêtre érudit et lettré a publié d'abord des romans historiques; celui que nous signalons aujourd'hui : *Par quelle autorité ?* mériterait d'avoir, dans tout l'univers catholique, le succès populaire d'un second « Quo Vadis ? » C'est un roman d'aventures, l'histoire de l'Apostolat et du martyre d'un jeune jésuite au temps d'Elisabeth; mais les figures y ont un relief si marqué, le milieu où elles s'agitent nous est reconstitué si fidèlement, et l'auteur y a si ingénieusement combiné et gradué les catastrophes qui échoient à ses personnages, que le lecteur le plus difficile est forcé de le suivre avec une curiosité frémissante, jusqu'à l'horrible et triomphale agonie de son jeune martyr.

(T. DE WYZEWA. — *Revue des Deux Mondes.*)

Prêtre catholique, Benson a voulu nous décrire l'Angleterre d'Elisabeth, l'établissement définitif de la Réforme dans l'île des saints, les exils, les emprisonnements, les supplices, et, rayonnante dans ses fers, la conscience des martyrs qui savent que leur sang est une semence et que ce germe lèvera. Il l'a fait, avec un rare bonheur. Son livre, comme *Fabiola*, est l'un des plus réconfortants que l'on puisse lire, puisque c'est une histoire de persécution !

Le roman de Benson ne pose pas seulement le problème religieux en face de la conscience du fidèle. Il exprime avec force la douloureuse antinomie qui, du jour où la rupture fut complète entre l'Eglise et l'Etat, déchira l'âme de tout bon citoyen. « Choisir entre son souverain et Dieu ! » Telle est l'alternative qui se pose (ou du moins qui semble se poser) devant le loyal Nicolas Maxwell. Elle devient atroce lorsque éclate la Bulle qui déclare Elisabeth déchue de ses droits royaux et ses sujets déliés du serment d'allégeance.

Sûre doctrine, psychologie profonde, surnaturelle charité, toutes ces qualités maîtresses font de *Par quelle autorité ?* un livre de premier ordre.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI[e])

ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

Collection à 2.50 le volume

LA ROUTE CHOISIE, par MARC DEBROL. In-12..... 2 fr. 50
EN PASSANT, par Y. D'ISNÉ. In-12..... 2 fr. 50
AUTOUR D'UNE ROULOTTE, par E. THIRIET. In-12.... 2 fr. 50
VICTIMES ET MARTYRS, par LOUIS BROUARD. In-12..... 2 fr. 50
SOUS LE PRESSOIR, par LOUIS BROUARD. In-12..... 2 fr. 50
SOUVENIRS D'UN PETIT VILLAGEOIS LORRAIN, par JEAN MANONVILLER. In-12..... 2 fr. 50
NOTRE AMIRALE, par la COMTESSE DE FLAVIGNY. In-12.. 2 fr. 50
LE GOUVERNEMENT DE M. LE CUR.., par PIERRE DU CHATEAU. In-12..... 2 fr. 50
LA JEUNESSE DU DOYEN, par HENRI DRUON. In-12.. 2 fr. 50
MICHEL ROSCHINE, par HENRI DRUON. In-12..... 2 fr. 50
FORS L'HONNEUR, par JACQUES MASSIGES. In-12..... 2 fr. 50
ÉVADEE, par UNE INSTITUTRICE LAIQUE. In-12..... 2 fr. 50
HUMBLES VICTIMES, par FRANÇOIS VECILLOT. In-12. 2 fr. 50
LES DEUX RIVALES, par GEORGES BEAUME. In-12..... 2 fr. 50
ILLUSIONS FAUCHEES, par ANDRÉ THEURIET, de l'Académie française. In-12..... 2 fr. 50
LE LOGIS, par GEORGES DE LYS. *Ouvrage couronné par l'Académie française* (*Prix Monthyon*). In-12..... 2 fr. 50
FATHER ANTHONY, par ROBERT BUCHANAN. In-12..... 2 fr. 50
ENFANTS DES RUES, par GEORGES DE LYS. In-12..... 2 fr. 50
LES DIEUX D'OR, par JEAN LIONNET. In-12..... 2 fr. 50

Collection à 3.50 le volume

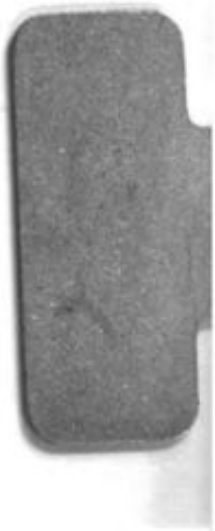
AMES JUIVES, par STEPHEN COUBÉ. In-12..... 3 fr. 50
PAR QUELLE AUTORITÉ? par ROBERT-HUGH BENSON. In-12. 3 50
LES AVENTURES D'UNE BOURGEOISE DE PARIS, par MYRIAM THELEN. In-12..... 3 fr. 50
CONTRE LE FLOT, par PIERRE LE ROHU. In-12..... 3 fr. 50
PAR-DESSUS LES VIEUX MURS, par CLAUDE-MANCEY. In-12. 3 fr. 50
A LA DERIVE, par PIERRE GOURDON. In-12..... 3 fr. 50
SOURCES PERFIDES, par CLAUDE MANCEY. In-12..... 3 fr. 50
INTELLECTUELLES, par Claude MANCEY. In-12..... 3 fr. 50
VIEILLES FILLES, par CLAUDE MANCEY. In-12..... 3 fr. 50
DANS LES TENEBRES. *Histoire d'une Grande Conspiration*, par GUY THORNE. In-12.. 3 fr. 50
QUO VADIS, par H. SIENKIEWICZ. *Nouvelle édition légèrement expurgée.* In-12..... 3 fr. 50
LA DURMELLIERE, par la COMTESSE DORLISHEIM. In-12. 3 fr. 50
L'AME QUI SE DONNE, par ROBERT HAVARD DE LA MONTAGNE. In-12..... 3 fr. 50
AMES FORTES, par OSCAR DE FERENZY. In-12..... 3 fr. 50
MON NOUVEAU VICAIRE. *Journal humoristique d'un vieux Curé*, par P.-A. SHEEHAN. In-12. 3 fr. 50
LUKE DELMEGE. *Ames Celtiques et Ames Saxonnes*, par P.-A. SHEEHAN. In-12..... 3 fr. 50
GEOFFROY AUSTIN, par P.-A. SHEEHAN. In-12..... 3 fr. 50
LE SUCCES DANS L'ECHEC, par P.-A. SHEEHAN. In-12. 3 fr. 50
URBI ET ORBI. *Roman des temps postnéroniens*, par C. ALBIN DE CIGALA. In-12..... 3 fr. 50
VERS LA HAINE, par PIERRE GOURDON. In-12..... 3 fr. 50

RÊVES ET RÉALITÉS, par MARIE DE LA CHENNETTE. In-12 écu. 1 fr. 50
POUR L'HONNEUR, par la COMTESSE DE FLAVIGNY. In-16 raisin. 2 fr.
NOUVELLES VARIÉES, par H. SIENKIEWICZ. In-12..... 1 fr. 50
ALLONS A LUI! par H. SIENKIEWICZ. In-12..... 1 fr. 50

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6



ROMANS POUVANT ÊTRE MIS E

Collection à **2.50** *le vo*

LA ROUTE CHOISIE, par Marc Debrol. In-12..... 2 fr. 50

EN PASSANT, par Y. d'Isné. In-12..... 2 fr. 50

AUTOUR D'UNE ROULOTTE, par E. Thiriet. In-12.... 2 fr. 50

VICTIMES ET MARTYRS, par Louis Brouard. In-12..... 2 fr. 50

SOUS LE PRESSOIR, par Louis Brouard. In-12..... 2 fr. 50

SOUVENIRS D'UN PETIT VILLAGEOIS LORRAIN, par Jean Manonviller. In-12..... 2 fr. 50

NOTRE AMIRALE, par la Comtesse de Flavigny. In-12... 2 fr. 50

LE GOUVERNEMENT DE M. LE CURÉ, par Pierre du Chateau. In-12..... 2 fr. 50

LA JEUNESSE DU DOYEN, par Henri Druon. In-12.. 2 fr. 50

MICHEL ROSCHINE, par Henri Druon In-12..... 2 fr. 50

FORS L'E
Massige

ÉVADÉE,
laïque.

HUMBLES
çois Veu

LES DEUX
Beaume.

ILLUSIONS
Theurie
çaise. In

LE LOGIS
Ouvrage
mie fra
In-12...

PATHER A
Buchana

ENFANTS
de Lys.

LES DIEUX
In-12....

Collection à **3.50** *le volu*

AMES JUIVES, par Stéphen Coubé. In-12..... 3.50

PAR QUELLE AUTORITÉ ? par Robert-Hugh Benson. In-12. 3.50

LES AVENTURES D'UNE BOURGEOISE DE PARIS, par Myriam Thelen. In-12..... 3 fr. 50

CONTRE LE FLOT, par Pierre le Rohu. In-12..... 3 fr. 50

PAR DESSUS LES VIEUX MURS, par Claude Mancey. In-12. 3 fr. 50

A LA DÉRIVE, par Pierre Gourdon. In-12..... 3 fr. 50

SOURCES PERFIDES, par Claude Mancey. In-12..... 3 fr. 50

INTELLECTUELLES, par Claude Mancey. In-12..... 3 fr. 50

VIEILLES FILLES, par Claude Mancey. In-12..... 3 fr. 50

DANS LES TÉNÈBRES. *Histoire d'une Grande Conspiration*, par Guy Thorne. In-12.. 3 fr. 50

QUO VADIS, par H. Sienkiewicz. *Nouvelle édition légèrement expurgée.* In-12..... 3 fr. 50

LA DURME
tesse Dor

L'AME QUI
bert Hav
In-12....

AMES FORT
renzy. In-

MON NOUVE
humoristiq
par P.-A. S

LUKE DELM
et Ames S
Sheehan.

GEOFFROY
Sheehan.

LE SUCCÈS
P.-A. Shee

URBI ET ORB
Postnéroni
Cigala. In-

VERS LA HAI
don. In-12..

RÊVES ET RÉALITÉS, par Marie de la Chennette. In-12 écu..... 1 fr. 50

POUR L'HONNEUR, par la Comtesse de Flavigny, In-16 raisin..... 2 fr.

NOUVELLES VA
kiewicz. In-

ALLONS A LUI
In-12.....